



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

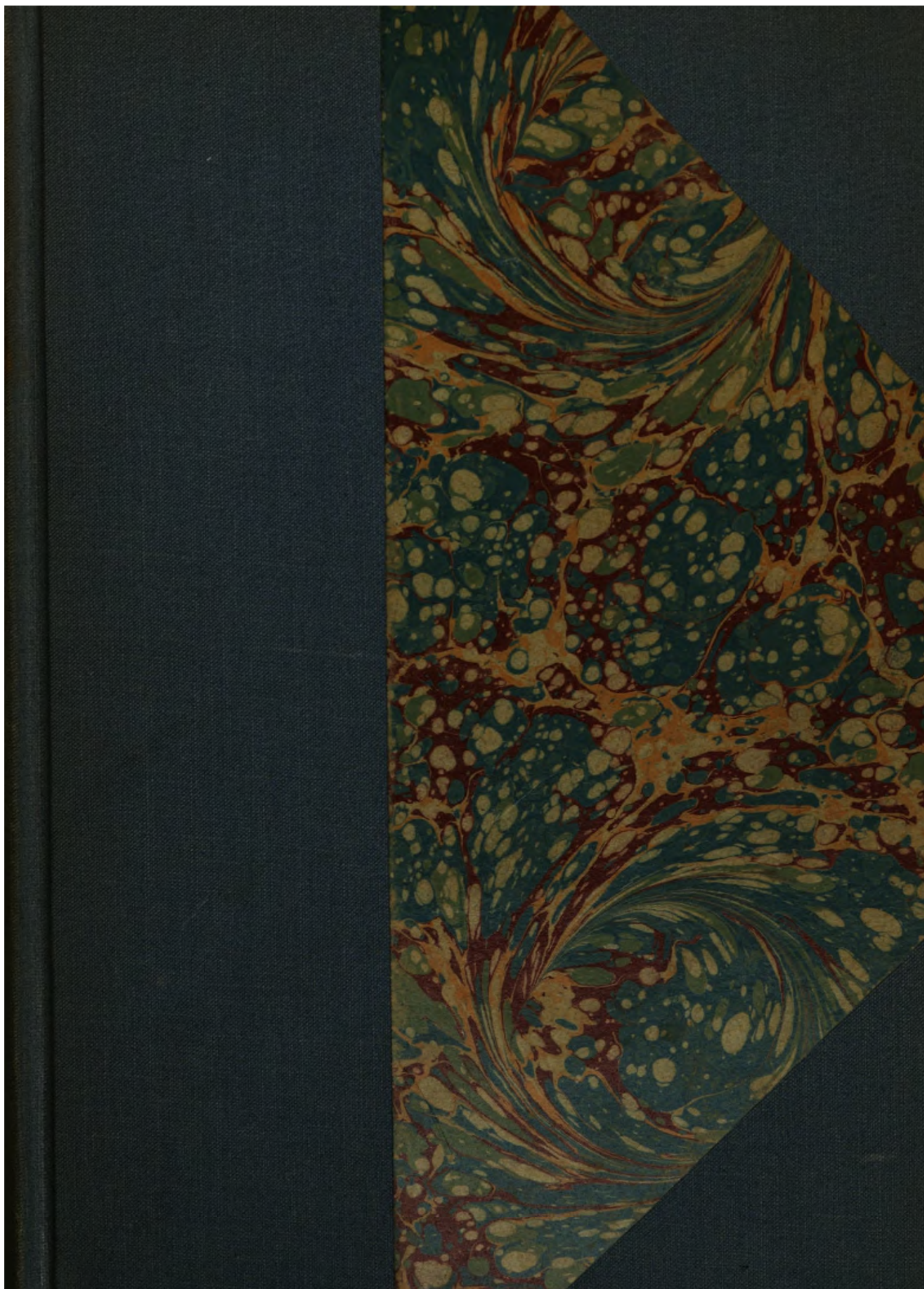
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
✿ OXFORD ✿

11

12

13

14

15

16

17

18

19





PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

EN 1883-1884

AVEC UNE PRÉFACE

Par CHAMPFLEURY

QUATRIÈME ANNÉE

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1885

J. H. BROTHER

ET AL. CURRIE

EN 1823-1824

L'HOTEL DROUOT
ET LA CURIOSITÉ

EN 1883-1884

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

EXEMPLAIRE N° 12

PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

EN 1883-1884

AVEC UNE PRÉFACE

Par CHAMPFLEURY

QUATRIÈME ANNÉE

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1885

Tous droits réservés



AU

COMMANDANT JACQUES GEORGIN

Mon cher Jacques,

Trente-deux ans déjà écoulés depuis l'époque où nous étions ensemble au Lycée de Nantes !

T'en souviens-tu ? nous étions placés côte à côte sur le haut de l'estrade, dans la classe de troisième que dirigeait alors notre spirituel professeur Eugène Talbot.

Je passais mon temps à lire, en cachette, les romans d'Alexandre Dumas, à traduire Horace en mauvais vers ou à polir de mon mieux le style de mes narrations françaises.

Tu me répétais sans cesse :

— Je suis convaincu qu'un jour tu verras ta prose imprimée.

Je n'y croyais guère alors.

Au fond, ce pronostic, dont je me défendais, me comblait de joie.

A mon tour, lorsque je te voyais arriver en

classe conduit par ton vieux père, vétéran de nos campagnes du commencement de ce siècle, je m'écriais plein de confiance en ton avenir et me souvenant du Virgile récité chaque matin :

Tu Marcellus eris...

Eh bien ! nous ne nous étions trompés ni l'un ni l'autre. Ce que nous disions en riant s'est peu à peu réalisé en tous points.

En quittant les bancs du collège après un brillant examen, tu es entré le premier à l'école de Saint-Cyr.

En ce qui me concerne, ta prophétie a failli tout d'abord ne point s'accomplir, et ce n'est qu'après avoir longtemps vécu de la vie ardue des affaires, que j'ai pu me consacrer enfin à mes goûts littéraires et artistiques.

Mais nous n'avions pas prévu, et nous ne pouvions prévoir à cette époque de notre jeunesse, que le collège fût la grande fabrique des cordiales amitiés, meilleures et plus solides que les neuves. Aussi je suis heureux de pouvoir te dédier ce livre, en souvenir du vieux bahut nantais qui a créé entre nous une inaltérable affection.

PAUL EUDEL

PRÉFACE

Il est peu de curieux qui, visitant un Musée égyptien, n'aient pas été frappés par le grand œil d'Osiris, dont les mystiques représentations se cramponnent au cerveau et restent dans le souvenir des modernes comme il commandait les actes des anciens Égyptiens.

Un œil de même nature aurait dû être sculpté par le ciseau d'un maître au fronton de l'Hôtel des commissaires-priseurs, car à l'intérieur se pressent des augures dont la vue pénètre au fond des entrailles de tout objet précieux.

Ces hommes doués de la certitude du regard, on les compte. Ils ne sont guère plus de dix à Paris ; toutefois, la plupart des diacres qui desservent le temple de la rue Drouot, de même que certains habitués qui payent les frais du culte, ont exercé leurs yeux à sonder les mystères de telle ou telle spécialité ; mais l'œil magistral qui s'ouvre grand (à moins qu'il ne cligne), ce regard qu'un non-initié tient pour froid et indifférent, cet œil d'Argus qui a déterminé plus d'une ride au front, est aussi merveilleusement doué que celui d'un moineau invisible se jetant tout à coup sur une mie de pain qu'un passant laisse tomber.

Un objet rare a-t-il passé les barrières de Paris que les dix hommes dont je parle l'ont vu, ou, pour mieux dire, l'ont pressenti.

Alors que Sauvageot, attaché en qualité de premier violon à l'orchestre de l'Opéra, faisait son devoir ma-

chinalement sans apporter un intérêt quelconque à la partie de musique placée sur son pupitre, l'œil du musicien était ailleurs, sur la piste des poteries de Palissy ou des terres d'Oiron. Le regard de ce « voyant », doué d'une si puissante investigation, explique seul la trouvaille des merveilleux objets légués plus tard à la nation par un homme économisant sur ses modestes appointements pour acquérir à bas prix des merveilles, grâce à un sens subtil sans cesse en éveil.

Un tel œil est absorbant ; il commande tous les actes de la vie, étouffe plus d'une passion, devient le sens *imperator*, affaiblit bien des facultés quand il ne les atrophie pas, et fait penser à l'excessif développement des jambes des danseuses qui ne s'exercent qu'au détriment de leurs bras.

Un écrivain m'avouait qu'il avait été empêché d'écrire dix ouvrages à cause des œillères fixées de chaque côté de ses yeux, depuis que la passion des collections l'absorba. Au lieu de regarder au fond des consciences pour en extraire les mobiles cachés, son regard inclinait sans cesse vers de tentantes curiosités.

A l'exemple de l'illustre Charles Darwin, qui, dans ses graves études d'histoire naturelle, ne dédaigne pas de citer les observations des romanciers ses contemporains, peut-être me sera-t-il permis d'emprunter un fait caractéristique à un de mes bons amis, l'auteur du *Violon de faïence*.

Une voiture eût écrasé un chien dans la rue que Gardilanne ne se fût pas dérangé de la vitrine d'une boutique où son œil plongeait, cherchant si, dans son entassement d'objets sans valeur, il n'y avait pas quelque bon coup à faire...

Nombre d'exemples de même nature pourraient être cités de cette passion envahissante que j'ai constatée chez divers sujets.

Le compositeur Clapisson, tout glorieux d'avoir réuni une collection considérable de sifflets des quatre parties

du monde, en était arrivé à ne plus voir que des sifflets dans la nature. Tout objet fabriqué par la main de l'homme, il le retournait sens dessus dessous, cherchant si un trou percé dans quelque coin ne permettait pas aux lèvres d'en tirer un son.

Singulière préoccupation chez un compositeur de musique. Il est vrai qu'il s'appelait *Clapisson* !

Quand la collection fut à peu près complète, Clapisson n'osa plus faire jouer un seul opéra-comique ; il eût craint de livrer son nom aux sifflets de son propre musée.

Mais c'est dans l'ordre des amateurs d'objets historiques, et plus particulièrement de l'époque révolutionnaire, que les cas curieux foisonnent.

Le célèbre collectionneur X... avait l'œil bigle ; sa conscience, quelque peu bigle également, le poussa à baptiser d'un souvenir historique chaque pièce de son cabinet. Une pendule de 1789 devenait la pendule de Marie-Antoinette, à peine avait-elle franchi les portes de son appartement.

Ils sont nombreux les êtres sensibles qui affichent leurs sympathies pour Marie-Antoinette. M. X... se faisait remarquer au premier rang des plus fervents « cultistes » de la reine. Son hôtel, à de certains jours, devenait une sorte de succursale du monument expiatoire de Louis XVI.

Le matin, M. X..., garanti du froid par le paravent de Marie-Antoinette, prenait son chocolat dans une tasse de Sèvres au chiffre de la reine, et passait volontiers son temps jusqu'à midi à suivre, sur le cadran de sa pendule, la trace des regards de Marie-Antoinette.

L'homme avait fini par croire à ses inventions, et il faisait ainsi passer ses propres convictions dans l'esprit de ses visiteurs. Les Anglaises sentimentales allaient s'attendrir, tous les samedis, chez M. X... sur le sort de Marie-Antoinette.

— Voilà, dit un charlatan à la foule des Bretons

ébahis, un fragment de la baleine dans laquelle Jonas resta trois jours.

— Ça ! C'est une baleine de corset, répond un commis-voyageur sceptique.

Les Bretons ont vu avec les yeux de la foi le morceau de la baleine de Jonas et n'en veulent pas démordre. Avec la même complaisance de vision, M. X... regardait les pincettes à l'aide desquelles Marie-Antoinette tisonnait son feu ; et pourtant, il n'y avait pas une quinzaine que le collectionneur avait acheté ces pincettes rue de Lappe, chez un Auvergnat qui ne se doutait guère posséder de tels souvenirs historiques !

On peut, sans être un farouche Jacobin, sourire quelque peu de semblables légendes, car les amateurs ne se gênent pas pour affubler les hommes de la Révolution de tous les ridicules, et les accuser de tous les crimes.

A Orléans, j'ai appris avec un certain étonnement que Robespierre était un collectionneur sans scrupules : le conventionnel qui aimait, paraît-il, les lettres et les arts, s'emparait des livres et des tableaux à sa convenance et, pour en dissimuler la source, les cachait entre ses matelas !!!

Oui, c'est entre ses matelas que le bibliophile Robespierre avait caché divers classiques aux armes de la famille royale, les Lettres de Cicéron, les œuvres de Sénèque, etc., dont indûment le conventionnel s'était emparé au Temple, après l'exécution de Louis XVI.

Ce document important et le suivant, que je livre à M. Taine pour les joindre à son prochain volume sur le *Régime révolutionnaire*, partent d'une source qu'il est utile de citer *in extenso* :

M^{me} la comtesse de Seraincourt avait exposé, en 1876, à l'Exposition rétrospective d'Orléans, sous le n° 1295, un tableau avec la légende suivante :

Tableau de fleurs, par M^{me} Valayer-Coster, provenant des

appartements de Marie-Antoinette et trouvé chez Robespierre par le conventionnel Courtois.

L'auteur de ce tableau, M^{me} Valayer-Coster, en avait fait hommage à M^{me} Royale, fille de Louis XVI, à laquelle elle donnait des leçons. Au 10 août, une femme de la Reine cherchait, dans le pillage du château, à sauver cette peinture. Découverte par les vainqueurs, elle allait être massacrée, quand Vadier réussit à la faire échapper et s'empara du tableau, qu'il céda à Robespierre. Celui-ci le conserva avec soin, caché entre les matelas de son lit, et c'est là, après le 9 thermidor, qu'il fût trouvé par Courtois, dont le fils le remit, avec les livres notés plus haut, à M. le comte de Seraincourt (1).

O crédulité humaine, quelle cohorte de Seraincourt tu traînes à ta suite !

Cette croyance aveugle en matière d'objets dits historiques a tué la foi chez certains hommes : ils ne voient plus qu'avec les yeux du scepticisme.

Un Anglais de mes amis, J. Bloomfield, qu'on rencontre fréquemment dans les salles de vente des commissaires-priseurs, affirme qu'il n'existe pas à Paris d'endroit plus fertile en distractions de toute nature. Bloomfield s'intéresse aux physionomies candides des amateurs novices qui cherchent des « occasions » ; il admire les jeunes gens naïfs qui se forment le goût sous la direction d'une vieille dame La Retape. Le premier, Bloomfield a signalé l'irruption des « petites dames » qui s'imaginent bien à tort que les enchères qui tombent dru comme grêle devraient s'attaquer à leur vertu facile. Les « connaisseurs, » leurs tics, leurs manies, la démarche magistrale de quelques-uns, la certitude qu'ils protègent l'art, le grand art, jusqu'aux places qu'ils choisissent à droite ou à gauche du commissaire-priseur, sous son bureau ou pyramisant au-dessus de l'officier ministériel, le débarquement des provinciaux et particulièrement de certains Normands quand la faïence de Rouen donne, le re-

(1) *Catalogue de l'Exposition rétrospective des Beaux-arts à Orléans*. Orléans, imprimerie Georges Jacob, 1876, in-18.

mords des « râleurs » qui se repentent le lendemain de n'avoir osé mettre une enchère la veille, l'attitude des mains pleines de convoitise saisissant un objet et ne le passant qu'à regret à leurs voisins, l'allongement judaïque des doigts enserrant une pièce d'orfèvrerie « qui a son contrôle, » la déconvenue d'un enchérisseur défaillant, l'ardeur qui brille sur la physionomie de ceux qui osent « mettre, » la flamme qui s'empare de certains commissaires-priseurs et qui se communique à leur marteau, les courants magnétiques qui circulent dans la salle lors des grandes ventes, la lutte de deux amateurs acharnés qui se colètent comme à la barrière du Combat, les cris d'enthousiasme s'échappant de toutes les poitrines quand un certain nombre de mille et de cents miroitent aux yeux de la foule ébahie, tout cela est pour Bloomfield un sujet d'observations incessantes.

Mais tout cela, qui était une jouissance intime de chat guettant une souris, est devenu accessible et quasi familier à la foule des amateurs qui va s'augmentant d'année en année et qui s'augmentera encore sur le terrain dont s'est emparé l'auteur du livre actuel, le quatrième volume d'une spécialité maintenant étudiée de près dans ses diverses ramifications.

Je ne sais si M. Paul Eudel est franc-maçon ; j'incline à le croire, car, à défaut du grand œil d'Osiris, vraisemblablement il a appris, dans les pratiques du Grand-Orient, que la première République emprunta à ce rite l'œil, symbole de justice, de vigilance, de terreur au besoin pour plonger dans les machinations les plus sombres.

Et il n'en manque pas de machinations à l'hôtel Drouot !

CHAMPFLEURY.

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ EN 1883-1884

I

Premiers levers de rideau. — *Mimi II*, dite Alphonsine. — Où sont ses héritiers? — Rentrée de M^e Chevallier. — *Le Printemps* de Voillemot. — Boutons faux pour habits faux. — Feu Calmette. — La collection de *coquilles* du correcteur Boutmy. — Le crieur des *Enfants terribles*.

20 novembre.

Mais oui, c'est un théâtre aussi que l'hôtel Drouot, un théâtre où l'on joue tous les genres, s'il vous plaît, depuis le mélodrame jusqu'au vaudeville ; un théâtre qui a ses premières et ses reprises, ses succès et ses foudres tout comme l'Ambigu et le Gymnase, et qui a cette supériorité sur les autres de ne jamais fermer et de renouveler tous les jours ses affiches.

Par exemple, elles ne sont pas toujours gaies, ces affiches. Vente après décès, — objets provenant de la succession de M. X..., — vente par autorité de justice... Elles devraient être le plus souvent encadrées de noir, au lieu de revêtir les sept couleurs de l'arc-en-ciel.

Mais, à l'Hôtel Drouot, c'est un peu comme au cime-

tière, le deuil reste à la porte. « On ne vit pas avec les morts, » dit le proverbe.

L'autre jour, en passant, je consulte les placards. Rien de curieux : bon mobilier par-ci, excellent mobilier par-là. Toutes ventes banales... Ah ! si, il y en avait une dans le tas qui attira mon attention. L'affiche disait : « Vente Alphonsine Benoît, veuve Margaine, artiste dramatique ! » — Tiens ! tiens ! tiens ! Cette pauvre M^{me} Guichard ! Si M. Alphonse passait par là ! Une artiste de ce caractère devait avoir des meubles et des curiosités, puisque l'affiche annonçait deux jours d'exposition. Pas du tout, Alphonsine avait un mobilier de bourgeoise de province. Fiez-vous donc aux apparences, au clinquant de la réputation !

M^e Cailleux, qui s'était dérangé de ses occupations au Mont-de-Piété pour faire la vente, en était navré.

On dit d'une personne qui tousse qu'elle sent le sapin ; Alphonsine sentait le chêne. Tout était en chêne chez elle : armoire à glace, bahut, dressoirs, tables, chaises, canapé, jusqu'au lit et jusqu'au piano. Alphonsine aimait le solide et s'était meublée au moment où l'Empire, pour couronner ses victoires, faisait appel aux feuilles de chêne.

Peut-être, pensai-je à part moi, avait-elle plus de goût dans sa toilette. Pas davantage !... Sa garde-robe était là, jetée pêle-mêle, le velours sur le satin, le calicot sur la soie, les dentelles sur les bottines, dans un désordre qui n'avait rien d'artistique, je vous jure. Ohé ! les marchandes à la toilette, arrivez donc ! voilà votre affaire.

Mais où donc était l'artiste ? Je la cherche encore. Un instant je crus la trouver dans sa bibliothèque. Je remuai les livres... Pas une brochure de théâtre, pas une pièce de Dumas ou d'Augier, pas même un Lambert-Thiboust !, Mais du Racine, mais du Molière ou du

Balzac, en veux-tu, en voilà. Décidément, Alphonsine trompait son monde.

Et comme souvenirs? Ne m'en parlez pas. Une douzaine de photographies d'actrices avec dédicace : Le portrait de Berthe de Silly, celui de Gabrielle, de Blanche d'Antigny... et toute une série d'Alphonsine photographiée par Disderi dans ses différents rôles C'est tout. Pardon, j'oubliais d'inventorier quelques mauvaises assiettes en faux rouen, en faux saxe, en faux nevers, un coucou suisse, un assez joli dessin de Henri Leven, représentant, grimpé à un réverbère, un fumeur qui allume sa pipe au bec de gaz, et une aquarelle signée H. Ballue et dédiée à Cormenin. Titre: *le Plaisir*; sujet : un débardeur tenant un verre à la main.

Quel désappointement! La vente n'en a pas moins produit 7,000 francs, qui sont tombés dans la caisse des successions en déshérence, Alphonsine étant fille naturelle et n'ayant pas fait de testament.

Mais quel est ce petit carnet qui montre ses tranches rouges dans un lot de guenilles et de vieux bas troués? Je l'ouvre. C'est un petit livre de comptes. Attention! nous allons voir si Alphonsine était une femme d'ordre.

ANNÉE 1878

Étrennes du 1 ^{er} janvier.	102 francs.
Bijoutier.	380 —
Couturier.	50 —
Fer Bravais	30 —
Chatard, couturier	670 —
Loto	12 —
Bonne et Auguste.	90 —
Tombeau.	71 —
Déficit de janvier.	705 —

Heu! heu! voilà une année qui s'annonçait mal pour



le budget. Sept cents francs de déficit ! Peste ! Alphonsine, qui avait la réputation d'être intéressée et qui faisait des scènes à son Margaine de mari quand il rentrait bredouille de la pêche !

Le lendemain de la première représentation des *Enfants terribles*, Lambert-Thiboust lui disait, en lui envoyant la brochure de sa pièce :

Et toi, depuis sept ans, sois franche,
As-tu fait fortune, voyons ?
As-tu vingt-cinq Nord sur la planche ?
As-tu des obligations ?

As-tu des mobiliers féeriques ?
N'as-tu, sœur de Mimi-Pinson,
Que ton bonnet et ta chanson,
Comme aux Délassements-Comiques ?

La première page de ce carnet le laisserait croire ; mais il n'en était rien. Alphonsine avait beau jouer au loto, elle savait se garder une poire pour la soif, comme le dit carnet en témoigne un peu plus loin. Du Nord ? Elle avait mieux que cela sur la planche. Elle avait des biens au soleil, trois ou quatre immeubles à Asnières, rue de Seine et rue du Maine. Et savez-vous ce qu'ils lui rapportaient ? C'est elle-même qui l'a écrit : la seule maison de la rue du Maine, 10 *bis*, lui donnait 3,110 francs de revenu — ce qui faisait, à son compte, 250 francs par mois et 8 francs par jour.

Je ne crois pas que Mimi-Pinson en ait jamais touché autant. Aussi comme Thiboust l'aurait reniée, s'il l'avait connue riche, lui qui disait que Murger, refaisant sa *Bohème*, saluerait Alphonsine du nom de Mimi Deux !

Voilà donc quelle a été la pièce d'ouverture de l'hôtel Drouot. Sans le souvenir joyeux de M^{me} Guichard, je n'en aurais même pas parlé. Mais prenez patience ;

les grandes ventes vont bientôt commencer. On ne vendra pas tous les jours des tableaux à 3 francs et des mobiliers sans valeur. Dans le courant de l'hiver, nous aurons de belles enchères, et déjà nous avons eu, le 24 octobre, comme lever de rideau, une vente de tableaux assez intéressante dans laquelle M^e Chevallier a fait sa rentrée.

C'est ainsi qu'un Platzer, le *Mariage de Bacchus*, a été adjugé au prix de 1,685 francs. Très jolie, cette petite toile. Bacchus tient sur un plateau le flambeau, ou plutôt le lampion de l'hyménée, et tout autour de lui sont des faunes, des satyres et des nymphes. Le dieu du vin est peint dans la tonalité chaude des bronzes florentins. Platzer n'a guère fait mieux.

Un Vernet, le *Naufrage*, a atteint le prix respectable de 1,025 francs.

Par exemple, les Trouillebert — il y en avait trois — ont été vendus à des prix dérisoires. Il est vrai qu'ils ne valaient pas cher.

La *Confidence*, adjugée 40 francs, représente une femme enceinte assise dans un fauteuil, sur le dossier duquel un homme — son mari sans doute — est penché comme pour écouter. « Il est un peu tard pour confier son mal de cœur à son mari, dit quelqu'un derrière moi. Trouillebert aurait mieux fait d'appeler cela : le demi-terme. »

La *Jarretière*, vendue 35 francs, représente une jeune femme qui relève sa jarretière sur les marches d'un escalier. Une ébauche plutôt qu'un tableau.

J'en dirai autant du *Billet*, qui a trouvé acheteur à 55 francs.

Maintenant, quand vous saurez la date de ces trois tableautins, vous ne serez qu'à moitié surpris de leur bon marché. Ils remontent à 1870. Trouillebert ne travaillait pas encore dans la manière de Corot et n'avait

pas acquis la réputation qui, depuis, lui a fait tant de bien dans l'esprit des uns et tant de mal dans l'esprit des autres.

Vu dans une vente dirigée par M. Lémon, commissaire, M. Meissonnier, expert, et dont l'auteur a voulu garder l'anonyme, un ravissant tableau de Voillemot, noyé au milieu des faux Boule, des faux bronzes et de l'argenterie en plaqué. Il était frais et joli comme un Chaplin, ce tableau intitulé *le Printemps*. Une jeune fille timide et naïve, ayant quelque ressemblance avec l'héroïne de la *Cruche cassée*, retient des fleurs dans son tablier, tandis qu'autour d'elle des amours joufflus et roses voltigent et chuchotent à son oreille des paroles d'amour. Ce Voillemot de la bonne époque a été vendu 2,350 francs, le lundi 5 novembre. La *Cruche cassée* de Greuze a été payée 3,001 francs à la vente du marquis de Verri, en 1785. Je souhaite à ce *Printemps* d'atteindre, dans cent ans, le prix que peut valoir aujourd'hui le charmant bijou du Louvre.

De Regnault, on a vendu, pour 60 francs, 18 croquis à la mine de plomb, contenant des notes esthétiques assez curieuses. On y trouve la première pensée du coloriste.

Exemples :

1° *Un mendiant drapé dans un manteau*. Regnault a mis en marge au crayon : « Tout tabac avec une large pièce plus foncée sur la poitrine. »

2° *Une sorte de porte avec boutique ; à gauche un bec de gaz*. A côté : « Le bec de gaz vert froid. »

3° *Deux hommes nus vus de dos*. « Tablier bien chaud, » dit la note.

4° *Femme vue de dos*. (Regnault affectionnait ces études.) En regard, on peut lire : « Robe marron la-

queux foncé. Jupon jaune ou rouge avec robe relevée, marron laqueux beaucoup plus vigoureux. »

Cette vente avait besoin de ces traits d'esprit, car elle était assez terne en elle-même, et les ventes qui *ont de l'esprit* sont si rares !... *Sunt lacrymæ rerum*, dit Virgile. Les choses ont plus souvent leurs larmes que leur rire, surtout à l'hôtel Drouot.

Combien plus joyeuse sera, la semaine prochaine, la vente de la marquise de N... C'est malheureux qu'elle ait lieu à l'étranger. Les Parisiens s'en seraient pourléché les moustaches.

Dans le catalogue que j'ai reçu l'autre jour de Belgique, j'ai remarqué, entre tous les objets d'art laissés par cette demoiselle, une série fort amusante de plats à barbe, de pipes en porcelaine, de mains-gauches, de haches d'abordage, de sabres de cheval-légers et de claymores écossaises. Une de ces épées de cour, si à la mode sous Louis XV, porte cette devise :

Je vous le sacrifie, je suis assez pourvu.

Glané, dimanche, 18 novembre, dans les expositions de ce jour.

SALLE 1. — Voici un curieux clavecin signé *Carl Conradt Fleischer me fecit Hambourg, 1776*.

Le dessous du couvercle est orné de peintures assez bien conservées. Elles représentent l'*Apothéose de la Musique*. L'orchestre se compose d'anges et de femmes célestes jouant qui de la trompette, qui de la viole, qui du tambour, qui de la mandoline, qui du clavecin. Voilà qui est autrement artistique que les tablettes de palissandre des pianos à queue d'Erard et de Pleyel; je ne connais rien qui détonne aussi désagréablement dans un salon étincelant de dorures tapissé de tableaux

de maîtres et meublé de sièges en vieille tapisserie que ces horribles instruments tout noirs qui attristent l'œil comme la vue d'un catafalque sous une porte-cochère. Le plaisir des oreilles avec le charme des yeux, tel serait mon idéal. On n'y est pas encore, mais je suis sûr qu'on y viendra.

Il paraît que ce clavecin s'est vendu 520 francs. Espérons qu'il est tombé entre les mains d'un amateur et que, profitant de ses beaux restes, il le fera restaurer.

SALLE 2. — Vente judiciaire après la dissolution de la société Champion et Michel. Une vraie liquidation ! Des vitrines tout autour de la salle renfermant des pierres fines sur papier, des paquets de brillants, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de grenats et de perles ; puis tout un défilé de faux vieux, assortiment des plus variés de boutons fantaisistes, les uns émaillés avec des fleurs, les autres avec des ornements persans, d'autres avec des grisailles ou des gouaches, d'autres enfin représentant des amours sur fond d'or ou sur vernis martin rouge.

N'est-ce pas là un de ces approvisionnements où vont puiser ces nouveaux spécialistes qui confectionnent des costumes Louis XVI pour les collectionneurs naïfs ?

Que vois-je encore ? Des clefs en argent et à jour avec deux L entrelacés au centre, surmontés de la couronne royale.

Il y en a vingt-cinq au moins en préparation, les unes à l'état brut, sortant du moule avec leurs bavures, les autres limées, ciselées, prêtes pour la vente. C'est le truquage vendant au grand jour ses produits à la grosse.

Puis trois bons Gavarni. — Je sors consolé.

SALLE 4. — Collection de feu Calmette, formée depuis trente ans à Cahors, où elle jouissait, paraît-il, d'une certaine notoriété. Des tableaux, anciens pour la plupart, mais peu d'originaux, presque toujours des copies. Tableaux modernes des artistes méridionaux les plus célèbres. En somme, rien que des inconnus. Je ne comprends pas ces collectionneurs de l'acabit de M. Calmette. Je crois qu'ils considèrent leurs achats comme des billets à la loterie. Ils se disent probablement :

— Dans le tas, il devra bien avoir toujours quelque chose de bon qui me consolera du reste.

Et lorsque, après leur mort, on fait leur vente, on voit qu'ils se sont trompés tout le temps. En fait d'œuvres artistiques, les bons billets sont pour ceux qui savent y mettre le prix.

J'ai eu souvent occasion de parler des collections étranges : en voici une qui a sa gaieté. C'est celle de l'un de mes amis qui réunit les bévues des imprimeurs autrement dit *coquilles*. Sur un petit carnet relié en maroquin du Levant avec coin de vieil argent et tranches dorées, il a inscrit tous les jours, depuis trois ans, les coquilles qu'il a relevées dans les journaux. Ce qu'il a lu est formidable, mais ce qu'il a trouvé est encore plus formidable. Je ne dirai pas que ce collectionneur doit regretter de belles heures perdues, car j'ai feuilleté ce petit cahier qui fera, à un moment donné, un recueil très amusant de véritables calembredaines, et voici ce que j'ai trouvé aux dernières pages :

« Le ministre sera risible (*visible*) de deux à cinq heures. »

« On annonce la mort de maître X..., qui pendant vingt ans a braillé (*brillé*) dans le barreau. »

« Monsieur Z..., était d'une rapacité (*capacité*) reconnue. »

Dans un article sur l'histoire naturelle où il est question d'ornithologie :

« L'*auteur* (pour l'*autour*) est de la famille des buses. »

Un courriériste parisien bien connu, voulant morigéner les réactionnaires, s'adresse à eux, en ces termes :

« Ah ça ! voyons ! » et on imprime dans son journal :
« Ah ça ! *voyous* ! »

Dans le rapport de M. Antonin Proust sur le budget des beaux-arts de l'exercice 84, page 45, ligne 6, le correcteur de l'éditeur Quantin a laissé passer ce qui suit :

« Il reste donc pour terminer l'entreprise à *voler* (pour voter) une somme de 311,000 francs. »

Comme le collectionneur se complait à cette besogne, nul doute qu'avant peu, il aura enrichi son recueil de cocasseries encore plus fortes. Je me promets de vous les indiquer.

En attendant, permettez-moi de vous citer toute une série de coquilles recueillies par M. Boutmy, le grand correcteur de l'imprimerie Larousse, qui a revu avec le plus grand soin quelques-uns de mes *Hôtels*. Mieux que personne il pouvait faire une collection semblable, et, ce qui ne gêne rien, il s'en est acquitté avec esprit. Vous allez du reste en juger :

Dans un missel, les fidèles lisent avec stupéfaction :
« Ici le prêtre ôte sa culotte (*calotte*). »

Le Moniteur universel fait dire à M. Guizot : « Je suis à bout de mes farces (*forces*). »

Un compositeur, à *la pêche au cachalot*, substitue — *la pêche au chocolat*.

Un autre typographe lit, dans une page d'Alphonse Karr : « La vertu doit avoir des bornes », et la presse nous livre : *La vertu doit avoir des cornes*.

Voici même une coquille du XVIII^e siècle. Une gazette de l'époque imprimait : « Le roi Louis XV est depuis huit jours au château de Fontainebleau ; hier, il s'est pendu (*perdu*) dans la forêt. »

Et celle-ci, dans le rapport d'une société financière : « La prospérité de la Société est assurée par la découverte de nouveaux filous (*filons*). »

Cette autre est plus malicieuse : « Les mots sont les singes (*signes*) de nos idées. »

Dans un volume de vers on lit avec horreur :

J'aime à te voir, ô jeune fille,
Détachant ta noire mantille
De tes épaules de *catin* (satin).

Quelquefois, la coquille a du génie. A la place du véritable texte de Malherbe :

Et Rosette a vécu

on imprima :

Et rose elle a vécu

La coquille est devenue immortelle.

Un matin, Cambacérès ouvre le *Moniteur* et voit son nom accolé au titre de « grand chancelier de l'Empire (*chancelier*). »

A propos d'une maladie du prince Jérôme Bonaparte, la *Patrie* publiait des bulletins quotidiens ; le premier contenait :

« Une légère amélioration s'est manifestée dans l'état du prince. »

Le second :

« Le vieux (*mieux*) persiste. »

Dans une annonce de M. Lorilleux, le fabricant d'encre :

« Ces excellents produits sortent des urines (*usines*) de M. Lorilleux. »

Sur la première page d'un ouvrage pieux : « Médications chrétiennes » pour *Méditations chrétiennes*.

Un adieu du fils à sa mère : « O ma mère, nous nous retrouverons un jour dans les lieux (*cieux*) ! »

Dans un roman : « On ne lui connaît pas de maîtresse : il est toujours soûl (*seul*). »

Un entrefilet des *Petites-Affiches* : « Belle femme à vendre ou à louer ; très productive si on la cultive bien. » Femme pour *ferme*, c'est assez joli !

Dans un traité d'histoire des temps préhistoriques :

« L'homme des casernes (*cavernes*) avait pour armes des branches arrachées aux arbres et des haches de silex. »

Dans un journal, à l'article *Tribunaux* :

« M. et M^{me} X... plaident en séparation de coups. » — lisez *corps*.

Mais, pour finir ce chapitre, laissez-moi vous dire ce que me racontait aujourd'hui à l'hôtel Drouot un collectionneur qui a la passion des voyages et qui suit toutes les ventes *extra-muros*. Il était allé la semaine dernière en province pour voir des tapisseries. Le tabellion de l'endroit, à défaut de commissaire-priseur, dirigeait l'adjudication qui avait lieu sous un hangar.

Le garde champêtre remplissait l'office de crieur : c'est un des malins du pays, homme à tout faire, tour à tour bedeau, enfant de chœur et sonneur de cloches ; il remplace encore dans la journée le *Journal officiel* par son tambour.

— Messieurs, nous vendons le mobilier de la salle à manger, dit l'officier ministériel.

— Il y a un buffet, une table, un bahut, ajoute le

crieur, et deux chaises sur lesquelles sont assis mossieu le greffier et mossieu le notaire, — le tout en mauvais état et ne valant pas grand'chose. A cent francs, il y a marchand !

Nous resterons sur ce mot-là, si vous le voulez bien.

II

Le retour des Hollandais. — Leurs ventes depuis cinquante ans. — La génération des Spyer. — Une enchère de Couvreur. — Boas-Berg. — La tribu des Hamburger. — Les panneaux de Judic et le lustre de Bogoluboff. — *L'hôtel de M. Drouot.*

25 novembre.

M. Pillet me disait l'autre jour que les Hollandais étaient pour l'hôtel Drouot ce que les hirondelles sont pour les pays froids, — les avant-coureurs de la belle saison, seulement les unes annoncent le printemps et les autres l'hiver.

Si cela est vrai, et je m'en rapporte à M. Pillet qui connaît ses Hollandais comme ses poches, ayant contribué pour une bonne part au succès de leurs ventes; si le mot est juste, et il l'est, je me demande pourquoi ces hirondelles de la curiosité n'ont pas, comme les oiseaux d'avril, leur historien ou leur chansonnier.

Car ces Hollandais ont leur histoire, eux aussi, et une histoire des plus pittoresques : depuis cinquante ans qu'ils apportent leurs marchandises sur le marché parisien, on pourrait, rien qu'en consultant leurs exploits, écrire d'amusants mémoires sur la curiosité. Malheureusement, leurs ventes ont été trop longtemps anonymes et, depuis 1865 qu'ils se sont décidés à les faire sous leur nom, ils n'ont encore publié aucun ca-

talogue, si bien que, pour les suivre dans leur marche ascendante, on est obligé de s'en rapporter aux souvenirs des uns et aux notes fort incomplètes des autres.

Drôles de marchands, ces Hollandais ! Comme le Juif errant, toujours en voyage ! Aujourd'hui à Paris, demain à Londres, après-demain ailleurs. Ils sont une dizaine qui courent le monde de père en fils, mais séparément et chacun pour son compte. Ç'a été d'abord les Spyer, Van Minden, Boas-Berg, de Roos, puis Sarluis de La Haye ; maintenant, c'est Salomon, Frenkel et la tribu des Hamburger : — ils sont quatorze. Ils vendent l'hiver ce qu'ils ont ramassé l'été dans leurs courses à travers l'Angleterre et l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie, l'Autriche et la Suède. Dès lors, rien d'étonnant que les ventes hollandaises se ressemblent. Qui en a vu une les a toutes vues. C'est la faïence et la porcelaine de Chine qui en constituent le fonds principal et qui, jusqu'en ces derniers temps, ont soutenu les recettes.

Entrez à l'hôtel Drouot quand Hamburger ou Salomon exposent. C'est un fouillis qui tient du bazar. Au plafond sont suspendus de gros lustres hollandais à boule de cuivre ; aux murs sont accrochées des chaises, des glaces ridiculement étroites et longues, de vieilles tapisseries, de vieilles étoffes ; tout autour de la salle sont rangés des cabinets, des commodes, des bahuts en grosse marqueterie à fleurs, sans époque ni style, et, sous vitrine, des dentelles, des ivoires, des bibelots d'or et d'argent, tels que pommes de canne, tabatières, boîtes et flacons. Un vrai Pot-Bouille à réjouir mon ami Zola !

Et tout cela se vend aux marchands de curiosités d'abord qui forment la grosse clientèle des Hollandais, aux amateurs ensuite qui rencontrent parfois dans ces ventes l'objet d'art vainement cherché ailleurs.

Car il faut leur rendre cette justice, les Hollandais ont du flair; avant de quitter leurs magasins d'Utrecht ou d'Amsterdam, ils font comme les pêcheurs, ils mouillent leur doigt pour savoir d'où vient le vent. Tant que le goût a été aux faïences et aux porcelaines de la Chine et du Japon, ils en ont inondé le marché. Quand il a tourné aux tapisseries anciennes et aux vieilles étoffes, flairant le courant nouveau, ils ont apporté de vieilles chasubles, de vieux habits de cour, des tapis persans et de riches tentures.

L'année dernière, je leur avais suggéré l'idée de collectionner les instruments de musique. Hamburger nous est arrivé cette année avec tout un chargement de mandolines, de lyres, de vielles et de guitares, voire de serpents, de trombones, de hautbois et d'ophicléides. Ce n'est pas précisément ce que nous demandions, et notre déception a été grande. Pour l'amour de Dieu, monsieur Hamburger, allez faire, rue Bergère, un tour au musée de notre Conservatoire de musique, et ne nous apportez plus les débris de l'orchestre du colonel Ramollot!

J'ai dit tout à l'heure que les Hollandais venaient à Paris depuis cinquante ans.

La première vente hollandaise date, en effet, du 23 février 1835. Elle eut lieu, place de la Bourse, sous le marteau d'ivoire de M^e Bonnefons de Laviolle et sous le nom de Grandjean.

Ce Grandjean était un marchand de curiosités de Paris qui faisait surtout le commerce des porcelaines anciennes. Il était l'associé de Spyer, et c'était lui qui, dans les ventes, mettait sur la table. Les Spyer jouissaient d'une grande estime sur la place de Paris; ils avaient une réputation d'honnêteté et de délicatesse qui inspirait confiance aux acheteurs et contribuait au

succès de leurs ventes. Ils étaient d'ailleurs très doux de caractère et de relations très agréables.

La première vacation de la vente de 1835 se composait de quatre-vingt-deux lots et atteignait le chiffre de 6,250 francs. La seconde ne faisait que 3,867 francs.

C'était peu assurément, en comparaison des vacations d'aujourd'hui ; mais le nombre des amateurs était alors assez restreint et les bonnes occasions n'étaient pas rares.

Ainsi l'on vendait cette année-là :

Cinq pièces de tapisserie (*sic*), 236 francs.

Une table de marqueterie garnie de cuivre et de bronze doré, peut-être de Caffieri ! 422 francs.

Une pendule bronze, or moulu, cadran signé de Crosnier, 120 francs. Cette pendule vaudrait au bas mot 1,200 francs aujourd'hui, qui sait ? peut-être 12,000 francs. Il faudrait la revoir.

Une paire de candélabres dorés au mat, 169 francs. Ciselés par Gouthière probablement !

Et enfin un meuble de marqueterie de Boule, 400 francs, prix qui serait dérisoire maintenant.

En 1846, les objets d'art obtenaient déjà de meilleurs prix. Le nom de Gagneau, le célèbre bronzier, figure sur le procès-verbal. Comme la vente comprenait surtout de la porcelaine de la Chine et du Japon, Gagneau achetait sans doute des montures pour ses lampes.

Quoi qu'il en soit, quatre potiches et deux cornets en chine étaient adjugés 500 francs, et quatre potiches du Japon 231 francs. Pendez-vous, amateurs qui vous appelez Marquis ou du Sartel.

En 1853, la vente Grandjean montait à 35,000 francs.

Celle de Spyer, qui paraît en nom pour la première fois, s'élevait à 40,000 francs. Il y a progression, comme vous voyez. Parmi les marchands disputant le chine

on remarquait Mannheim père, Monbro, Escudier, Kaiser, Duvauchel, etc.

En 1854, M. de Biencourt, demeurant alors rue Saint-Dominique, achetait à Spyer une pendule à rajuster (*sic*) 152 francs. Peut-être une œuvre de Caffieri!

En 1855 (31 mai), dans une vente de Spyer encore, on vendait deux girandoles de Gouthière pour 3,560 francs à un M. Sachet, faisant alors le commerce d'objets d'art de compte à demi avec la maison Vail.

C'est aussi à une vente de Spyer, en 1858, que furent adjugés 2,280 francs à M. Van Cuyck, qui achetait habituellement pour MM. de Rothschild, deux vases en ancienne porcelaine de Chine à fleurs de chysanthèmes. — Quintuplez aujourd'hui.

Dans cette même adjudication, un petit coffret en laque était adjugé 2,650 francs à M. Norzy, pour lequel M. Pillet fit, vers 1860, une vente considérable.

C'est dire que les Spyer apportaient de belles choses et que la cote des objets d'art et de curiosité allait toujours en s'élevant. En janvier 1856, leur vente atteignait pour la première fois le chiffre relativement énorme de 47,000 francs, grâce aux surenchères de marchands tels qu'Alibert, Benoît, Petit, Fleuriot, Lang, Bellenot, Fournier, et des amateurs tels que M. Piot et M. de La Renaudière, qui depuis a épousé M^{lle} Champion, la fille du *Petit manteau bleu*, si connu dans le quartier des Halles pour sa charité, et enfin le célèbre Couvreur.

Ce Couvreur est bien la figure la plus typique du commencement de ce siècle. Il se tenait toujours dans son magasin armé d'un énorme gourdin. Quand un amateur lui déplaisait, il se levait d'un bond comme mû par un ressort, brandissait son bâton au-dessus de sa tête et le faisait tourner jusqu'à ce que l'amateur prît la fuite. Ce bourru, au fond bienfaisant, pous-

sait beaucoup dans les ventes; doué d'un goût très sûr, il a guidé quantité de collectionneurs dans l'achat des objets qui n'étaient pas encore recherchés. Au plus fort des enchères, il mettait souvent sa tête dans ses mains et faisait semblant de dormir. C'était un signe convenu avec le commissaire-priseur. Quand, par hasard, l'objet qu'il poussait montait un peu vite, le rustre s'éveillait et, se tournant vers le public :

— Mais oui, s'écriait-il, c'est moi qui pousse, tas d'ânes !

Et si l'on était à 75 francs, par exemple, il se découvrait et mettait d'un seul coup :

— Cinq cents francs !

En 1855, à la vente Boas-Berg, une grande pendule ancienne en cuivre était adjugée 450 francs.

Une pendule à sujet en marbre blanc : *Songes troublés*, dit le procès-verbal, 295 francs.

Deux morceaux de soie fond bleu à ramages, 1,850 francs.

Un secrétaire en vieux laque, 605 francs.

En 1857, Spyer revient et fait 73,000 fr. On commençait à s'animer un peu plus. C'est le plus haut chiffre qu'aient atteint à cette date les ventes hollandaises; mais Hamburger ne devait pas tarder à le dépasser; et non seulement Hamburger, mais Frenkel et Salomon.

Hamburger est d'ailleurs le plus intelligent de tous et celui qui a le plus de physionomie. Boas-Berg est cassant, absolu, autoritaire, « soupe au lait, mais bon garçon », comme dit Pillet; à l'entendre, il perd toujours de l'argent.

Hamburger, lui, est franc, sincère, presque toujours content. Il fait sa vente lui-même et c'est plaisir de le voir présenter un objet quelconque. Comme son homo-

nyme le patron du calembour, il a toujours le mot pour rire. S'il met sur table une garniture de cinq pièces en faïence d'une valeur moyenne de 50 fr., il l'annonce complaisamment « à personnages et oiseaux avec un couvercle, cinq pièces dont deux fêlées, trois cassées — et le reste intact ».

C'est, il faut en convenir, une plaisanterie quelque peu hollandaise, mais étant donnée la figure du personnage, cela déride le public et l'empêche de sommeiller sur ces objets d'un intérêt plus que médiocre.

Par exemple, quand il dit d'une potiche *qu'il est dans le bon état*, il n'admet pas la contradiction et se fâche tout rouge contre celui qui tient tête. Seulement, comme presque aussitôt un rire bien franc s'épanouit entre ses favoris acajou, ce passage du sévère au plaisant produit le plus amusant effet du monde.

Lorsque le prédécesseur de M^e Chevallier lui demandait après une vacation :

— Votre vente marche-t-elle ?

Il répondait invariablement :

— Je n'en sais rien... je perds ici, je gagne là... je vous dirai cela à la fin, lorsque tout sera vendu...

Et il ne remportait jamais rien ; car Pillet, ce Napoléon des enchères, n'était pas de ceux qui mènent les choses d'une façon nonchalante. Il connaissait sa clientèle et ne laissait jamais passer son heure. Aussi les ventes Hamburger ont-elles été les premières à atteindre le chiffre de 100,000 francs. Aujourd'hui, avec M^e Chevallier, elles comportent jusqu'à 1200 lots et dépassent même le chiffre de 300,000 francs, ce qui fait supposer un assez bel assortiment et quelques pièces rares.

En 1879, par exemple, Hamburger avait apporté deux girandoles en argent qui furent adjugées, 9,000 francs. En 1881, deux candélabres en bronze, 6,000 francs ;

dix morceaux d'étoffe 8,100 francs ; quatre tapisseries, 20,600 francs ; une autre, 10,000 francs.

Cette année encore, Hamburger était venu avec quelques belles pièces, mais aucune n'a atteint de hauts prix.

Avez-vous visité les expositions des 4 et 11 novembre dernier ? N'est-ce pas, qu'elles ressemblaient aux précédentes et qu'elles avaient l'aspect banal de toutes les expositions hollandaises ? Cependant les marchands aiment ces ventes. Pour eux, c'est du fruit nouveau.

Le premier jour, c'était du chine et du japon, du saxe et quelques sèvres ; puis les autres, des dentelles, des éventails, des objets de vitrine et d'étagères, faciles pour les marchands à emporter en voyage et qui doivent, pendant l'été, faire la joie des flâneurs aux stations d'eaux ou de bains de mer. Du bleu sur du blanc, du rouge sur du jaune, le beau noyé dans le mauvais... rien de curieux, en somme ! Ces vacations réunies n'en ont pas moins donné une centaine de mille francs. Le saxe et le sèvres se sont assez bien maintenus : un service de saxe de 116 pièces a été adjugé 2,200 francs ; les assiettes de sèvres, dites feuilles de chou, ont été payées couramment cinq louis : cependant, le chine a subi une baisse sensible et s'est mal vendu.

Que voulez-vous ? Le marché en regorge, on ne sait qu'en faire depuis qu'on le fabrique aux Batignolles. Il vaut maintenant plus cher en Hollande qu'ici. Mais il en faut dans les ventes hollandaises ; c'est la marque de fabrique. De toutes les pièces de porcelaine, celle qui a été payée le plus cher — je ne dis pas, remarquez bien, qui a été adjugée au plus haut prix, — c'est une toute petite statuette de saxe. A un moment donné, sous le feu des enchères, un monsieur qui l'examinait l'a laissé tomber. Grande émotion dans la salle. Hambur-

ger fait observer qu'il *était dans le bon état*. On rit. Le monsieur maladroit ne rit pas. Il se dit *in petto* qu'il va être obligé de payer la casse et qu'il eût été mieux inspiré en louant, ce jour-là, une avant-scène au bénéfice de Fargueil. En quoi je suis d'accord avec lui, car il se serait amusé davantage.

Il y avait autour de la salle, tout en haut, juchés sur les dernières traverses, vingt panneaux en vieux noyer sculpté qui n'avaient pas grand style, mais qui ne manquaient pas d'une certaine originalité. D'où provenaient-ils ? Peut-être d'un jubé d'église ou d'une sacristie. Peu importe, d'ailleurs. On les met aux enchères, et voilà qu'ils sont adjugés 3,700 francs. Je regarde : c'était M. Judic, le mari de la charmante diva qui venait de faire cette acquisition... sans doute pour décorer la salle à manger de son nouvel hôtel de la rue nouvelle que je vous décrirai peut-être quelque jour.

Autre surprise ! J'avais remarqué au plafond un énorme lustre hollandais. Aussitôt qu'il est mis en vente, on me dit que le célèbre peintre russe Bogoluboff est là qui pousse, qui pousse avec l'entêtement du monsieur qui a jeté son dévolu sur quelque chose et veut l'avoir quand même. Effectivement, le lustre lui est adjugé pour la somme assez rondelette de 1,300 francs. Cela m'intriguait. Le lendemain, je fis filer le lustre (j'ai ma police, comme M. Macé). On le vit, porté sur de solides épaules, s'arrêter devant la porte de l'hôtel Continental. Bogoluboff habitait donc à l'hôtel ? Non, mais le grand-duc Alexis y était descendu.

D'où j'ai conclu que le lustre n'avait pu être acheté que pour son compte.

L'exposition des tapisseries des Hollandais, qui avait lieu le 11 novembre, était plus intéressante. Elle occupait, comme toujours, les salles 5, 7, 8 et 9, et par son

arrangement, les tentures multicolores descendant du plafond jusque sur la cimaise, les lourdes portières, les étoffes jetées pêle-mêle, les tapis étendus sur les tables, elle ressemblait au grand bazar de Constantinople.

Bazar aussi cette exposition, car la plupart des morceaux exposés ont une provenance différente et une couleur locale particulière. Ce sont des soieries de Lyon, des étoffes à rayures, à paniers, à ramages ; des morceaux arrachés à d'anciennes tentures ; des lés de robe, des bandes de velours uni ; du satin soutaché ou broché avec application dans le goût oriental ; des velours de Gênes, ciselé, vert, bleu, rouge, sur fond de couleur ; des broderies espagnoles. Que sais-je encore ? Des robes, des gilets de marquis, des habits de cour, tout cela passé, défraîchi, usé, fripé — mais superbe de forme et de dessin et très recherché dans le monde des amateurs.

Parmi les tapisseries françaises — et ce sont les plus belles, on les reconnaît toujours et partout, tant elles trahissent le goût, l'esprit de l'art national — il y en avait une qui représentait l'*Automne*. Sujet : des enfants faisant la cueillette des fruits. Elle a été vendue 5,000 francs.

Une grande tapisserie italienne a atteint le même prix. Le décor est dans le goût de Berain, et je suppose que cette tapisserie provient des anciennes fabriques de Turin. Elle représente le *Grand Mongol recevant les hommages de sa cour*. Ses sujets se prosternent à ses pieds, tandis qu'une dame, en costume Louis XV, arrive dans une petite voiture, la mine souriante, et entourée de ses suivantes. Les bordures de cette tapisserie sont fort belles et rappellent par leurs couleurs les vieilles faïences de Moustiers.

Ces deux pièces sont les seules qui aient atteint le

chiffre de 5,000 francs. A côté d'elles une tapisserie flamande représentant une kermesse de Téniers à petits personnages a été adjugée 1,800 francs.

Les tapis se sont assez bien vendus, et certain vieux velours persan, d'un dessin très riche, a trouvé acquéreur à 2,500 francs.

Somme toute, Hamburger doit être content, puisqu'il a tout vendu, et que ses deux ventes ont produit la somme énorme de 225,000 francs.

Salomon, qui lui a succédé à huit jours de distance, s'était piqué d'honneur, lui aussi, et je ne pense pas qu'il ait eu à s'en repentir, car j'ai vu adjuger, devant moi, par M^e Chevallier, quelques pièces de choix.

Une charmante petite table louis-quinze ornée de bronzes ciselés et de plaques en sèvres, 2,400 francs.

Un secrétaire droit louis-seize en marqueterie de bois de rose avec des chutes ciselées et dorées, 2,400 francs.

Une pendule louis-quatorze, en marqueterie de Boul, car il va falloir l'écrire ainsi depuis la publication de M. Jehan Valter, qui en a relevé l'orthographe exacte dans la description de Paris, par Germain Brice. Cette horloge a trouvé amateur à 1,950 francs, tandis qu'une petite pendule de voyage du temps de Louis XIII était payée 1,050 francs.

Une dague en fer du xvi^e siècle plus connue sous le nom de *main-gauche*, parce qu'on tenait cette arme en réserve tandis qu'on ferraillait de la droite, a valu 1,800 francs, achetée par M. Maillet du Boulay, le savant conservateur du musée de Rouen ; mais la pièce, selon la chronique, était l'œuvre d'un habile faussaire, et M. du Boulay la fit reprendre au vendeur, non sans avoir laissé quelques plumes dans la bagarre.

Citons encore :

Un triptyque gothique, 1,000 francs ; un verre de Ve-

nise émaillé en bleu, 400 francs; un cadre louis-seize, en argent repoussé et ciselé, 1,010 francs

Mais le clou de la vente Salomon, ou, si vous aimez mieux, la pièce principale, c'étaient quatre grands vases en faïence de Delft polychrome ou plutôt tricolore comme notre drapeau ou le pavillon hollandais; ils étaient signées *Lambastus van Genhoorn*. Ils ont été adjugés à 195 francs la paire.

En somme, cette vente a produit 80,000 francs.

Celle de Frenkel d'Utrecht, qui a retenu, trois jours, le public au fond de la salle n° 8, a produit le même chiffre, Frenckel ayant apporté les mêmes objets que Salomon.

Je me résume : les ventes hollandaises ont toujours été et sont plus que jamais une source d'approvisionnement pour le commerce; elles exercent sur les ventes en général une influence des plus favorables. Supprimez-les, l'hôtel Drouot chômerait jusqu'au mois de janvier. Les Hollandais retiennent leur tour six mois à l'avance, chacun voulant arriver le premier; et ce n'est pas un mince embarras pour le commissaire-priseur que de distribuer à chacun sa place et d'échelonner leurs ventes de façon qu'elles ne puissent se nuire l'une à l'autre.

Le crédit qu'ils accordent au commerce, crédit très étendu et très large, aide puissamment au succès de leurs ventes, et les pertes — il y en a rarement — sont peu considérables. Cependant, ils sont plus prudents aujourd'hui qu'autrefois, probablement parce que le prix des objets ayant augmenté, leur risque serait aussi plus grand. Il fut un temps où ils accordaient crédit à des marchands dont la solvabilité pouvait leur inspirer quelque inquiétude, mais dont la présence dans les enchères créait une concurrence d'autant plus

grande qu'elle était moins réfléchie et toujours téméraire. Ceux-là servaient de tremplin aux enchères; ils apportaient à la vente un appoint sérieux, et si la chance voulait qu'ils ne restassent pas adjudicataires, c'était pour le vendeur tout bénéfice.

Connaissez-vous maintenant les Hollandais? Si ce qui précède ne vous suffit pas, faites comme ce reporter américain qui est venu, tout essoufflé, me demander cette semaine, après m'avoir fait l'honneur de me lire quelque part, une autorisation pour visiter l'*hôtel de M. Drouot*.

III

Vente, par Alexandre Dumas fils, de trente-deux dessins originaux de A. de Neuville pour le livre : *A coups de fusil*. — Maquettes de Daran fils. — Une garniture de cheminée de cent mille francs.

4 décembre.

Dimanche dernier, pendant que M. Arthur Bloche, toujours aimable, faisait les honneurs de la salle n° 1 à MM^{mes} la princesse de Bourbon, la baronne Decazes, la marquise de Lambertye, la comtesse de Janzé, et de l'une à l'autre passait en revue le riche mobilier de cette pauvre M^{me} Veryard qui, vous vous en souvenez, fut brûlée vive dans un bain de vapeur de térébenthine; — pendant que dans les salles 8 et 9, M. Mannheim et le nouvel expert pour tableaux, le sympathique M. Lasquin, vantaient la collection Becherel à MM. Maillet-Duboulay, conservateur du musée de Rouen, Gavet, Stettiner et Brenot, un amateur d'hier dont vous entendrez parler quelque jour, — il y avait foule à la salle n° 5 où M. Bernheim jeune exposait trente dessins d'Alphonse de Neuville.

Neuville, vous le savez, est de tous les peintres militaires celui qui a les préférences et la faveur du public. Detaille a sa clientèle et son mérite; Dupray aussi, mais Neuville a pour lui tout le monde : les gens qui

s'y connaissent comme ceux qui ne s'y connaissent pas. Tout les amateurs ont dans l'œil ses *Dernières cartouches*, son *Attaque sur la voie ferrée*, sa *Bataille de Champigny*, son *Lendemain du Bourget* ; dès que Goupil expose à sa vitrine un de ses tableaux ou seulement la gravure d'une de ses toiles, c'est une procession devant son magasin de l'avenue de l'Opéra. Les soldats de Neuville ont une allure martiale, un débraillé, une *furia*, une touche qui n'a rien de la parade. Le sujet est toujours dramatique ; qu'il peigne un chasseur de Vincennes au repos ou, à l'affût, un dragon en selle, un franc-tireur ou un espion, il n'y a pas à dire, c'est campé, c'est vu, c'est vécu. Son pinceau a des couleurs éclatantes ; sa plume a l'impétuosité et les traits mordants d'une épée.

Les trente-deux dessins exposés avaient été commandés à M. de Neuville pour illustrer le beau livre de Quatrelles : *A coups de fusil* ; mais trente seulement ont paru dans la deuxième édition, la censure n'ayant pas voulu autoriser les deux autres. Pourquoi ? Je me le demande encore ; peut-être que la censure ne l'a jamais su elle-même. Vous allez du reste en juger.

Ces deux dessins, frappés d'interdit, reproduisent, comme les trente premiers, des scènes de la guerre de 1870. L'allusion politique y est-elle plus claire et plus méchante ? Avait-on peur alors des remontrances de M. de Bismarck ? C'est plutôt cela ; car, lorsque le livre parut, nous avions encore le talon de la botte allemande sur la gorge, et notre patriotisme était obligé de porter une muselière.

Quoi qu'il en soit, voici le titre et le sujet de ces deux dessins :

Celui qui est catalogué sous le n° 18 est intitulé : *le Toast de la Mort*.

C'est un squelette de uhlan, coiffé du colback, qui, debout à une table servie comme pour une fête, tend son verre à des officiers allemands, dont un bedonne et fume sa pipe en porcelaine. Derrière ces officiers sont des femmes, et sous la table gît un cadavre, quelque soldat français sans doute. Une idylle prussienne ! comme vous voyez.

L'autre a pour titre : *Gloria victis*. Il fait d'abord songer au beau groupe de Mercié, mais n'a de commun avec lui que le souvenir. Ce n'est pas un génie qui emporte un blessé. L'histoire est terrible ! C'est un uhlan qui vient d'arrêter un pauvre curé. Soit que celui-ci ait fait quelque résistance, soit que son arrestation ait coûté la vie à un camarade, le uhlan le tient serré contre son cheval et brutalement le menace de lui décharger son revolver dans la tête. Caché derrière un pilier de l'église, un homme veille. Il ajuste le uhlan et va le tuer.

Et voilà le crime de ces deux dessins. Péché véniel, direz-vous ! Sans doute, mais dame Censure est prévoyante. Elle voulait pouvoir dire, dans le cas où le livre aurait fait quelque bruit : « Ne vous en prenez pas à moi, j'avais arrêté deux dessins au passage. »

Le livre fit du bruit, en effet. Le succès fut même si grand qu'Alexandre Dumas fils proposa un jour à Georges Charpentier, l'éditeur, de lui acheter les dessins originaux de Neuville.

Marché proposé, marché conclu. Dumas en fut quitte pour 6,000 francs. Vous allez voir qu'il avait fait une excellente affaire.

C'était lundi qu'avait lieu la vente :

Le n° 1, En *Alsace*, a été adjugé 445 francs.

(A M. Conquet.)

Le n° 2, *la Grand'mère*, 280 francs.

Le n° 3, *le Blessé*, 600 francs.

(A M. Daudet.)

Le n° 4, *l'Arrivée*, 720 francs.

Le n° 5, *le Commandant*, 280 francs.

(A M. Lefebvre de Vieffville.)

Le n° 6, *Après la Bataille*, 1,100 francs.

(A M. Alex. Dumas.)

C'est l'une des plus belles choses de Neuville. Malheureusement, ma plume ne vaut pas la sienne. Je ne pourrais que mal décrire ce qu'il a merveilleusement rendu.

Devant une haute cheminée dans laquelle brûle un restant de volet, des mobiles sont étendus, présentant au foyer leurs mains meurtries.

Près de la porte, assis sur un banc, un vieux sergent fume. Il regarde tristement les ravages causés par la bataille. La scène se passe à Champigny.

Le n° 7, *l'Exercice*, a été vendu 400 francs.

Le n° 8, *Væ victoribus*, 405 francs.

(A M. de Montefiore.)

Le n° 9, *Convoi de Blessés*, 560 francs.

(A M. de Greffulhe.)

Le n° 10, *l'Étudiant*, 500 francs.

Le n° 11, *la Cachette du trésor*, 400 francs.

(A M.G. de Rothschild.)

Le n° 12, *la Retraite*, 560 francs.

Le n° 13, *l'Appel*, 1,000 francs.

(A M. Alex. Dumas.)

Un officier est en train de faire l'appel de sa compagnie composée de débris de régiments de turcos, de cuirassiers et de dragons. Cette scène est poignante et donne le frisson.

Le n° 14, *la Halte*, a été adjugé 800 francs.

(A M. Daudet.)

Faisons halte aussi, nous, devant ce fusain superbe. Une division, battant en retraite, vient d'entrer dans un village; les habitants distribuent des vivres aux soldats.

Au premier plan, trois hommes sortent d'un jardin et contemplent, soucieux, les nouveaux arrivants.

Le n° 15, *Chasseurs à cheval en reconnaissance*, 445 francs.

(A M. Gustave de Rothschild.)

Le n° 16, *Général à cheval*, 600 francs.

(A M. Glandaz.)

Le n° 17, *Départ du régiment*, 805 francs.

La colonne va se mettre en marche et quitte un village alsacien; au premier plan, un soldat embrasse une jeune fille. — Roméo et Juliette!

Le n° 18, *Toast à la Mort*, 900 francs.

(A M. Dervillé.)

Le n° 19, *Gloria victis*, 860 francs.

Ce sont les deux dessins que la censure avait cru prudent d'interdire.

Le n° 20, *le Zouave*, 750 francs.

Le n° 21, *la Défense du village*, 1,010 francs.

Cela rappelle *les Dernières cartouches*. Même désordre et mêmes fureurs.

Par la fenêtre d'un grenier, des paysans alsaciens tirent sur l'ennemi.

Le n° 22, *la Barricade*, 1,000 francs.

Encore une page des plus dramatiques !

Derrière une barricade formée de meubles, charrettes et tonneaux, des Alsaciens tiennent tête à des Prussiens qui essayent en vain d'enlever ces fragiles remparts.

Le n° 23, *la Diane*, 1,100 francs.

(A M. de Montefiore.)

C'est le dessin qui est arrivé au plus haut prix. Devant une grange, des trompettes sonnent le réveil ; on voit, à l'intérieur, des soldats étendus sur la paille, ayant près d'eux leurs chevaux tout sellés. Au loin, des gamins accourent, attirés par la sonnerie.

Le n° 24, *la Foi*, 250 francs.

(A M. Charles Narrey.)

Le n° 25, *le Pasteur*, 280 francs.

Le n° 26, *Charge de uhlans*, 505 francs.

(A M. G. de Rothschild.)

Le n° 27, *le Cheval emporté*, 419 francs.

Le n° 28, *Unkel*, 408 francs.

Ce Unkel, charron de la *Herse-d'Or*, ancien soldat de Crimée, était sergent-major des francs-tireurs. Une belle figure de soldat !

Le n° 29, un *Officier de uhlans*, 360 francs.

Le n° 30, *la Guerre*, 725 francs.

(A M. de Montefiore.)

Une page allégorique d'une impression navrante. Dans une charrette, dont le cheval est conduit par une Alsacienne, on voit un blessé, une folle et un cerceuil.

Le n° 31, *le Pont miné*, 850 francs.

Le n° 32, *l'Expiation*, 360 francs.

(Tous les deux encore à M. Daudet.)

Voilà ! Faites maintenant l'addition : vous trouverez que les enchères se sont élevées à la somme considérable de 20,170 francs.

Vingt mille francs trente-deux dessins ! Cela fait positivement rêver. Combien de tableaux, signés de noms aussi connus que celui de Neuville, n'atteignent pas la moitié de ces prix-là dans les ventes !

Il faut dire aussi que chacun de ces dessins est une toile et tout un poème ; que le peintre est à la mode et que ces pages, enlevées à la plume, au crayon noir ou au fusain, nous parlent de choses qui nous tiennent plus au cœur que jamais. Oui, le souvenir de l'Alsace a sa part dans le succès de cette vente.

Quoi qu'il en soit, Alexandre Dumas ne doit pas regretter son acquisition. Les ventes de tableaux ne lui avaient guère réussi jusqu'ici. Je lui souhaite d'être aussi heureux désormais dans toutes ses entreprises.

Le dernier jour du mois de novembre, une vente fort curieuse a passé inaperçue : celle des aquarelles, fusains et maquettes de feu Daran fils, en son vivant peintre décorateur de l'Opéra. On a vendu de précieuses études faites pour les décors de *Faust* et de *l'Africaine*, qui ont passé dans des lots vendus à vil prix, sans que M. Nutter, directeur du musée de l'Opéra, ait arrêté au passage des documents de nature à devenir

des curiosités dans l'avenir. Il y a toujours cependant quelques trouvailles à faire dans ces ventes après décès. Daran était une personnalité parisienne. Pendez-vous, amateurs en quête de trouvailles : l'un de mes amis, M. Léonce Leroux, a cueilli dans cette vente, pour 100 francs, une charmante ébauche de Boucher et un tableau de Courbet pour un prix bien moindre encore.

M^{lle} Ferey, une artiste peintre de talent, habitant Saint-Omer, vient de vendre à un marchand d'antiquités de Paris, pour la somme de 100,000 francs, une garniture de cheminée, composée d'une pendule et de deux candélabres en bronze doré et ciselé, du règne de Louis XVI.

Le même marchand en avait offert avec hésitation, mais sans succès, 28,000 francs il y a cinq ans.

Avant la Révolution, ces trois pièces faisaient partie du mobilier du Palais-Royal. L'acquisition aurait été faite pour le compte de M^{me} la baronne de Rothschild, qui voudrait offrir ces souvenirs à la famille d'Orléans.

IV

M. Bécherel. — *Le Feu aux poudres* de Fragonard. — Un Clodion acheté par Henri Rochefort. — Le char d'Apollon. — Quatre peintures galantes du XVIII^e siècle. — L'auteur de *la Religieuse* blâmant les tableaux licencieux. — Le docteur Paul Dubois. — Dîner des anciens élèves du lycée de Nantes. — Trois épisodes de la Commune, par André Gill.

5 décembre.

Enfin, voici une vente sérieuse ! Jusqu'ici, nous n'avions guère eu que des escarmouches dans lesquelles les commissaires-priseurs se faisaient la main. On peut dire maintenant que le feu des grandes enchères a commencé. En avant, sur toute la ligne, les marteaux d'ivoire !

Depuis quelque temps déjà, le bruit courait que M. Bécherel était décidé à vendre sa collection d'objets d'art ; et cette nouvelle à sensation avait rempli de joie le cœur des amateurs.

On savait, en effet, que M. Bécherel collectionnait depuis trente ans tous les styles et toutes les époques ; qu'il avait été l'ami et l'exécuteur testamentaire de cet homme de savoir et de goût qu'on appelait M. Fevre, et ceux qui avaient pénétré dans son hôtel de la cité Malesherbes ou dans sa maison de campagne, près de Bougival, disaient merveille des richesses artistiques qu'il y avait réunies.

Le XVIII^e siècle surtout passait pour être représenté dans la galerie de M. Bécherel par des œuvres remarquables. Or, comme de nos jours nous ne trouvons pas assez d'adjectifs dans le Dictionnaire de l'Académie pour louer suffisamment les idylles mondaines de Boucher, la grâce provocante de Greuze, les polissonneries capiteuses de Baudoin, les hardiesses amoureuses de Fragonard, c'était plus qu'il n'en fallait pour piquer la curiosité des amateurs. Aussi sont-ils venus en foule à cette vente de tous les points de l'horizon. Je citerai des noms tout à l'heure.

Parmi les objets d'art de M. Bécherel, marqués au coin de l'esprit graveleux du XVIII^e siècle, on vantait tout bas un certain groupe de Clodion, d'une authenticité incontestable, signé dans la pâte, représentant un satyre et une nymphe étroitement enlacés; — et un très beau Fragonard d'un ton roux intitulé *le Feu aux poudres*, au sujet duquel on racontait l'histoire suivante :

Un matin, M. Bécherel était allé voir son ami Febvre, dans l'espoir de trouver chez lui quelque chose de nouveau :

— Tiens, c'est vous!... Qu'est-ce que je vais vous vendre aujourd'hui?

— Pas grand'chose, d'après ce que je vois!

— Comment, pas grand'chose! Eh bien, et ce Fragonard? qu'en dites-vous?

— Oui, ce n'est pas mal, mais ce n'est qu'une esquisse, et regardez donc comme elle est noire!

— Noire, tant que vous voudrez!... Vous la verrez quand elle sera nettoyée!

— Et telle quelle, vous la vendez combien?

— Cinq cents francs.

— C'est fait.

Là-dessus on va déjeuner. Au dessert, Febvre, pris de tendresse, regrette son marché et cherche à reprendre son tableau.

— Êtes-vous bien content de votre acquisition ? demande-t-il à Bécherel.

— Ma foi, elle n'a rien d'extraordinaire.

— Eh bien, je vous en donne cinq cents francs de bénéfice !

— Cinq cents francs, j'accepte des deux mains.

Rentré chez lui, Febvre commence à nettoyer son Fragonard. Décidément, c'était superbe. Cette femme nue, couchée sur le dos, les jambes écartées, qu'un petit amour vise de sa flèche, faisait vraiment bonne figure.

Le lendemain, il en demandait 1,500 francs, et son ami la rachetait.

Le surlendemain, Bécherel s'en défaisait de nouveau en faveur de Febvre, tant et si bien que le tableau se promena, huit jours durant, d'une maison à l'autre, avec une plus-value nouvelle à chaque voyage. En fin de compte, ce fut M. Bécherel qui le garda, je ne sais plus à quel prix.

L'autre jour, il a été adjugé 1,360 francs. M. Lasquin en avait demandé 2,000 francs.

La vente Bécherel se composait de 444 numéros — dont 133 pour la peinture ancienne et moderne — 56 pour la sculpture, et le reste partagé entre les manuscrits, les émaux, les armes, les faïences, les verreries et cristaux, les bijoux, l'orfèvrerie, les miniatures, les porcelaines, les bronzes d'art et d'ameublement, les étoffes et les tapisseries. Vous le voyez, une galerie complète !

Dieu ! qu'il y avait là un joli manuscrit ! Un tout petit in-8°, sur vélin, de la fin du xv^e siècle, renfermé,

comme dans un écrin, dans une reliure en velours vert. J'ai vu rarement plus belles *Heures de la Vierge*. Figurez-vous toutes les pages encadrées d'ornements polychromes dans lesquels se tiennent debout des hommes d'armes, tout en or, au milieu d'animaux et d'oiseaux de toute espèce, et, pour séparer ces pages ornées, quarante et une miniatures !

Ce délicieux manuscrit a été vendu à M. Coblentz, le miniaturiste bien connu, la somme de 1,880 francs. Ah ! l'heureux homme ! il n'y a que lui pour avoir de ces bonnes fortunes-là.

M. Coblentz a acheté également, pour la somme de 425 francs, une très belle faïence — malheureusement brisée — de Luca della Robbia, que M. Bécherel avait payée en bon état 2,000 francs.

Ce n'est pas la seule pièce, d'ailleurs, sur laquelle M. Bécherel ait perdu.

Ainsi une petite horloge allemande, de forme carrée, en cuivre gravé et doré, à cadran d'argent gravé aussi, qu'il avait achetée 15,000 francs, n'a été vendue que 1,620 francs.

D'où vient cette baisse sur les pendules ? Je ne saurais le dire. S'il s'agissait d'une horloge moderne, il est probable que le contraire se serait produit. Les Prussiens en ont fait chez nous une telle provision durant l'année terrible ! mais cette pendule date du xvi^e siècle !...

Un nouveau venu dans la carrière.

Dans la même vacation, M. Albert Millaud, le spirituel chroniqueur du *Figaro*, s'est rendu acquéreur de fort curieuses peintures gothiques sur panneau.

Le fameux groupe de Clodion, que M. Bécherel avait payé 9,000 francs, a été adjugé à 4,600 francs.

Et savez-vous à qui ?

— A Henri Rochefort...

Le célèbre lanternier lorgnait cette nymphe et ce satyre depuis le jour de l'exposition. Il avait même commencé, sans doute pour tromper son monde, par acheter deux lots de mauvaise faïence de 4 francs et de 7 francs. Ce moyen réussit quelquefois ; mais si ce Clodion avait été moins leste d'allures, je crois que M. Rochefort ne l'aurait pas eu à ce prix-là.

Puis se sont successivement vendus les tableaux suivants :

Vendus ! non. Donnés plutôt.

Une Vue de la place Saint-Jean - Saint-Paul, à Venise, de Canaletti, 800 francs.

Le Temple de Cythère, de Fragonard, 1,100 francs, acheté 1,300 francs à la vente Walferdin.

Un Portrait du conventionnel Gensonné, par Greuze, 500 francs.

L'Oiseau apprivoisé, de J.-B. Le Prince, 750 francs.

Le pendant du précédent, 730 francs.

Le Donjon, de Louis Moreau, 665 francs.

Le Colin-Maillard, de Boucher, 700 francs.

Le Retour des Champs et la Cuisine villageoise, de Boucher, 730 francs.

— C'est à vil prix ! dit-on de toutes parts.

L'Oiseau envolé, de Lavreince, 820 francs.

La Redevance, attribuée à Pater, 1,100 francs.

Un portrait de femme, de Bernard Van Orley, 1,600 francs.

Vient ensuite un joli petit diptyque en ivoire, cintré à sa partie supérieure et représentant divers sujets tirés de la vie du Christ, placés sous des arceaux en ogive très finement sculptés. La monture en bois

peint représente le sujet de *l'Annonciation* et le *Baptême du Christ*. xv^e siècle, 1,000 francs.

Un groupe de deux figures en ivoire : Vénus nue et debout ayant à ses pieds un amour. La déesse retient de son bras gauche une draperie qui retombe derrière ses jambes. Travail de la fin du xvi^e siècle, 1,250 francs.

Un retable du xv^e siècle, en bois de chêne, représentant huit scènes tirées de la vie du Christ, 1,560 francs.

Un autre retable du xvi^e siècle représentant cinq scènes tirées de la vie du Christ, 1,310 francs.

Une grande figure de saint Étienne, en bois. Travail français de la fin du xv^e siècle, 1,500 francs.

Une belle assiette en émail, peinture en grisaille, chairs teintées sur fond noir avec rehauts d'or, par Pierre Raymond, 1,120 francs.

Une plaque en hauteur, en faïence italienne de la fabrique de Gubbio, représentant le sujet de *la Crèche*. Elle porte la date de 1535, 390 francs.

Douze plats ronds à décor polychrome rehaussé de dorure en faïence de Castelli, 470 francs.

Deux cornets à décor à reflets métalliques rehaussé de bleu à feuillages et ornements en faïence siculo-arabe, 335 francs.

Quatre plats ovales en faïence de Palissy, 695 francs.

Une garniture de trois pièces, en faïence de Nevers, vases et buires, 540 francs.

Une belle miniature ovale sur ivoire : *Portrait de la princesse Charlotte*, archiduchesse d'Autriche. Provenant de la collection Febvre, 890 francs.

Deux flambeaux sur pied triangulaire, base découpée et tige à balustre, en cuivre ciselé et doré, avec cariatides et mascarons argentés, xvi^e siècle, 1,780 francs.

Une statuette en bronze représentant Amphitrite

debout sur une sphère et tenant une draperie simulant une voile. xvii^e siècle, 810 francs.

Un petit groupe en bronze. Vénus et l'Amour. xvii^e siècle, 645 francs.

Une pendule en bronze doré, composée d'un socle et d'une colonne cannelée supportant une coupe et décoré d'une ronde de nymphes en bas-relief. Au-dessus, un Atlas accroupi supporte une sphère céleste à fond bleu, contenant le mouvement, surmontée d'un cadran tournant et doré sur lequel se voient les signes du zodiaque rapportés en bronze. xviii^e siècle. Hauteur, 71 centimètres, 2,000 francs.

Un secrétaire en bois de rose du temps de Louis XV, 4,100 francs.

Un régulateur orné de bronze, du temps de Louis XV, 1,760 francs.

Les amateurs connus ne manquaient pas à cette vente. On y a vu, entre autres, M. Cottreau, un de ces collectionneurs devenus très rares, qui achètent toujours et ne vendent jamais ; M. Gaillard, propriétaire du château de Blois transporté place Malesherbes ; le baron d'Alcochète, qui a acquis, pour la somme de 1,550 francs, un *Char d'Apollon* provenant de la vente Febvre ; M. Thévald, adjoint au bourgmestre de Cologne, venu tout exprès pour acheter des verreries du xvi^e siècle, sans compter que beaucoup d'autres avaient pris le faux nez des marchands à cause des objets quelque peu égrillards qu'ils convoitaient.

Parmi eux, j'avais remarqué quatre scènes galantes de l'école française du xviii^e siècle, dont Diderot disait « qu'elles étaient propres au boudoir d'une petite-maîtresse ; faites pour de petits abbés, de petits robins, de gros financiers et autres personnages sans

mœurs et d'un petit goût. » Bien sévère l'auteur de *la Religieuse*, pour ces compositions frivoles qui ne cessent jamais de plaire. On les avait pudiquement accrochées derrière un secrétaire, le jour de l'exposition. Elles ont été assez chaudement disputées à la vente. Cela s'appelait discrètement au catalogue : *Le Repos du Modèle, le Déjeuner du Modèle, la Déclaration et le Tendre abandon*. Ces sujets égrillards ont été achetés par Guenot, Lacroix, Malinet, marchands derrière lesquels se dissimulaient des amateurs.

Ces quatre petits tableaux ressemblaient assez aux Lavreince, et un collectionneur peu consciencieux n'aurait pas hésité à les signer du nom de ce maître charmant; mais soyez tranquilles, ils le seront peut-être un jour; quant à M. Bécherel, il est trop honnête pour attribuer seulement à celui-ci ou à celui-là un tableau sur l'origine duquel il aurait le moindre doute. La preuve, c'est que, voyant contester, par quelques-uns, ses Diaz, ses Corot et ses Troyon, il les a retirés immédiatement de sa vente.

Dans le feu des enchères, j'ai saisi au vol un assez joli mot du nouvel expert, M. Lasquin.

On venait de mettre en vente une gouache de Charlier, intitulée *la Toilette*, qui représentait une jeune femme nue devant sa glace, le genou droit sur un canapé, prenant devant elle un rang de perles pour le placer dans sa coiffure.

— Allons, messieurs, dit M. Lasquin. A qui les *appas multipliés*, je vais faire adjuger.

Là-dessus, il y eut amateur tout de suite à 305 francs.

Mais l'incident le plus remarquable de cette vente est celui qui se produisit lors de la mise aux enchères des cinq tapisseries flamandes. Il se fit dans la salle un mouvement d'attention, un silence que les sténographes

de la Chambre traduiraient par ces mots : « Sensation profonde. »

Il est vrai que ces tapisseries sont de toute beauté et d'une dimension qui permet facilement de les utiliser pour la décoration d'un intérieur autre qu'un palais.

La première est intitulée : *Le Retour de la pêche et le Marché aux poissons.*

La seconde : *La Kermesse.*

La troisième : *Paysage en hiver.*

La quatrième : *Le Repas des chasseurs.*

La cinquième : *Le Repos du berger.*

Toutes représentent des scènes de Téniers.

Elles avaient coûté à leur propriétaire 45,000 francs ; elles ont été adjugées à 39,000 francs à M. Leclercq, marchand de curiosités, derrière lequel sans doute se tenait un amateur. Un assez beau chiffre encore.

Deux autres tapisseries gothiques ont été vendues 2,600 francs à Boy, un marchand très connu à l'Hôtel par son flair extraordinaire. Il a commencé, dit-on, en arrivant de l'Auvergne, par s'occuper d'autre chose que la curiosité. Aujourd'hui, il possède une petite collection évaluée quinze cent mille francs dont il détache souvent des morceaux de choix pour les expositions de Paris et de la province.

Somme toute, la grande vente Bécherel a produit 175,000 francs !

Soit 160,000 francs de plus que celle du docteur Paul Dubois, le conseiller municipal, et l'on dit que M. Bécherel n'a pas vidé tout son sac !

Ce pauvre Paul Dubois ! Ce n'est pas le goût qui lui manquait pour être collectionneur, c'est la fortune. Il l'eût acquise sans doute, s'il avait eu l'ambition de bien des hommes politiques ; mais il n'avait que des convic-

tions et pas d'appétits. Quel charmant homme ! quel cœur d'or ! « Tout pour les autres, » telle était sa devise. Nous avons fondé ensemble l'association parisienne des anciens élèves du lycée de Nantes et il ne manquait jamais à l'un de nos dîners au Continental. Il était si heureux de retrouver à table ses anciens camarades, le général Boulanger, le commandant Georgin, Clémenceau, Bourgault-Ducoudray, Aubron, Léon Guillet, Ch.-L. Chassin, Remy Bernard, de Veillechêze l'auteur dramatique, Toulmouche le musicien, Brebant le journaliste, Legros l'administrateur des douanes, les docteurs Reliquet et Benjamin Anger, et tant d'autres qu'il n'avait pas le temps de cultiver, de pratiquer, ou qu'il n'avait pu revoir depuis cette envolée joyeuse de la fin du collège.

Quelques bonnes choses se trouvaient à sa vente ; comme tableaux : un petit Corot, un beau Daubigny — *Le Bord de l'Oise* — qui a atteint le chiffre de 2,550 francs ; trois Claude Monet, deux Jeanniot, des aquarelles de Daubigny et de Courtois Suffit ; deux *Sous Bois* au fusain d'Allongé ; un buste de femme en terre cuite de Carrier-Belleuse, 240 francs ; trois dessins de Gill et un assez joli lot de faïences de Rouen à la pagode, de Marseille rose, de Moustiers jaune et de Delft polychromes, de porcelaines de Saxe ou de la Compagnie des Indes avec armoiries — et, comme armes, deux épées de combat.

Les dessins de Gill, qui se sont vendus une cinquantaine de francs pièce, étaient catalogués sous ce titre : *Épisodes de la Commune* — trois scènes de ce drame terrible.

La première met en scène un garde national en faction au haut de la butte Montmartre. C'est le commencement de l'action.

La seconde représente encore un garde national gar-

dant des canons braqués sur Paris. C'est le milieu de la lutte.

Et la troisième fait voir un mur au pied duquel sont couchés des gardes nationaux qu'on vient de fusiller. C'est la fin du drame.

La plupart des numéros du catalogue ont été achetés par des amis de Dubois, le docteur Reliquet, les députés Spuller et Georges Clémenceau.

Heureux sont les morts dont on se dispute ainsi les reliques !

V

M. Thomassin de Douai. — Ses faïences, ses meubles, ses bronzes et son régulateur. — Ce bon M. Borniche, le Mécène des rapins. — Inondation de peinture à l'Hôtel. — Vingt-quatre mille tableaux ! — Triomphe de l'expert Haro. — Un peu de numismatique. — Douces manières des collectionneurs de monnaies. Le franc à pied de Charles X et le piéfort de Forcalquier. — Mort d'un avaleur de médailles. — Correspondance particulière de Victor Hugo livrée à la publicité. — Barbey d'Aurevilly frappant à la porte des *Débats*. — Misère profonde de Murger. — Confidences de Rouget de Lisle à M^{me} Rodet. — Routine administrative.

5 décembre.

Douai a eu dernièrement, le 23 novembre, une vente de premier ordre, celle d'un personnage qui n'aurait pas mal figuré dans les *Parents pauvres*, de Balzac. Un vrai cousin Pons, que ce M. Thomassin ! Avec 5 ou 6,000 francs de rente, il avait trouvé le moyen de former une collection dont le catalogue contenait modestement 700 numéros et dont la réalisation a produit un total qui ne doit pas s'éloigner de 100,000 francs.

M. Gandouin, expert de Paris, et les trois commissaires-priseurs qui l'assistaient, MM. Parenty, Delcambre, Mortreux (quel luxe d'officiers ministériels !) doivent être satisfaits.

Et maintenant, arrivons tout de suite aux prix importants.

Un candélabre à deux branches, en porcelaine ancienne de Saxe, formé par un arbre au pied duquel une bergère reçoit d'un berger juché sur une branche les œufs qu'il vient de retirer d'un nid, a été vendu 1,175 francs.

Dans les anciennes faïences françaises, une psyché, de Saint-Amand, en forme de coffret, avec tiroirs en camaïeu rose, décorés de trophées militaires, de masques en cabochons, de fleurettes, pièce d'une excessive rareté, a été adjugée 850 francs, malgré quelques restaurations.

Parmi les faïences anciennes étrangères, deux plats côtelés de Delft à décor d'arabesques jetées de fleurs, en rouge, bleu et vert, signé du monogramme T. E. 80, 400 francs.

Mais il n'y avait pas que des faïences et des porcelaines dans cette vente Thomassin. Les numéros du catalogue se divisaient comme il suit : 98, pour les objets d'art et d'ameublement ; 22, pour les bronzes, bustes, statuettes des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles ; 28, pour les ivoires ; 10, pour les terres cuites ; 7, pour l'argenterie ancienne ; 22, pour la verrerie ancienne ; 14, pour les objets de vitrine ; 19, pour les livres ; 377, pour les faïences et les porcelaines, et 77, pour les objets divers. — Une collection des plus importantes, comme vous voyez. C'est malheureux que la vente n'ait pas eu lieu à Paris : certains objets qui n'ont été disputés à Douai que par quelques amateurs auraient atteint des prix élevés à l'hôtel Drouot.

Parmi les objets d'art et d'ameublement du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle qui se sont bien vendus, figurent :

Une commode de l'époque Louis XVI en marqueterie de bois de couleur à bouquets ; cadres de bronze doré

sur les flancs, les angles coupés et la face contenant des guirlandes de laurier en bronze massif ciselé et doré, les pieds ornés de même et à sabots cannelés, 2,800 francs.

Une commode de l'époque Louis XVI, marqueterie de bois rose, chargée de médaillons représentant des ruines et encadrée de rubans ; chutes, poignées et entrées en bronze ciselé et doré, 1,000 francs.

Un bureau de l'époque Louis XIV en marqueterie de cuivre et écaille, composé dans le genre de Berain, avec quart de ronds et supporté par de hauts pieds, 2,205 francs.

Un beau cartel de l'époque Louis XV, rocaille, orné de figures d'enfants et d'oiseaux ciselés et dorés, signé du monogramme C couronné (Caffieri ?), mouvement de Julien Le Roy, 2,600 francs.

Deux candélabres de l'époque Louis XVI, sur des socles de marbre, un enfant portant dans ses mains des tiges surmontées de lumières, 2,450 francs.

Une pendule de l'époque Louis XIV, en marqueterie de cuivre et d'écaille. Aux angles, cariatides de femmes. Sur le tablier, les figures de Cléopâtre et Didon, surmontées d'une Minerve assise. Signée Gilles Martinot, à Paris, vendue 3,375 francs.

Dans les ivoires :

Une *Nativité*, grand bas-relief composé de quatre plaques à sujets séparés, concourant à l'ensemble de la composition. Travail français de l'époque Louis XV, 1,800 francs.

Dans les buis et bois sculptés :

Un grand Christ en croix, époque Louis XIV, d'une exécution remarquable ; la croix, ainsi que le socle,

ornée de filets de cuivre et de bronzes ciselés et dorés, 1,300 francs.

Dans les tableaux anciens :

Un Jean-Baptiste Monnoyer représentant un vase de fleurs posé sur une balustrade de pierre sculptée, devant une portière de tapisserie relevée, 2,750 francs.

Un Adrien Van Ostade, le *Retour de l'École*, 1,625 francs.

Un François Porbus, portrait d'homme et portrait de femme, ensemble, 1,100 francs.

Comme vous le voyez, la vente Thomassin a donné de magnifiques résultats.

Mais le clou de cette collection, ou si vous aimez mieux la pièce principale, était un régulateur de l'époque Louis XIV, dont la cage surmontée d'un mouvement à colonnes détachées est marquetée d'écaille, de cuivre et d'argent, ainsi que des bronzes ciselés et dorés. C'est un travail de Boule, dit le catalogue. Seulement le catalogue se trompe en parlant de marqueterie d'argent; car je crois que Boule n'en faisait pas et ne se servait que de cuivre et d'étain. Le ton de l'étain vieilli aura probablement trompé l'expert, ou la pièce n'est pas française. — N'ayant pas vu, je m'abstiens de formuler une opinion.

Il a toute une histoire, ce régulateur. A la suite de nombreuses péripéties, trop longues à raconter, il arriva à Saint-Pierre-lès-Calais dans la collection d'un habitant de cette ville. A sa mort, il fut estimé 80 francs par l'officier priseur de la localité, un érudit de province qui aurait eu quelque besoin de fréquenter Mannheim. Mais le plus fort, c'est qu'aucun des copartageants ne voulut consentir tout d'abord à le prendre dans son lot. Enfin l'un d'entre eux l'accepta

et réussit à le vendre à l'archiprêtre Heroguey, doyen de Saint-Pierre. Lorsque le chanoine mourut, M. Thomassin, qui filait depuis longtemps le régulateur, fit le voyage de Saint-Pierre et le rapporta pour la somme de 1,500 francs. Deux mois après, un vieil amateur, de passage à Douai, lui en offrait du premier coup 15,000 francs. A cette nouvelle, les héritiers de l'abbé Heroguey durent se mordre les doigts d'avoir laissé échapper un pareil objet ! Aussi ceux de M. Thomassin, craignant de faire une bétise, n'ont-ils pas voulu procéder de la sorte.

Il a été adjugé à l'un d'entre eux pour la modeste somme de 10,000 francs.

Mais cette vente a passé inaperçue grâce à M. Borniche. Un type que ce Borniche ! et un type comme il n'en paraîtra plus. Espérons-le du moins, car c'est tuer positivement la peinture que de jeter, dans la circulation, vingt-quatre mille toiles d'un seul coup. M. Borniche n'était pas d'ailleurs animé de mauvaises intentions. Oh ! non, c'était plutôt un philanthrope qui se donnait des airs de Mécène et qui empilait... empilait... pour se faire une popularité parmi les rapins d'abord, et qui sait ? peut-être, en fin de compte, dans l'espoir de grossir sa fortune.

Après s'être enrichi dans le commerce des bois, il s'était dit un jour : « A quoi emploierai-je bien mon argent ? et il avait trouvé tout naturel de le placer dans les tableaux ; seulement, comme il ne s'y connaissait pas, il avait le bon esprit de n'acheter que du bon marché. Cherchez dans sa collection, vous n'y trouverez guère de maîtres anciens. Mais des croûtes, en veux-tu, en voilà ! Pour moi, ce maniaque était un vieux malin : il devait se dire, quand il donnait un louis à un inconnu pour un mètre ou deux de toile barbouillée : « Ma foi,

je fais une bonne action dans le présent et peut-être une bonne affaire dans l'avenir. On ne sait pas ce qui peut arriver. Tel rapin, ignoré aujourd'hui, sera célèbre demain, et alors ! »

Ce raisonnement ne manquait pas de justesse et j'en sais qui, sans avoir poussé l'amour de la collection aussi loin que M. Borniche, ont gagné beaucoup d'argent à ce jeu-là.

Vingt-quatre mille toiles ! Chaque fois que j'y pense, j'en ai pour des heures à rêver. M. Borniche avait la chance d'être propriétaire ; car, s'il avait été obligé de payer un loyer pour sa galerie, il est probable qu'il eût regardé à deux fois avant de louer toute une maison. Et encore, tout propriétaire qu'il était, il avait dû se restreindre et empiler ses toiles, à plat, comme des feuilles de carton. Il y en avait, chez lui, de la cave au grenier, dans les escaliers, dans la cuisine, dans ses armoires et jusque dans les cabinets de toilette. Une vraie débauche ! Si le feu avait pris là dedans, quelle flambée ! quel incendie !

Un jour pourtant — c'était peu de temps avant de mourir — il songea à tirer parti de ses toiles. A les vendre ? Non, mais à les exposer.

Il avait entendu dire qu'il y avait un musée du Louvre et un musée du Luxembourg ; cela lui donna l'idée de construire le *Musée Borniche*. Pourquoi pas ! Grevin avait bien le sien. Justement il possédait, boulevard Morland, un terrain qui ne faisait rien. Quelle belle occasion de l'utiliser ! Il n'avait qu'à élever quatre murs, mettre par là-dessus une toiture en verre achetée de rencontre, et son musée existait. N'était-ce pas une idée pratique ? Très pratique, en effet.

Les vingt-quatre mille toiles de sa galerie représentaient bien un ou deux milliers de rapins. Ces rapins formeraient le noyau de sa clientèle, je veux dire des

visiteurs de son musée. Leur intérêt marchand serait de lui amener du monde.

A 50 centimes d'entrée seulement, comptez combien il eût pu encaisser dans une année de sept ou huit mois ! C'était superbe.

Ces recettes lui serviraient à augmenter sa collection et, un jour, il pourrait ouvrir des succursales à Lyon, à Marseille et même à l'étranger !

Deux bâtiments s'élevèrent donc boulevard Morland, en vue de la Seine, près du pont de Sully : c'était le dépôt provisoire de M. Borniche. De temps à autre une voiture venait y déposer le trop-plein de la maison que cet original possédait près des Halles. Bientôt ce fut un vrai capharnaüm pictural, une véritable forêt de tableaux empilés les uns sur les autres et à travers lesquels on ne circulait qu'avec peine, dans d'étroits sentiers, comme dans le magasin des décors de l'Opéra.

Mais un tableau ne franchissait la porte de ce sanctuaire qu'après avoir passé entre les mains du restaurateur ordinaire de M. Borniche. Un Marseillais, ancien marin, qui, à force de badigeonner avec du goudron la coque des navires, avait appris, paraît-il, à manier le pinceau avec une certaine habileté, et le collectionneur l'employait l'année durant, dans un coin de sa maison, à rectifier la touche, quelquefois par trop grossière, de ses acquisitions.

Le drôle de bonhomme ! On m'a raconté qu'il avait ses jours d'achat et que ces jours-là il se tenait à son bureau, tout comme un patron le soir de la paye, ayant devant lui, rangées par ordre, des piles de pièces de 5 francs, de vingt sous et de quarante sous... pour payer ses artistes.

Ces jours-là, c'était une procession devant sa porte. Il venait des peintres des Batignolles et de Montrouge,

des Ternes et de Saint-Mandé! — des quatre coins de Paris à la fois. Celui-ci avec un tableau de chevalet, celui-là avec un projet de fresque, cet autre avec un immense plafond. Les omnibus n'avançaient pas à déposer les rapins rues de Rivoli et des Halles. On sait que M. Borniche habitait à l'angle de ces deux rues. Ne pouvant monter chez lui tous ensemble, ils s'attendaient chez le marchand de vin tout en faisant la partie de cartes :

— Eh bien! l'huile est-elle en hausse aujourd'hui et M. Borniche a-t-il la pièce d'or facile?

— Non, répondait le premier réglé, l'huile est en baisse et les louis ne valent que 10 francs.

— Tant pis, disaient les autres.

Mais ils avaient toujours de petits moyens pour l'attendrir. Maintes et maintes fois ils apportaient son portrait en *amateur de tableaux*; cela le flattait et le rendait généreux. Ou bien c'étaient un deuil de famille, un terme à payer, un voyage indispensable.

— Voyons monsieur Borniche, vous ne pouvez pas me laisser partir ainsi. Regardez bien ce que je vous apporte. Cela vaut 1,000 francs comme un sou... Donnez-moi 40 francs et je vous tiens quitte.

Et M. Borniche payait toujours.

On estime qu'il a dû dépenser 500,000 francs pour sa collection.

Combien rapportera-t-elle à sa succession? Je n'en sais rien; mais si l'on en juge par les résultats des deux premières vacations des 3 et 4 décembre, M^{lle} Borniche pourrait bien ne pas avoir à regretter la manie de son père. Les 206 premiers numéros ont, en effet, produit 56,000 francs. J'en suis tout ébahi. On avait fait tant de réclame autour de cette collection, on avait tant ri de M. Borniche, que tout le monde a voulu

voir et a fini par dire : « Mais ce n'est pas si mauvais que cela ; ces Énault ne sont pas mal du tout, ces Diasqué sont même très bien ; ce Monticelli est charmant ; ces Rossi très amusants ! »

Et voilà l'effet de la réaction. Jugez-en.

La Poule aux œufs d'or, de M. Blum, a été vendue 450 francs.

La Partie de billard, du même, 500 francs.

Les Conférencières, de Ricardo Diasqué, 1,700 francs.

Cinq petits tableaux sur un même panneau, du même, 2,550 francs.

Fleur de terre, de M^{me} Alix Énault, 1,300 francs.

La Visite à la convalescente, de la même, 610 francs.

Peines de cœur, de la même, 780 francs.

Palpitant souvenir, de Filosa, 500 francs.

L'Attente, du même peintre, 880 francs.

Vue de Venise, de Rossi, 1,400 francs.

Paysage, de Monticelli, 1,600 francs.

Voilà de beaux prix ! Mais c'était le dessus du panier. Attendons et gare à la fin de la liquidation !

J'arrive maintenant à la vente Chaix, qui a occupé pendant deux jours le monde des numismates, sans donner grande satisfaction, je crois, aux collectionneurs *di primo cartello*.

Cette collection, qui ne contenait pas moins de 605 numéros, se composait de : médailles landgraves de la haute Alsace ; — médailles concernant l'Alsace sous la domination française ; — jetons prussiens de jeu de whist, relatifs aux désastres de 1870-1871 ; — monnaies de Belfort, Colmar, Frœschwiller, Haguenau, Ensheim, comtes de Hanau-Lichtenberg, Huningue, Landau, Montbéliard, Mulhouse ; — princes abbés de Murbach et Lure, Neufbrisach, Phalsbourg, Lixheim,

Ribeauvillé, Sainte - Marie - aux - Mines, Schlestadt, Wissembourg; — monnaies épiscopales; — médailles antérieures à l'occupation française...

L'histoire enfin de l'Alsace-Lorraine frappée en bronze à l'usage des numismates.

Quelques pièces se sont bien vendues, entre autres : une pièce obsidionale de M. de Melac, 1702, *Landau*, 80 francs.

Deux pièces de monnaie de Mulhouse, 152 francs et 122 francs.

Quatre princes abbés de Morbach et Lure, 70 francs, 85 francs, 92 francs et 70 francs.

Une médaille antérieure à l'occupation française, *Tir au mousquet*, 300 francs.

Quel monde bizarre que celui des numismates ! Ils se cachent et ils ont une peur ! On ne saura jamais au prix de quelles ruses et de quelle persévérance ces gens-là se font un trésor.

Par exemple, ils ont cela de bon qu'ils ne se jaloussent pas les uns les autres. C'est une bonne petite confrérie qui n'admet pas d'intrus et se partage à l'amiable le champ qu'elle explore dans la curiosité. Et il est si vaste que c'est un hasard quand ils s'y rencontrent nez à nez !

Ainsi, M. le vicomte Ponton d'Amécourt s'est attaché jusqu'ici, avec une érudition et une patience remarquables, à réunir les plus beaux échantillons de monnaies de la première race des rois de France ; et je vous réponds que sa collection est belle ! A part la Bibliothèque nationale, aucune collection particulière ne pourrait rivaliser avec elle.

C'est M. le vicomte Ponton d'Amécourt qui mit un jour la main sur un véritable trésor.

On lui apprend que dans la Nièvre, à Imphy, on vient

de découvrir toute une série de deniers carlovingiens. Il part aussitôt. Arrivé sur les lieux, il se déguise en paysan pour mieux se mêler aux ouvriers qui avaient fait cette découverte en drainant un champ, et, à force d'adresse et de bonhomie, il finit par se rendre acquéreur de 99 deniers : 63 de Pépin, 4 de Carloman, 32 de Charlemagne, pour une somme assez modique. Quelle heureuse rencontre ! La chose fit du bruit parmi les numismates, et l'envie, la jalousie s'en mêlant, quelques-uns voulurent déprécier la bienheureuse trouvaille. Mais M. de Longperrier examina les deniers un à un, et, dans la *Revue numismatique*, certifia hautement leur authenticité parfaite. Si bien qu'aujourd'hui ils vaudraient au bas mot quelque chose comme 30,000 francs.

A côté de M. le vicomte Ponton d'Amécourt, M. Ernest Gabriel collectionne les monnaies de la deuxième race, et je sais qu'il se propose de faire part au public, dans des ouvrages actuellement en cours de publication, des recherches et des études auxquelles il s'est livré.

La troisième race, qui est bien la plus nombreuse puisqu'elle s'étend pour les collectionneurs de l'année 980, où paraît Hugues Capet, à l'année 1793, où disparaît Louis XVI, a pour principal, je devrais dire pour unique collectionneur, M. Peinchaud. Pièces de la Ligue et de la Fronde, pièces de Louis XIV, il les a toutes dans ses vitrines, y compris l'introuvable piéfort de Forcalquier ! Ah ! ce piéfort, c'est son Dieu, sa marotte, sa seule idole. Malheureusement, il n'a pu mettre la main jusqu'ici sur le franc du cardinal de Bourbon, le fameux Charles X (1590) et c'est ce qui le rend triste et l'empêche de dormir.

Il se désespère d'autant plus que, sauf la Monnaie, la Bibliothèque nationale, M. Garriel, M. Fabre, M. Chartier du Raincy, nul ne possède le franc de Charles X.

Cinq échantillons seulement ! Et ne pouvoir arriver à en découvrir un sixième.

Bonne récompense et reconnaissance éternelle à qui apportera un Charles X authentique à M. Peinchaud ! Ne pas confondre, je vous prie, avec le Charles X de la Restauration.

Ce trou, dans sa collection, c'est le défaut de sa cuirasse et c'est l'endroit où les mauvais plaisants et les amis jaloux se font une joie de le viser :

— Eh bien ! cher monsieur Peinchaud, avez-vous trouvé le franc de Charles X ?

— Et vous, — répond-il vivement, sachant qu'on ne pourra pas lui répliquer, — avez-vous rencontré par hasard le piéfort de Forcalquier ?

Ce piéfort est le coup de massue de M. Peinchaud, son *procumbit humi bos*.

Derrière ces collectionneurs hors ligne viennent immédiatement :

M. Joseph Fau qui ne collectionnait — je parle à l'imparfait, car il vient de mourir — que des médailles artistiques représentant des figures de femmes.

Puis M. Marsilly, qui n'en veut, lui, qu'aux médailles des impératrices, autrement dit aux pièces romaines frappées à l'effigie des principales impératrices.

M. Fabre, dont la collection de monnaies et de médailles de la Révolution française est unique au monde, et qui possède deux exemplaires de la fameuse médaille frappée à l'occasion de la prise de la Bastille en 1789.

C'est à M. Fabre qu'arriva un jour cette piquante aventure, comme on dit dans les opéras-comiques de Scribe.

Le hasard avait mis une de ces médailles de la Bastille entre les mains de M. Van Peteghem, du quai

des Augustins, l'expert bien connu de tous les numismates. Celui-ci s'empresse d'aller la proposer à M. Fabre, pensant lui causer une agréable surprise.

— En voici une que vous n'avez certainement pas ! Voulez-vous l'acheter ?

M. Fabre sourit et le quitte un instant, puis il revient avec sa femme et, jugez de l'étonnement de M. Van Peteghem, elle portait en pendants d'oreilles les deux belles pièces en or de la forme d'un losange.

Les néophytes de la numismatique, me disait à ce sujet M. Van Peteghem, qui lui-même possède une admirable série de monnaies flamandes, se rendent difficilement compte de l'importance de cette science.

Les médailles et les monnaies sont comme les jetons de présence de l'histoire. Impossible, avec elles, de commettre une erreur, un anachronisme. Témoins vivants à qui on ne peut fermer la bouche, elles disent les périls, les revers, les conquêtes, les étapes de la barbarie et de la civilisation ; le siège d'une ville comme le démembrement d'un royaume. Car toutes les villes en état de siège frappaient autrefois une monnaie spéciale avec des marques particulières ; c'est ce qu'on appelle, en numismatique, la *série* des *Obsidionales*, et M. le colonel Maillet, qui a écrit plusieurs ouvrages sur la matière, a formé de nombreuses vitrines de ces raretés insignes.

Sous Louis XVI, le capitaine Duby, le premier, fit imprimer un livre sur les monnaies émises par les villes assiégées. Il parut vers 1789 ou 1790 et portait, selon les habitudes du temps, des ornements aux fleurs de lis de France. Dans l'effervescence politique du moment et par haine pour la monarchie qui devait finir on sait comme, ce livre fut brûlé dans une

espèce d'autodafé, et on n'en connaît aujourd'hui que deux ou trois exemplaires.

Aujourd'hui, le doyen des numismates est M. Robert, de l'Institut, dont les ouvrages font autorité, et qui a reconstitué, à force de recherches, la série des monnaies de la Lorraine.

Viennent ensuite, pour les pièces d'Alsace, MM. Henri Meyer et Chaix, dont on a fait la vente il y a quelques jours.

Et pour les pièces et médailles grecques, M. Waddington, ancien ministre des affaires étrangères. Aucun cabinet en France ne peut se comparer au sien.

— Rien que le dessus du panier. Des « fleurs de coin », s'écrie l'expert Rollin quand il en parle.

Mais si la numismatique a ses plaisirs, elle a aussi ses dangers, et je veux finir ce chapitre par une anecdote.

Peu de temps avant la guerre, un ouvrier travaillant à des fondations dans une rue avoisinant le Panthéon trouva une série de pièces romaines en or. Quelle aubaine ! On les pesa ; elles valaient, au poids, 36,000 francs environ. L'ouvrier, pour s'en approprier quelques-unes, en avait, au préalable, avalé une dizaine en cachette.

Hélas ! le lendemain, il était obligé d'entrer à l'hôpital. Victime de sa rapacité, le pauvre homme en mourut, apprenant ainsi à ses dépens que toute médaille a son revers.

Et comme le disait un collectionneur endurci :

— Harpagon n'eût pas trouvé mieux pour emporter son or avec lui dans le tombeau.

Dernièrement, un catalogue d'Eugène Charavay annonçait, pour le lundi 26 novembre, la vente d'une im-

portante collection d'autographes de célébrités des XVIII^e et XIX^e siècles, comprenant en outre des correspondances inédites de Rouget de Lisle et de Champollion le jeune.

Chose curieuse ! sur deux cent cinquante-une pièces offertes au public, il y avait près d'une centaine de lettres adressées à Victor Hugo par tous les grands personnages de l'époque ou écrites par son père, sa femme ou son frère. C'était à croire que le grand poète avait été pillé par l'un de ses secrétaires.

Toute la phalange des collectionneurs, des passionnés de signatures vint dans la salle 4 pour admirer, voir vendre ou acheter quelque lettre avec la suscription : à *Monsieur Victor Hugo*.

— Messieurs, nous allons commencer, annonce le commissaire-priseur ; mais j'ai à vous faire part d'un incident qui va modifier notre vente.

Puis il explique comment dans la matinée une démarche avait été faite, au nom de M. Victor Hugo, par M. Lesclides, son secrétaire, afin de suspendre la vente des lettres à lui adressées ou émanant de l'un des siens.

Qu'on juge du profond désappointement des curieux et amateurs. Navrés et déçus, ils se fussent retirés aussitôt sans l'attrait que présentaient encore, d'après le catalogue, les papiers de Rouget de Lisle.

Néanmoins, le premier moment de surprise passé, chacun interroge son voisin : d'où peut provenir la suppression de ces lettres ? demande-t-on de toutes parts. Bientôt plusieurs versions circulent. Les mieux renseignés prétendent que Victor Hugo se réserve le temps de vérifier comment et par quelle voie ce dossier était tombé dans le commerce.

Deux ou trois jours après la vente, le *Voltaire* publiait une lettre de M. Monod, dans laquelle ce dernier

racontait qu'à la suite du Deux-Décembre les papiers de Victor Hugo, enlevés de son appartement de la rue de la Tour-d'Auvergne, avaient été vendus par autorité de justice et qu'il était très compréhensible que beaucoup de lettres se trouvassent actuellement entre des mains étrangères.

Ces explications, quoique plausibles, n'étaient pas suffisantes. Nous avons été de notre côté aux renseignements, et voici le résultat de nos investigations.

Victor Hugo a l'habitude, après avoir lu ses lettres, de les bouchonner et de les jeter dans le panier à papier. Autrefois M^{me} Hugo recueillait toutes ces lettres et les distribuait à son entourage. M. Victor Foucher, père de M^{me} Hugo, et M. Paul Foucher, son frère, auteur dramatique très connu, purent de la sorte réunir un assez grand nombre d'autographes, non pas du poète lui-même, mais à lui adressés par divers personnages. Quand ils moururent, leurs papiers furent vendus et les lettres de Victor Hugo se répandirent ainsi dans le public.

Depuis cette époque, pour éviter le retour d'un pareil incident, MM. Vacquerie et Paul Meurice veillent à ne laisser sortir aucun document épistolaire de chez le grand poète.

Je crois qu'il sera peut-être agréable à nos lecteurs de lire deux ou trois des lettres dont il est question.

Voici Jules Barbey d'Aurevilly sollicitant d'une dame l'appui de Victor Hugo :

Pavillon de la Muette, la veille de votre départ.

Vous partez, comme disent toutes les romances, et je vous verrai encore demain. Mais aujourd'hui (pour ne vous parler que de vous, demain), souffrez que je vous dise un mot de moi.

La dernière fois que vous êtes allée chez notre grand poète, vous ne l'avez pas rencontré. Je sais qu'il est si aimable pour

moi que je peux m'adresser directement à lui si besoin j'ai de lui (et grand besoin j'en ai, madame!) j'ai la foi qu'il me répondra et l'expérience qu'il est charmant :

D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches!

Mais comme Dieu, il a ses saintes qu'il aime et vous êtes, je pense, de ces saintes-là. Voilà pourquoi je vous demande votre appui gracieux et vainqueur. Parlez-lui de moi en lui écrivant vos adieux. Mêlez-moi dans sa pensée à l'idée de vos adieux. J'y gagnerai peut-être une bienveillance plus marquée, plus active encore. S'en aller rend les souvenirs plus chers, et les absents ont toujours raison pour les sensibilités profondes.

Vous savez du reste, et mieux que moi, ce qu'il faut dire à M. Hugo. Mon article sur Innocent IV doit paraître tous les jours et ne paraît jamais. Un mot donc de cette toute-puissante amitié qui joint ce grand poète à M. Bertin emporterait ces dernières lenteurs qui me tuent.

Ce n'est pas tout. J'ai un roman tout prêt, fini, fumant, je voudrais le donner aux *Débats*. Je le crois digne d'y paraître, même après, mieux que *Monte-Christo* et autres pacotilles industrielles. Je suis certain (et j'ai l'opinion d'Allong, mon ami intime, qui connaît la situation intérieure du journal et les sentiments de M. Bertin), que M. Hugo n'a qu'à dire pour qu'on reçoive mon livre les yeux clos, et je n'ai pas peur qu'on les ouvre.

Vous en connaissez les deux premiers chapitres. Je pense que ce livre, quelle qu'en soit la valeur, ne compromettrait pas du moins la recommandation de M. Hugo.

Un mot de tout cela comme vous savez le dire et je suis sûr de mon succès. Vous avez le charme qui triomphe de tout; vous auriez été la princesse des Ursins que vous n'eussiez jamais été exilée.

A vos pieds cœur repoussé, mais fidèle.

JULES B. D'AUREVILLY.

Spirituel et charmant, mais pas trop indulgent pour Alexandre Dumas, l'auteur de *la Vieille Maîtresse*, aussi célèbre par ses manchettes et sa cravate de dentelles que par ses romans. Lettre pleine de douce et flatteuse amabilité! Elle eût été chaudement disputée aux enchères! Ne serait-ce que pour les deux vers.

Le prince Napoléon Bonaparte, fils du roi Jérôme, cousin de Napoléon III et gendre de Victor-Emmanuel, s'exprime en ces termes dans une lettre du 21 janvier 1851, adressée à Victor Hugo :

Mon cher collègue,

Je vous rappelle votre promesse de l'autre jour, mercredi 22 ; j'ai quelques-uns de nos amis à dîner chez Philippe, rue Montorgueil, à six heures et demie. Vous viendrez, n'est-ce pas ? au milieu de ceux qui vous aiment et qui vous admirent.

NAPOLÉON BONAPARTE.

Pièce d'un intérêt historique assez sérieux. *Froissée!* dit le catalogue. Peut-être un moment d'impatience ou de colère de la main qui écrivit *Napoléon le Petit*.

Elle est curieuse et instructive, cette supplique de Murger !

Madame,

Vacquerie vient de m'écrire que, grâce à vos sollicitations, le ministre de l'instruction publique m'a accordé un secours sur les fonds des gens de lettres. Vacquerie me fait espérer en outre un autre secours du Ministère de l'intérieur. Je sais, madame, et beaucoup le savent aussi, quelle généreuse initiative vous prenez toujours quand il s'agit d'être utile. Jamais peut-être votre bienveillante protection n'aura secouru misère plus complète que la mienne et relevé plus grand découragement que le mien. Ce que vous venez de faire pour moi augmente encore la dette de reconnaissance que j'ai contractée avec votre maison. Plusieurs fois, M. Hugo, tout spontanément et avec ce glorieux instinct de bonté qui double son génie, m'a tiré de situations mauvaises, et, depuis dix-huit mois, c'est, de tout compte fait, la troisième fois qu'il me remet debout dans ma persévérance et dans la possibilité de vivre. Tout ce que je regrette, madame, c'est que je n'aurai sans doute jamais que des paroles pour vous exprimer ma reconnaissance à vous comme à M. Hugo, et pourtant je payerais cher une occasion de mieux vous la prouver autrement.

Veillez donc recevoir mes remerciements, madame, non pas seulement pour l'heureux résultat de votre protection, mais à cause de l'empressement et de la grâce avec laquelle vous me l'aviez adressée.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect et le plus entier dévouement,

Votre très humble serviteur.

HENRY MURGER.

70, rue Mazarine.

Cette lettre, qui déchire le voile de la vie intime du chef de la grande bohème, n'est-elle pas un document littéraire ? Soucis amers, découragements profonds et pour comble la plus affreuse misère !

On croit lire au bas de la page *Schaunard* et non *Murger*. C'est une preuve de la réalité indiscutable des tableaux du *Pays-Latin*, de ces personnages qu'il a fait mouvoir, de cette bohème qu'il a décrite. La fiction n'était qu'une vérité.

Pauvre Murger ! Il s'est débattu toute sa vie dans une existence précaire sans pouvoir sortir du cercle néfaste qui l'entourait.

A l'adjudication, quelques pièces de cette collection ont atteint des prix assez élevés.

George Sand, lettre importante à un critique, 120 francs.

Schiller, pièce de vers autographe, 100 francs.

Rachel, lettre à M. de Saint-Georges, 100 francs.

Manin, pièce signée (proclamation aux Lombards), 100 francs.

Meissonier, billet avec un croquis, 100 francs.

Paganini, 50 francs.

Darwin, 55 francs.

Wagner, lettre en français sur les répétitions du *Tannhauser*, 100 francs.

A défaut des lettres de Victor Hugo, l'intérêt de la journée s'est concentré sur les papiers de Rouget de Lisle. Cent vingt lettres adressées à M^{me} Rodet ont été présentées aux enchères.

C'est toute une biographie du célèbre auteur de *la Marseillaise*. Chaque phase de sa vie si mouvementée se trouve marquée, indiquée, expliquée. Ses misères et ses peines, ses joies et ses douleurs, il parle de tout, il décrit tout, il pense tout haut.

Laissons la parole à M. Charavay :

« Cette correspondance, *complètement inédite*, où nous avons relevé des détails littéraires et politiques, reste des plus intéressantes lorsqu'elle devient intime et familière ; on croit lire un roman, mais un roman réaliste. On voit Rouget de Lisle confiant dans le succès des chansons dont il compose les paroles et la musique ; puis il demande des places ; il essaye même d'être le secrétaire du marquis de Saint-Simon, envoyé comme ambassadeur en Espagne. Il connaît alors la misère noire ; logé dans un taudis sous les combles, il grelotte et peut à peine guider sa plume de sa main engourdie par le froid ; en 1830, il finit par trouver un asile gratuit, et le gouvernement de Juillet lui compte une modeste pension. Cependant son style reste toujours alerte et dégagé ; il trouve moyen de plaisanter sa misère et de rire avec les heureux. Elle pourrait faire l'objet à elle seule, sans parler des numéros qui suivent, d'une publication, et nous ne doutons pas qu'elle attire l'attention d'un écrivain ami du célèbre auteur de *la Marseillaise*. »

Les cent vingt lettres se sont vendues 1,000 francs.

Un de mes amis me racontait l'autre jour une des

mille et une actions mémorables de la routine administrative.

La scène se passe à la manufacture de Sèvres, où le directeur fait les honneurs de son musée à un sous-secrétaire d'État.

Un jour douteux filtre à travers les fenêtres.

« Mais on ne lave pas souvent les vitres ici, s'écrie le visiteur officiel.

— Pardon, monsieur le sous-secrétaire, riposta le directeur, ces vitres ont été nettoyées au dedans.

— Eh bien ! et au dehors ?

— Je n'y puis rien. L'extérieur est du ressort du ministère des travaux publics. L'intérieur seul regarde l'administration de l'instruction publique.

VI

Beaumarchais inédit. — Le district des Blancs-Manteaux. — Le citoyen *Pierre-Augustin Caron* déclaré suspect. — Demande d'audience à Pitt. — Deux réponses : l'une hautaine de Dambray, l'autre cruelle de Malesherbes. — La bague de Marcus Tullius Cicero. — Querelle avec la Comédie-Française au sujet du *Barbier de Séville*. — Diderot levant les bras au ciel.

10 décembre.

- Il y a toujours à glaner dans la vie d'un homme, surtout quand cet homme mena la vie aventureuse et terriblement accidentée de Beaumarchais.

Les historiens ressemblent aux moissonneurs qui laissent tomber des épis en faisant leurs gerbes. Tout en se défendant de vouloir poétiser le caractère de leur héros, ils ne prennent souvent, parmi les documents dont ils disposent, que ce qui peut les rendre sympathiques et négligent volontiers le reste.

M. de Loménie s'est mis quelque peu dans ce cas en écrivant l'histoire de Beaumarchais. Parmi les papiers du grand écrivain qu'il eut la bonne fortune de trouver rue du Pas-de-la-Mule, — j'allais écrire *sous le pas d'une mule*, tellement sa découverte fut chanceuse ! — il est un certain nombre de pièces qui sont restées inédites jusqu'à ce jour et qui m'ont semblé mériter les honneurs de la publicité ou de l'analyse, avant qu'elles soient dispersées.

Car elles sont déjà cataloguées et doivent être vendues le 14 de ce mois, à l'hôtel Drouot, par le sympathique Maurice Delestre, assisté de M. Étienne Charavay.

On a à peu près tout dit sur Beaumarchais, négociant, armateur, financier, plaideur, auteur dramatique ; mais il y a beaucoup à dire sur le patriote, le proscrit et l'exilé.

Patriote, Beaumarchais le fut sans conteste ; il le montra suffisamment, — d'autres écriraient plus que de raison, — dans cette déplorable affaire des fusils où il engagea sa fortune, sa liberté, sa vie et jusqu'à celle de sa femme, de sa fille et de sa sœur. Mais il s'était fait tant d'ennemis avec son esprit de chicane et de dispute ! Le rôle bien connu qu'il joua comme agent secret de Louis XV et de Louis XVI avait jeté sur lui un tel vernis, que, dès les premiers jours de la Révolution, il s'était vu traité comme suspect.

Voici, en effet, une première lettre qu'il adressait au maire de Paris, treize jours après la prise de la Bastille :

Monsieur,

Je suis presque le seul aujourd'hui que d'infâmes imputations, que d'odieux soupçons poursuivent encore, faute d'une visite exacte dans toutes mes possessions que je sollicite à grands cris depuis douze jours, sans la voir se réaliser, quoique je l'aye obtenue. La bonté de craindre pour moi l'éclat d'une telle inquisition devient superflue, dès qu'on sait que c'est moi qui l'ai sollicitée.

Le district de Sainte-Marguerite ne voulant la faire qu'avec quatre électeurs, ou daignez, monsieur, les nommer promptement, ou veuillez mettre au bas de ce mémoire l'invitation à MM. du district d'y procéder sans électeurs.

Dès que la caisse nationale sera formée pour l'entretien des troupes citoyennes, j'y enverrai la somme de deux mille francs, suivant le vœu de la motion que j'en ai faite dans le district des Blancs-Manteaux.

Mon respect pour vous égale mon admiration.

CARON DE BEAUMARCHAIS.

Un an plus tard, il écrivit ce qui suit à M. Bailly, qui venait d'être nommé maire pour la deuxième fois :

Monsieur le nouveau maire,

Recevez avec bonté le plus bel exemplaire de ma petite drôlerie (*Tarare*).

Je vous demande bien pardon si je vous ai donné ma voix ; mais c'est que j'aime mieux notre tranquillité que la vôtre.

Je vous salue, vous respecte et vous aime.

PIERRE-AUGUSTIN CARON,

cy-devant BEAUMARCHAIS.

Ce 3 d'auguste 1790.

On le voit, sous prétexte de faire une politesse à Bailly, Beaumarchais le prévenait tout bonnement en sa faveur.

Mais toutes ses avances ne lui servaient à rien, comme en témoigne hautement la lettre suivante qu'il adressait à M. Lebrun, le dimanche 9 septembre 1792 :

Monsieur,

A la courageuse franchise de mes démarches d'hier, vous jugez de celle de mon zèle ; rien ne saurait le refroidir ; mais ils m'ont fourré dans toutes les listes des clubs suspects, moi qui n'ai de ma vie mis le pied dans aucun ; qui n'ai mesme jamais été à l'Assemblée nationale, ni à Versailles, ni à Paris. C'est ainsi que la haine agit. Tout ce qui peut livrer un homme à la fureur d'un peuple égaré, ils le font dire contre moi. C'est le sage motif qui m'empêche de vous voir, le jour. Ma mort n'est bonne à rien ; et ma vie peut être encore utile. A quelle heure voulez-vous donc me recevoir ce soir ? Toutes me sont égales, depuis la brune de sept heures jusqu'au crépuscule de demain.

J'attends vos ordres et suis avec respect, monsieur, votre très humble et très affligé serviteur.

BEAUMARCHAIS.

Or, savez-vous quel était ce Lebrun auquel Beaumarchais s'ouvrait avec tant de confiance ? C'était le ministre malhonnête qui, l'année suivante, cherchait à l'évincer de la grosse affaire des fusils ; qui, pour mieux s'en débarrasser, le faisait arrêter et enfermer à l'Abbaye, deux jours avant les massacres de Septembre ; qui, une fois sorti de prison, le faisait filer jusqu'en Hollande et le dénonçait à l'Angleterre. Preuve que sa mort était bonne à quelque chose et sa vie inutile et dangereuse.

Lebrun manœuvra si bien contre Beaumarchais et le rendit si noir aux yeux du Comité de Salut public, que celui-ci, oubliant la mission qu'il lui avait donnée, le déclara suspect, confisqua tous ses biens et le porta sur la liste des émigrés.

Voilà donc Beaumarchais obligé de se réfugier à Hambourg et d'y vivre, deux ans durant, dans une telle misère qu'il en était réduit à éteindre une allumette et à la garder pour s'en servir deux fois. La ville de Hambourg, dit M. de Loménie, était alors le séjour d'un assez grand nombre d'émigrés de distinction. Beaumarchais fréquenta quelques-uns d'entre eux. Il vit beaucoup Talleyrand qui se trouvait là, à son retour d'Amérique, et attendait comme lui sa radiation. Il se lia surtout intimement avec l'abbé Louis, depuis baron Louis, ministre des finances sous la Restauration, qui se nommait alors Joseph-Louis. Beaumarchais l'avait fait entrer dans une maison de commerce de Hambourg en lui prêtant des fonds. Mais l'auteur du *Mariage de Figaro* ne perdait pas son temps à désespérer, à maudire, comme la plupart des émigrés ; il écrivait à droite et à gauche, rédigeait des notes justificatives et faisait des pieds et des mains pour rentrer en France où il avait laissé sa femme et sa fille. Malheureusement, le Comité de Salut public ne voulait rien entendre. C'est

probablement dans cette situation qu'il envoya à M. Pitt, le grand ministre anglais, l'étrange Mémoire que voici :

*De ma retraite dans un village (sic) à six lieues de
Hambourg, ce 20 may 1795.*

A MONSIEUR PITT, MINISTRE

Monsieur,

Personne ne sait mieux que vous jusqu'à quel point l'explosion volcanique des armées de France a ébranlé l'Europe entière, en a détruit la paix, la sécurité, l'équilibre et, pour quelque temps, jusqu'au système politique. Dans cet état fâcheux des choses, une grande idée m'est venue, également salutaire à votre pays et au mien. Elle est le fruit, monsieur, d'une très longue étude des hommes et des affaires, et d'une expérience de soixante-trois années. Je désire pouvoir la communiquer à vous seul, sachant qu'elle doit vous frapper, car ce ne sont point les grands plans qui font les grands hommes : ce sont les grandes vues ; et sur ce point, monsieur, vos preuves sont faites pour moi.

J'établirai les miennes sur la franchise de ma démarche avant d'entrer en matière avec vous. Elles sont propres à satisfaire le ministre le plus défiant. Et quant au plan des dispositions de ma cause, il est de ne voir, si je puis, que vous, monsieur, en Angleterre, de n'y rester que le temps nécessaire à la très courte conférence dont je vous demande l'honneur. Et si mes vues vous semblent raisonnables, je ne m'éloignerai de vous que pour passer directement en France, où je me flatte aussi de les faire adopter, quoique j'y sois, depuis trois ans, l'objet d'une injustice atroce, et que mes biens y soient saisis. Mais j'ai conservé l'estime de nos plus sages citoyens, et mon courage fera le reste. Mes moyens sont, je le crois, certains ; je vous les soumettrai, monsieur. Si vous improuvés mon idée, je reviendrai dans ma retraite attendre des temps plus heureux.

Par ce peu que je vous expose, vous pouvez déjà vous convaincre qu'aucun intérêt personnel ne s'amalgame à ces grands intérêts, sinon la presque certitude d'être honoré un jour de mon pays pour lui avoir fait si grand bien, d'avoir servi à rapprocher les deux premiers peuples du monde. Souffrés donc, à ce titre, que je vous prie de me faire donner, par votre consul,

à Hambourg, un passe-port pour l'Angleterre, sous le nom de Pierre Charron, négociant à Lausanne (c'est sous ce nom qu'il était parti, en 1793, en Hollande, à la recherche de ses 60,000 fusils). Je reprendrai devant vous mon vrai nom de *Pierre-Augustin Caron Beaumarchais*, qui vous honore et vous respecte.

Je vais attendre votre réponse qu'il conviendrait de faire passer sous le nom de *Pierre Charron*, par votre consul à Hambourg, à qui je fais demande de vous faire parvenir sûrement cette lettre importante en main propre.

En recevant, monsieur, la faveur de votre réponse, je m'embarquerai à l'instant. Pour vous mieux assurer de moi, rien n'empêche qu'il ne se trouve, si vous le jugez nécessaire, un homme fidèle à Portsmouth qui, me prenant à la sortie du paquebot, ne m'abandonnera point qu'il ne m'ait conduit jusqu'à vous. Des précautions sont instituées contre les gens qu'on croit suspects. Les hommes d'honneur s'y soumettent, car ils ne les redoutent point.

PIERRE-AUGUSTIN CARON-BEAUMARCHAIS,

Citoyen français.

Quelle était la nature de la communication que Beaumarchais avait à faire au ministre anglais ? Nous n'en savons rien, pour la bonne raison que Pitt ne semble pas avoir répondu à cette lettre, d'une tournure si mystérieuse. On pourrait même douter qu'elle lui soit jamais parvenue, si, au dos de la minute, Beaumarchais ne s'en était fait donner reçu par le consul anglais à Hambourg, lequel déclare l'avoir expédiée, le 20 mai, à Londres.

Quoi qu'il en soit, Beaumarchais n'obtint point le passeport demandé et il ne rentra en France que le 5 juillet 1796.

On a beaucoup parlé de son esprit batailleur et de ses procès interminables. Voici, à ce propos, une lettre inédite, adressée à Beaumarchais par M. Dambray, célèbre avocat du temps, qui devint chancelier de France sous Louis XVIII.

Paris, ce 25 avril 1779.

On m'a remis hier au soir, monsieur, une petite boîte contenant un portrait de Cicéron fort artistement gravé sur une pierre fine de la première qualité après l'émeraude, à ce que m'apprend un billet beaucoup trop obligeant dans lequel on porte la flatterie jusqu'à me comparer à l'orateur de Rome; je n'ai pu attribuer qu'à l'enthousiasme d'un plaideur qui a gagné son procès et qui ne me connaît pas un cadeau qui ne me convient sous aucun rapport. J'ai questionné mes gens pour en connaître l'auteur, et le récit de mon portier qui a reconnu votre laquais ayant confirmé mes premiers soupçons, je m'empresse donc, monsieur, de profiter de cette découverte pour vous prier de vouloir bien reprendre un bijou qu'une juste délicatesse ne me permet pas d'accepter.

Sous quelque forme qu'un présent soit offert, il ne cesse d'être un présent, et jamais un magistrat ne doit en recevoir.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DAMBRAY.

N'est-ce pas que cette lettre honore celui qui l'a signée? L'avocat Dambray m'était inconnu; mais je le tiens d'ores et déjà pour un incorruptible et pour un pur. Combien d'autres, à sa place, auraient été flattés de recevoir pareil présent d'un client aussi noble que Beaumarchais? Il n'y a pas de grand homme, dit-on, pour son valet de chambre; est-ce qu'il n'y en aurait pas non plus pour les avocats? La vie de l'auteur du *Barbier de Séville* nous le laisserait croire; car plus d'une fois il lui arriva d'être rudoyé par ses conseils judiciaires, et je trouve dans les papiers de Beaumarchais, qui furent vendus par M. Jacques Charavay au mois de décembre 1865, une lettre passablement dure et hautaine de Malesherbes à son adresse :

Je n'ai pu concevoir, monsieur, lui écrivait le grand avocat à la date du 31 décembre 1790, pourquoi vous m'avez choisi depuis trois ou quatre ans pour le plastron de votre mauvaise humeur

et pourquoi vous ne cessez de m'écrire des lettres très étonnantes sur vos affaires qui ne me regardent pas et dont vous sçavez que je ne veux pas me mesler.

Il est encore plus singulier qu'aujourd'hui vous veniez me demander fidèlement de vous recommander aux gens dont vous avez besoin. Est-ce que vous voulés que je vous dise en termes exprès pourquoi je ne veux pas me mesler de vos affaires ? Puisque vous m'y forcés, je vais m'expliquer.

Vous ne pouvés pas douter que je ne vous connaisse parfaitement depuis quinze ans, car vous n'avez pas oublié les fâcheuses affaires dans lesquelles vous étiez impliqué et dont il a fallu que je prisse connaissance pour chercher de vous en tirer.

Je venais de passer trois mois avec vous, vous étiez dans le malheur, je vous donnais des soins pour vous rendre service, je ne pouvais pas me dissimuler le genre de fautes qui vous avait conduit dans la situation où vous étiez ? J'évitai de vous dire ce que j'en pensais, je ne voulais pas humilier un homme très malheureux, vous auriez dû me deviner et me savoir gré de ce ménagement ; depuis ce temps-là, vous avés toujours eu recours à moy dans les occasions où vous avez cru avoir besoin de mon témoignage. Je vous ai toujours rendu celui que je vous dois sur vos talents dont j'ai grande opinion.

Mais je me suis abstenu de parler de vous sur aucun autre article, je ne voulais ni vous desservir ni tromper ceux à qui je parlais.

Dans ce moment cy, vous sentés bien que ceux à qui vous avés affaire n'ayant pas besoin de mon suffrage pour scavoir ce qu'on doit penser de vos talents, je ne peux vous donner aucune recommandation.

Puisque vous m'avés obligé de vous dire ma façon de penser en termes si clairs, vous sentés aussi qu'il ne peut plus y avoir de relation entre vous et moi. Ne vous donnés plus la peine de m'écrire ; non seulement je ne vous répondrais pas, mais je ne lirais pas vos lettres. Je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

MALESHERBES.

Cette pièce est-elle assez singulière, pour ne pas dire plus ? Quant à moi, elle me fait l'effet d'une de ces énigmes qui abondent dans la vie de Beaumarchais. Je vois bien qu'il se trouve mêlé trop souvent à certaines affaires peu claires et même suspectes, qu'il était vio-

lent et injuste, mais de là à l'accuser d'avoir commis des actions déshonnêtes, il y a loin, et c'est pourtant ce que laisse supposer la lettre de Malesherbes... et faut-il le dire ? le refus de M. Dambray d'accepter la bague qu'il lui avait envoyée.

Quoi qu'il en soit, cette bague ne fut pas dédaignée de tout le monde ; elle fut même convoitée par le Roi, si je m'en rapporte à ce que le prince de Nassau-Liégen écrivait à Beaumarchais le 15 décembre 1785 :

Le Roy m'a parlé plusieurs fois d'une bague gravée en creux qui représente Cicéron. Elle a été entre les mains de M. l'abbé Allaire, qui a été précepteur de M. le duc d'Orléans d'aujourd'hui, et les lettres M. T. C. (Marcus Tullius Cicero) sont gravées derrière la tête. Si vous pouviez me la procurer, je désirerais la donner au Roy, à qui cela ferait le plus grand plaisir. »

Je voudrais, en terminant, dire un mot de la querelle de Beaumarchais avec les acteurs du Théâtre-Français. M. de Loménie lui a consacré tout un chapitre ; mais il a négligé une pièce qui me semble avoir sa valeur et que je recommande à M. Perrin. C'est une lettre écrite à Beaumarchais par tous les comédiens du Roi pour faire valoir les droits de la Comédie sur le *Barbier de Séville*.

Le lundi 24 avril 1775, Beaumarchais leur adressait la supplique suivante :

Je demande, messieurs de la Comédie-Française, que le *Barbier de Séville* ait encore neuf représentations, que je n'exige pas mesme qui soient données de suite, mais dans des intervalles convenables pour que la pièce ne s'oublie pas ; après lesquelles neuf représentations, je renonce à tout droit d'auteur sur la pièce, sous la seule condition qu'elle sera mise ensuite au répertoire et jouée comme toutes les pièces restées au théâtre. Et je demande à la Comédie la reprise des *Deux Amis* aussitôt que le *Siège de Paris*, de M. Sedaine, sera fini comme cela m'a été promis.

BEAUMARCHAIS.

Ces neuf représentations ne furent-elles pas données, ou bien Beaumarchais regretta-t-il plus tard d'avoir fait l'abandon de ses droits à la Comédie? C'est un point à éclaircir. Mais il est acquis que, dès 1781, il s'opposait à la reprise du *Barbier de Séville*, laquelle n'était faite, disait-il, que dans le but de lui en ôter la propriété.

Et c'est précisément à cette opposition de Beaumarchais que répondent les comédiens dans la pièce que j'ai sous les yeux et dont voici quelques extraits

2 juillet 1781.

En réponse à la lettre de la Comédie-Française du 11 juin dernier, par laquelle elle vous donne avis, monsieur, qu'elle se dispose à faire la reprise de votre pièce du *Barbier de Séville*, vous lui écrivez que *vous ne connaissez point ce que nous appelons nos Règlements, qui n'ont pas été communiqués aux auteurs*, et vous ajoutez que *vous connaissez l'arrêt du Conseil, du 9 décembre 1780, dont expédition en parchemin a été remise aux auteurs par le Ministre de Paris, qui fait notre loi*. Cet arrêt du Conseil, dont un imprimé en papier a été remis à la Comédie, et qui fait aussi notre loi, contient, article 11 : *Sa Majesté a fixé et arrêté à 2,300 livres pour les représentations d'hiver et à 1,800 livres pour les représentations d'été les sommes au-dessous desquelles les pièces seront tombées dans les Règles et appartiendront à la Comédie, etc.*

Vous nous dites dans votre lettre, monsieur, que *le Barbier de Séville n'est point une pièce nouvelle, puisqu'elle est depuis 1774 au répertoire de la Comédie*. Qu'importe qu'elle soit nouvelle, ou qu'elle ait sept ans d'existence théâtrale, monsieur? L'arrêt du Conseil, qui fait votre loi, n'articule point qu'une pièce, pour avoir été mise au courant du répertoire, s'acquerra de là le droit de n'être jamais reprise et d'appartenir éternellement à son auteur.

Vous continuez, monsieur : *Cette pièce a été jouée 13 fois en 1774 (année théâtrale), 15 fois en 1775, 3 fois en 1776, 6 fois en 1777, 4 fois en 1778, 4 fois en 1779, 5 fois en 1780*. Et de ce que la Comédie vous compte pour représentations suivies de la nouveauté de votre pièce ces 48 représentations données épar-
sement, vous concluez que *c'est le plus grand abus des choses*

que d'aller vouloir, en 1781, lui faire l'honneur d'une reprise suivie, uniquement par l'espoir d'en faire perdre enfin la propriété à l'auteur. C'est vouloir, monsieur, vous faire un droit contre la Comédie des avantages qu'elle vous laisse; et la Loi ne fût-elle pas aussi positive qu'elle l'est sur le fait de la reprise à donner de votre pièce, aucun tribunal ne vous accordera ce prétendu droit de conserver éternellement votre propriété, par la seule raison que vous avez été payé plus cher et plus longtemps que vous n'auriez pu l'être.

Au surplus, monsieur, l'arrêt du Conseil n'a statué que sur les sommes à percevoir pour la rétribution des auteurs; quant à la forme pour les nouveautés et les reprises, il renvoie aux anciens réglemens, en ces termes, article 16 et dernier : *Tous les articles des anciens Arrêts et Réglemens, concernant la Comédie auxquels il n'est point dérogé par le présent Arrêt, auront leur exécution comme par le passé, etc.* Or, l'article 16 de l'ancien Règlement, intitulé *Reprises des Pièces*, que vous connaissez parfaitement bien pour l'avoir longtemps discuté, porte : *Toute pièce qui n'aura pas en hiver douze représentations au-dessus de 1,200 livres, et en été dix représentations au-dessus de 800 livres, ne donnera pas droit à l'auteur de demander une reprise; mais, quand la pièce aura eu les représentations du nombre et de l'espèce désignée, l'auteur pourra la retirer pour se ménager une reprise dans le temps dont il conviendra avec les Comédiens.*

Cet article des anciens Réglemens devant avoir son exécution comme par le passé, aux termes de l'arrêt du Conseil qui fait votre loi, sauf la différence des sommes nouvellement fixées, la Comédie vous réitère, monsieur, l'avis qu'elle vous a donné de l'intention où elle est d'afficher la reprise du *Barbier de Séville*. Pour s'en tenir aux termes de l'ancien Règlement, approuvé par le nouvel arrêt du Conseil, elle désire que vous conveniez avec elle du tems où cette reprise aura lieu; elle avait pensé que, malgré la beauté de la saison, le malheur arrivé à l'Opéra rendait le moment plus favorable et vous le propose.

« Nous avons l'honneur d'être, etc.

FLEURY. — DOLIGNY. — DELARIVE. — DAZINCOURT. —
M. DUGAZON. — BOURET. — DE BELLECOUR. — DORIVAL.
— MOLÉ. — BRIZARD. — BELLEMONT. — DES ESSARTS.
— VANHOVE. — FLORENCE. — PRÉVILLE. — N. GUIN.
— DROUIN PRÉVILLE. — ROSE VESTRIS. — CONSVILLE.
— THENARD. — RAUCOUR. — ANGE. — DUGAZON. —
DE LA CHASSAIGNE.

L'opposition faite par Beaumarchais à la reprise du *Barbier de Séville* visait donc cette décision.

Les comédiens n'en tinrent aucun compte; mais l'Assemblée nationale donna gain de cause aux auteurs dramatiques en leur rendant, par son décret du 13 janvier 1791, leur droit de propriété sur leurs ouvrages.

Dans cette campagne contre la Comédie, Beaumarchais avait déployé son activité ordinaire, sans pouvoir décider Marmontel et Diderot à épouser sa querelle.

Je passe ma vie à la campagne, presque aussi étranger aux affaires de la ville qu'oublié de ses habitants, lui écrivait Diderot; permettez que je m'en tienne à faire des vœux pour votre succès. Tandis que vous combattrez, je tiendrai mes bras élevés vers le ciel sur la montagne de Meudon. Puissent les littérateurs qui se livreront au théâtre vous devoir leur indépendance! Mais, à vous parler vrai, je crains bien qu'il ne soit plus difficile de venir à bout d'une troupe de comédiens que d'un Parlement.

Beaumarchais se chargea de lui prouver que « les bras levés au ciel » valent rarement un bon coup d'épaule et que le vieil adage : « Aide-toi et le ciel t'aidera » est toujours vrai.

VII

Un épilogue de la tombola des Tuileries. — Une vente faite par les jolies actrices de Paris. — M^{mes} Lavigne, Magnier, Réjane tenant le marteau d'ivoire. — Daubray en crieur. — Tambourins signés par M^{lle} Ugalde et M^{me} Théo. — Un autographe de Thérèse sur le *Bon gîte*. — Watteau-Belleuse. — Portraits de Robespierre et de Lebon. — Les bibelots de l'hôtel Bécoulet.

24 décembre.

Si j'avais un conseil à donner aux jolies actrices de nos théâtres, ce serait de se mettre en société, comme les commissaires-priseurs, de louer un hôtel et de vendre aux enchères. Avant peu, l'hôtel Drouot serait obligé de fermer, ou bien les commissaires-priseurs leur offriraient de s'associer avec eux.

Chaque fois, en effet, qu'il arrive aux artistes de prendre le marteau d'ivoire dans une fête de charité, les moindres objets se vendent des prix fabuleux. Et cela se conçoit : quand une statuette, une toile, un bijou a passé par les mains de M^{lle} Magnier ou de M^{me} Théo, le bijou, la toile, la statuette acquièrent à leur contact une double valeur, et c'est à qui s'en rendra adjudicataire, ne fût-ce que pour s'attirer un sourire de ces dames. Théo est si mignonne et joue si bien l'ingénue, quand elle rit ! Magnier est si belle et si fière !

L'autre jour, on vendait au Grand-Hôtel, et au profit des victimes d'Ischia, les lots non réclamés de la tom-

bola des Tuileries. Savez-vous combien ont rapporté les deux premières vacations ? — Plus de 40,000 francs. Il est vrai que la première vacation — de deux heures à six heures — était dirigée par M^{lle} Magnier, assistée de M^{lle} Lavigne et de Daubray, du Palais-Royal ; et que Théo et Thérèse ont fait les principaux frais de la seconde : une vacation de nuit, s'il vous plaît.

En voici toutes les péripéties heure par heure.

Deux heures. — Sur un signe de M. Bernheim jeune, expert en peinture qui présidait à la vente, M^{lle} Magnier ouvre le feu en mettant aux enchères une garniture de boutons en or.

— On demande à voir, dit une voix.

— Faites circuler.

Pendant que les boutons circulent, M^{lle} Magnier les adjuge à M. Léopold de Wentzel, l'auteur du *Petit Bleu*, de *la Cour d'amour*, et qui écrit en ce moment la musique du *Chevalier Mignon*.

Ensuite elle s'adjuge à elle-même, aux applaudissements de tous, un petit tableau de Brissot de Warville, pour la somme de 200 francs.

Le coup de fouet est donné. En quelques minutes, M. Antonin Proust se rend acquéreur d'un superbe portrait en métal de Gambetta, du masque en bronze de Napoléon I^{er} par le docteur Antomarchi, et d'une toile de Paul Merwart.

Trois heures et demie. — M^{lle} Lavigne succède à M^{lle} Magnier. Daubray lui dit :

— Vas-y, Lavigne.

Elle répond :

— Tu vas voir si j'ai peur !

Et la voilà qui de sa voix extraordinaire se met à crier :

— Nous mettons en vente douze cigares !

Cette annonce, faite d'un ton aigu, est couverte d'un immense éclat de rire.

Jamais l'hôtel Drouot n'entendit pareille intonation. Le crieur Daire n'est que de la Saint-Jean à côté de Lavigne.

— Personne n'en veut ? reprend-elle. Eh bien ! je me les adjuge à 17 francs.

M^{lle} Lavigne annonce ensuite un tableau de M. Eisman Semenawsky.

— Une toile de M. Buforky... Tropofiky... Choubersky, s'écrie-t-elle sans pouvoir en venir à bout.

Les rires continuent de plus belle. « Ils s'amuse ; donc les porte-monnaies s'ouvriront, » se dit Lavigne. Et, sans se laisser intimider le moins du monde, elle met aux enchères un petit tableau militaire de Beauquesne et un carton à cible du marquis de Leuville, qui sont adjugés au général Turr. — Turellement ! aurait dit Ramollot.

Cinq heures. — C'est le tour de M^{lle} Réjane, et, disons-le bien vite, le plus beau moment de la vente. Pour beaucoup, le dîner bat le rappel : on pousse, on pousse, on adjuge avec un entrain, une verve étonnante.

— A qui le vide-poche ? dit Réjane.

— A moi, dit Lavigne.

— Tu sais que c'est un singe ! lui murmure Daubray.

— Va pour le singe !

Et le vide-poche est adjugé, au milieu des applaudissements, pour 126 francs, à M^{lle} Lavigne.

Réjane continue :

— Nous mettons en vente le bracelet de Sangalli.

C'est Léon Comerre, le peintre bien connu, qui l'achète.

— Un costume de cantinière. Il y a marchand à 10 francs.

— Quinze, dit Magnier.

— Vingt, ajoute Comerre.

— Vingt et un, répond Magnier.

— Vingt-deux, riposte le peintre de Rosita Mauri, la danseuse.

Il lui reste ; seulement, par galanterie, il laisse le pareil à M^{lle} Magnier pour 15 francs.

A ce moment, on apporte des tambourins. Sont-ils peints comme ceux que vendait *la Vie moderne* à la fête de Murcie ? Non ! mais ils sont signés, ou plutôt ils vont être signés par ces dames. *Great attraction !* Les plus affamés oublient l'heure du dîner : on se presse, on s'entasse, on rit, c'est à qui achètera un tambourin signé Théo, Ugalde, Lavigne, Thérésa. Ah ! Thérésa ! On peut dire d'elle, et à sa louange, qu'elle a donné comme la garde à Waterloo. C'est elle qui a soutenu le dernier feu de la vente avec ses chansons.

D'abord, elle s'est fait adjuger trois mouchoirs de dentelle et un crayon en or ; ensuite la personne qui avait acheté le tambourin signé de son nom, ayant déclaré qu'il ne s'en croirait définitivement l'acquéreur qu'autant qu'elle chanterait une chanson, elle s'est exécutée de la meilleure grâce du monde en disant sa nouvelle création : *le Bon gîte*, de Deroulède. Enfin, après avoir fait dans la salle une quête, qui a produit 187 francs, Thérésa a vendu la chanson signée par elle à la même personne qui avait acheté son tambourin. C'est ce qu'on peut appeler faire d'une pierre deux coups.

Dix heures. — M^{mes} Antonine, Invernizzi, Martin, Subra, Judic, Pasca, Desclauzas, vendent dans les salons à côté pour 1,800 francs de fleurs. Théo achète

une garniture de bureau et adjuge 10,000 francs l'*Avenue du bois de Boulogne*, de M. de Nittis. C'est le seul tableau de la vente qui ait atteint un prix aussi élevé. M. Arthur Meyer, du *Gaulois*, se rend acquéreur du buste de M^{lle} Magnier; le comte Branicki et le prince Murat, de différents objets d'art; M. de Nittis d'un médaillon de Soldi, au prix de 400 francs.

Que sais-je? chacun tenait à emporter un souvenir de cette vente de charité. Malheureusement il n'est si belle fête qui ne finisse. Quand arriva une heure du matin, il fallut bien songer à rentrer chez soi. Les artistes se retirèrent une à une, la salle du Zodiaque se vida peu à peu, et plus d'un en sortant constata qu'il était complètement dévalisé.

Quand je vous dis qu'il n'y a que les jolies femmes de nos théâtres pour vider les porte-monnaie! Grâce à elles, de nombreuses infortunes seront soulagées. C'est bien de faire ainsi recette pour les pauvres avec son sourire, sa grâce et son esprit.

Qui donc disait que les Borniche allaient jeter la perturbation sur le marché parisien de la peinture? Les belles toiles auront toujours leurs enthousiastes et leur valeur. — Paris est assez riche pour se payer autre chose que des croûtes.

Ainsi le 14 décembre, M. Paul Chevallier, assisté de M. E. Feral, vendait une fort belle collection de tableaux modernes parmi lesquels des Jules Breton, des Corot, des Decamps, des Diaz, des Isabey, des Troyon, etc. Savez-vous à quel prix a été adjugé le *Chien de chasse saisissant un canard*, de Troyon? 63,000 francs. Il est vrai que la pièce est superbe et passe pour un des chefs-d'œuvre du maître. Au bord d'une mare, auprès d'une touffe de jones, le canard, que le chien a pris par le cou, se débat battant des ailes. A gauche, des bran-

ches de ronces serpentent sur le sol. Tout cela est peint dans une gamme chaude, avec des empâtements qui donnent à la couleur je ne sais quelle vigueur d'accent. Troyon n'a guère fait mieux.

Quelques minutes auparavant, deux Diaz : 1° *Arabes avec leurs femmes et leurs enfants*; 2° *Rochers et mare par un temps de pluie, Forêt de Fontainebleau*, avaient trouvé acquéreurs, le premier à 22,500 francs, le second à 28,000 francs.

COROT. — *Deux femmes et un enfant*, avait été vendu 9,000 francs.

DECAMPS. — *Soldats turcs*, 10,000 francs.

ISABEY. — 1° *Les prisonniers*, 8,000 francs; 2° *Dame faisant l'aumône*, 3,350 francs.

JULES BRETON. — *La jeune fille de Courrières*, 4,160 francs.

C'est une des plus jolies choses de l'auteur de *la Fête-Dieu aux champs*. Assise dans un intérieur, un petit bonnet sur la tête, vêtue d'une robe foncée avec tablier bleu, la jeune fille tient une laine qu'elle passe dans une aiguille, une broderie est pliée sur ses genoux.

Un charmant petit Boldini : *la Basse-cour*, avait été vendu, des premiers, la somme de 1,500 francs. Bref, cette collection a produit le chiffre énorme de 163,000 francs.

Quatre jours après, les marbres et terres cuites de Carrier-Belleuse obtenaient un succès très vif de curiosité sinon d'argent. C'est une figure si parisienne que celle de ce maître sculpteur. On dit toujours que le style, c'est l'homme. Chez Carrier-Belleuse, le style c'est tout son arrangement, sa manière d'être et de s'habiller. Regardez-le passer dans la rue. Il est habillé de velours, coiffé d'un feutre à larges bords, chaussé de bottes

molles. Ni rapin ni dandy : un élégant qui a de la grâce et du charme. Et le charme et la grâce débordent de tout son œuvre. Ses *Léda*, ses *Psyché*, ses *Bacchantes*, ses *Bacchus*, tout enfin ce qui sort de son ciseau sent le XVIII^e siècle. Il sculpte comme Watteau peignait. C'est gras, c'est rond, c'est mignard si vous voulez, mais c'est joli à ravir, comme les œuvres de Clodion. Je ne vois que lui et Chaplin qui de nos jours nous rappellent l'art adorable du XVIII^e siècle. Aussi quel succès ils ont tous deux dans les expositions ! La foule se porte naturellement vers eux ; ils parlent aux simples et les plus ignorants les comprennent : vertu qui de nos jours devient de plus en plus rare !

Parmi les marbres de Carrier-Belleuse, ceux qui se sont le mieux vendus sont :

1^o *La Dédaigneuse*, 965 francs.

2^o *Psyché*, 900 francs.

3^o *Léda*, 500 francs.

4^o *La Bonne saison*, 560 francs.

Remarquez que ces marbres ne sont que des statuettes.

Parmi les bustes, *le Sommeil* a été vendu 500 francs ; *le Papillon*, 200 francs ; *l'Oiseau*, 200 francs ; *la Rose*, 400 francs ; *la Petite rieuse*, 505 francs.

Un vase en terre cuite représentant un *Faune* et une *Bacchante* a été adjugé 600 francs. *La Confiance*, terre cuite aussi, 280 francs.

Somme toute, les 95 numéros du catalogue ont donné comme résultat 25,000 francs, beaucoup plus relativement que les tableaux anciens vendus le 15 décembre par M^e Paul Chevallier et M. Féral.

Avez-vous remarqué que certaine école du XVIII^e siècle est en baisse ? Je ne parle pas des Greuze, des Coyvel, des Boucher, des Lancret, qui montent toujours ;

mais des peintres de troisième ordre que les érudits seuls connaissent.

L'Hôtel Carnavalet a acheté, par exemple, presque pour rien, un portrait de *Robespierre* à 24 ans, par Boilly, et un portrait de *Joseph Lebon*, par Doucre.

Ce n'est pourtant pas que ces portraits soient plus mauvais que d'autres. Robespierre est représenté à mi-corps, la tête de trois quarts tournée à gauche, la main droite dans le gilet, les cheveux poudrés. Cravate blanche, habit bleu foncé à boutons d'acier et gilet jaune; tel enfin qu'il parut la première fois à la Constituante.

Lebon, lui, est pris en buste, les cheveux poudrés, habit bleu, col rabattu et ouvert sur la poitrine. La ressemblance est frappante, et l'on sent que Doucre connaissait à fond son modèle. Il faut dire aussi qu'ils étaient tous deux d'Arras.

Il y a dix ans, ces deux conventionnels auraient été vendus certainement plus cher. Plus nous allons, plus nous nous éloignons, en art et en politique, des excentriques et des violents.

Dans cette collection, il y avait un très joli Belle, qui a trouvé preneur à 2,250 francs. C'est le portrait d'une jeune dame de la cour de Louis XV. Elle est debout dans un jardin, vue jusqu'aux genoux, la tête de face, les cheveux frisés et poudrés, vêtue d'une robe décolletée en soie blanche avec broderies d'argent; elle s'appuie sur la caisse d'un oranger placé à sa gauche, et tient à la main droite une écharpe de soie bleue que le vent fait voltiger.

Un Boucher, *Nymphes dans un paysage*, a été adjugé 3,000 francs.

De Coypel, quatre pendants représentant : *Flore et Zéphire*, — *Bacchus et Ariane*, — *Vénus commandant à Vulcain des armes pour Énée*, — *Vertumne et Pomone*, 3,000 francs aussi.

Une jeune fille écrivant, de Greuze, 1,060 francs.

Une jeune fille en buste, pastel délicieux de M^{me} Labille-Guiard, 1,800 francs.

Parmi les Hollandais, assez nombreux dans cette vente :

Un Hiver en Hollande, de Van der Neer, 1,250 francs.

Le Trio rustique, de Van Ostade (Adrien), 1,000 francs.

Deux Ruysdaël (Salomon) : *Entrée de forêt*, 1,120 francs, et *la Place de Scheveningen*, 505 francs.

De David Teniers, *le Chanteur*, 710 francs.

Très joli Teniers, ma foi ! Deux Flamands, dont l'un tient un broc d'étain, se pressent contre un chanteur coiffé d'un feutre pointu à plumes, accoudé sur le bord d'une table, une main dans l'ouverture de sa veste. Les figures à mi-corps sont excessivement fines.

Mais la vente la plus considérable qui ait eu lieu depuis l'ouverture de la saison d'hiver est sans contredit la vente Bécoulet. Quelles richesses artistiques étaient entassées dans l'Hôtel de la rue Jouffroy, n° 85 ! L'exposition qui dura trois jours, 18, 19 et 20 décembre, y avait attiré tout ce que Paris compte de collectionneurs, d'amateurs, de grandes dames et de mondaines !

Les principaux amateurs se sont partagé cette collection qui était, pour tous, un sujet d'envie.

Suivez-moi, je vais vous faire les honneurs de l'Hôtel Bécoulet et, tout en le parcourant, je mettrai le prix de la vente en regard des principales pièces, meubles, bronzes, tentures et tapisseries.

Une grille, une petite cour, quelques marches à monter, un vestibule. A droite dans la cour, un salon d'attente, au-dessus de l'habitation du concierge.

Dans le *vestibule d'entrée* :

Une banquette en bois sculpté avec pieds formés de griffes de lion et couverte de cuir de Cordoue, 390 francs.

Deux lions héraldiques assis, en pierre sculptée et peinte, soutenant chacun un écusson en bois avec ces mots : *Deo et Salve*, 625 francs.

Une commode Louis XV à deux rangs de tiroirs en bois de placage et garnie de chutes à mascarons et de poignées en bronze ciselé, dessus de marbre et monture, 440 francs.

Du vestibule nous entrons dans la *salle à manger* par une porte à double battant. La salle est petite. Peu de convives, mais des gens d'esprit. Sur les murs :

Une très belle tapisserie des Gobelins représentant le sujet allégorique de l'*Air*, 5,650 francs.

Une autre tapisserie du XVIII^e siècle représentant un rendez-vous de chasse. Devant un palais et en présence d'une société réunie sous un kiosque, deux dames et des seigneurs, précédés d'un piqueur sonnant du cor, s'apprêtent à partir pour la chasse. La bordure est formée d'un encadrement, vieil or, enguirlandé de fleurs, 5,600 francs.

Vis-à-vis de la porte que nous venons de franchir une Minerve en marbre blanc, statuette demi-nature, du temps de Louis XIV. La Minerve casquée est représentée vêtue d'une peau de lion, la main gauche appuyée sur une massue et accoudée du bras droit sur un fût de colonne, 1,220 francs.

Au milieu de la salle, une table en acajou à pieds contournés, recouverte d'un tapis de Smyrne, fleurs et rosaces sur fond noir, 270 francs.

Au-dessus de la cheminée, une pendule Louis XV et son socle de suspension, plaquée de corne verte et richement garnie de bronze, rocaille, 945 francs.

De la salle à manger, nous passons dans une jolie veranda. C'est le *fumoir*.

A droite un petit escalier décoré de gravures, de faïences, de tapisseries conduit dans une galerie plus longue que large, ouverte par deux grandes baies sur le jardin et sur une cour mitoyenne.

Voici un grand meuble en noyer sculpté de style Henri III. Dans la pleine lumière où il est placé, il a des tons superbes. Sur cette sorte de buffet à deux corps (1,700 francs) sont des porcelaines et des faïences de toutes sortes, une assiette en pâte tendre de Chantilly, avec écusson couronné, fleurdelisé en bleu (62 francs); un plateau rond en ancienne faïence italienne, décoré d'un sujet en bleu, jaune et vert (66 francs); la base d'un épi normand en terre émaillée, orné de quatre têtes en ronde bosse (50 francs).

A côté, une table Louis XIII, en noyer à pieds tors (440 francs); un meuble à deux corps, de style Renaissance, décoré sur quatre portes de mufles de lion en relief et garnis de quatre tiroirs à moulures et godrons (510 francs).

Plus loin, un cabinet du temps de Louis XIII, en bois d'ébène sculpté (900 francs); un meuble style du Cerceau (510 francs); des gravures, quelques tableaux; une pendule Louis XIV et son socle (695 francs).

Cette pièce est charmante, meublée avec un goût exquis. C'est dommage qu'elle soit un peu longue et un peu étroite.

Redescendons dans la salle à manger et par une porte latérale pénétrons dans le *salon* dont le coquet ameublement est de l'époque Louis XVI. Sur la cheminée, un buste en marbre blanc, de Carrier-Belleuse (940 francs); deux beaux candélabres à huit lumières, style Louis XVI (860 francs); deux jolies causeuses

Louis XVI, à dossier carré, en bois sculpté, à feuilles d'acanthé et rangs de perles (3,750 francs); un écran Louis XVI (900 francs); un petit lit de repos Louis XVI, à six pieds cannelés en bois sculpté et doré (1,995 francs).

Deux grandes fenêtres prennent jour sur le jardin, parc anglais en miniature. Des tapis, des garnitures magnifiques en soie cramoisie, des coussins en satin rose couvrent le parquet et les meubles.

En face de la porte, par laquelle nous sommes entrés de la salle à manger dans le salon, est une seconde porte qui conduit dans une sorte de *salon galerie* donnant à la fois sur le jardin et sur la cour d'entrée. C'est le musée de M. Bécoulet, c'est là qu'il a entassé ses meilleurs objets d'art.

Du côté de la cour, un grand piano à queue, d'Erard, en palissandre (3,000 francs); un meuble crédence, en noyer, sculpté à balustres (900 francs). Dans un coin, à droite de la fenêtre, une chaise à porteurs de la fin du xvii^e siècle (870 francs). A côté de la chaise, un bureau Louis XVI, en bois satiné (700 francs); des tapisseries, des tableaux, entre autres Louis XV jeune, représenté en pied (1,900 francs). Près de la fenêtre du jardin, une vitrine renfermant des miniatures, des ivoires, des clefs délicieusement ciselées, des émaux, des petits coffrets, des médailles, un fouillis de bijoux de toutes sortes dont quelques-uns de grande valeur.

Revenons dans le vestibule et montons au premier par cet escalier à rampe de fer ouvragé.

Au sommet un vestibule-palier, sur lequel s'ouvrent différentes pièces. A droite, un petit *boudoir* donnant sur la cour d'entrée. Près de la fenêtre une cheminée sur laquelle repose une délicieuse pendule louis-

seize. De chaque côté de l'entrée, deux petites consoles en acajou. Sur les consoles, deux porcelaines de Berlin, représentant des musiciens orientaux. Sur le mur de droite, un portrait de jeune femme en robe de mousseline blanche. Sur le mur de gauche, un portrait de danseuse de l'époque Louis XVI. Le petit ameublement louis-seize est d'une coquetterie charmante.

Le premier jour d'exposition, qui est une sorte de répétition générale, comme au théâtre, le public d'amateurs, de curieux, de collectionneurs s'arrêtait longtemps dans ce délicieux réduit où tout respire un parfum de gynécée, où tout trahit la main de la femme.

A gauche et en face de l'escalier, deux *chambres à coucher*. La première, très belle et sévère de style. Entre les deux fenêtres, une grande et belle armoire de l'époque Louis XV, en bois de noyer sculpté et à portes pleines (2,550 francs). Deux superbes garnitures de fenêtres comprenant quatre rideaux bordés en tapisserie de Bruxelles, du temps du roi Soleil (4,550 francs); un grand beau lit de milieu en noyer sculpté, avec chevet à fronton, orné de quatre colonnes du temps de Louis XIII (3,400 francs).

A côté de la cheminée, une petite vitrine, sur les murs quelques gravures. Sur le parquet, un beau tapis à fond gris. Cette chambre est vraiment garnie avec art et richesse. De tous côtés, ce sont des commodes, des secrétaires, des glaces, des miroirs; il faudrait tout citer. Et si nous passons de cette chambre à coucher dans celle qui lui fait suite, nous retrouvons le même luxe avec moins de sévérité pourtant dans le style des meubles. Le *cabinet de toilette* réunit tous les agréments du confortable le plus parfait qui se puisse voir.

Que dire encore ? L'hôtel Bécoulet était une petite bonbonnière. Quand on en sortait, on était ébloui, et, pour ma part, je suis encore sous le charme des curiosités qu'il renfermait.

Or, savez-vous à combien s'est élevée la vente ? A 163,293 francs. Ce chiffre parle assez haut de lui-même et prouve, comme je le disais en commençant, qu'il y a toujours des amateurs et de l'argent pour les bonnes choses.

VIII

La vente Vapereau. — Les grands amateurs de porcelaines chinoises. — Services commandés par la noblesse à la Compagnie des Indes. — Musées de Fontainebleau et du Louvre. — Pèlerinages à la grande Muraille. — Travail ancien et travail moderne. — Trop de vases nouveaux ! — Tien-Bao. — *Avoir la face.*

28 décembre.

Le premier jour de la vente Vapereau, j'entendais dire à un amateur :

— Si la Chine donne du fil à retordre à nos diplomates, elle nous envoie, comme compensation, de bien belles porcelaines !

Le fait est que j'ai rarement vu pareille collection de porcelaines de Chine. Pendant quatre jours, tout Paris a été sous le charme, et les amateurs, les curieux en rêveront longtemps encore.

Les collectionneurs eux-mêmes, comme M. Grandidier, qui depuis quatorze ans butine et possède une si belle quantité d'assiettes ; M. de Goncourt, qui nous a révélé ses richesses dans *la Maison d'un artiste* ; M. du Sartel, dont l'ouvrage sur la porcelaine de Chine est un chef-d'œuvre de savoir et d'exécution, qui a eu avec M. Salting, de Londres, le plus bel ensemble de vases à fond noir et à fond vert (1) ; M^{me} Delacour, qui

(1) Un de ces vases, dont M. du Sartel a la photographie, fut apporté

a hérité de la collection de feu Poiré; Marquis, le chocolatier, collectionneur comme son père, le colonel Marquis, qui, prisonnier en Espagne de 1809 à 1813, y avait appris, *de visu*, la fabrication du chocolat et qui de retour en France, laissa de côté la carrière militaire, devint fabricant de chocolat et marchand amateur de porcelaines de Chine; tous, enfin, du plus grand au plus petit, étaient émerveillés de la richesse et de la variété de cette collection unique, des tapis d'or, des étoffes, des armes, des émaux cloisonnés, des jades, des cristaux de roche, des bois sculptés, mais surtout de petits flacons ou tabatières! Oh! ces petits flacons, quelles convoitises ils ont vues passer devant les vitrines sous lesquelles ils étaient précieusement enfermés, jusqu'au moment où ils ont trouvé acquéreur pour 10,000 francs!

J'ai vu défiler devant eux, lentement, amoureusement, tout ce que Paris a de curieux, d'érudits et d'amateurs: le professeur Guyon, le marquis de Thuisy, M. Eugène Durand-Carnet, le baron Benoît-Méchin, Bureau, le vicomte d'Indy, Henri Germain, Poreau, de Saint-Paul, de Montgomery, lady Roberts, M^{me} Durup de Balaine, les Rothschild, l'amiral Jaurès, le marquis d'Auteuil, MM. de Torcy, de Fénélon, les docteurs Girard et Pioget, M. Giquel, le chef de la mission chinoise.

Tout ce monde s'extasiait devant ces 168 flacons à couverture bleu turquoise ou bleu de ciel, vert émeraude, vert de cuivre, vert camélia, flambés, truités, cendrés,

par M. Sichel, vendu par lui 200 francs, et plus tard acheté 22,000 francs par M. Salting.

M. du Sartel a la photographie d'un autre vase de 0^m,65 de hauteur, à fond noir, qui fut acheté par lui 15,000 francs pour M. Salting.

« A Paris, se trouve tel ou tel vase, » écrivait M. Salting à M. du Sartel. M. du Sartel trouvait le vase et télégraphiait: « Combien faut-il l'acheter? »

« N'importe quel prix, » répondait M. Salting.

nuageux, haricot, pintade, jaune moutarde, jaune paille, jaune impérial et rouge corail; une vraie débauche de couleurs chatoyantes et harmonieuses! Et des dessins qui sont des tableaux! et des chimères qui sont des légendes! Tel flacon était enluminé en plein, au pourtour, d'un paysage rocheux où des enfants jouent avec différents animaux. Tel autre était émaillé en bleu sous couverte, avec parties teintées en rouge, vert et jaune. Tel autre était enrichi d'une branche de pivoine fleurie, gravée sur fond gros bleu. L'ouverture de celui-ci était fermée par un bouchon muni de la cuiller en ivoire et surmonté d'un cabochon rouge, monté en cuivre ciselé. Celui-là était formé par un enfant entièrement nu levant devant lui à deux mains une pêche de longévité. Impossible de compter les dragons, les oiseaux, les bambous, les pagodes, les chrysanthèmes, les chiens de Fô, que sais-je? tout ce que l'imagination la plus fantaisiste d'un Chinois peut inventer comme ornement et comme décor était là.

C'était à se croire dans les galeries d'un de ces musées d'objets d'art chinois et japonais qui sont la gloire des grandes capitales de l'Europe. Beaucoup de ces pièces n'eussent pas été déplacées dans les célèbres collections de MM. Morisson, de Londres, et Walter, de New-York.

Du reste, vous n'avez qu'à vous procurer le catalogue pour vous en rendre compte. C'est M. Paul Gasnault qui l'a rédigé, et c'est tout dire. M. Gasnault a hérité de la science descriptive de M. Albert Jacquemart, et je ne crois pas qu'on puisse mieux dessiner les objets avec les mots. Un petit reproche, cependant. M. Gasnault me fait l'effet d'être un peu savant pour le public; il y a dans son catalogue trop d'expressions techniques ou archaïques, et plus d'une personne s'est demandé, en le feuilletant, ce que c'était qu'un flacon *piriforme*,

turbiné, fuselé, doliiforme, réniiforme, réticulé, bursaire, orbiculaire à piédouche, etc., etc. Pourquoi dédaigner ainsi les mots usuels et recourir au charabia de la pharmacie et de la médecine? Si M. Gasnault tient absolument à ces expressions, qu'il fasse au moins suivre son catalogue d'un lexique à l'usage des ignorants; il trouvera certes à qui parler et fera plaisir à bien des gens, à moi tout le premier, qui suis un peu brouillé avec mes classiques.

Là-dessus, je ferme la parenthèse et je reviens à la collection Vapereau.

— Qu'il y a loin, me disait-on le jour de l'exposition, de ces objets délicats, travaillés comme des bijoux, ramassés, réduits, miniaturés, aux choses tapageuses et encombrantes qui forment le fonds des ventes hollandaises.

— Mon Dieu, oui, il y a la distance qui sépare le marchand qui fait argent de tout, de l'homme de goût qui ne collectionne que des objets de choix.

Ne disons pas trop de mal, cependant, de ces Hollandais. Ce sont eux qui, les premiers, ont importé en Europe les productions de la Chine, et c'est moins par esprit de spéculation que par ignorance qu'ils ont encombré le marché de potiches de vastes dimensions et de grands vases décoratifs. De tout temps, d'ailleurs, il y eut plus d'amateurs pour les choses à effet que pour les objets de vitrine. Sous Louis XV, la Du Barry se plaisait à décorer son boudoir de chinoïseries, et c'était à qui, dans l'entourage du roi, aurait possédé un de ces vases à décor polychrome, que les amateurs d'aujourd'hui relèguent tout simplement dans leur antichambre. M^{me} de Pompadour (dont Latour fit un portrait où elle est représentée ayant à ses pieds une console en laque et un vase de Chine) possédait, entre autres choses,

quatre grands *rouleaux* lapis-lazuli, couverts d'écritures et de dessins bizarres. M. d'Hervey de Saint-Denis a donné la description de l'un d'entre eux dans sa traduction des *Poésies de l'époque des Thangs*.

M. du Sartel raconte même, dans son beau livre sur la porcelaine de Chine, publié par l'intelligente maison Morel, que de petites intrigues se nouaient dès le xvii^e siècle pour évincer tel ou tel acheteur. C'est ainsi que le bon La Fontaine, oubliant un jour ses animaux, accepta du prince de Conti la mission délicate d'écarter son ami du Vivier comme concurrent à l'adjudication de deux magots, dont le prince du sang avait grande envie. Le fabuliste, ayant réussi dans son ambassade, écrivait au prince en 1689 :

« Si Jupiter appeloit les voix, votre esprit et votre valeur auroient une ample matière à s'exercer; nous en parlions il y a deux jours, du Vivier et moi, et il me pria de vous assurer de ses très humbles respects. Nous fîmes des vœux très particuliers en votre faveur; ils n'étoient ouïs que de quelques idoles chinoises et du destin, qui apparemment les exaucera. »

Les véritables transactions de chinoiseries datent de 1716, comme en font foi ces quelques vers tirés de *l'Embarras de la foire de Beaucaire* :

Allons à cette porcelaine :
 Sa beauté m'invite et m'entraîne;
 Elle vient du monde nouveau,
 L'on ne peut rien voir de plus beau.
 Qu'elle a d'attrait et qu'elle est fine,
 Elle est native de la Chine.
 La terre avait au moins cent ans,
 Qui fit ces vases si galants!
 Pourquoi faut-il qu'ils soient fragiles
 Comme la vertu dans nos villes ?

Il fallait être alors fermier général, duc, bâtard royal

ou prince du sang pour se rendre acquéreur de quelques pièces de choix et pousser le luxe jusqu'à se servir de ces fragiles et charmants gobelets de porcelaine fine, comme le faisaient les capitaines des galions espagnols coulés à Vigo en 1702 par les Anglais et les Hollandais.

La plupart des porcelaines dont on faisait usage au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle étaient de fabrication grossière. C'était la Compagnie des Indes qui se chargeait des commandes et, pour y satisfaire, de véritables usines fonctionnaient à Canton, à Pékin, à Sanghaï.

Ce n'est réellement que depuis une vingtaine d'années que le goût des amateurs et collectionneurs de chinoiseries s'est épuré. Après la prise de Pékin par les soldats de Palikao, au retour de l'expédition française de Chine, ils s'aperçurent, par les débris du sac du Palais d'Été, que les bibelots charmants qu'on leur avait vendus jusqu'alors n'étaient en résumé que des rossignols vulgaires, des articles de bazar et qu'il y avait encore en Chine une mine inexploitée de porcelaines artistiques.

Des voyageurs, des savants entreprirent, à cette époque, ce voyage de Chine, et découvrirent en effet tout un nouveau monde que l'art ne soupçonnait pas. Plus de ces porcelaines fabriquées par centaines, par milliers sur un type commun pour combler les débouchés du commerce ! mais des chefs-d'œuvre de finesse et de grâce, des pièces uniques travaillées avec amour par l'artiste jaloux de donner à son travail la plus exquise perfection et la plus grande délicatesse ! Vous jugez de la surprise ! Le gouvernement français aurait pu doter Paris d'un musée incomparable. — il eut la malechance de s'adresser peut-être à des gens bien intentionnés, mais qui ne s'y connaissaient guère, et c'est ainsi qu'au

lieu d'un musée, il fit installer à Fontainebleau, vers 1865, pour les beaux yeux de l'impératrice Eugénie, une galerie d'objets chinois d'un intérêt restreint et d'une valeur médiocre.

Aujourd'hui, il existe bien un musée chinois au Louvre, mais peu de visiteurs en ont parcouru les galeries et connaissent les vases bleu turquoise de l'époque de Tching-Hoa (1465-1487), les peintures datant de l'an 2205 avant Jésus-Christ, les ivoires sculptés, les dragons, les *Fong-Hoang*, les chiens de *Fô*, les serpents *Mang* et les splendides étoffes brodées.

Que voulez-vous ? les conservateurs jouissent un peu exclusivement de ce musée. Pour le vulgaire on a voulu user son courage en lui faisant monter une dizaine d'étages, en lui faisant parcourir autant de corridors plus ou moins noirs. Cela fait penser à l'adage latin : *Non licet omnibus adire Corinthum*.

Revenons à la vente Vapereau, dont nous nous sommes beaucoup écartés.

Au mois de septembre 1869, M. Vapereau s'établissait à Pékin et commençait à faire sur place les études qui devaient le mettre plus tard en possession de ses richesses artistiques ; car il ne faut pas croire qu'on naisse collectionneur comme on naît poète. Je l'ai dit quelquefois, mais j'en reviens. Il faut, au contraire, une forte préparation, un long commerce des hommes et des choses, la science approfondie des mœurs, de la langue, de la civilisation du pays qu'on veut exploiter. C'est la marche que suivait M. Vapereau. Professeur de droit à Pékin, il est le premier, après les missionnaires, qui se soit occupé de la langue coréenne ; il a même traduit en français tout un roman très captivant écrit dans cette langue, qui n'est pas à la portée de tous.

Veut-on savoir maintenant de quelle façon la collection de M. Vapereau a pris naissance, comment elle a grandi et progressé ? comment elle s'est meublée peu à peu de charmantes choses ?

Figurez-vous un Parisien transplanté à Pékin. La ville est triste et peu amusante. On cherche le boulevard, il n'y est pas ; le Bois, il est absent. Aussi plus de flâneurs ni de badauds comme à Paris. L'heure de l'absinthe et du persil est inconnue à Pékin. Encore si les environs étaient agréables ; mais non, aucun site, aucun coteau ; pas un Meudon, pas un Saint-Cloud ; rien que des plaines et des plaines insipides ! Que faire de son temps ? à quoi se distraire ? Visiter les musées ; il n'en existe pas. Se promener dans les rues ; on s'y ennuie... On fait alors des pèlerinages à la *grande muraille*, ou bien l'on bibelote.

Bibeloter ? Mais oui ; on bibelote à Pékin comme à Paris. Tout en flânant, on s'arrête devant la boutique des marchands ; on entre, on cause, on débat le prix d'une tasse, d'un flacon, d'une potiche. Car vous pensez bien que ce qu'on bibelote là-bas, c'est surtout de la porcelaine.

M. Vapereau était très connu des marchands de Pékin et les connaissait tous. Il allait chez eux et quelquefois ils venaient chez lui, quand ils avaient par exemple quelque belle pièce à lui offrir. C'est d'ailleurs la seule façon de collectionner en Chine. Ne croyez pas à toutes ces histoires de potiches, de pitongs, de statuettes achetées ou trouvées chez des mandarins. Les portes des maisons chinoises sont hermétiquement closes pour les Européens, fussent-ils de marque et de qualité. La société y est plus fière que l'aristocratie anglaise et ce n'est pas peu dire. Impossible aussi de faire une trouvaille chez un amateur. Les Chinois collectionnent-ils ? On n'en sait rien ; personne n'a vu

leurs vitrines. Les marchands sont donc les seuls pourvoyeurs des collections étrangères. Aussi dirai-je à tous ceux qui seraient tentés d'aller butiner en Chine : contentez-vous de visiter à Pékin les boutiques de Young-Tchum, Jouei-Tchang, Jouei-Shing-Loung, Tchii-Ho-Tchang, qui sont les Bing, les Sichel, les Duvauchel, les Fournier du pays, et tenez-vous en là. Hors de cette église il n'y a pas de salut en Chine pour le collectionneur.

Dès son arrivée à Pékin, M. Vapereau, qui, vous l'avez deviné, n'est autre que le fils de l'auteur du *Dictionnaire des Contemporains*, put se rendre compte de la façon dont on achète aux sujets de l'Empereur.

Après un déjeuner à l'ambassade, il vit un jour installés dans les jardins trente ou quarante brocanteurs chinois qui vendaient leurs porcelaines, dans des paniers, tout comme les marchands de légumes aux Halles-Centrales. On examinait, on regardait, on touchait même, pour voir si l'objet était signé ou portait la marque de longévité, et l'on achetait ou l'on n'achetait pas.

Car les types anciens de la céramique chinoise deviennent de plus en plus rares pour cette bonne raison que depuis longtemps on n'en fabrique plus. Autrefois les Chinois laissaient *pourrir* leurs pâtes pendant des années entières. Une légende qui a cours au Céleste-Empire dit même que certaines porcelaines antiques, fort remarquables et fort recherchées, n'avaient été obtenues que par des pâtes composées d'un mélange de plâtre, de blancs d'œufs, de coquilles marines et conservées en fermentation pendant un siècle !

J'emprunte ce curieux détail au livre si intéressant et si érudit de M. du Sartel.

Quant à la porcelaine chinoise moderne, elle n'a guère de valeur au point de vue esthétique : à peine mérite-t-elle d'être signalée.

Il y a quelque vingt ans, les marchands chinois ne savaient pas apprécier ce qu'ils avaient. Le sentiment artistique leur faisait souvent défaut. Or il arriva qu'un marchand chinois vint en Europe avec une cargaison de tous genres et de toutes sortes. Il vend, il trafique et réalise d'assez beaux bénéfices. Sur un grand vase rouleau surtout il encaisse un gain aussi considérable qu'inespéré. Là-bas, de l'autre côté du Pacifique, ses compatriotes apprennent combien le rouleau a été vendu. A cette nouvelle le démon du lucre les saisit. Les rouleaux sont si demandés que cela ! et les voilà qui font une rafle générale de tous les vases de même forme pour les envoyer en Europe.

Heur et malheur ! cette cargaison de rouleaux, la plupart mal décorés, leur resta pour compte. Ils durent apprendre à leurs dépens que les porcelaines chez nous ne s'achètent pas pour leur forme ou leur grandeur, mais pour leurs peintures et la finesse de leur pâte.

De nos jours, les marchands chinois connaissent fort bien la valeur vénale, mercantile, de la porcelaine qu'ils vendent aux Européens. Et cela se comprend. Les grandes maisons de là-bas ont leurs représentants à Paris et ce sont eux qui font la cote du marché de Pékin.

N'y avait-il pas à la vente Vapereau un Chinois véridique, nommé Tien-Bao, habillé de soie bleu ciel, cheveux nattés, figure jaune, pommettes saillantes, larges paupières, qui suivait les enchères et notait les adjudications sur son catalogue ? J'aurais bien voulu lire la lettre qu'il a dû écrire à sa maison, à la suite de la vente. Cela m'aurait autant intéressé que les

appréciations du marquis Tseng sur la question du Tonkin.

Les bleus turquoise, les porcelaines de la famille verte se vendaient autrefois très bon marché. Telle pièce qui se paye aujourd'hui 1,500 ou 2,000 francs, valait 50 ou 60 francs. En revanche, les grands vases, dits forme-rouleau, qui se payaient 20,000 francs, ne valent pas 20 francs aujourd'hui. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils en ont encombré le marché.

Fait caractéristique et bon à noter par les collectionneurs. Tout ce que les Européens recherchent à Pékin, les Chinois le méprisent. Différence de goût et de tendances esthétiques. Nous autres, nous affectionnons les couleurs violentes, les vases polychromes ; les Chinois, au contraire, n'aiment que les porcelaines aux couleurs claires et légères de certains empereurs.

A Pékin, tous les grands amateurs sont des Européens ; ils sont d'ailleurs en petit nombre. Citons M. Von Brandt, M. le docteur Bushell, de la légation anglaise, M. George Brown, gouverneur de Hong-Kong. Ces collectionneurs d'élite ont dû apprendre à acheter à la *chinoise*, et vous saurez que les Chinois ne manquent jamais, en aucune circonstance, banale ou solennelle, *d'avoir la face*.

Avoir la face. Conserver la face ! c'est un précepte, et la base de toute action, de toute démarche de l'existence entière dans le vaste empire. C'est une phrase chinoise bien connue :

- Combien veux-tu de ces deux coupes ?
- Cinq mille francs, répond le Chinois.
- Je t'en offre deux mille francs.
- Jamais.

Et alors vous pouvez lui faire une offre aussi avanta-



geuse que possible, à 1 centime près, il n'acceptera pas. Il commence invariablement par dire :

— Non ! non !

Quelques jours après, vous le rencontrez :

— Eh bien ! veux-tu deux mille cinq francs de tes deux coupes ?

— J'y perds à deux mille francs.

— Oui, mais à deux mille et cinq francs.

Cette enchère de 5 francs l'a dégelé ; il accepte, et savez-vous pourquoi ? parce qu'il a *conservé la face*. Traduisez : parce qu'il a sauvé l'honneur.

Jamais le Chinois ne veut avoir l'air de faire des concessions ; jamais il ne vous paraîtra avoir menti, ou revenir sur sa parole... dans la vie privée comme dans la politique.

La question du Tonkin, nous disait M. Vapereau, n'est qu'une question de face. Puisse-t-il dire vrai ! Le Chinois cédera, fera des concessions, mais il faut le persuader qu'il a *su avoir la face*... Avis à M. Jules Ferry.

— Combien ton vase ?

— Vingt mille francs.

— Veux-tu cinq cent francs ?

— Non.

— Cinq cent et dix francs ?

— Oui.

Ces 10 francs lui ont *conservé la face* ! Voilà l'histoire de toutes les collections faites en Chine. Question de pile ou face. Ne riez pas, c'est à la lettre.

Le brocanteur de Pékin est rusé comme un renard et fin comme un Normand.

Si vous en rencontrez un dans la rue et qu'il vous tienne pour un collectionneur, garde à vous ! Après mille détours, mille choses banales débitées sur la pluie, le beau temps, la santé, il vous proposera, à la

fin seulement, un objet rare dont il veut se défaire.

Vous l'invitez à déjeuner le lendemain : il arrive, s'assied à votre table, mange de bon appétit, mais de la belle pièce, il n'est pas plus question que si elle n'existait pas.

Le déjeuner fini, on se lave la figure, suivant la coutume chinoise ; ces ablutions faites, le marchand va sortir, quand tout à coup, vous interpellant à brûle-pourpoint :

— Eh bien ! m'achetez-vous mon vase ?

On se rassied, on prend le thé. Finalement, après deux heures de prolégomènes, on discute le prix.

Et voilà comment M. Vapereau avait réuni son incomparable collection de porcelaines. Elle a été vendue 80,000 francs. C'est un beau denier à coup sûr, et M. Vapereau a dû réaliser un assez joli bénéfice. Malgré cela, la lutte n'a pas été très chaude, et mon ami Champfleury, qui assistait à la vente, m'écrivait le lendemain :

« Les enchères étaient si froides que j'y ai attrapé une bronchite. »

PRIX IMPORTANTS DE LA VENTE VAPEREAU. — Un grand bol hémisphérique à bord évasé, décoré à l'extérieur d'un fond céladon vert d'eau sur lequel se détachent en réserve et formant un léger relief des tiges de chrysanthème, 1,000 francs. Acheté par M. Mannheim pour le musée de Limoges.

Une statuette de *Cheou-Lao*, dieu de la longévité, assis et tenant de la main droite un sceptre doré. Le dieu est vêtu d'une robe verte   fleurs rouges, retombant sur une jupe jaune, 830 francs. Acquise par M^{me} Delacour.

Une autre statuette de *Cheou-Lao*, 705 francs. Acquisée par M^{me} Delacour.

Deux coupes à sacrifice, corps hémisphérique divisé en quatre parties par des filets saillants teintés en jaune, 1,025 francs.

Vase bursaire de forme aplatie à deux anses tubulaires fond rouge. En dessous la date de *Young-Tching* (1722-1736), 1,420 francs.

Un autre vase bursaire à deux anses latérales. Supporté par deux pieds superposés, 999 francs.

Un grand plat creux à bord évasé, à décor plein représentant la cour intérieure d'une maison, traversée par un ruisseau sur lequel est jeté un pont où passent une dame et sa suivante portant une corbeille de fleurs. Daté de *Kang-Hy* (1644-1722), 1,500 francs.

Deux lanternes en émail cloisonné et bronze doré, à corps divisé en cinq lobes séparés par des arêtes saillantes ajourées, à piédouche et col évasé, élevées sur un pied composé d'un chien de *Fô* debout sur une terrasse, et portant sur le dos un vase d'où s'échappe un nuage au milieu duquel est placé l'emblème des deux forces de la nature. Époque de *Kien-Long*, 900 francs.

Un vase cylindro-ovoïde, fond rouge avec fleurs de chrysanthème. Pied en bois de fer sculpté, 1,500 francs.

Vase quadrangulaire à piédouche et col s'évasant légèrement à l'ouverture; décor de la famille verte. Pied en bois de fer ajouré, 1,520 francs.

Grand vase turbiné à col court conique et ouverture évasée, à double paroi. Intérieur émaillé en vert. Pied élevé à consoles en bois de fer, 1,040 francs.

Vase à corps turbiné et col évasé accosté de deux anses en ailerons, ajourés, formées par des dragons ornemanisés. Pied en bois de fer sculpté, 980 francs.

Un grand meuble japonais formant cabinet et étagère en bois de fer, décoré, en laque, ivoire et nacre, de personnages, de vases et de fleurs; la partie centrale est fermée par deux

vantaux dont le loquet est formé par un éventail en bronze partiellement doré. Haut, 2^m,60. Large, 1^m,47, 3,000 francs. Acquis par M. Laage.

Un tapis persan tissé en soie fond rougeâtre à décor de fleurs ornementales; bordure fond jaune à décor analogue, 1,510 francs.

Un autre tapis persan à décor symétrique de fleurs ornementales en soies de couleur se détachant sur un fond tissé d'or, 1,400 francs.

Tapis persan tissé en soie, fond rouge à décor symétrique de fleurs ornementales; bordures de grecques polychromes sur fond bleu, 1,650 francs.

Deux vases quadrangulaires renflés à la partie supérieure. Fond bleu à décor de dragons et de rinceaux, émail cloisonné. 800 francs.

IX

1883 et 1884. — Le premier de l'an. — Il faut donner! — *Bonne et heureuse!* — Baisers de Judas et baisers Lamourette. — Revue de l'année. — Les morts. — Les Expositions. — Les dons et les trouvailles. — Les grandes ventes. — Encore Trouillebert Corot! — Salut à 1884! — Souhais à l'humanité en général et aux lecteurs en particulier.

1^{er} janvier.

L'année en s'enfuyant par l'année est suivie,
Encore une qui meurt, encore un pas du temps,
Encore une limite atteinte dans la vie!
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps!

VICTOR HUGO.

Le voici et les lettres pleuvent, les cartes de visite courent la ville, les magasins rangent leur féerique étalage, les enfants griffonnent à *leurs chers parents* un compliment enluminé, les jeunes filles terminent le dernier feston de leur broderie, les lycéens achèvent leur académie, le facteur distribue ses almanachs, la portière ses souhaits intéressés à qui veut les prendre, et le concierge ses très humbles salutations à qui les regarde. La politesse est à l'ordre du jour; de tous côtés, les négociants dressent leur inventaire — les uns constatent des pertes et font la grimace, les autres empilent des bénéfices et se frottent les mains. — On

Charles Sauvageot, le paysagiste de Fontainebleau ; — le sculpteur anglais Richard Cockle, — Alphonse Lambert ; — le baron Davillier, un collectionneur d'élite, auteur de nombreuses publications sur les beaux-arts ; — Edouard Manet, chef de l'école impressionniste ; — M^{me} la duchesse de Cambacérès, qui légua 500,000 francs à l'école des Beaux-Arts pour les seconds grands prix de Rome en sculpture et en peinture.

Jules Goupil, élève d'Ary Scheffer ; — M^{me} Guérard, née Eva Gonzalès, peintre distingué, femme du graveur et fille du sympathique président de la Société des gens de lettres ; — Alexandre Gergonne, collaborateur de Falguière dans l'ornementation de l'Opéra ; — Alessandro Castellani, collectionneur et archéologue bien connu ; — John W. Wilson, autre grand collectionneur ; — Louis Merley ; — Pierre-Amédée Varin, le graveur ; — Ulysse Butin, le peintre.

1883 a eu aussi ses compensations pour les amis des arts. De tous côtés on crée des expositions : un jour, c'est au Cercle des arts libéraux, les peintres modernes ; le lendemain, chez Georges Petit, la Galerie de la peinture internationale, ensuite au pavillon de la ville de Paris, les souvenirs de J.-J. Rousseau ; plus tard, rue de Sèze, les chefs-d'œuvre des collections particulières. Le Musée des arts décoratifs, avec le concours de M. Gonse, l'aimable directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, ouvre le salon des artistes japonais ; aux Beaux-Arts, la foule se presse, avec enthousiasme, tantôt devant les tableaux du classique Lehmann, tantôt devant ceux de l'impressionniste Manet. Les aqua-rellistes et l'Union des femmes peintres et sculpteurs inaugurent, avec un grand succès, leurs exhibitions annuelles. A la galerie Vivienne, les amis d'André Gill, sous l'initiative d'Émile Cohl le caricaturiste, réunis-

employés protestent de leur éternel dévouement et de leur inébranlable fidélité; on s'embrasse, on se serre la main — et l'on se maudit par derrière. Le diable rit comme un bienheureux, à gorge déployée. Ce sont des tendresses, des raccommodeurs, des sourires d'enfants, des baisers de femmes, des châtiments de maîtresses, des bouches en cœur — en veux-tu, en voilà! Ah! les bons baisers de Judas que ces baisers Lamourette!

L'année termine sa longue étape, elle se vaporise en fumée; c'est, au moment où nous écrivons, une vieille, édentée et décrépite, qui trépasse; c'est un volume en trois cent soixante-cinq pages dont nous achevons la lecture et qui n'a plus rien à raconter. Que le diable l'emporte! A cette heure, chacun se recueille pour jeter des regards dans le passé et compter ce qu'il a laissé derrière lui d'espérances détruites, d'illusions brisées, de douleurs profondes, d'amers dédommagements et de regrets ineffaçables. L'histoire aura désormais le droit de se prononcer sur 1883; mais c'est loin l'histoire. Devons-nous attendre son jugement pour passer en revue l'année expirée? Non! déroulons en quelques lignes son passé.

L'année 1883, qui achève son sillon, évoque en nous une série d'événements déjà burinés en caractères inaltérables dans le livre des faits accomplis.

La mort toujours fidèle à sa triste mission, impitoyable à son poste, a frappé çà et là : cris, larmes, douleurs, rien ne l'arrête. 1883 a eu son lot d'illustres disparus : le sculpteur Clesinger, l'auteur de la *Femme piquée par un serpent*, de *Lucrèce mourante*; — Gustave Doré, dont le crayon illustra avec tant de verve le *Juif errant*, *La Fontaine*, *Don Quichotte*, *Dante*, *Rabelais*; —

Charles Sauvageot, le paysagiste de Fontainebleau ; — le sculpteur anglais Richard Cockle, — Alphonse Lambert ; — le baron Davillier, un collectionneur d'élite, auteur de nombreuses publications sur les beaux-arts ; — Edouard Manet, chef de l'école impressionniste ; — M^{me} la duchesse de Cambacérès, qui légua 500,000 francs à l'école des Beaux-Arts pour les seconds grands prix de Rome en sculpture et en peinture.

Jules Goupil, élève d'Ary Scheffer ; — M^{me} Guérard, née Eva Gonzalès, peintre distingué, femme du graveur et fille du sympathique président de la Société des gens de lettres ; — Alexandre Gergonne, collaborateur de Falguière dans l'ornementation de l'Opéra ; — Alessandro Castellani, collectionneur et archéologue bien connu ; — John W. Wilson, autre grand collectionneur ; — Louis Merley ; — Pierre-Amédée Varin, le graveur ; — Ulysse Butin, le peintre.

1883 a eu aussi ses compensations pour les amis des arts. De tous côtés on crée des expositions : un jour, c'est au Cercle des arts libéraux, les peintres modernes ; le lendemain, chez Georges Petit, la Galerie de la peinture internationale, ensuite au pavillon de la ville de Paris, les souvenirs de J.-J. Rousseau ; plus tard, rue de Sèze, les chefs-d'œuvre des collections particulières. Le Musée des arts décoratifs, avec le concours de M. Gonse, l'aimable directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, ouvre le salon des artistes japonais ; aux Beaux-Arts, la foule se presse, avec enthousiasme, tantôt devant les tableaux du classique Lehmann, tantôt devant ceux de l'impressionniste Manet. Les aqua-rellistes et l'Union des femmes peintres et sculpteurs inaugurent, avec un grand succès, leurs exhibitions annuelles. A la galerie Vivienne, les amis d'André Gill, sous l'initiative d'Émile Cohl le caricaturiste, réunis-

sent, à son profit, les œuvres de l'infortuné artiste.

Au musée du Louvre, on installe la collection Timbal, on accroche *la barque du Don Juan* d'Eugène Delacroix, don de M^{me} Adolphe Moreau, veuve de l'amateur bien connu; on travaille à l'installation des salles qui doivent recevoir les legs de M. et M^{me} Thiers. A la bibliothèque des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, on découvre quatre-vingt-huit dessins originaux de Greuze. A Sèvres, M. Carrier-Belleuse le continuateur de Clodion, remporte le prix de 3,000 francs.

A l'hôtel Drouot ont lieu les ventes Narischkine, Beurdeley, Josephus Jitta, Marquis, Marmontel, Henri Lehmann, Bécoulet, Posno, Th. Bascle et Grangier de La Marinière.

Enfin, l'incident Dumas-Trouillebert, cette plaisante aventure, est élevée à la hauteur d'un événement considérable. Corot photographié en couleur par Trouillebert! Les lettres se croisent, les protestations s'accumulent et les amateurs comptent les coups. Trouillebert devient le héros du jour! et les Corot passent désormais tous pour des Trouillebert.

Mais 1883 est morte, vive 1884! et salut à la jeune année, fille du temps, vierge de l'avenir et mère de demain qui débute pour la quatre-vingt-quatrième du siècle. Commençons-la pleins de confiance. Malgré les tempêtes qui grondent dans le lointain, l'espérance reste toujours au fond de la boîte de Pandore. A tous nos lecteurs, nous la souhaitons *bonne et heureuse*. Que l'année nouvelle ne leur réserve rien de fâcheux; que leurs désirs les plus chers se réalisent; qu'ils ne rencontrent que joies, plaisirs et heureux jours pour eux et ceux qu'ils affectionnent! Rien n'empêche même de faire une excursion d'un instant dans le pays des rêves et de mettre une espérance pour chacun sur notre vœu général qui s'en va à l'adresse de tous.

Aux collectionneurs, des trouvailles heureuses : un morceau incomparable de faïence d'Oiron ; pour un billet de mille francs, une merveilleuse lampe de mosquée ; au poids du métal, une aiguière en argent, ciselée par Pierre Germain ; un bureau Louis XV, en bois de rose, en échange d'un secrétaire en noyer ; un émail de Pierre Raymond, au prix d'une imitation de porcelaine de Chine ; un tapis de la Savonnerie intact pour 10 francs, chez un vieux brocanteur ignorant.

A ceux-ci une belle dot, un gros héritage d'Amérique, le gain d'un bon procès, la guérison d'une maladie incurable, une découverte industrielle et surtout une bonne police d'assurances contre les maladies, car notre pauvre humanité ne peut même pas répondre du lendemain ! A celle-là un mari fidèle, un enfant docile, une existence entourée de luxe, toutes les satisfactions du cœur et bien des choses qui ne se disent pas. Qu'à Paris les cochers deviennent polis, les cuisinières honnêtes et les concierges discrets et complaisants. Surtout que les malheureux trouvent le pain quotidien du *Pater*. Que tous puissent, en somme, avoir bon souper, bon lit — et le reste !

Souhaitons, en outre, à l'humanité que les ladres deviennent prodigues, les joueurs économes, les buveurs sobres, que les aveugles voient, que les sourds entendent et que les paralytiques marchent.

Souhaitons enfin et surtout que la série de mes livres sur les ventes de l'hôtel Drouot continue à plaire à mes aimables lecteurs.

C'est là notre dernier souhait. Il est intéressé, mais sincère.

X

La trêve des commissaires-priseurs. — La ruche de l'hôtel Drouot.
— *Gare à la casse !* — Surnuméraire *sans numéraire*. — *Cherche Lasquin !* — Jean et Daire. — Les intonations du crieur.
— Télégraphie aérienne appliquée aux enchères.

10 janvier.

C'est l'habitude, il n'y a donc pas à s'en émouvoir. Tous les ans, l'hôtel Drouot chôme un bon mois, du 15 décembre au 15 janvier. Sur le boulevard, on appelle cela la trêve des confiseurs. A l'Hôtel des ventes, c'est la trêve des commissaires-priseurs. L'une entraîne l'autre. Non pas, remarquez bien, que l'argent manque; mais il attend, il laisse passer le coup de feu du jour de l'an.

Quoi qu'il en soit, l'hôtel Drouot est en ce moment dans la période du calme plat, et les commissaires-priseurs sont les derniers à s'en plaindre; car ils n'en sont plus à la portion congrue des anciens huissiers à verge du Châtelet ou des huissiers-priseurs à qui l'édit de 1556 allouait pour honoraires seulement quatre deniers tournois par livre sur le montant de la prisée (1).

(1) « Ils feront primitivement à tous autres ventes et chacune prisée et estimations de biens meubles délaissés par décès et trépas, ou prisées par

Ils sont riches, leurs charges se vendent très cher, ils gagnent ce qu'ils veulent, et leur corporation ne comprend pas moins de 82 membres depuis le 27 ventôse an IX. Elle est sans contredit la plus puissante des rares corporations qui ont survécu au grand naufrage de l'ancien régime.

Aujourd'hui, ils remettent à la cagnotte la moitié du bénéfice produit par les ventes. Trois pour 100 sur les six pour 100 qu'ils perçoivent tombent dans la bourse commune. La totalité des ventes s'élevant environ à 45 millions, la corporation a donc la somme de 1 million 500,000 francs à se partager. C'est un joli denier pour ceux qui ne font rien. Aussi les titres nus, c'est-à-dire sans clientèle, sont-ils recherchés plus qu'un coupon de rente.

Mais le métier est dur et ne conviendrait pas à tout le monde. Il faut être solidement bâti et fortement trempé pour vivre dans l'atmosphère empoisonnée de l'hôtel Drouot et respirer du matin au soir l'air malsain, sentant le doux et le moisi, qui se dégage, sous la chaleur du gaz, des vieux meubles et de la friperie entassés dans les salles. De ce que la profession de commissaire-priseur n'exige aucun stage, aucune aptitude spéciale, n'en concluez pas, je vous prie, que le premier venu puisse la remplir avec honneur. C'est la charge la plus délicate, la plus difficile que je connaisse.

On ne naît pas commissaire-priseur, on le devient ; cela demande un long apprentissage, beaucoup de flair

l'exécution, ventes publiques desdits meubles à l'enquant et plus offrant, pour nos deniers ou à la requête et instance de particuliers.

« C'est à savoir vaisselle d'or, d'argent, bagues, pierres et bijoux précieux desquels la prise se fera par deux orfèvres jurés qui, à ce, seront choisis par les parties en la manière accoutumée et par provision jusqu'à ce que, par nous, il ait été autrement ordonné sans que, dorénavant, soit permis ni loisible aux frippiers, ny à nos huissiers, sergents ou aucune autre personne eux ingérer à faire lesdites prises et ventes. »

et des connaissances variées qui ne s'acquièrent pas en un jour.

Bien des gens se figurent que l'hôtel Drouot est un comptoir où les commissaires-priseurs viennent tous les jours faire leur partie de marteau comme on fait au café sa partie de dominos. Ceux-là se trompent du tout au tout.

L'Hôtel des ventes est une administration considérable, qui a son règlement intérieur, ses experts, ses commissionnaires, ses crieurs, un personnel énorme constitué en différentes sociétés. L'union fait la force, dit-on. C'est l'union des commissaires-priseurs qui a fait l'hôtel Drouot, comme c'est leur désaccord et leurs querelles qui, au sortir de l'hôtel Bullion, les avaient séparés en deux camps, rue des Jeûneurs et rue de la Bourse.

Entrez rue Rossini un matin, sur le coup de huit heures, par exemple. C'est un va-et-vient, un remue-ménage impossible. Les uns viennent chercher leur marchandise achetée la veille, les autres apportent celle qui sera vendue le jour même. Et dans les salles, sous le hall, au rez-de-chaussée, au premier étage, il y a un tel mouvement, un tel bruit, qu'on se croirait dans une grande usine.

Vous voyez, au premier étage, les commissionnaires en livrée qui portent les gros meubles à dos, ou qui, montés sur de hautes échelles, accrochent aux murailles les tentures et les tapisseries. Eh bien ! ce sont eux qui sont chargés d'organiser les ventes et d'aménager les salles. Il est neuf heures ; à midi, il faut que tout soit prêt. Oui, c'est en trois heures qu'ils doivent, en toute hâte, reconstituer un ameublement dans toute son économie, dans tous ses détails. Au premier plan,

les fauteuils, les chaises, les vitrines aux bijoux et aux miniatures, les choses légères que l'on doit examiner de près. Au second plan, les grosses pièces : le lit, la commode, l'armoire, les statues, s'il y en a, et dans le fond, comme décor, les tableaux, les rideaux, les tapis et les morceaux d'étoffe.

Pour mettre tout en place et en valeur, pour meubler si rapidement une salle dont la superficie est souvent plus vaste que celle de bien des appartements, il faut la direction d'un chef intelligent qui sache commander les manœuvres avec la précision d'un machiniste. Il faut surtout l'adresse, la vivacité, la force et l'agilité des commissionnaires de l'Hôtel, et les facilités que leur donne le nouvel ascenseur.

« L'établissement de ces ascenseurs, a dit M. Pillet, a jeté le trouble dans leurs habitudes. Leurs épaules et leurs bras ne suffisaient-ils pas à monter les plus lourds fardeaux, et pouvait-on douter de leur force quand on les voyait, pour en donner la mesure, monter vaillamment tout un étage, une caisse Fichet plantée sur l'épaule droite ? Mais ils ont fini par prendre leur parti de l'ascenseur et par s'accommoder de ce nouveau camarade, qui fait une partie de la besogne et n'exige pas de salaire. »

Gare à la casse ! C'est à l'hôtel Drouot comme ailleurs : qui casse les verres les paye. Les commissionnaires sont responsables de ce qu'ils brisent, aux termes du règlement ; cependant, qu'un malheur arrive, il est rare que les commissaires-priseurs leur laissent l'objet détruit ou écorné pour compte.

Chaque commissionnaire gagne en moyenne, par jour, environ 10 francs. Après dix ans de séjour dans la Société, il a devant lui une petite aisance et songe alors à vendre son numéro, c'est-à-dire son office. Avec le renchérissement général, le prix de ces char-

ges s'élève tous les ans. Aujourd'hui, elles peuvent valoir une dizaine de mille francs.

Un renseignement qui a son importance : l'hôtel Drouot est la propriété des commissaires-priseurs réunis, et les chevaux et voitures celle de la Société des commissionnaires.

La cheville ouvrière de l'Hôtel, vous l'avez devinée : c'est le crieur. Il n'a qu'un rôle de comparse ; mais, en fin de compte, c'est lui qui est le ténor de la troupe et qui fait les recettes.

Les crieurs sont au nombre de 24 ; il y a quatre surnuméraires qui ne sont payés que lorsqu'ils font des remplacements.

— Savez-vous ce que veut dire le mot surnuméraire ? demandait un jour un inspecteur des domaines à un stagiaire. — Cela veut dire sans numéraire.

Ce n'est pas tout à fait exact pour les crieurs surnuméraires de l'hôtel Drouot, puisque chaque fois qu'ils travaillent ils sont payés. Pour devenir crieur en titre, il faut une vacance, laquelle ne se produit guère qu'en cas de mort ou de retraite, car le poste est assez bien rétribué. Les honoraires sont fixes et sont payés par vacation. Tous les crieurs doivent se présenter au bureau à une heure de l'après-midi. Comme les commissionnaires, ils sont constitués en société ; ils ont un président, un secrétaire, un trésorier, un rapporteur et une caisse de secours.

Champfleury a tracé de main de maître, dans son livre sur l'Hôtel des ventes, le portrait du crieur Jean, et M. Pillet, qui a été la *reine* de cette ruche de l'hôtel Drouot, a raconté une amusante histoire sur l'un d'eux qui s'appelait Lasquin :

« C'était le temps où on avait l'habitude de faire une

sorte de petit boniment pour amorcer le public. En entrant dans la salle où exerçait M. de Lavialle, on était sûr d'assister à cette scène typique.

« M. de Lavialle interpellait son crieur, nommé Lasquin, en lui disant :

« Cherche, Lasquin, cherche ! »

« Comme il eût fait à un chien de chasse, et Lasquin, feignant de se voir ainsi appelé, se tournait vers son patron et lui répondait :

« Cherche, cherche ! c'est aisé à dire, mais vous non plus vous ne trouveriez rien, monsieur. »

Je voudrais esquisser à mon tour la silhouette de Daire, car c'est un maître crieur aussi, lui, et qui a de glorieux états de service... C'est Daire qui fit, avec Provost et Clergeon, la vente de San-Donato, au boulevard des Italiens en 1870, et la vente Double en 1882 avec Boniface et Pagès.

Il est regardé à l'Hôtel comme le modèle des crieurs, en ce sens qu'il n'a jamais la voix fatiguée. Les orateurs ont l'habitude de prendre un verre d'eau sucrée, un peu de rhum ou du vin de Bordeaux, comme Pouyer-Quertier ; Daire ne prend jamais rien — que des temps, et ne manque jamais de souffle.

— Ne chantez pas, changez de ton, lui disait M. Pillet quand il se l'attacha comme crieur, autrement votre voix aurait l'air d'une ritournelle de clarinette.

Il a suivi ce conseil, et c'est avec une aisance extraordinaire qu'il monte et descend la gamme d'une enchère à l'autre.

Il sait que plus une vente est chaude, plus elle rapporte ; aussi donne-t-il toute sa voix quand il veut enlever une grosse enchère, et la ménage-t-il quand l'objet mis en vente n'a qu'une valeur médiocre.

Entré à vingt-deux ans comme crieur à l'hôtel Drouot, voilà quatorze ans qu'il exerce et il a encore tous ses

moyens. Les jambes seules se fatiguent — ce qui s'explique quand on sait que le crieur est toujours sur pied, que de deux heures à six heures il est condamné à arpenter la salle, à tourner sur lui-même comme un écureuil dans sa cage. Comptez ses pas à la fin de la journée, mettez-les bout à bout, vous trouverez qu'il a fait ainsi des kilomètres. Et ce qui ajoute à sa fatigue c'est que, tout en piétinant, il lui faut avoir l'œil à droite et à gauche, par devant et par derrière, observer les marchands, les amateurs, ceux qui poussent et ceux qui cessent de pousser.

Et, à ce propos, j'ouvre ici une parenthèse. Vous êtes-vous jamais demandé comment les enchères pouvaient arriver à leur fin en suivant une marche silencieuse? On met un objet en vente. Le commissaire-priseur est debout à son bureau, tenant son marteau d'ivoire en main.

— Il y a marchand à 100 francs, dit le crieur.

Et sans s'arrêter ni fixer personne, le voilà qui pousse, qui pousse... En deux minutes l'objet a doublé de valeur. D'où viennent les surenchères? Est-ce de droite, de gauche ou de face? Vous regardez autour de vous, pas un mot, pas un signe! Naturellement, cela vous intrigue, car vous pensez bien que le commissaire-priseur ne pousse pas pour son compte. Quel est donc le secret de cette pantomime? Voici : les habitués de l'Hôtel ont généralement des signes convenus auxquels crieur et commissaire-priseur se reconnaissent. Ainsi le fameux Couvreur se couvrait pour pousser et se découvrait quand il « n'en voulait plus. » Febyre avait un catalogue en mains. Tant que le catalogue était ouvert, cela signifiait : « Allez! » — quand il était fermé, cela voulait dire : « Plus pour moi! »

Celui-ci joue du binocle. Posé sur le nez, le binocle

indique au crieur qu'il peut marcher; une fois descendu, le binocle dit : « Arrêtez ! »

Celui-là dodeline de la tête; cet autre tourne le dos au commissaire-priseur et lui fait un signe de dénégation tout en causant avec un voisin. Que sais-je? chacun a son tic et joue, avec le bureau, à la hausse et à la baisse. Jeu dangereux quelquefois quand le joueur se distrait ou s'oublie, comme le prouve l'anecdote suivante qui est une histoire vraie :

Un original vendait un jour ses meubles et, pour en tirer le plus d'argent possible, demandait au commissaire-priseur comment il pourrait bien s'y prendre.

— C'est bien simple, poussez vous-même, chauffez les enchères.

— Oui, mais si l'on s'en aperçoit ?

— Il y a toujours moyen de dépister les marchands. Convenons tous deux d'un signe; celui-ci, par exemple. Vous portez des lunettes. Eh bien! qu'il soit entendu entre nous que tant que vos lunettes seront relevées sur votre front, vous poussez, et que vous renoncez quand vous les abaissez sur votre nez.

Chose proposée, chose acceptée.

La vente eut par extraordinaire des allures endiablées.

A la dernière enchère, notre homme s'approche du bureau, et d'une figure rayonnante :

— Hein ! dit-il au commissaire-priseur, ça a joliment bien marché.

— Je crois bien, lui répondit l'officier ministériel, vous n'avez rien laissé aux autres.

— Comment cela ?

— Mais oui, vos lunettes !

— Eh bien ?

— Vous ne les avez pas une seule fois abaissées suivant nos conventions.

— Allons donc !

— C'est si vrai qu'elles sont toujours relevées et me disent de pousser encore.

Le malheureux avait absolument oublié de les descendre. — Le commissaire-priseur avait tout racheté pour lui.

XI

Les deux Mannheim. — Débuts du père. — Réussite du fils. —
Il signor Alessandro Castellani. — Ce que disait de lui Rossini.
— Ses antiques, ses médailles, ses objets d'art du moyen âge
et de la Renaissance pour Rome !

25 janvier.

Il est étonnant ce Mannheim ! Vous le croyez à Paris, il est à Rome ; à l'hôtel Drouot, il est au palais Castellani. Ce roi des experts a le don de l'ubiquité ; c'est à peine si l'on s'aperçoit de son absence, tant il est discret sur ses voyages. Un jour pourtant, cette physionomie fine vous manque ; vous cherchez son œil clair, son regard honnête et limpide qui pourrait servir de baromètre à la curiosité... A peine avez-vous demandé où il se trouve, qu'on vous dit : le voilà ! Il a fait cinq cents lieues pour dresser le catalogue d'une grande vente artistique ; mais ce n'est pour lui que la préface de la pièce à jouer. A la guerre, il n'y a que les victoires qui comptent ; à l'hôtel Drouot, c'est la même chose. On n'est vainqueur que lorsqu'on a bien vendu.

Et cependant Dieu sait si Mannheim a remporté des victoires, comme expert, depuis la vente Auguiot qui fut son début en 1862. Comptez-les : la vente Didier en juin 1868 ; les ventes Rossini, Demidoff, Rougemont, Édouard Fould, en 1869 ; San-Donato en 1881 ; Léopold

Double en 1882... Je ne cite que les plus célèbres ! Plus que personne il aurait le droit de se reposer sur ses lauriers ; mais c'est ainsi, ceux qui deviennent quelqu'un ne s'appartiennent plus. Comme M. Thiers qui fit son apprentissage d'amateur chez son père, Mannheim a besoin de travailler, de se remuer, de s'agiter pour vivre. L'air de l'hôtel Drouot est son élément, et le monde artistique, à commencer par la famille Rothschild, a une telle confiance en lui que, le voulût-il, il ne pourrait pas prendre aujourd'hui sa retraite.

Va donc pour l'expertise ! On dit que tout bon chien chasse de race. Charles Mannheim est bien le fils de son père. Savez-vous quelle fut sa première affaire, à seize ans ? Une épée ciselée qu'il acheta de rencontre deux cents francs, en allant voir un parent à l'école d'application de Metz. Il la revendit cinq cents francs peu de temps après.

Mannheim père, lui aussi, avait débuté par un coup de maître dans le bibelot. Un jour, passant devant l'hôtel Bullion, il entre au moment où l'on mettait aux enchères une série de petites divinités indiennes en bronze. Il regarde, trouve le lot de son goût, pousse légèrement et se rend acquéreur de tout le lot pour la somme modique de dix francs. Pas chers, les dieux de l'Inde ! En rentrant chez lui — il tenait alors une boutique de bijoutier au Palais-Royal — il met ses Bouddha et ses Brahma en montre : il y en avait dix.

Le lendemain, un inconnu se présente :

— Combien le fétiche ?

— 10 francs.

— Je prends les dix.

— Très bien, monsieur.

L'acquéreur n'était autre que le prince Soltikoff. Mannheim père avait réalisé 90 francs de bénéfice sur

ses divinités ! De bijoutier qu'il était, gagnant durement sa vie, il se fit brocanteur et devint bientôt un des premiers marchands de curiosités de Paris. M. Thiers l'aimait beaucoup et achetait, bon an mal an, pour 25,000 francs de bibelots chez lui — qu'il payait lentement, par acomptes.

Vous voyez que Mannheim fils avait de qui tenir.

Le 22 décembre dernier, il partait pour Rome. Le 10 janvier, il était de retour.

Tous les amateurs avaient les yeux fixés sur lui : au débotté déjà on le persécutait de visites.

Je le rencontre le 11.

— Eh bien ! à quand cette fameuse vente ?

— Quelle vente ?

— La vente Castellani, parbleu.

— Vous savez donc ?

— Je sais tout. N'ai-je pas ma police *urbi et orbi* ?

— En ce cas, je n'ai rien à vous cacher.

Et le voilà qui me fait une description dithyrambique de l'hôtel Castellani et de ses curiosités. Un palais que cet hôtel-là, un musée que cette collection ! Pas un étranger de marque et de qualité qui ne les connaisse ! Car Alessandro Castellani était un grand seigneur d'une hospitalité rare. Il n'était pas de ceux qui cachent les richesses artistiques qu'ils ont amassées ; il aimait au contraire à étaler les siennes, ne fût-ce que pour développer chez les autres le goût de l'art et de la curiosité. Et quel voyageur ! On le rencontrait sur toutes les routes, de Rome à Paris, de Paris à Londres et de Vienne à Constantinople. Accompagnant même ses richesses artistiques à l'exposition de Philadelphie. Mais il ne voyageait pas en flâneur comme tant de gens riches ; il était toujours à la recherche de bibelots et d'objets d'art. Quand il était à Paris, il passait une

bonne partie de son temps à l'hôtel Drouot ; quand il était à Rome, il fouillait tous les recoins de la ville.

Il y a, non loin du Ghetto, un marché en plein vent, où les paysans des campagnes environnantes apportent toutes sortes de vases en terre cuite, de vieilles armes rouillées, des médailles, mis un jour à découvert par le soc de la charrue. C'est là que Castellani a ramassé les plus beaux échantillons des vases étrusques et des rhytons qu'on admire aujourd'hui au British Museum ; car Londres lui doit presque autant que l'Italie. Ce qu'il recherchait surtout dans ses pérégrinations artistiques, c'était l'ancienne verrerie de Venise. Il aurait fait cent lieues sans boire ni manger pour acheter à n'importe quel prix un de ces beaux verres émaillés à forme de ciboire que Venise fabriquait au ^{xiv}^e siècle. Malheureusement, ceux-ci sont rares. Il en avait quelques-uns dans sa collection, dont un surtout est une merveille de pornographie naïve. Figurez-vous sur le calice une tour (sans doute celle de la concupiscence) ; au bas de cette tour, montée sur un escabeau, une femme relevant sa robe par devant jusqu'à la ceinture et de chaque côté d'elle une longue théorie de femmes portant à la main des torches ou des fuseaux, je ne sais au juste. *Venite*, dit la légende. C'est grossier comme dessin, mais admirable de relief et de couleur. Ce verre-là sera chaudement disputé, car les choses grivoises, c'est bien connu, ont leurs amateurs attitrés.

Castellani aimait tellement l'ancienne verrerie de Venise qu'il voulut être son rénovateur et qu'il y réussit. Qui donc était l'âme et l'inspirateur de la fabrique de Murano, si ce n'est lui ? La compagnie anglo-italienne qui exploite cette verrerie le savait si bien que, lorsqu'il mourut, le directeur, M. Lyard, offrit en cadeau au fils de Castellani une superbe amphore, desti-

née à recueillir les cendres de son père, car le grand collectionneur était membre de la Société italienne de crémation et avait demandé par son testament à être brûlé. Une idée, comme vous le voyez, qui fait son chemin au delà des Alpes et qui prouve la hardiesse et l'originalité de notre collectionneur, qui était du reste très avancé en politique. Il avait été affilié à la Société des carbonari et il dut même expier, par une dure captivité, sa participation à un mouvement national pour l'émancipation de l'Italie. Rendu à la liberté, il s'était adonné aux recherches archéologiques et il avait commencé à former cette merveilleuse collection de faïences italiennes et de bijoux anciens qui n'a peut-être pas sa pareille dans le monde.

Cet Alessandro Castellani avait d'ailleurs tout pour plaire. Il parlait le français et l'anglais comme sa langue maternelle, chantait à ravir, causait mieux encore et par-dessus le marché rimait à son temps perdu. Il avait même été grand chasseur, autrefois ; mais il avait perdu une main dans une partie de chasse... et depuis il se contentait de manger le gibier.

Quel charmant homme ! Je le vois toujours dans le salon de Rossini, rue de la Chaussée-d'Antin. Il avait fait une poésie intitulée : *Fanciullo Smarrito in città : l'Enfant perdu*, que l'auteur de *Guillaume Tell* avait mise en musique et qu'il chantait fort bien, ma foi, de sa fraîche voix de ténor. Seulement, il ne fallait pas lui parler bibelots ; une fois lancé dans le domaine de la curiosité, le diable ne l'en aurait pas fait sortir. Rossini, qui le connaissait à fond, avait soin de l'accaparer dès le commencement de la soirée et disait à ses invités qui entraient :

— Nous aurons le plaisir d'entendre ce soir *il signor Alessandro Castellani, mio interpreto sentimentale*.

Le moyen de s'esquiver, je vous prie, quand on est annoncé aussi solennellement et par un si grand maître ? Castellani s'exécutait, et puis le lendemain faisait une scène à Rossini... qui recommençait encore de plus belle.

Il avait tant d'esprit, le maëstro ! Un soir — je tiens l'anecdote de Castellani lui-même — il s'approche d'une dame qui venait de jouer au piano une ouverture quelconque, et lui dit :

— C'est charmant, cela, madame, pourriez-vous me donner le nom de l'auteur ?

— Mais c'est de vous-même, maëstro ! Comment, vous ne vous reconnaissez pas ?

— Ma foi, non, répondit Rossini.

Quelle façon plus spirituelle de laisser entendre à une personne qu'elle a mal interprété une œuvre !

Mais nous voici loin de la vente Castellani. Cette vente se fera, en deux langues, à Rome, au palais Castellani, via Poli, 88, dans cette résidence si fréquentée par la colonie étrangère qui aimait à visiter tous ses salons remplis d'objets d'art.

Les vacations dureront du 17 mars au 12 avril. Comptez maintenant le nombre des vacations ! Elles auront lieu au domicile du vendeur, parce que Rome n'a qu'une très petite salle de concert qui seule puisse servir de salle de vente.

M. Méchin, principal clerc de M^e Chevallier, et le crieur Séguin représenteront l'hôtel Drouot.

Le catalogue a été rédigé, pour les objets d'art du moyen âge et de la Renaissance, par Charles Mannheim ; pour les antiques, par M. Hoffmann ; pour les médailles, par M. Froëhner, ancien conservateur du musée du prince Napoléon, expert de la vente Lecuyer et auteur

de plusieurs ouvrages artistiques. Un beau livre, ce catalogue ! il ne comprend pas moins de 2,800 numéros, qui seront distribués pour la vente à peu près par moitié entre les deux experts, MM. Mannheim et Hoffmann.

Feuilletons ensemble les fiches du manuscrit du catalogue.

Dans la partie attribuée à Mannheim figurent cent cinquante pièces environ d'ancienne faïence italienne — dont quatre de maëstro Giorgio Andreolli, et quatre ou cinq de Fra Xantho. Toutes les fabriques de la bonne école italienne y sont représentées, à savoir : Pezzârô, Urbino, Gubbio, Caffagiolo, Deruta, Faenza. Viennent ensuite quelques jolis médaillons de Lucca della Robbia, à fonds bleus ornés de feuillages.

Comme argenterie, il y a toute une série de *chefs* creux, servant de reliquaires, des croix processionnelles, des coffrets en forme de châsse enrichis d'émaux de basse taille ; un reliquaire, sorte de tourelle hexagone, avec des nielles d'une délicatesse exquise et surmontée de la statue de sainte Catherine.

Comme ivoires du moyen âge, une quantité de statuettes, de bas-reliefs, de diptyques, de triptyques, et surtout un autel portatif du XI^e siècle — une merveille !

Puis des meubles, des bronzes de la Renaissance, des étoffes d'Orient, des tapisseries italiennes.

Parmi les marbres, on remarquera principalement deux bustes du XV^e siècle, ayant le grand caractère de l'époque des géants qui s'appelaient : Donatello et Ghiberti.

Parmi les peintures, deux panneaux dont un de Polaiolo, tableau mystique de la fin du XV^e siècle, admirablement conservé et représentant la Vierge et l'enfant Jésus. Ce panneau provient de la collection Barker, de

Londres, qui fut vendue vers 1875. L'autre tableau, une œuvre de Pinturricchio, l'ami du Pérugin, l'auteur des fresques du Vatican, représente une scène de mariage, avec un dôme rappelant par ses colonnettes *le Mariage de la Vierge*, de Raphaël.

Dans la section de M. Hoffmann abondent les objets les plus remarquables :

Deux terres cuites de Tanagra, que je renonce à décrire par respect pour mes lectrices. On dit que les déesses antiques étaient vêtues de leur nudité. Je conviens qu'il en était de chastes dans le nombre ; mais combien d'autres auraient eu besoin du nuage que fait intervenir Homère, quand Jupiter serre de trop près les déesses de son Olympe.

Un très beau vase grec en poterie, avec personnages rouges, bleus et dorés sur fond noir. Ce vase est une merveille et en même temps une rareté. L'Ermitage seul, qui est le musée de Pétersbourg, possède un vase du même style. Il serait au Louvre aujourd'hui si le gouvernement français avait eu le bon esprit de l'acheter à la vente Campana. Rien de plus beau que ces vases grecs. Le temps a fondu leur couleur criarde et leur a donné une teinte d'une douceur merveilleuse.

A signaler aussi une très belle tête de femme grecque en marbre, plus grosse que nature, dont les lignes sont superbes. Coiffée simplement, elle rappelle un peu la tête superbe achetée par le gouvernement anglais, lors de la vente Pourtalès.

Parmi les bronzes figure un curieux casque contenant encore le crâne du personnage qui le portait jadis.

Ajoutez à cela des camées, des bijoux, des instruments de toilette, des ornements de toutes sortes en or, de tous les styles et de toutes les époques, une

étonnante série de médailles de Syracuse, et vous n'aurez encore qu'une bien faible idée de cette incomparable collection.

Rome ! quelle belle toile de fond pour une vente d'antiques ! Croyez-moi, collectionneurs, mes amis, faites vos préparatifs de départ. Vous ne regretterez pas ce voyage. Le mois de mars est doux et agréable à Rome, c'est l'époque où « le soleil devient le plus grand des artistes, » comme l'a dit Henri Beyle. Et puis, est-ce donc si peu qu'un pèlerinage dans la ville aux sept collines ? Parisiens blasés, trouvez-moi quelque chose qui vaille une visite au palais Panfili, une soirée à la villa Médicis, un clair de lune au Colisée, une représentation à l'Apollon, deux heures au Vatican, une promenade au monte Pinccio ou une excursion à Tivoli. Combien de fois avez-vous fait le voyage rien que pour cela ! Cette fois, ce qui ne gâtera rien, vous aurez la vente Castellani en plus.

XII

Les spécialistes. — Jules Grévy inflexible. — Serments de fidélité à Napoléon III. — Bon de chaussons pour Louis XVI. — Le parafe empanaché d'Augereau. — Chanzy et Galliffet. — Bismarck a la signature de Louis XIV. — Devoir d'écriture de Louis XVII. — Billet de tribune pour la Constituante.

27 janvier.

Voici une collection qui va placer d'emblée son propriétaire, M. Alfred Bovet, au premier rang des collectionneurs d'autographes. Et l'honneur n'est pas mince; car outre que les collections d'autographes sont peut-être les plus difficiles à former, les collectionneurs qui font « grand » deviennent de plus en plus rares. Où sont les Villenave, les Feuillet de Conches, les Trémont, les Lucas de Montigny, les Lajariette, les Fossé-Darcosse, les Chambry, les Boutron, les de Flers, les Boilly, les Gauthier-Lachapelle, les Dubrunfaut, les Fillon, les Sensier, les Rarthery? La graine en est à peu près perdue; sans compter que leurs collections sont aujourd'hui dispersées. Seuls, les catalogues en perpétuent le souvenir.

M. Alfred Bovet s'était inspiré de l'exemple de ces illustres amateurs. Possesseur d'une immense fortune, lettré, délicat, partisan passionné de Wagner, il avait composé, au prix de peines inouïes et d'incessants sa-

crifices, une galerie où se succédaient déjà dans un ordre chronologique admirable, les souverains, les hommes d'État, les guerriers, les savants, les littérateurs et les artistes de l'Europe qui ont laissé trace de leur passage sur notre pauvre planète; et, s'il s'en défait aujourd'hui, après de longues et patientes recherches, au moment où il allait toucher l'idéal si longtemps poursuivi, il peut se flatter de laisser derrière lui un véritable monument : c'est le catalogue de la vente préparée pour les 18 et 19 février par Étienne Charavay, cet expert graphologue qui va mettre le sceau à sa renommée par la publication des *Lettres de Louis XI* et par la *Correspondance de Voltaire avec d'Alembert*.

Ce catalogue, illustré de fac-similés, de lettres et de signatures, sera demain une rareté bibliographique, une véritable isographie des hommes célèbres, un document unique pour les curieux et le guide le plus sûr pour les amateurs d'autographes. Il est facile de s'en rendre compte par quelques-uns des spécimens que nous reproduisons plus loin, grâce aux habiles procédés de M. Lefman.

Cela dit, constatons que si les collections comme celles de M. Bovet deviennent de plus en plus rares, en revanche, les collections spéciales sont aujourd'hui plus nombreuses que jamais : presque tous les amateurs s'enferment dans un genre.

M. Moulin, un ancien avocat général de 1848, qui a eu son portrait dans la galerie des hommes du jour sous Louis-Philippe, collectionne les maréchaux de France et les magistrats. Il a publié dernièrement des notices sur Dupré et Jules Favre.

M. Jules Lepetit, de la librairie Fontaine, recherche les hommes de lettres. M. Detailleur, les correspondances d'artistes. C'est M. Detailleur qui vendit, il y a quel-

ques années, sa collection de dessins à la condition qu'elle n'irait pas à Berlin. Il paraît qu'après de nombreuses pérégrinations, elle y est allée quand même.

M. le marquis de Flers, le bras droit du comte de Paris, et M. Dériard, un des plus grands industriels de Rive-de-Gier, ne veulent que des académiciens.

M. Badin, le caissier en chef du ministère de l'intérieur, et M. René Kerviler, ingénieur en chef du bassin de Saint-Nazaire, s'appliquent à recueillir des documents pour écrire l'histoire des quarante premiers immortels.

M. Kerviler a déjà consacré plusieurs volumes à Conrart, qui fut le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, aux représentants de la Bretagne à l'Académie française au xvii^e siècle. L'éminent monographe a publié, après quinze années de travaux assidus, des études sur Gombault, Gomberville, Bantin, Sismond, Desmarets, Silhou, Godeau, Neziriari, Perrot d'Ablancourt, Serviez, Bourbon, Caumartin.

M. Guiffrey, l'auteur des *Caffieri*, un vaillant travailleur attaché aux Archives nationales, recueille des documents autographiques pour les nombreux travaux qu'il a toujours en cours de préparation.

Le marquis de Queux de Saint-Hilaire aime passionnément les musiciens. Musicien lui-même, helléniste distingué, il a dans ses cartons quelques lettres de Mozart et de Glück d'une insigne rareté.

Ai-je besoin de dire que Sardou a les documents les plus précieux sur Marly et sur l'époque révolutionnaire pour laquelle il ne peut se défendre d'une préférence marquée, comme l'a démontré si bien la dernière exposition de Versailles et celle de l'Union centrale.

La Révolution française est d'ailleurs à la mode, ce qui n'a rien d'extraordinaire sous un gouvernement qui en émane. Cependant le champ de la Révolution est tellement vaste que les collectionneurs se le sont par-

tagé. Les uns, comme le feu comte de Labédoyère dont la magnifique série est un des ornements de notre Bibliothèque nationale, ou comme M. Pochet-Déroche, ont recueilli tous les livres, toutes les brochures, tous les imprimés de la Terreur. D'autres, à l'exemple de Benjamin Fillon et d'Alfred Sensier, s'attachent aux autographes des grands hommes d'État de la Constituante et de la Convention et des généraux qui sauvèrent la France de l'invasion étrangère. Ceux-là, comme le colonel Maurin ou M. de Liesville, recherchent les assiettes en faïence avec inscription, les assignats, les médailles, les manuscrits et en général tous les objets révolutionnaires. Il y a beaucoup de spécialistes. L'un collectionne les pamphlets, les journaux et les vignettes, l'autre les portraits et les estampes. Celui-ci ne s'occupe que de Danton, comme le docteur Robinet ; celui-là ne s'intéresse qu'à Robespierre, comme M. Ernest Hamel. Cet autre, comme M. le pasteur Dide, n'achète que des brochures et des documents.

Marat a pour principal amateur M. Chèvremont ; M^{me} Roland, M. Faugère ; Charlotte Corday, Vergniaud et les Girondins appartiennent à M. Charles Vardel, Camille Desmoulins à M. Jules Claretie.

La série des conventionnels a tenté plusieurs amateurs, M. Dubrunfaut, entre autres, qui, malgré ses efforts, n'a jamais pu compléter sa galerie, tandis que M. W. Brolemann et M. Deriard, poursuivant le même but, ont certainement les deux plus belles séries en ce genre qui se puissent rencontrer.

M. Georges Lecoq a réuni une collection de révolutionnaires qui comprend les imprimés, les manuscrits, les assiettes et les estampes.

Voici quelques fac-similés des documents dont nous parlons.

LETTRE DE M. JULES

Mon cher fance,

Vous savez que, à mon grand regret,
 nous nous sommes trouvés, dans nos derniers
 réunions, séparés profondément d'un de
 l'autre sur la conduite à tenir et la ligne
 à tracer avec les hommes et les institutions
 de ce gouvernement. Vous avez suivi une
 voie, j'en suis sûr dans l'autre. Plais à
 ces points de vue si opposés, nous nous
 entendrions difficilement sur les résolutions

GRÉVY A JULES FAVRE.

Du moment. Permettez-moi donc, je
vous prie, de m'excuser pour votre
rennoncement de l'indépendance de la quelle je ne
pourrais être que un dissolvant.

Cordialement,

Jules Grévy

de

3 février 1867.

A quel propos, sur quel terrain les deux hommes d'État s'étaient-ils trouvés « si profondément séparés l'un de l'autre ? » M. Alfred Darimon a bien voulu se charger de nous renseigner :

Le lendemain 4 février, qui était en effet un lundi, devait avoir lieu l'ouverture de la session législative.

Le discours de l'empereur était attendu avec curiosité et impatience. Le décret du 24 novembre avait donné lieu à des interprétations contradictoires. La parole impériale pouvait seule fixer les incertitudes sur le sens et la portée des réformes libérales.

Il est évident que la réunion, qui était provoquée par Jules Favre pour le jour même de l'ouverture de la session, devait avoir pour objet de discuter l'attitude qui serait prise par l'opposition dans la discussion de l'adresse en réponse au discours du Trône.

Depuis la promulgation du décret du 24 novembre, de profondes dissidences s'étaient manifestées parmi les hommes hostiles à l'Empire sur la ligne de conduite à adopter. Les uns étaient d'avis de tenir compte au gouvernement de ses concessions libérales; les autres continuaient à se renfermer dans une défiance farouche.

Les Cinq, qui comptaient M. Jules Favre parmi eux, s'étaient réjouis de ce retour à un régime de discussion plus libre et plus étendue; ils se considéraient non sans raison comme ayant été les collaborateurs du décret du 24 novembre.

Un instant, il avait été question d'appeler au ministère des hommes politiques qui, jusque-là, s'étaient tenus à l'écart. Je me rappelle fort bien avoir entendu M. Crémieux déclarer que, si des offres leur étaient faites, ils devraient les accepter. Des démarches avaient été tentées auprès de M. Thiers; mais elles n'avaient pas abouti.

C'est surtout dans le monde du palais qu'on se divisait sur la voie à suivre. Je savais que Jules Favre, qui avait été très frappé de l'importance de l'acte du 24 novembre, avait cherché à rallier à ses sentiments un certain nombre de ses confrères appartenant au parti républicain. Mais j'ignorais qu'il eût réuni ses confrères dans plusieurs conférences, ni surtout qu'il eût convoqué M. Jules Grévy.

Sa lettre prend ainsi à la lueur des faits un sens très clair. Non seulement elle nous fait connaître que M. Jules Grévy restait parmi les inflexibles, mais elle nous révèle que Jules Favre n'était pas loin de penser comme M. Crémieux.

SERMENT DE M. THIERS.

Je jure obéissance à la
Constitution, et fidélité à
l'empereur. M. Thiers
Paris 1^{er} mai 1869

SERMENT DE M. JULES SIMON.

Je jure obéissance à la Constitution
et fidélité à l'empereur

29 avril 1869

Jules Simon

SERMENT DE M. HENRI ROCHEFORT.

Je jure obéissance à la Constitution
et fidélité à l'Empereur

Henri Rochefort

Le sénatus-consulte du 17 février 1858 obligeait les candidats à jurer obéissance à la Constitution et fidélité à l'empereur.

Les républicains possibilistes, dont Jules Favre était le porte-voix et le chef autorisé, ne se faisaient aucun scrupule de prêter ce serment qu'ils considéraient comme une simple formalité.

Les intransigeants comme Louis Blanc ne voulaient à aucun prix jurer fidélité à l'empereur pour ne pas être exposés à lui manquer de parole, après lui avoir fait un crime d'avoir trahi son serment.

M. Grévy hésitait.

Lesquels avaient raison des purs ou des possibilistes ? C'est le sénatus-consulte qui avait tort. L'histoire est là, qui prouve que le serment politique n'a jamais gêné personne.

Ah ! le bon billet de La Châtre, du reste, que le serment politique. Il est toujours écrit sur du sable et la moindre tourmente l'efface. Que de serments politiques prêtés et repris depuis un siècle ! Qu'on en juge :

« Je jure d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi et de maintenir de tout mon pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi. »

(Serment des députés, le 4 février 1790.)

« En présence de Dieu, devant le peuple français représenté par l'Assemblée nationale, je jure de rester fidèle à la République démocratique, une et indivisible et de remplir tous les devoirs que m'impose la Constitution. »

(Serment du président Louis-Napoléon,
20 décembre 1848.)

Les serments dont nous reproduisons les fac-similés sont ceux que furent obligés de formuler par écrit, lorsqu'ils se présentèrent en 1869 à la députation, Thiers, Jules Favre, Henri Rochefort, Jules Simon et Jules Ferry. Tous cherchaient le renversement de l'Empire. Aucun d'eux ne devait avoir l'intention de le tenir. Cependant M. Thiers avait choisi une belle feuille de papier de 50 centimes pour y inscrire son engagement. Quant à Rochefort, toujours railleur, il était alors à Bruxelles d'où il écrivait dans sa *Lanterne*, du 14 mai 1869 :

« Depuis quinze jours prêter serment est aussi simple que de prêter cent sous à un ami. Plus simple quelquefois.

« Le nombre des serments que l'on dépose à l'Hôtel de ville atteint de telles proportions que les employés morts de fatigue refusent de les inscrire. Il y a des serments qui font queue toute la journée. La Constitution refuse du monde. Je m'attendais à voir les journaux dévoués se féliciter de cette avalanche de fidèles ; mais ils gardent le silence, je dirai plus, ils froncent le sourcil. Ils trouvent que Paris jure trop facilement obéissance. Celui qui donne sa parole avec cette aisance la prend rarement au sérieux. La violer me paraît le plus saint des devoirs. »

Il faut savoir gré aux républicains de 1870 d'avoir aboli cette formalité décidément illusoire.

La collection Bovet contient un bon de chaussons pour Louis XVI, donné par la Commune de Paris le 8 janvier 1793.

COMMUNE DE PARIS.

Du huit Janvier 1793. l'an 2.^e de la République



*Sur la demande du prisonnier du conseil
du temple autorisé Le Citoyen Ballieu
rue du port de l'Esu, a faire deux paires
de pantalons de peau pour l'usage
dud. prisonnier Richard Lantier*

Richard Lantier

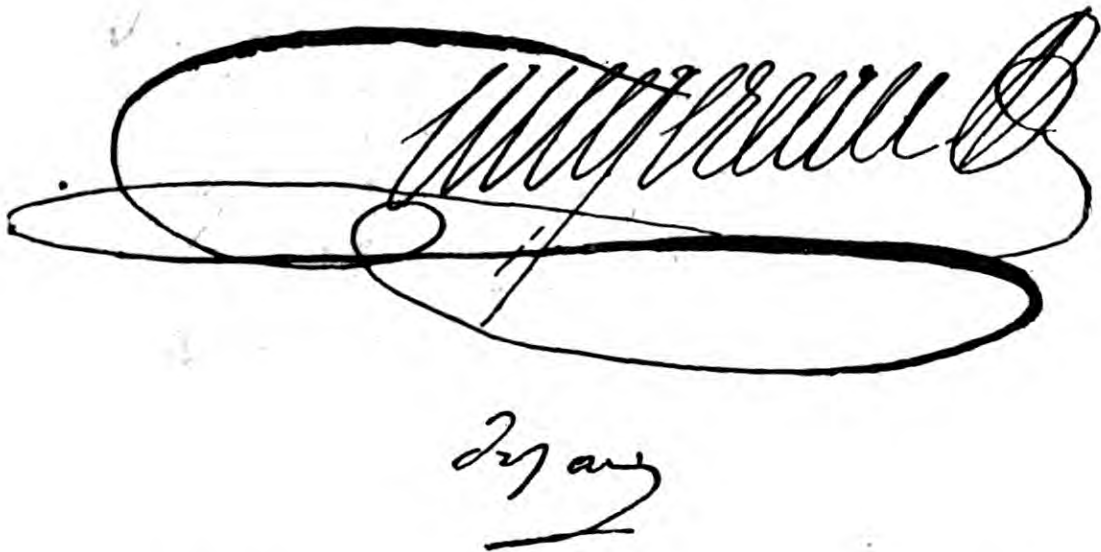
Louis XVI, prisonnier au Temple depuis le 13 août 1792, avait demandé deux paires de chaussons pour éviter le froid glacial de la prison. Le citoyen Ballier, rue du Pot-de-Fer, est autorisé par Richard Chanslay à exécuter ce travail.

8 janvier 1793 ! Malheureux Louis XVI ! Dix jours après, le président de la Convention articulait, très ému, cette terrible sentence :

« Je déclare, au nom de la Convention nationale, que la peine qu'elle prononce contre Louis Capet est la mort. »

A quelque parti qu'on puisse appartenir, c'est là une triste page de notre histoire.

AUGEREAU ET DESAIX



Ces deux autographes semblent donner raison à M. Michon, le graphologue.

Desaix était un modeste, un doux, un héros virgilien. C'était un caractère antique ; les richesses, les honneurs le laissaient froid, il ne rêvait que de gloire. Appartenant à une bonne noblesse d'Auvergne, il s'appelait Desaix

de Veygoux, et il signait simplement Desaix. Examinez bien sa signature; pas même une majuscule! Une toute petite queue à l'*x* en guise de parafe. Tandis que celle d'Augereau est empanachée comme sa personne et dessine des brandebourgs avec un bouton au milieu. Le héros de l'armée d'Italie devait signer avec son plumet.

Napoléon à Sainte-Hélène a porté sur Augereau le jugement suivant : « La taille d'Augereau, ses manières, ses paroles lui donnaient l'air d'un bravache, ce qu'il était loin d'être quand il se trouva gorgé d'honneurs et de richesses, lesquelles d'ailleurs il s'adjudgeait de toutes mains et de toutes les manières..... Il n'avait point d'instruction; peu d'étendue dans l'esprit, peu d'éducation; mais il maintenait l'ordre et la discipline parmi ses soldats, et en était aimé. Il se battait avec intrépidité; mais tout cela ne durait qu'un jour : vainqueur ou vaincu, il était le plus souvent découragé le soir. »

CHANZY ET GALLIFFET

gt Chanzy

Galliffet

L'écriture de Chanzy, le vaillant défenseur de la France, le vainqueur de Coulmiers, mort l'année dernière à Châlons-sur-Marne, est celle d'un diplomate qui ne livre de lui que juste ce qu'il faut. Celle du général Galliffet décrit les courbes d'une parade. Admirez sa signature. Le *G* du commencement et le *t* final ressemblent à deux lames sorties du fourreau.

DUC D'AUMALE ET BISMARCK

A handwritten signature in dark ink, reading 'Duc d'Aumale'. The script is elegant and cursive, with a long, sweeping flourish extending from the end of the signature.A handwritten signature in dark ink, reading 'Bismarck'. The script is bold and cursive, with a prominent, thick, and somewhat irregular stroke for the 'B'.

Le curieux vis-à-vis, et qu'il y a de choses dans ces deux noms ! Connaissez-vous la signature de Louis XIV ? Celle de Bismarck lui ressemble d'une manière étonnante. M. de Bismarck n'a-t-il pas hérité des idées autoritaires du grand roi en matière de gouvernement. L'un disait « l'État c'est moi », et l'autre a dit « la force prime le droit ».

Le duc d'Aumale, l'académicien, le vainqueur d'Abd-

el-Kader, le juge de Bazaine, le bibliophile distingué, l'héritier du duc de Condé, signe toujours Henri d'Orléans.

DEVOIR D'ÉCRITURE DE LOUIS XVII

Ce précieux autographe provient de M. Jourdan-Dumesnil, maître d'écriture du Dauphin et je ne sais pourquoi les yeux se mouillent rien qu'en le regardant. Ah ! Virgile avait raison de dire que les choses ont leurs larmes.

Le bon emploi du temps est une des choses qui contribuent le plus au bonheur de la vie.

Pauvre enfant ! A ce compte-là, la façon dont il employa ses premières années aurait dû le préserver du malheur car il était généreux, studieux et bon. C'est lui qui disait une fois que sa mère le réprimandait parce qu'il sifflait en étudiant sa leçon :

— Maman, je répétais ma leçon si mal que je me sifflais moi-même.

Est-ce ce jour-là qu'il a tracé de sa main enfantine ces caractères en gros :

Générosité peu commune !

M. Chantelauze raconte qu'une indigente ayant pénétré dans la cour des Tuileries rencontra le petit Dauphin, lui tendit la main avec ces paroles :

— Faites-moi la charité, Monseigneur, vous me rendrez heureuse comme une reine.

— Oh ! ne dites pas cela, reprit vivement le jeune Louis XVII, car j'en connais une qui pleure tous les jours.

N'est-ce pas que le mot est touchant ?

Generosite peu commune
le bon emploi du temps
chaque des choses qui con-
tribuent le plus au bonheur
de la vie. Louis-Dauphin

BILLET DE TRIBUNE SIGNÉ ROBESPIERRE

T R I B U N E.

61

Séance du Lundi 21 Juin 1790.



Bon pour une personne.

J. Robespierre
Secrétaire.



C'est un bon, imprimé sur papier rose, pour une place à la tribune de l'Assemblée nationale, et signé par *de Robespierre*, comme secrétaire. Les titres de noblesse n'étant pas encore abolis, Robespierre fait précéder son nom de la particule qu'il possédait. Le cachet porte les trois fleurs de lis royales et la devise : *La Loi et le Roi*.

Le roi régnait encore, mais il y avait longtemps qu'il ne gouvernait plus.

La séance du lundi 21 juin ne présenta rien de remarquable. On y continua la discussion sur le traitement des ministres de la religion, et on y adopta la loi sur la résidence qui obligeait tous les ecclésiastiques à résider dans leurs diocèses ou paroisses.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE BOVET. — Dunois, 500 francs. — Franz de Sickingen, 720 francs. — François I^{er} à Charles-Quint, 255 francs. — Don Garcia de Paredès, 495 francs. — La grande Élisabeth, lettre signée, 200 francs. — Louis XIV à Henriette d'Angleterre, 300 francs. — Washington, deux lettres, l'une 600, l'autre 200 francs. — Frédéric II de Prusse au cardinal de Fleury, 350 francs. — Lettre autographe de Bonaparte, lieutenant-colonel, datée d'Olmetta, 11 janvier 1793, et adressée aux officiers municipaux de Bonifacio, 1,000 francs. — Lettre de Catherine de Médicis à la reine d'Écosse, 20 décembre 1583, 610 francs, à M. Morrison. — Duc d'Aumale, 35 francs. — Devoir d'écriture de Louis XVII, 310 francs. — Desaix, 140 francs. — Léon X, 310 francs. — Général Chanzy, 10 francs. — Comte de Mansfeldt, 330 francs, à M. Morrison. — De Bismarck au roi Guillaume, 105 francs. — De Grévy à Jules Favre, 25 francs. — Bon de chaussons, 110 francs. — Billet de tribune, 50 francs. — Général de Gallifet, 30 francs. — Augereau, 10 francs. — Billet de Gambetta à Jules Favre, 105 francs, au prince de Saxe-Cobourg. — Marat, 150 francs. — Le résultat s'est élevé à 30,000 francs.

XIII

L'expert Féral. — Vente Vallet. — Deux portraits par Fragonard — Comment Frago se vengea de la Guimard. — Mort foudroyante de M. Lacaze. — *Les premières courses de Chantilly*. — Collection du baron Ury de Gunzburg. — Buste de Marie Girault-Servat, par Houdon. — Cinq tapisseries de Don Quichotte. — *Bravo M^{me} Stuyts !*

4 février.

Les honneurs de la semaine ont été pour M. Féral. C'est dire qu'on a vendu de belles peintures ; car, de même que sous Louis XIV il n'y avait pas de grandes batailles sans Turenne ou Condé, de même aussi il n'y a pas de grandes ventes de tableaux aujourd'hui sans cet expert érudit et sympathique.

Et quand je dis aujourd'hui, je n'entends pas faire dater sa réputation d'hier. M. Féral n'en est pas à ses débuts ; il y a longtemps qu'il est entré dans la carrière par un coup de maître. Vous rappelez-vous la fameuse vente Boulard (1868) où le portrait de M^{lle} Lenormand d'Étiolles, par Nattier, fut adjugé 10,000 francs tout ronds au marquis d'Hertford ? Eh bien ! c'est M. Féral qui la fit. Ce tableau décore actuellement la galerie de sir Richard Wallace, à Londres. Il vaudrait plus de 100,000 francs aujourd'hui ; car, à cette époque, les tableaux de maîtres, surtout les modernes, n'arrivaient pas aux prix fabuleux qu'ils atteignent de notre temps.

10,000 francs un Nattier ! C'était absurde, disait-on. Les Corot de la bonne marque valaient 150 francs ; les Rousseau et les Millet se vendaient à peine 200 francs. Où sont ces beaux jours pour les amateurs?... Ils ont rejoint les neiges d'antan.

Le XVIII^e siècle lui-même ne faisait que de maigres recettes ; c'est ainsi que M. E. Vallet, conservateur du musée de Bordeaux, payait une couple de mille francs les deux superbes Fragonard qui ont été vendus l'autre jour, 16,500 francs le portrait d'homme, et 26,000 francs le portrait de femme.

Mes compliments au baron Alphonse de Rothschild, que tout le monde cite comme l'heureux acquéreur.

Il faut dire aussi qu'ils étaient en fort mauvais état, couverts de crasse, bons à rentoiler, méconnaissables enfin, et que M. Vallet fut obligé de leur faire subir une toilette complète. — Ah ! les beaux portraits ! Quelle franchise ! Quelle hardiesse de touche ! Quelle furie d'exécution ! Quelle puissance de coloris ! C'est du Franz Hals, et du bon, avec la grâce raffinée du XVIII^e siècle ! Les têtes seules sont finies, et le reste du corps n'est qu'ébauché. Mais l'ébauche chez Fragonard était chaude, avec une verve, une fougue, une crânerie tout à fait supérieures.

Regardez-moi ce portrait de femme au minois éveillé et mutin : debout, presque de face, à mi-corps, elle est vêtue d'une robe grise, à manches bouffantes et à vertugadins, ornée de nœuds de ruban bleu. Elle a une collerette montante à la Médicis et des gants blancs. Un collier de perles entoure son cou, un autre retombe sur un corsage étroit comme une prison friponne. Elle parle, elle est animée, elle est vivante ! Quelle est cette jeune femme qui marivaude ? Comme elle tient à la main un papier de musique, M. Vallet en avait conclu

que c'était la Guimard transformée en cantatrice. Malheureusement, il n'existe aucun portrait d'elle, si bien qu'on en est réduit aux conjectures. M. Duplessis, de la Bibliothèque nationale, à qui j'avais envoyé M. Vallet, n'a pu mettre aucun nom au bas de ce portrait.

Pourtant il est certain que Fragonard a portraituré la Guimard, dont il était l'amant favori. Il y a même une légende assez curieuse à ce sujet. La célèbre danseuse avait fait construire un hôtel et chargé Fragonard de décorer son salon. Que se passa-t-il entre eux ? On ne le sait que vaguement. Toujours est-il que, la toile à peu près finie, ils se brouillèrent et que le peintre, qui avait fait sa maîtresse en Terpsichore, conçut le dessein de la défigurer.

Un jour qu'elle était sortie de chez elle, il sauta dans le salon par la fenêtre de la rue et, le pinceau à la main, se mit en devoir de la barbouiller.

Quand elle revint, le tour était joué ; la Terpsichore n'était plus qu'une affreuse mégère.

Il est possible que le portrait vendu par M. Vallet la semaine dernière et signé *Fragaoon* soit celui de la Guimard ; mais, Guimard ou non, il est superbe et de beaucoup supérieur aux Fragonard de la galerie Lacaze au Louvre.

Et puisque ce nom vient sous ma plume, saviez-vous que M. Féral avait reçu le dernier soupir du richissime collectionneur ?

M. Lacaze était venu le chercher pour lui faire visiter l'hôtel Seillière, rue Saint-Dominique, et il l'avait reconduit chez lui, rue du Cherche-Midi, 118. Il paraît que, ce jour-là, il était gai et heureux comme un homme à qui tout réussit.

— D'où êtes-vous donc ? demanda-t-il à M. Féral à brûle-pourpoint.

— De Toulouse.

— Oh ! alors tout s'explique. Il n'y a pas de peuple plus artiste que les Toulousains.

Tout en causant ils arrivent à l'hôtel. Le salon donnait sur un beau jardin et on y entrait de plain-pied. Jamais M. Féral n'avait vu un pareil spectacle. Ce salon était littéralement bourré de chefs-d'œuvre. Pas un pouce de libre sur les murs, et, faute de place pour les accrocher, on avait entassé les tableaux sur le sol, à plat, par douzaines, comme les livres des auteurs en vogue dans la boutique de l'éditeur Dentu. Quelles merveilles ! Borniche en aurait rêvé ! Au centre de la galerie flamboyait le grand Rubens ; à côté, le *Gilles* de Watteau et le beau Nattier. Entre la cheminée et la porte était suspendu le Ribeira qu'il appelait son *pied bot*.

Dans la chambre à coucher, même encombrement, même fouillis. C'est là que se trouvait, près de son lit et bien éclairé par le jour d'une large fenêtre, le portrait d'homme de Rembrandt dont M. Lacaze était si enthousiaste, qu'il croyait que l'homme frappait de sa canne pour l'appeler la nuit.

Émerveillé de toutes ces richesses, M. Féral, en véritable artiste, ne tarissait pas d'éloges.

Soudain, en rentrant dans le salon, M. Lacaze pirouetta sur lui-même et tomba sur un canapé... Il était mort.

Et le Louvre héritait.

Quelques jours après la vente Vallet, M. Féral vendait pour M. Moreau-Chaslon, bien connu sur le turf, une assez jolie collection de tableaux anciens et modernes, parmi lesquels un remarquable Carle Vernet, représentant *Les premières courses de Chantilly*.

Carle Vernet eut tout jeune un goût très prononcé

pour le cheval, et l'on raconte sur lui cette petite anecdote qui prouve bien sa vocation.

Étant encore enfant, il s'amusait à crayonner des chevaux. Un jour qu'il lui montrait un croquis de cheval, fait sur une feuille de papier trop petite pour contenir la bête, son père lui dit :

— Tu aurais dû commencer ton dessin plus haut, au moins ton cheval aurait eu des jambes.

Carle saisit l'observation, et tirant au crayon quelques lignes horizontales sous le ventre de l'animal :

— Tu vois bien, s'écria-t-il triomphant, qu'il est dans l'eau !...

Le père se mit à rire de tout son cœur.

Ce Carle Vernet a été adjugé au duc de Castries, un sportsman distingué, le propriétaire de Frontin, au prix de 7,100 francs.

Il est bien placé désormais.

A côté de lui, les Hubert-Robert, qui ne comptaient pas moins de quatorze numéros, se sont assez bien enlevés.

Vous connaissez le genre du peintre. Il s'inspirait de Volney et ne peignait guère que des ruines. Deux pendants, *Bains antiques* et *Monuments en ruine*, ce dernier fait dans la prison de Saint-Lazare, ont trouvé acquéreur à 3,600 francs. Une *Vue prise près de Menton*, dans laquelle l'artiste s'est représenté drapé dans un manteau bleu, a été vendue 2,400 francs; *le Petit Canal* (dans le parc de Trianon), 2,350 francs; un *Vase de marbre plein de fruits*, 1,525 francs; *les Pyramides d'Égypte*, 500 francs.

Cinq Louis de Marne, fort jolis et bien vrais, ont atteint la somme totale de 6,200 francs. Un surtout, *Animaux au repos*, rappelant les maîtres hollandais, et traité avec une allure magistrale, était très remar-

quable. Cette fois, ce n'est pas Saint-Pétersbourg qui l'aura. Il reste à Paris.

Un Ruysdaël a été vendu 4,000 francs. Sujet : *le Passage du gué*. En voici la description. Des arbres s'élèvent au-dessus de monticules verdoyants bordant un cours d'eau que traverse un berger chassant devant lui quelques moutons. Ciel nuageux vivement éclairé. Tableau provenant des collections Cottreau et Antonio Escudero.

Un Troyon de belle qualité a atteint le prix de 3,000 francs.

Telles étaient les principales pièces de cette vente, qui avait attiré à l'hôtel Drouot beaucoup d'amateurs.

Pas autant cependant que celle du baron Ury de Gunzburg. De longtemps, on n'avait vu pareille fête dans la galerie de Georges Petit, et c'était plaisir de contempler, le jour de la vente, recueillis dans un silence quasi religieux et comme prosternés sous le vent sacré des enchères, le ban et l'arrière-ban de l'art et de la curiosité : MM. Dolfus, Denière, Maurice Kann, Horace de Choiseul, Baroche, Grandel, Giraudot, Henri Heugel, Léon Fould, docteur Camus, colonel Clarke, Fitz-Henri, comte de La Béraudière, Albert Goupil, Burat, de Fresne, de Ganay, Schmidt, Durlacher, de Londres; Frenschels, de Hambourg; les Sichel, Viot, qui a acheté 80,000 francs le Troyon de la vente Narischkine; M^{me} Boiss, Maillet du Boulay, les deux plaideurs acharnés; Dinah Félix, la belle M^{me} Bernardaki, et jusqu'à cette bonne demoiselle Grandjean, qui possède l'une des demeures les plus artistiques de Paris et qu'il n'est pas rare de rencontrer dans Paris portant d'une main, dans un mouchoir de poche, un pain de quatre livres, et dans l'autre, enveloppé dans un journal, un vase de Sèvres de 25,000 francs.

Quelle jolie salle ! et comme elle se prête bien à ces sortes de cérémonies avec le grand vélum qui la surplombe, le tapis qui la recouvre tout entière, ses rangs de fauteuils en velours larges et commodes comme ceux de l'orchestre de l'Odéon, et ses becs de lumière électrique qui, dès que le jour baisse, s'allument d'eux-mêmes comme par enchantement.

Depuis longtemps, du reste, le besoin se faisait sentir d'une salle bien aménagée où le public élégant, qu'éloignent les microbes et les odeurs nauséabondes de l'hôtel des ventes, pût venir assister, à son aise, dans de bons fauteuils, aux combats des enchères.

Déjà une première tentative avait été faite l'année dernière, le 5 avril, pour la vente de tableaux du prince Narischkine. Elle avait parfaitement réussi. La vente Gunzburg, qui est la seconde, n'a pas eu moins de succès.

Désormais, nous l'espérons, toutes les grandes ventes se feront dans la galerie Georges Petit, tant que la société des commissaires-priseurs ne fera rien pour offrir à sa clientèle d'élite quelque adoucissement aux tortures qu'elle lui fait subir.

Quand on entre dans la salle de la rue de Sèze, on croirait entrer dans une salle de concert, d'autant que le marteau d'ivoire joue de loin le bâton du chef d'orchestre dans la main du commissaire-priseur. C'était Mannheim qui faisait fonction d'expert à cette vente, doublé par le fidèle Ract, chargé du rôle de préparateur, et dont le père était employé autrefois à l'hôtel de la rue des Jeûneurs.

Les trois coups sont frappés. On commence par les faïences et les porcelaines, les bronzes d'art et d'ameublement. Il faut bien se faire la main et ausculter son public.

— Tiens, tiens, il y a de l'acoustique, me dit un voisin ; ce sera chaud.

Le fait est que le chine, pour la première fois de l'année, s'enlève à de bons prix et que le saxe est ferme.

Deux cornets en porcelaine ancienne de Chine, décorés en émaux de la famille verte, haut et bas à lambrequins ornés, et dans l'entre-deux de dragons et de fleurs polychromes sur fond rouge, sont adjugés 4,300 francs à M. Stettiner. — M. Mannheim, toujours modeste dans ses prétentions, en avait demandé 2,500 francs.

Deux potiches en ancienne porcelaine de Chine, décorées de lambrequins à fleurs sur fond noir et couvertes, au pourtour de la panse, de chiens de Fò et de nuages décorés en émaux polychromes sur fond bleu clair, atteignent le prix de 2,200 francs.

Deux grandes vasques rondes en porcelaine, décorées de paysages accidentés et animés par de nombreux personnages trouvent acquéreur à 2,000 francs.

Deux flambeaux en bronze ciselé et doré, de l'époque Louis XV, se vendent 2,400 francs.

Ici, je proteste de toutes mes forces contre le goût du public, qui ne consent quelques instants après à ne payer que 1,505 francs deux beaux chandeliers en argent, de la Régence (1725), puis 1,605 francs deux autres datés de 1783, et qui arrive difficilement à donner 2,800 francs d'une admirable paire de flambeaux rocaille poinçonnés en 1746. — Voyons, est-ce logique ? 2,400 francs du bronze doré ou plutôt redoré, 1,505 francs de l'argent merveilleusement ciselé ? Est-ce que les orfèvres n'étaient pas les plus grands artistes décorateurs du temps ?

Le goût du public est vraiment étrange !

Deux jolis flambeaux de Saxe, composés chacun d'un groupe de deux figures représentant *le Printemps* et *l'Été*, sur base et à tige rocaille, 1,300 francs.

Parmi les bronzes d'ameublement, une pendule suspension avec socle cul-de-lampe du temps de la Régence, en bronze ciselé et doré, est adjugée 9,000 francs. Une autre belle pendule de suspension de la même époque, à côtés de marqueterie, avec la façade décorée d'ornements feuillagés et portant dans un petit cartouche le nom de *Thuret*, à Paris, mise à prix à 15,000 francs, est achetée 12,100 francs par M. Bischoffsheim.

Deux lustres du temps de Louis XIV, en bronze ciselé et doré, sont vendus l'un 9,000 francs à M. Pinart, l'autre 18,000 francs à M. Louis Cahen, d'Anvers.

Un lustre en cristal de roche, style Louis XVI, mis à prix 12,000 francs, est adjugé 16,000 francs à M. Rikoff. Une belle commode du temps de Louis XV, de forme contournée et à deux tiroirs, en laque noire et à décor de paysage en or, est vendue 23,100 francs à M. Defoër-Bey, un financier qui ne s'est pas ruiné comme tant d'autres en Égypte. Cette commode provient de la vente de M^{me} Flourens de Narbonne, la mère des trois Flourens. Le baron Charles Davillier et Johann Strauss, le musicien-collectionneur, lui en avaient offert 80,000 francs avec un vase de Sèvres. M. Barre l'avait vendue 30,000 francs à M. Miallet, qui l'avait cédée à M. de Gunzburg pour 45,000 francs, dit-on.

Quatre grands fauteuils Louis XIV, en bois doré, recouverts de tapisseries au point, passent à M. Cahen, d'Anvers, qui, après en avoir acheté un à 2,700 francs, réclame les quatre pour 10,800 francs. Ce chiffre nous paraît assez élevé pour des tapisseries qui semblent en trop bon état pour n'avoir pas subi des restaurations.

Attention maintenant ! Voici le portrait en marbre blanc de Marie-Adélaïde Girault Servat, par Houdon.

Les Houdon ne courent pas les rues, et ce buste est superbe par sa grâce et sa majesté.

— Savez-vous quelle est sa provenance? me demande mon voisin.

— Parfaitement, monsieur. Il provient de Champbaudoin où il était encastré dans une cheminée. Ce château fut acheté par M. de Gunzburg et le buste ne lui coûte rien.

On le regarde, on l'admire, M. Mannheim le met à prix à 50,000 francs ; il est adjugé à 44,000 francs à M. Mallinet, qui représente M^{me} la vicomtesse de Courval.

On applaudit cette heureuse acquisition ; puis arrive le tour des tapisseries des Gobelins. Il y en a cinq et c'est à qui sera la plus belle. Ces tapisseries sur fond crème diapré, ton sur ton, reproduisent des scènes tirées de l'histoire de *Don Quichotte*, d'après Charles Coypel.

Le Garde-Meuble les possède, mais sur fond maïs doré et sur fond rose, ce qui est préférable à mes yeux, le fond crème donnant à ces Gobelins un faux air des toiles brodées aux Indes portugaises.

Elles passèrent successivement entre plusieurs mains : chez Goldschmidt, de Francfort, lequel les revendit à Davis, de Londres, qui les vendit à Stettiner, lequel les céda à son tour à M. de Gunzburg, pour la somme de 125,000 francs.

Vous voyez qu'au rebours des pierres qui roulent, elles n'avaient fait que gagner en voyage. Il s'agissait de ne rien perdre dessus à la vente. Pour cela, Mannheim, en homme habile, se décida à les mettre à prix séparément, après avoir déclaré cependant qu'il se réservait le droit de les présenter aux enchères en un seul bloc, après l'adjudication de la cinquième tapisserie, si le lot était couvert par une seule enchère.

Bonne précaution, d'ailleurs ; car les cinq tapisseries, vendues les unes après les autres n'avaient donné que

99,600 francs et furent adjugées en bloc 140,000 francs, après une lutte épique entre MM. Defoër-Bey, Bischoffsheim et Georges Petit à la gracieuse M^{me} Sluys, qui avait poussé tout le temps d'un signe imperceptible, avec le sang-froid d'un vétéran des ventes, sans qu'un muscle de son joli visage vînt trahir la moindre émotion. — Bravo, madame !

J'ai dit que ces tapisseries représentaient des scènes tirées de l'histoire de *Don Quichotte*. Voici ces différents sujets :

1° *Don Quichotte entrant à Barcelone, dance au bal que luy donne Don Antonio.* Cette tapisserie, à la vente Double, en 1881, n'avait valu que 10,400 francs.

2° *La fausse princesse Micromicon vient prier Don Quichotte de la remettre sur le trône.*

3° *Don Quichotte, fait chevalier par l'hoste de l'Hostellerie.*

4° *Entrée de Sancho dans l'île de Barataria.*

5° *Poltronnerie de Sancho à la chasse.*

Ces tapisseries sont, je le répète, fort remarquables et valent bien l'honneur qu'on leur a fait. C'était le grand prix de la vente. Cependant, je leur préfère de beaucoup les douze panneaux des Gobelins qui ont été adjugés seulement 62,500 francs à un homme de goût, M. Boucheron, le riche marchand de diamants.

Ce sont de vrais tableaux, œuvre de Claude Audran, maître de Claude Gillot, qui fut le maître de Watteau et non de Jean Berain, comme l'indique le catalogue. Chacun d'eux comprend trois parties. Le médaillon du centre représente un des douze grands dieux ou déesses de l'Olympe.

Dans un écusson plus petit, placé au sommet, apparaît un des douze signes du Zodiaque. Enfin, dans la

décoration qui occupe le bas du panneau, sont représentés les attributs des dieux, ainsi que les animaux et les fleurs qui leur étaient consacrés.

Ces douze panneaux ont leur histoire. Ils ont appartenu longtemps à miss Howard, qui fut la maîtresse de Napoléon Bonaparte et qui les mit un jour en vente chez Masson, marchand de curiosités à Versailles, lequel en demandait 12,000 francs et ensuite chez Recappé où elles ne trouvèrent pas davantage acquéreur. A ce prix cependant, c'était pour rien. Dans quelles mains tombèrent-elles ensuite ? Je ne saurais vous le dire.

Ces panneaux sont du reste excessivement rares ; rien n'y manque : ni l'harmonie dans la couleur, ni l'élégance dans les sujets, ni l'ordonnance parfaite dans la composition. Le Garde-Meuble n'en a que neuf de ce dessin. On dit qu'ils avaient été découverts en Suisse par un marchand très érudit du nom de Fulgence, qui les avait vendus 30,000 francs à M. de Gunzburg. Ils valaient cela et plus. Je suis étonné seulement que le bel écran du temps de Louis XIV, en bois sculpté, garni d'une belle tapisserie de la Savonnerie, n'ait été vendu que 2,550 francs ; car si les Gobelins sont rares, la Savonnerie est à peu près introuvable — Le sait-on ? Mais voilà, combien d'amateurs ignorent ce qu'était cette Savonnerie !

Que vous dirai-je encore ? Si les chiffres ont leur éloquence, le total de la vente Gunzburg suffirait pour faire l'éloge de cette magnifique collection, — aujourd'hui dispersée aux quatre coins du monde. Que de gens ont dû rêver le soir, en apprenant que, en moins de quatre heures, dans une seule vacation, il était tombé 468,000 francs sous le marteau du commissaire-priseur ! — M^e Chevallier doit être fier. Ce sera l'une de ses victoires.

XIV

Manet et Manebit. — Les gazetiers ne sont pas d'accord. — Manet hué par les uns, acclamé par les autres. — Vente des tableaux, pastels et lithographies du chef de l'école impressionniste. — *La Leçon de musique.* — Faure en Hamlet. — *Un Bar aux Folies-Bergère.* — *Le Skating.* — *La Servante de bock.* — *Nana.* — Cherchez le Louvre ou les Américains! — *Le Balcon.* — *Chez le père Lathuille.* — *La Nymphe surprise.* — *Le Linge.* — *Olympia!* — Manet est-il vengé?

5 février.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Après un mois d'attente à l'École des Beaux-Arts et deux jours d'exposition à l'hôtel Drouot a eu lieu hier la vente des tableaux laissés par ce pauvre Manet, dont la mort, à la suite de terribles souffrances, nous a tous si douloureusement affectés.

L'homme était sympathique, spirituel et travailleur. Le peintre, élève de Couture, avait ses admirateurs enthousiastes et ses antagonistes acharnés. Nul n'a été plus encensé par son cénacle. Personne n'a été plus vilipendé par la critique.

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Telle est la question qui se pose dans le monde artis-

tique et qui ne me paraît pas encore entièrement résolue.

— Purs chefs-d'œuvre! s'écrient ceux-ci. Goya et Velasquez continués! Beaudelaire interprété.

— Croûtes abominables! caricatures dont le ridicule a fait justice, clament les académiciens.

— Manet ressemble à ces aurores mal réveillées, où il reste encore de la nuit, dit M. Paul Mantz dans *le Temps*.

— C'est une honte, affirme Edmond About.

— C'est admirable, riposte Fourcaud.

— *Manebit!* Il restera! conclut, dans un livre récent sur Manet, Edmond Bazire.

— Il est quelqu'un, d'après Théodore Duret.

— Il n'est personne, d'après Gérôme.

— Au Salon de 1872, c'était le seul paysagiste, dit Claretie.

— C'était le prince des chimériques et il se prenait au sérieux, lui répond-on.

Que faire?

Ces appréciations tellement variées de tant de bons esprits si autorisés me troublent et m'embarrassent. Sont-ce les Gémonies? Est-ce décidément le Capitole?

Comme l'âne de Buridan, je suis perplexe. Vais-je brûler? Vais-je adorer?

Décidément, je me donnerai bien de garde de prendre parti dans ce conflit. Mon opinion n'est pas faite. — Je m'abstiendrai.

Mais, pour enlever à ce compte rendu dépourvu d'appréciation personnelle la sécheresse d'une nomenclature, je tâcherai, en ma qualité de collectionneur, de donner en passant au bas de chaque tableau les jugements contradictoires de la critique. Mes lecteurs comprendront ainsi mon embarras et même, je n'en sais rien, mais j'en suis sûr, ils le partageront.

Il est deux heures. Tout le Paris artiste, y compris *l'École des Batignolles*, comme dit dédaigneusement l'Institut, est à l'hôtel Drouot. Tous les amis sont là :

Faure, qui possède de Manet *la Vierge au lapin d'après le Titien*, *le Buveur d'absinthe*, *le Chanteur espagnol* du Salon de 1881, *la Musique aux Tuileries*, *la Chanteuse des rues*, *le Bon bock*, *l'Homme mort*, etc.; Alfred Stevens, *la Posada*; Théodore Duret, *le Malade sauvant*, *le Repos*, *le Port de Bordeaux*; Zola, qui a de lui un beau portrait; Albert Hecht, *les Bulles de savon*, *les Hirondelles*; Guérard, *Portrait de M^{lle} Eva Gonzalès*; Fantin Latour, *une Nature morte*; Caillebotte, *la Partie de croquet*; Ed. Bazire, puis Albert Wolff, Gervex, Ph. Burty, Ferdinand Leenhoff, Eugène et Gustave Manet et bien d'autres encore.

La salle est houleuse. Les apôtres du *plein air* versent des flots d'enthousiasme sur le public.

— Il va se produire un revirement, proclament-ils à haute voix. Comme pour Courbet, l'État va acheter. Son absence fait un trou au Louvre.

Quoi qu'il en soit, pour la mémoire de Manet, l'heure est solennelle. Il ne s'agit plus d'éloges ou d'attaques. Cela coûte peu. Ce n'est plus l'écrivain qui va parler, mais la bourse, et c'est elle qui dit souvent le dernier mot de la réputation des peintres.

La mise en scène est des plus simples. Pour la circonstance, on a réuni les salles 8 et 9 en une seule et grande salle. Les principaux tableaux garnissent les murs. Le bureau est placé au centre. M^{es} Chevalier et Robert Lesueur président. Deux crieurs les assistent, Daire et Broust. M. Durand-Ruel présente les tableaux.

Ce sont d'abord des escarmouches, des combats d'avant-garde. Il ne s'agit que des dessins, et l'on ne veut pas gaspiller inutilement la poudre. Aussi, l'on adjuge

successivement parmi les dessins : à 50 francs, un *Espagnol* qui ressemble terriblement à mon président Emmanuel Gonzalès : je le soupçonne même de l'avoir posé ; une *Odalisque* échoit en partage pour 85 francs à M. Bernstein. Le *Rendez-vous des chats*, composition qui servit à l'affiche des *Chats* de mon vieil ami Champfleury, vaut 200 francs, et la gravure du Polichinelle, que mon confrère Chincholle a payé 15 francs dans le temps, s'élève jusqu'à 265 francs, bien qu'il ne s'y trouve pas au-dessous le distique du fantaisiste étincelant des *Odes funambulesques* :

Féroce et rose avec du feu dans la prunelle,
Effronté, saoul divin, c'est lui Polichinelle.

THÉODORE DE BANVILLE.

Arrivent ensuite les aquarelles.

La copie de *l'Infante*, de Velasquez, vaut 105 francs. *La Posada*, faite chez le peintre Alfred Stevens, 200 fr. *Les Petits cavaliers*, d'après Velasquez, 300 francs, et les deux tableaux de fleurs, *Iris des toits*, l'un 410 et l'autre 180 francs.

Puis la série des pastels : un défilé de Parisiennes gaies et pimpantes qui, d'après Jules Claretie, ont une clarté et une vie singulières.

Le portrait du docteur Matern, un des médecins du prince Napoléon (*une Tête d'homme*, dit le livret), s'enlève à 380 francs. *Une Femme nue*, qui montre l'endroit où le dos change de nom, 550 francs. Puis le modèle Jeanne, placé au bord de la mer qui est vue de perspective, ce qu'on n'avait jamais eu l'audace de faire avant Manet, arrive à 1,500 francs.

Albert Hecht achète successivement *un Profil de femme*, 310 francs ; *la Viennoise*, bien connue dans le monde parisien, 650 francs, et 420 francs *une Petite*

fille, dont les yeux éclatent comme des lanternes de voiture dans l'obscurité.

L'Homme au chapeau rond, qui n'est autre que le plus sympathique des éditeurs, mon ami Georges Charpentier, d'après ce que me dit mon voisin, monte rapidement à 1,050 francs, sur les enchères réitérées de M. Berstein.

Après ce lever de rideau, la grosse pièce commence sans entr'acte, car Chevallier mène rapidement les choses. Il tient le marteau d'une main nerveuse et conduit les enchères d'un train de grande vitesse, avec une voix timbrée, frappant les mots comme le fer sur l'enclume. Johann Strauss, conduisant le galop infernal du bal de l'Opéra, n'avait pas plus de fougue et de maëstria. Les enchères éclatent de tous les côtés comme le bouquet d'un feu d'artifice. C'est vraiment une belle bataille ! J'en ai vu bien d'autres, mais je suis heureux d'avoir assisté à celle-là.

Les commissionnaires apportent *la Leçon de musique*, qui n'est autre que le portrait de Zacharie Astruc, peintre, sculpteur et littérateur. Il pince de la guitare, tandis qu'une femme assise chante avec un cahier de musique sur les genoux.

Ici je m'efface et je laisse parler la critique.

Ceux qui l'ont tourné en dérision veulent bien reconnaître aujourd'hui toute la vaillance de l'incomparable artiste.

RENÉ MAIZEROT.

(Réveil, 12 janvier 1884.)

Adjugé 4,400 francs à M. Durand-Ruel.

Le commissionnaire présente *Argenteuil* ! Le tableau est connu, je ne le photographierai pas. M. Rudolphe Leenhoff, un solide gaillard en canotier, fait face au

public avec une canotière, le tout servi en grandeur naturelle. Jamais Manet n'avait voulu s'en séparer.

Voici ce qu'en avait dit la presse. Je transcris sans commentaire, comme je l'ai promis :

Cette peinture abroge le Manet instructif pour le remplacer par le Manet scientifique.

PAUL MANTZ.

(*Le Temps*, 10 janvier 1884.)

Au fond, une marmelade d'Argenteuil sur un fleuve d'indigo. Le maître passe à l'état d'étudiant de vingtième année.

JEAN ROUSSEAU.

(*Figaro*, 2 mai 1875.)

A partir de cette toile, l'artiste est en possession de sa seconde manière : celle du plein air, celle des atmosphères trépidantes, celle de la lumière ambiante. C'est un chef-d'œuvre.

JULES DE MARTHOLD.

(*Estampe*, 28 janvier 1884.)

Comme document humain, c'est très caractéristique.

P. MANTZ.

Voir la nature, ça coûte si cher !

ED. BAZIRE.

Rien de plus réjouissant que ce canotier et cette canotière. Gris tous deux, s'enlevant prestement sur le petit bleu qui, suivant la tradition, coule à Argenteuil.

BERTHON.

(22 mai 1875.)

M. Manet a fini par avoir raison de ses juges.

GONZAGUE PRIVAT.

(*Événement*, mai 1875.)

Durand-Ruel demande 15,000 francs du tableau, que reprend à 12,500 M. Leenhoff, le beau-frère de Manet.

Vient ensuite *Hamlet*, qui, l'épée à la main, veut venger son père. A ce moment, tous les assistants se retournent vers Faure, dont cette toile est le portrait. Voici ce qu'a dit, du reste, de son auteur, le célèbre baryton lui-même :

Je ne suis pas l'admirateur quand même, exclusif de l'œuvre de Manet. Je l'ai abandonné dans ses exagérations.

(*Événement*, 6 janvier 1884.)

Quant à Cham, il en avait fait, dans le *Charivari*, une caricature avec cette légende :

Hamlet, devenu fou, se fait peindre par M. Manet.

Le même journal avait dit :

Faure chante, et pour Manet qui a cru faire de la bonne peinture, c'est comme s'il chantait.

ZIG-ZAG.

(*Charivari*, 3 mai 1877.)

Durand-Ruel est, à 3,500 francs, l'adjudicataire de ce tableau.

Un *Bar aux Folies-Bergère*. Une liquoriste, coiffée à la chien, entourée de fioles de champagne, avec une glace derrière, où se reflète un monsieur avec lequel elle cause en lui faisant de l'œil.

Dans un coin, on aperçoit Latouche et Méry Laurent, et dans un autre Henri Dupray, le peintre militaire.

Le bleu de la robe et le jaune des oranges, tout cela est voulu et brutal. C'est la dernière manière de Manet. En regardant bien ce tableau, il semble qu'il entrait dans la voie des concessions.

Est-ce un succès ? Est-ce un échec ? Sur la mise à

prix de 10,000 francs, ce tableau, exposé en 1882, se vend 5,850 francs à M. Chabrier, le compositeur.

C'est le plus harmonieux que Manet ait produit.

FOURCAUD.

(*Gaulois*, 4 mai 1882.)

Le Skating. Les deux modèles, Victorine Meurant et Henriette Hauser, au premier plan, avec la silhouette du graveur Henri Guérard, l'ami de Gustave Manet.

Henriette Hauser est une disparue, qui a posé pour la plupart des tableaux de Manet. Tandis que Victorine Meurant était poseuse par métier, M^{lle} Hauser ne l'était que par complaisance. Elle avait débuté, quelques années auparavant, à la Gaité, dans le rôle de la fée Coquette, de *Peau d'Ane*, et avait joué ensuite à Cluny, dans *la Closerie des Genêts*. Depuis lors, elle ne s'est guère montrée que dans les villes d'eaux de l'étranger.

Victorine Meurant est le type de l'ancien modèle qui a réussi à conquérir une situation. Outre Manet, les peintres Stevens, Clairin et Gervex se sont servis d'elle pour plusieurs de leurs tableaux. Elle est rousse de cheveux. Très intelligente, elle aime passionnément la littérature. Elle en ferait au besoin avec un certain talent. Tantôt dans les grands ateliers, tantôt dans les petits théâtres, sa vie fut accidentée et pleine d'imprévu. Aujourd'hui, elle habite Asnières où elle a son atelier; car elle est devenue peintre à force de vivre dans la société des artistes. Elle a même eu l'idée, dit-on, d'établir, chez un tapissier, son voisin, une exposition permanente de ses œuvres.

— 1,670 francs le *Skating*! encore à M. Chabrier.

La *Servante de bock*. C'est la moitié d'un tableau qui s'appelait *la Brasserie de Reischshoffen*. On y voyait

l'ami Guérard et Ellen Andrée. Cette dernière moitié est à Marseille. L'un de mes amis en a dit :

Le talent hardi, puissant et chercheur de Manet s'y manifeste tout entier. Devant ces toiles où la vie rayonne et que la lumière emplît de ses vibrantes clartés, il se peut qu'on discute encore, mais je défie qu'on passe ou qu'on rie. Messieurs de l'Académie, vous pouvez continuer, s'il vous plaît, à dauber en famille sur l'auteur de l'*Homme mort* et de *Olympia*, c'est peine perdue ; à votre nez, à votre barbe, Manet vient d'entrer dans la postérité.

GASTON GOESTCHY.

(*Clairon* du 6 janvier.)

Achetée par Durand-Ruel à 2,500 francs. — Pour qui ?

Nana à sa toilette, en corset bleu, en jupon court, se maquillant devant une psyché, tandis que le comte Muffat la contemple. Peint en 1876, avant le roman de Zola. Henriette Hauser, qui a posé dans *le Skating*, a encore servi de modèle. Refusé au salon et exposé chez Giroux.

C'est toute une merveille d'élégance effrontée.

ED. BAZIRE.

Achetée par le docteur Robin, l'histologiste, pour 3,000 francs.

Et la vente va ainsi avec ses enthousiastes, qu'entraîne la verve persuasive du commissaire-priseur. J'ai peine à suivre, sur mon catalogue, les tableaux qui défilent devant moi : l'esquisse du *Balcon*, prise à 580 francs par le peintre Sargent ; *le Bal de l'Opéra*, à 380 francs, par Albert Hecht ; *la Jeune fille à la Pèlerine*, par le paysagiste Grandsire ; *le Portrait d'enfant*, à 350 francs, par M. Révillon ; une *Tête de Femme*, par M. de Jouy, et l'esquisse de cette *Femme en rose*,

achetée par Faure, et qui faisait dire à Théophile Gautier :

— Cette tête est flattée en laid...

(*Moniteur* du 11 mars 1868.)

Et à Pierre Véron :

Le talent de M. Manet est prodigieux. Figurez-vous que son modèle était ravissant.

Puis l'esquisse du *Combat de taureaux* acheté 450 francs encore par M. Hecht, à qui je signale cette appréciation du nouvel académicien de la semaine dernière :

Un torero en bois tué par un rat.

EDMOND ABOUT.

Mais j'allais oublier de mentionner l'achat de mon confrère Henri d'Ideville, un *Intérieur*, 210 francs; celui du peintre Roll, la *Chanteuse de café-concert*, faite dans la manière de Ghys, 500 francs; l'*Étude de courses*, prise à 200 francs par l'impressionniste Caillebotte; *Deux douzaines d'huîtres*, que M. Michel Lévy s'est payées pour 305 francs; *les Pêches* savoureuses que Faure a prises à 780 francs et *l'Évasion* de Rochefort et d'Olivier Pain à l'île de Nouméa, adjudgées, au milieu d'une profonde sensation, à l'ami sincère et dévoué de Manet, M. Albert Hecht, déjà nommé, pour 650 francs.

Je m'en tiendrai là pour cette première journée, dont le total, pour 80 numéros, s'élève à 72,000 francs.

— Manet est vengé, disent ses amis en se retirant.

DEUXIÈME JOURNÉE

Manet est vengé ! Par qui ? Par ses amis. C'est quelque chose assurément ; mais ce n'est pas assez.

Certes, les amis du peintre, le comité de son exposition des Beaux-Arts, tout le clan du *plein air* enfin a donné hier avec un ensemble admirable. C'était plaisir de voir MM. Hecht, Faure, Caillebotte, de Belliot, Leenhoff, Chabrier, Henri Guérard, Antonin Proust, Théodore Duret souffler à pleins poumons sur le feu des enchères. Ils sentaient, ils savaient que ces deux journées étaient décisives pour la mémoire, pour la réputation de Manet, et que sa défaite, s'il sortait battu de l'hôtel Drouot, retomberait en partie sur eux.

Ils ont donc chauffé la vente, acheté beaucoup et fait acheter. Je ne saurais les blâmer : ils étaient dans leur rôle.

Mais les Américains que l'on attendait n'ont point paru.

Mais les propriétaires des grandes galeries auxquels on avait fait un chaleureux appel se sont tenus sur une prudente réserve.

Mais les musées où, suivant les expressions de M. Duret : « Manet avait forcément sa place marquée à cause de sa note spéciale en peinture, » les musées ont été sourds ou aveugles, comme vous voudrez.

Et le Louvre, qui consacre les renommées et qui, pour les peintres, est comme le temple de la Gloire, le Louvre, qui avait acheté à la vente Courbet, n'a pas donné signe de vie.

Est-ce partie remise ? M. Antonin Proust n'avait-il pas converti le ministère des beaux-arts, où il a pourtant encore ses grandes et petites entrées ?

Les Américains arriveront-ils aujourd'hui ? ou sur le chiffre brillant de la première vacation, donneront-ils des ordres ?

Les collectionneurs ont-ils voulu tâter le pouls du public avant de s'engager de leur bourse et de leur personne ?

Autant de points d'interrogation qui se dressent devant moi à l'ouverture de la seconde vacation.

Manet a gagné la première manche avec l'argent de ses fidèles. C'est bien. Mais nous voudrions pour lui, pour ses amis, pour son école, qu'il gagnât la seconde avec l'argent des Américains, des collectionneurs et des musées.

Il est deux heures : *Alea jacta est !*

M^e Robert Le Sueur a remplacé M^e Chevallier au bureau. M. Durand-Ruel est à son poste, mais M. Georges Petit ne paraît pas.

Quelle cohue ! On se presse, on s'étouffe dans le magasin, dans les couloirs, à toutes les portes. Les privilégiés ont pu, par un escalier dérobé, arriver les premiers dans la salle et prendre d'assaut les chaises réservées ou les banquettes des premiers rangs. On commence par mettre au pillage ce qui reste de catalogues.

J'aperçois dans la salle M. et M^{me} Faure, M^{lle} Jeanne Gonzalès, la princesse Troubetskoï, MM. Eugène et Gustave Manet, M^{me} Dinah Félix, l'ingénieur A. de la Narde, le peintre Alfred Stevens, Marie Colombier dont on doit vendre le portrait, Edmond Bazire qui a écrit des pages émues et savantes sur le peintre.

D'abord, des dessins, des lithographies et des eaux-fortes :

Le portrait de *J. Bosch*, en Espagnol, une guitare à la main, ayant servi à illustrer la première page de la romance : *Plaintes moresques*, se vend 120 francs ; le portrait de *Vigneaux*, 30 francs ; celui de *Bazaine*, croqué d'après nature à Versailles lors de son procès,

32 francs. La lithographie du grand tableau de l'exécution de l'empereur Maximilien fait 55 francs. Le compositeur Chabrier, qui a écrit l'*Étoile*, achète à 70 francs la lithographie des *Courses*.

Parmi les pastels, *la Petite fille se coiffant* est prise à 480 francs par Durand-Ruel; *une Parisienne* pas bien belle, avec une robe et des yeux verts, 450 francs, par l'expert Lasquin. *Une femme lisant*, 225 francs, par M^{me} Dinah Félix. Une *Tête de femme*, 100 francs, par M. Koenigswarter. Une *Tête d'homme*, 150 francs, par M. Delalain.

Il faut le constater, les acheteurs paraissent plus froids. M^e Robert Le Sueur, qui ne possède pas l'entrain de son collègue Chevallier, a quelque peine à les galvaniser jusqu'au moment où l'on arrive aux grands tableaux, attendant leur sort, accrochés dans la salle.

D'un vert intense, *le Balcon*, qui met en scène, ce que l'on sait peu, M. Guillemet, le paysagiste, M^{lle} Morisot et M^{lle} Clauss, violoniste, morte depuis, est poussé vigoureusement par le peintre impressionniste Caillebotte, à qui il est adjugé pour 3,000 francs.

Examinons les opinions de chacun :

Les hommes du métier me disent qu'il y a en lui l'étoffe d'un peintre... en bâtiment, ai-je envie de répliquer après avoir admiré les persiennes vertes de son balcon.

DE PONTMARTIN.

(*Univers*, 5 juin 1869.)

La femme accoudée a de la distinction. Chaque fois que je passe devant le balcon aux barreaux verts, mon front se déride et je deviens hilare.

LOUIS LEROY.

(*Charivari*, 1869.)

Le balcon, de ce vert que désirait Rousseau pour les contre-vents de sa maisonnette rêvée, nous montre dans une pénombre blenâtre deux jeunes filles; l'une assise, l'autre debout qui met ses gants. En arrière se tient un monsieur dans une demi-teinte, qui baigne le modèle et le fait ressembler à une découpe. L'exposition de M. Manet est relativement sage et ne fera pas scandale. S'il voulait s'en donner la peine, il pourrait devenir un bon peintre; il en a le tempérament.

TH. GAUTIER.

(*Illustration*, 15 mai 1869.)

M. Manet a trouvé des tons de chairs extrêmement délicats, et, s'il n'a pas réussi le problème de faire un tableau joyeux et piquant, il faut lui savoir gré de l'avoir posé. Son tableau a presque autant d'intérêt qu'une nature morte.

Où est la peinture, où sont les peintres, où est l'art, où sont les tableaux?

TONY RÉVILLON.

(*Petite Presse*, 4 mai 1869.)

Dans les persiennes vertes du balcon, M. Manet s'abaisse jusqu'à faire concurrence aux peintres en bâtiments. M. Manet croit faire des tableaux; en réalité, il ne peint que des ébauches. Certes, j'aime la couleur et je reconnais volontiers que M. Manet a le ton juste, souvent même agréable. J'ajouterai que quand il aura appris l'art des nuances, des demi-teintes, de tous ces secrets subtils qui font tourner les objets et répandent dans une toile l'espace en même temps que la lumière, il approchera le mieux doué d'entre les coloristes.

CASTAGNARY.

(*Siècle*, 11 juin 1869.)

M. Théodore Duret, l'auteur de la préface du Catalogue, achète 5,000 francs, *Chez le père Lathuille*, que l'expert avait estimé 8,000 francs. Ce tableau, de 1880, est trop connu pour que je le décrive. On a dit de lui qu'il était composé avec « des bleus inquiétants. » Aurons-nous le bleu Manet, comme on a dit le rose Pompadour?

Je me bornerai à citer quelques appréciations de la critique à son sujet :

Et ce monsieur, où a-t-il pris ses cheveux ? jusqu'à présent, on connaissait les cheveux noirs, mais des cheveux bleus ? Cette espèce capillaire n'avait pas encore attiré l'attention. Les coiffeurs qui ne doutent de rien vont se mettre, dit-on, à exploiter la riche invention de M. Manet.

DANIEL BERNARD.

(*Univers illustré.*)

Indiquez-moi le côté saillant de ce tableau que l'artiste avait soin d'accompagner de cette mention : *En plein air.*

ED. ABOUT.

(*Le Temps.*)

N° 2451. — *Chez le père Lathuile*, par Manet.

Tout est bleu, ventrebleu ! sacrebleu ! dans ce lieu.
Le jardin, les garçons, le gommeux, la cocotte,
O peintre du *Bon bock* ! cette couleur dénote
Que ton talent, hélas ! tend à passer au bleu !

(*Tintamarre*, mai 1880.)

La Nymphe surprise, ou *Bethsabé au bain*, comme on voudra, spécimen de la première manière de Manet, passe entre les mains de M. Lemeilleur pour 1,250 francs, soit 1,750 francs de moins que le prix demandé.

A partir de ce moment, la famille fait la contre-partie de toutes les enchères, soit pour soutenir les prix, soit pour se partager quelques souvenirs.

Le Linge (refusé aux Salons de 1875 et de 1876), où Alice Legouvé remplit le rôle de blanchisseuse.

Une toile puissamment individuelle.

ZOLA.

Préface du catalogue de l'Exposition aux Beaux-Arts.

Je ne le croyais pas si grand !

GEORGES SCHWOB.

(*Phare de la Loire.*)

Brosse vaillante et couleur gaie.

TH. GAUTIER.

Ce tableau se vend 8,000 francs. M. Duret l'achète pour M^{me} Eugène Manet, et M. Leenhoff se fait adjuger à 1,300 francs *la Dame aux éventails. L'Automne*, posée par Méry Laurent, est acquis par M. Jacob pour la famille.

Enfin *Olympia* paraît ! Ce sont des fusées de rire et des cris d'admiration. La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas. Il n'en est pas de même de cette jeune Olympia.

Sur un fond de tenture verte et sur un lit recouvert d'un cachemire blanc est étendue une jeune fille d'une blafarde nudité, ayant pour toute toilette une rose dans les cheveux, voilant d'une main crispée l'endroit que cache la Vénus de Milo. Arrive une négresse en robe rose portant un bouquet dans une feuille de papier blanc. — Sur le lit, faisant le gros dos et dressant la queue en l'air, un chat noir essuie ses pattes sales.

Quand, lasse de songer, Olympia s'éveille,
Le printemps entre au bras du doux messenger noir,
C'est l'esclave, à la nuit amoureuse pareille,
Qui vient fleurir le jour délicieux à voir.

Qui n'a pas lu ces vers, mis au bas du titre, dans le livret du Salon ?

C'est Victorine, le modèle ordinaire de Manet qui a posé.

Beaudelaire avait dit à l'impressionniste :

— Exposez ce tableau. Il vaut la Vénus du Titien.

Au Salon, les ennemis de Manet crachaient sur cette toile : on essaya même de la crever. Avant la vente, M. Gonse, directeur de *la Gazette des Beaux-Arts*, en avait offert, dit-on, pour un ami, dix mille francs.

182 L'HOTEL DROUOT ET LA CURIOSITÉ EN 1883-1884.

Devant cette *Olympia* faisandée, le public se presse comme à la Morgue.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(*La Presse* du 28 mai 1865.)

La Vénus au chat noir.

JULES CLARETIE.

Cette exquise *Olympia* !

ZOLA.

A travers le parti pris, on discerne des morceaux qui ne demandent pas mieux que d'être bons.

TH. GAUTIER.

(*Le Monde illustré*, 6 mai 1865.)

Les ombres s'indiquent par des raies de cirage plus ou moins larges. Le chat laisse l'impression de ses pattes crottées sur le lit. Il n'y a, dans ce tableau, que la volonté d'attirer le regard à tout prix.

TH. GAUTIER.

(*Moniteur universel*, 24 juin 1865.)

Ce n'est pas à M. Manet qu'on reprochera d'idéaliser ses vierges folles quand il peint des vierges sales.

JULES CLARETIE.

(Juin 1865.)

Cette toile est véritablement la chair et le sang du peintre. Le destin a marqué sa place au Louvre.

ÉM. ZOLA.

Tous les hommes devraient se faire chartreux si les femmes ressemblaient toutes à *Olympia*.

LEGOUVÉ.

Dans les plus déplorables ouvrages de M. Manet, on découvre des facultés qui manquent à plus d'un académicien.

ED. ABOUT.

(*Petit Journal*, 27 juin 1865.)

Mon voisin de droite se penche vers moi :

— Est-ce que vous aimez les facéties de M. Manet ?
me dit-il.

Je me retourne de l'autre côté pour ne pas répondre.

Mon autre voisin, lui, est un enthousiaste :

— Moi, j'aime la peinture claire, me glisse-t-il dans l'oreille. Je déteste le bitume et le noir de chaudron.

A ce moment, le marteau de M^e Robert Le Sueur tombait sur le prix de 10,000 francs. Olympia est désormais à M. Leenhoff, le beau-frère de Manet !

Conclusion : sortira-t-il quelque résultat de cette vente pour les naturalistes, impressionnistes et intentionnistes ?

Le Louvre n'a rien acheté. A-t-il eu tort ? C'est à vous de répondre. Vous le savez, je m'abstiens.

XV

Les porcelaines de Sèvres vendues par M^{me} de Pompadour. — Le service des Rohan. — Belles pièces et grands amateurs. — Les jardinières et les vases du marquis d'Osmond. — Champfleury trouve le pavage de Lintot. — Nantes achète les préhistoriques de Seidler. — Mort du doyen des experts : l'éditeur Vignères. — Chez Georges Charpentier. — La Chronique *parlée*. — Incident des serments. — Les tableaux de M. Mégard. — Une tragédie chez Agar. — Heureuse trouvaille du baron Pichon. — Le ciboire de Jean Fernandez Velasco. — *Rendez la coupe*.

26 février.

Maître Escribe, pour se reposer des vacations Bor-niche, fera le 9 février l'une des ventes les plus intéressantes de l'année : celle des porcelaines de Sèvres du jeune marquis d'Osmond.

C'était la collection favorite de M^{me} de Pompadour qui, chaque année, exposait les produits de Sèvres dans le palais de Versailles. Alors, souriante et charmeuse, elle allait de l'un à l'autre pour les faire acheter à ses adorateurs et aux courtisans du roi. Elle savait les persuader tous, si bien que celui-ci prenait à 25 livres un vase à fleurs, celui-là à 50 un pot à oille, et cet autre des tasses à café valant deux louis. Les tablettes se vidaient promptement et la recette était toujours très considérable.

Que les temps sont changés et les prix aussi ! N'achète

plus aujourd'hui de la pâte tendre qui veut. C'est la collection des millionnaires, surtout des amateurs d'outre-Manche. Le roi George IV en était fou. La reine Victoria a continué la tradition, et son palais de Windsor contient des merveilles en ce genre. Toute l'aristocratie anglaise en raffole. Lord Dudley, par l'entremise de M. Rutter, se paya le service des Rohan fond bleu turquoise à la vente du prince Demidoff en 1870, et bien que le service, primitivement de 360 pièces, fût incomplet, les 172 pièces qui en restaient lui furent adjugées pour la bagatelle de deux cent cinquante mille francs.

La collection de Charles Mills est bien connue ; ainsi que les vases du marquis de Montcalm, achetés par lord Hertford et aujourd'hui entre les mains de sir Richard Wallace, qui en a fait les honneurs à la petite colonie française venue à Londres en 1882 pour la vente Hamilton. Je me rappelle qu'il nous montra alors, à notre grande stupéfaction, jusqu'aux casseroles de Sèvres ayant servi à la laiterie de Trianon.

Tous les Rothschild de Londres, M^{lle} Alice, MM. Alfred et Ferdinand de Rothschild, recherchent avec passion chez les grands marchands de Bond-Street, comme Wertheimer et Durlacher, ce qui peut rester encore des précieux débris de la splendeur passée de notre manufacture royale.

En France, quand j'aurai cité la vicomtesse de Courval, le comte Nessim de Camondo et M^{lle} Grandjean, qui tient de famille des pièces merveilleuses, il faudra que j'arrive encore et tout de suite, comme en tout, à la famille Rothschild pour rendre ma nomenclature complète : M^{me} la douairière James, M^{me} Nathaniel, M^{me} Salomon, MM. Adolphe, Gustave et Edmond, et surtout le baron Alphonse qui possède deux vases d'une forme

étonnante surmontés d'une couronne royale — c'est je crois, la plus belle porcelaine connue.

Et après ?

Après ! Quel est celui qui pourrait, parmi nous, pour le simple plaisir des yeux, mettre cent mille francs dans une coupe, une jardinière ou une paire de vases qu'un choc maladroit peut anéantir en un clin d'œil ?

Que ces prix ne vous étonnent pas ! Les sèvres de la bonne époque, c'est-à-dire du temps de la Pompadour (1757 à 1764), avec leurs encadrements de rinceaux de rocaïlle d'or mat et bruni, leurs gracieux enroulements à rehauts d'or, leurs délicieux fonds rose ou bleu céleste avec oiseaux et chiffres, sont des bijoux d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares.

La plupart furent, en effet, dispersés à l'époque de la Révolution, et de toutes les porcelaines de Marie-Antoinette et de M^{me} Du Barry, quelques-unes seulement restèrent en France.

Voulez-vous des prix qui vous donnent la cote du sèvres depuis plus de trente ans ?

En 1851, à la vente de lord Prembroke, trois vases ovoïdes, bleu de roi, représentant des ports de mer, furent acquis par M. Lyne Stephens au prix de 28,800 francs.

A la vente de San-Donato, en 1870, un vase émaillé vert pomme, offrant le profil de Louis XV en relief, fut payé 40,000 francs — et la pièce était restaurée.

Les deux vases dits de Fontenoy, de la collection L. Double, achetés 50,000 francs à M. Recappé, furent retirés par la famille à 170,000 francs.

A la vente du prince Demidoff, en 1880, un grand vase semblable à une urne, dessin de Morin, fut vendu 31,000 francs ; trois jardinières, forme dite commodes, par le même, 44,500 francs, et une autre garniture

semblable mais plus grande, dessin de Dodin, atteint 94,500 francs.

N'est-ce pas assez concluant ?

Si j'en juge par les gens de qualité qui sont venus hier et avant-hier visiter l'exposition, les porcelaines du marquis d'Osmond seront vivement disputées.

Je l'ai dit et je le répète, c'est un événement considérable dans la curiosité. Il y a, entre autres, une garniture de trois jardinières qui, selon moi, valent les plus beaux vases de Sèvres.

Quelle légèreté ! Quelle grâce ! Quelle harmonie dans le dessin et les couleurs ! La jardinière du milieu, en forme d'éventail, est d'une richesse, d'une pureté de style incomparable. Elle est marquée d'un E, indiquant la date de 1757 et décorée par Grison, qui avait comme signe distinctif un X. Le décor représente de larges palmes fond rose Pompadour — et non Du Barry, comme dit le catalogueur — encadrées de rinceaux et de rocailles d'or mat et bruni. Qu'il est charmant, ce fond rose que venait de trouver l'artiste Yhrouet, ce qui lui avait valu 150 livres de gratification de la part de la manufacture !

La bordure est composée de gracieux enroulements d'où s'échappent des branches de fleurs. Le socle, reproduisant exactement les contours de la jardinière, est décoré de fleurs faisant songer par leur éclat et leur fraîcheur à celles que fabrique artificiellement M. Patay, le maître fleuriste de Paris.

Quant aux deux jardinières de côté, portant le K de 1762, je ne sais pas de décor plus doux à l'œil, plus riche et en même temps d'un goût plus pur. Figurez-vous des feuilles d'acanthé très développées, des palmes fond bleu de roi, rehaussé d'or ; le tout agrémenté de guirlandes de fleurs, se détachant sur fond blanc. Cette

pièce exquise est signée des trois points du peintre Tandart.

Elles sont bien remarquables aussi ces urnes Louis XV, à décor vert céladon, ornées d'anses à jour avec des médaillons sur la panse, d'après les compositions de Boucher ! Plus décoratives assurément que les jardinières, elles se vendront beaucoup plus cher ; mais je n'en garde pas moins mes préférences.

Que dire maintenant d'un autre vase Louis XV de même couleur, avec des médaillons d'après Berghem et surtout d'une paire de vases de l'époque Louis XVI ?

Ces derniers sont tout bonnement étourdissants. Les guirlandes de roses qui décorent le couvercle sont tellement fines qu'un instant je les ai prises pour du bronze finement ciselé par Gouthières.

Ces vases appartiennent depuis fort longtemps à la famille d'Osmond. On les retrouve dans les inventaires de 1787, 1789 et 1872, dans l'inventaire, après décès, de la comtesse de Boigne fait par M^e Escribe. Il ne les estima pas alors, j'en suis sûr, le prix qu'il va les vendre aujourd'hui. Ce sont probablement des cadeaux de roi ; car le marquis d'Osmond descend par les femmes du grand Condé et fut pendant quelque temps le propriétaire du château de Pontchartrain où régna La Vallière.

Les petites causes ont de grands effets.

Un jour, un gamin lança dans la fenêtre du cabinet du marquis d'Osmond une pierre qui alla briser la vitrine où tous ces beaux sèvres reposaient sur des tablettes.

— Vous l'avez échappé belle, lui dit M. Bloche qui se trouvait là par hasard. C'est un vrai trésor que vous possédez. Un peu plus, il était anéanti. Voulez-vous qu'en ma qualité d'expert, je vous donne mon estimation ? Cela vous amusera.

Il y en avait pour une somme énorme.

Le marquis d'Osmond avait ignoré jusque-là la valeur considérable de ses porcelaines. Il écouta Bloche et resta rêveur. C'est un intrépide voyageur et un amateur de grandes chasses. Le boulevard le fatigue vite, et il n'hésite pas à faire de longues absences pour satisfaire sa passion cynégétique. J'ai vu chez lui, comme dessous de lampes, deux énormes sabots d'éléphants qu'il tua dans l'Inde. Il est allé dans le Caucase, en Perse même, et il s'apprête à faire ses malles à destination du Canada.

Laisser derrière soi des choses aussi importantes, c'est manquer de prudence dans les temps troublés que nous pouvons traverser. Aussi s'est-il décidé, séance tenante, à vendre, et il a chargé Arthur Bloche de continuer son rôle d'expert et de rédiger le catalogue.

Bonne chance au voyageur et bonne chance auparavant au propriétaire des sèvres ! Malheureusement, ces belles pièces vont sans doute nous être enlevées. On ne sait jamais jusqu'où peut aller le caprice des riches amateurs anglais. Plus d'un a fait le voyage de Paris rien que pour acheter une tasse à café au chiffre de la Du Barry (1).

(1) La vente de M. le marquis d'Osmond a produit la somme totale de 415,130 francs.

Une paire de très beaux vases en ancienne porcelaine de Sèvres, pâte tendre. Époque Louis XV, 86,100 francs, à M. Clavel de Aylon, pour le baron de Rothschild.

Très beau vase en ancienne porcelaine de Sèvres, pâte tendre. Époque Louis XV, 51,100 francs, à M. Secretan.

Paire de très beaux vases en ancienne porcelaine de Sèvres, pâte tendre. Époque Louis XVI, 65,000 francs, à M. Sichel.

Très belle jardinière en ancienne porcelaine de Sèvres, pâte tendre, forme dite éventail. Époque Louis XV, date de 1757. Décorée par Grison, 59,100 francs, à M^{me} Clavel de Aylon.

Deux belles jardinières en ancienne porcelaine de Sèvres, pâte tendre, de forme dite éventail. Époque Louis XV, date de 1762. Décor de Tandart, 16,100 francs, à M^{me} de Courval.

Assurément, les collectionneurs ne perdront pas leur temps en allant faire une visite aux galeries du musée de Sèvres où vient d'être installé, par les soins de l'administration, le pavage de Lintot en vieille faïence de Rouen acquis dernièrement par M. Champfleury. A la suite de négociations, trop longues à raconter, faites par M. Gustave Gouellain, celui-ci a été d'abord le premier propriétaire, puis ensuite a fait à l'État, avec un patriotisme qui l'honore, une rétrocession pure et simple.

Ce panneau décoratif, qui ornait le manoir de Lintot, situé près de Bolbec, ancienne demeure seigneuriale des Le Boulenger et des Lecocq de Villeray, célèbres faïenciers du XVIII^e siècle, représente l'un des plus beaux spécimens connus de l'art céramique rouennais. La valeur de ce carrelage est d'autant plus grande que sa conservation est parfaite. Les tons de cette mosaïque sont d'une fraîcheur incomparable et d'une remarquable harmonie. Le dessin, d'une grande pureté, est très simple; la rosace du milieu ressort très bien des ornements de feuillage qui l'entourent. L'ensemble, très gracieux, offre un coup d'œil charmant. Un pareil pavage de 26 mètres de superficie, intact et aussi bien conservé, peut passer pour une véritable rareté.

Il ne sera pas déplacé de rappeler ici que c'est M. l'abbé Sommenil qui découvrit, en 1864, ce véritable trésor absolument oublié et inapprécié de ceux qui le

Très beau meuble à hauteur d'appui en marqueterie de cuivre, d'étain et de bois sur fond d'écaille de l'Inde richement orné de bronzes finement dorés et ciselés du temps de Louis XVI. Travail de Boule, 45,00 francs, à M. le duc de Northumberland.

Buste en bronze fondu creux, représentant Henri IV en grand costume de cour, portant les ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, XVI^e siècle. Grandeur naturelle. Socle en marbre vert, 15,000 francs.

Paire de très grands vases en ancienne porcelaine de Chine, richement décorés de cortèges traversant des paysages. Ces vases sont montés en bronze doré et ornés d'anses à volutes et têtes de bœufs simplement rivés à la gorge et épargnant la porcelaine, 6,100 francs.

connaissaient. Depuis cette heureuse trouvaille, la commission des antiquités de la Seine-Inférieure reçut de nombreuses notes relatives au pavage de Lintot, qui émanaient de personnes aussi distinguées que MM. Pottier, Brianchon, Gouellain. Depuis vingt ans, beaucoup d'amateurs et de savants sont allés examiner ce tapis de faïence, et tous les visiteurs s'accordaient à reconnaître sa beauté. Heureusement que personne n'avait songé jusqu'ici à s'en rendre acquéreur.

Aujourd'hui, grâce à l'acquisition par l'État du pavage de Lintot, la conservation du chef-d'œuvre de Poterat est à jamais assurée. Du moins, ne passera-t-il pas, comme beaucoup d'autres productions de l'art français, dans les galeries étrangères. En cette circonstance, le très érudit conservateur du musée de Sèvres, M. Champfleury, a montré une fois de plus la perfection de son goût et l'excellence de son choix. Le monde des collectionneurs doit lui en savoir gré.

Il ne nous reste plus qu'à émettre le vœu de voir bientôt, non au Louvre, mais dans les galeries de Sèvres, à côté de ce pavage de faïence, les bustes des *Quatre Saisons*, de la vente Hamilton, ces figures uniques en leur genre, une autre merveille de la faïencerie rouennaise.

Il est très probable que les deux fameuses sphères qui font l'ornement du musée céramique de Rouen ont été fabriquées à la même époque et dans le même atelier que le panneau, dans le but d'orner, chez un grand seigneur du temps, une résidence princière où la richesse et le luxe s'épandaient à profusion.

Profitons de cette occasion pour placer ici leur histoire. Elles décoraient le somptueux hôtel de M. Bonnier de La Mosson, qui était situé rue Saint-Dominique, à côté de l'hôtel Molé (ministère de l'agriculture et du commerce). Il avait coûté 300,000 livres en 1726.

M. Bonnier de La Mosson avait été receveur général des états du Languedoc. A sa vente, après sa mort, en 1744, les deux globes furent adjugés à un M. Laroche pour la modique somme de 97 livres. C'est à peu près le prix d'une assiette à la corne de nos jours. Ces deux superbes pièces, avant d'orner la bibliothèque du célèbre financier, se trouvaient au château royal de Choisy.

Quant au pavage de Lintot, il est remarquablement beau; Sèvres n'est pas loin de Paris. Que d'amateurs, stimulés par le désir de juger cette précieuse découverte, vont faire ce voyage de quelques heures!

Comme nous le disions plus haut, ils ne regretteront pas leur journée.

Me voici bientôt passé à l'état de grand prophète dans la curiosité. Ma religion va cruellement en souffrir, car je ne me sens nullement les qualités voulues pour cette importante situation et je ne crois pas beaucoup à mon infaillibilité. Enfin, si cela me permet de rendre quelques services, ma modestie devra s'en consoler.

Dernièrement, on a bien voulu m'appeler encore à la rescousse. La ville de Nantes hésitait à acheter le musée Seidler. Il s'agissait de la décider et de retenir dans la ville cette collection. Le directeur du Musée archéologique, M. Pitre de Lisle, un érudit, auteur de remarquables travaux, m'avait écrit :

« Vous pouvez sauver la situation par une déclaration très nette sur la valeur et l'intérêt considérable de cette collection. »

Je pris ma meilleure plume de Blanzv-Poore; je la trempai dans la *Perle des encres* d'Herbin, et j'écrivis en toute hâte à M. Georges Schowb, rédacteur en chef du *Phare de la Loire* :

Paris, 22 février 1884.

Monsieur le directeur,

On m'écrit pour me prier de donner mon appréciation sur la collection Seidler et sur l'opportunité de son acquisition par la ville de Nantes.

Mon sympathique correspondant, archéologue érudit et écrivain distingué, ajoute que mon opinion ne peut manquer d'avoir quelque poids auprès de mes anciens collègues du conseil municipal.

Ne pas répondre à cet appel serait renier tout mon passé, et je ne me croirais plus autorisé à tenir désormais une plume et à écrire une ligne sur les questions d'art et d'archéologie si, dans la circonstance, je refusais mon concours pour faire réussir une pareille entreprise.

Cette tâche m'est facile, du reste. Je connais de longue date la collection dont il s'agit, et le collectionneur qui l'a formée à l'aide de soins persévérants, d'études consciencieuses et de sacrifices considérables de temps et d'argent.

La collection Seidler, qu'on a pu voir jadis, à Nantes, au foyer de la Renaissance, et qui a quelque peu fait parler d'elle à l'exposition du Trocadéro en 1878, est la contre-partie de la collection léguée à la ville par M. Parenteau. C'est un véritable musée préhistorique bien vrai, bien trié, qui viendrait à propos combler une grande lacune au musée de l'Oratoire pour les périodes antérieures à la conquête des Gaules par les Romains.

Elle comprend plus de quatorze cents pièces de l'âge de pierre, de l'âge de bronze, de l'âge de fer. Il y a dans cette réunion des spécimens uniques : des haches en diorite venant des dolmens bretons, des bronzes du lac de Grand-Lieu, des couteaux polis, des grattoirs en silex de Saint-Acheul, des moules en bronze, une merveilleuse série de flèches, des outils, des amulettes en jade de ces peuplades sauvages de l'Océanie qui n'ont pas d'histoire et qui combattent avec des armes fabriquées d'instinct.

M. Seidler a droit de cité à Nantes. Il l'a habitée depuis longtemps et il l'aime certainement plus que la ville d'Angleterre où il est né et où il a passé sa jeunesse.

N'allez pas croire qu'un fol entêtement d'amateur l'ait guidé dans ses recherches et qu'il se soit agi pour lui de satisfaire un goût bizarre. Lorsque, pour se délasser des travaux ardu des affaires, ce collectionneur ramassait toutes ces choses curieuses que le temps en s'enfuyant dépose sur la rive, il désirait approfondir cette époque nébuleuse des préludes de la civilisation. S'il a apporté à sa passion favorite une application qui ne s'est jamais

démontie, c'est qu'il tenait à arracher leurs secrets à ces débris recueillis dans tous les coins, dans les ronces, dans les ruines, à Pornic, dans le Bocage, chez les marchands de Copenhague, de Londres, de Paris, de tous les côtés enfin ! Il voulait accélérer cette grande découverte, à savoir que l'humanité a commencé partout par un état sauvage primitif et que les premiers objets fabriqués par l'homme sont toujours les mêmes à des milliers de lieues de distance.

Aujourd'hui, M. Seidler est un savant aimé et considéré et, si nul n'est prophète en son pays, il n'en est pas de même pour lui à l'étranger. Connue de toute l'Europe intelligente, il se retrouve partout au musée de Saint-Germain et M. Gabriel de Mortillet, à qui j'en parlais dernièrement, faisait le plus grand cas de cet érudit.

A ce compte-là il faut saluer, quand on les rencontre, des hommes comme M. Seidler qui ont rendu de véritables services, détruit bien des légendes, fait de l'histoire en exemples, en modèles, en preuves à l'appui et affirmé l'antiquité de l'homme bien avant les temps bibliques.

10,000 francs ! m'a-t-on dit cette collection Seidler ! Mais c'est presque une donation, car elle a coûté beaucoup plus, sans compter le temps consacré à la former, à la classer et à la ranger dans des vitrines.

10,000 francs seulement ! Nos édiles auraient tort de laisser échapper une semblable occasion, mais ils ne le feront pas. Ils ont délégué déjà, pour étudier la question, une commission où je compte deux amis de vieille date, MM. Dugast-Matiffeux et Normand, ils ont choisi en outre un homme distingué, M. de La Laurencie.

Tous les trois sauront mieux que moi, j'en suis sûr, trouver d'excellents arguments pour les besoins de la cause.

Tout est prêt, du reste, me dit-on. L'administration a inscrit la somme à son budget. Il ne reste plus pour rendre l'acquisition définitive, que la consécration du vote.

Le conseil municipal a des devoirs à remplir. Il a développé l'instruction, ouvert des écoles, fondé des bibliothèques : c'est bien, mais ce n'est pas tout. Il doit faire pénétrer l'instruction dans les masses. Des besoins moraux se développent au fur et à mesure que l'intelligence grandit. Il faut que les travailleurs d'élite qui vont surgir puissent agrandir le champ de leurs connaissances.

10,000 francs ! Des républicains les refuseraient pour acquérir ces matériaux indispensables à l'histoire primitive et naturelle

de la vieille Armorique ? Ils laisseraient ces curieux spécimens s'en aller en Angleterre, en Allemagne, peut-être, car Berlin est là qui guette, achetant tout ce qui peut faire avancer la science ? Allons donc ! Je n'y crois pas, je ne veux pas y croire pour l'honneur de la ville que j'ai si longtemps habitée. Cette faute impardonnable ne sera pas commise.

Agréez, monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le conseil municipal a bien voulu accueillir favorablement mon plaidoyer. A sa première séance, la proposition d'achat a été acclamée à l'unanimité. Nantes aura désormais une collection préhistorique de premier ordre.

J'ai cru intéressant de relater cet incident dans ce livre, qui marque au jour le jour toutes les étapes de la curiosité.

Je me trouvais samedi dans le salon de mon ami Charpentier, l'éditeur, où chaque hiver défile tout ce qui porte un nom dans le monde des arts et des lettres. J'admirais une fois de plus les ravissants décors du petit salon japonais, quand je me sentis frapper tout à coup sur l'épaule :

— Eh bien ! cher ami, comment se porte l'hôtel Drouot ?

— Tout doucement, répondis-je, la curiosité est au calme plat, les émotions des ventes Gunzburg, Manet et d'Osmond nous ont fatigués, on se repose. C'est à l'hôtel comme au théâtre, voyez-vous ; après un grand succès, il y a toujours un temps de relâche pendant lequel les recettes baissent. Mais cela ne durera pas, les commissaires-priseurs travaillent dans la coulisse ; d'ici quelques jours nous aurons une rentrée superbe.

Et tout en causant de la sorte, nous étions assis, mon interlocuteur et moi, dans un coin du petit salon, tout près d'un paravent japonais.

— Vous savez que les serments de MM. Thiers, Jules Favre, Henri Rochefort, Jules Simon, Jules Ferry, de la collection Bovet n'ont pas été vendus.

— Vous êtes aussi bien renseigné que moi. Le jour de l'exposition, en effet, un huissier est venu, au nom du préfet de la Seine, faire opposition à leur mise aux enchères, sous le prétexte que ces pièces ont été dérobées aux archives de l'Hôtel de ville, pendant l'incendie de 1871, et qu'elles sont la propriété du département; on les a mises sous séquestre.

M. Bovet assure de son côté que la voie par laquelle ces autographes lui sont parvenus est tout à fait légale. Jetés au rebut par un employé, ils auraient été retrouvés par quelque garçon de bureau et mis ainsi en circulation dans le commerce.

— Alors c'est un procès. Certainement, et des plus piquants, car il fixera un point de jurisprudence mal établi.

— Vous avez eu, ces jours-ci, la vente après décès du peintre Sellier.

— Oh ! c'était si peu de chose ! On avait fait plus de bruit que de raison autour de l'exposition du quai Malaquais. La fin n'a pas répondu aux prémisses, les espérances ont été déçues. Il y avait pourtant quelques toiles : *Une forge aux Andelys*, par exemple, et *l'Intérieur d'un Alchimiste*. La première s'est vendue 7,200 francs et la seconde 4,000 francs. Je ne compte pas les *Pensionnaires de la Villa Médicis en 1860*, où figurent MM. Delaunay, Bonnat, Guillaume, Henner, Giacomotti, Carpeaux, A. Dubois, Chapu, Falguière, Bizet et Ulmann, tous des artistes de premier ordre et qui sont l'honneur de l'art français contemporain. Ce tableau, qui a été adjugé 930 francs, n'a qu'une valeur documentaire.

Dans un autre moment, l'œuvre de Sellier se fût

certainement mieux vendue; mais ce jour-là la salle était froide, en dépit du chauffage des amis et connaissances, et puis la note Sellier n'est pas précisément d'une gaieté folle. Sa peinture est triste, mélancolique, malade à l'excès. On n'aime pas beaucoup, à l'Hôtel, le genre qui domine à l'École des Beaux-Arts. On y préfère le vigoureux au tendre, l'impression rapide à la photographie coloriée, les sensations fraîches au clair-obscur artificiel. Il n'y a guère que les délicieuses rêveries de Corot qui passionnent en ce moment les amateurs.

Ainsi, quatre ou cinq jours après la vente Sellier, un tout petit Corot, fait aux environs de Ville-d'Avray, trouvait acquéreur à 7,600 francs. Il est vrai qu'il était de la bonne marque et qu'il appartenait à un amateur dont le nom était synonyme de bon goût.

— Vous l'appellez ?

— M. Megard.

— L'ancien tapissier de la rue de la Paix, celui qui, aux approches du siège, fit un rouleau de ses toiles et les envoya en province ?

— Tout juste, il avait un flair parfait. Sa collection n'était pas nombreuse, elle ne se composait que d'une quinzaine de numéros, mais dans le nombre il y avait ce Corot, *un Petit paysage*, 7,600 francs; *une Mare*, de Jules Dupré, d'une couleur superbe, achetée 9,200 francs par M. Arthur Boutard; cinq Jongkind, deux Millet, un Ribot, un Tassaert intitulé : *l'Anxiété*, empreinte de ce sentiment de tristesse que l'artiste affectionne, mais d'une très belle facture, — qui ont produit ensemble la somme de 42,275 francs.

— Je ne le savais pas si bien avisé dans ses achats... A propos, est-il vrai qu'on ait tout vendu chez M^{me} Agar ?

— Chez elle, non, mais à l'hôtel Drouot, oui. On ra-

conte même là-dessus mille et une histoires dont je me garderai bien de me faire l'écho. Rien n'est plus triste que d'avoir amassé, à travers le monde, en jouant la tragédie, une petite fortune et de la voir s'en aller ainsi à vau-l'eau ! Agar, vous le savez, a épousé un peintre, M. Marye. Elle avait, après son mariage, fait construire au fond du parc du Trocadéro, rues Lenôtre et Chardin, un ravissant hôtel plein de bois sculptés, par les fenêtres duquel le regard embrasse le cours de la Seine et la partie la plus pittoresque du panorama de Paris (1). J'avais visité dans le temps cette bonbonnière artistique et, chaque fois que j'y pensais, je portais envie à son heureuse propriétaire. Tout à coup — ah ! c'est bien cela la vie de Paris ! — on m'apprend qu'on a tout saisi chez elle en son absence et que ses meubles, ses bibelots, sa collection de jouets d'enfants, sa voiture, ses chevaux mêmes, tout a été vendu à l'hôtel Drouot pour la somme de 17,000 francs. N'est-ce pas triste ?

Il paraît qu'en ce moment elle donne des représentations en Espagne. Puisse-t-elle y gagner de quoi construire un château au seuil duquel les huissiers ne se présenteront jamais.

Mon ami paraissant s'intéresser à cette chronique parlée, je continuai ma nomenclature.

— Deux jours après la vente de M^{me} Agar — le hasard amène parfois de curieuses rencontres — on vendait une toute petite collection des tableaux modernes, après décès, devinez de qui ? — De ce pauvre Surville qui, après avoir remporté d'assez beaux succès au théâtre, s'était mis à faire le commerce de tableaux. Une idée comme une autre, mais qui ne l'avait pas enrichi.

(1) Qui depuis a été vendu 255,000 francs.

Le lendemain, c'était le tour d'une autre artiste dramatique... ni saisie, ni morte celle-là !...

— Oui, je sais, M^{lle} F..... ! Une habituée du pesage de nos réunions sportiques, élégante, jolie, qui doit se marier avec le vicomte de M....., follement épris d'elle depuis certaine comédie jouée dans le salon de la marquise de J..., la tante du jeune gentilhomme. Un vrai roman ! La scène d'amour d'une comédie prise au sérieux !

— Vous aussi ! vous avez donné dans le panneau de cette initiale ! L'expert chargé de la vente peut se vanter d'avoir intrigué, avec cette simple lettre, la moitié de Paris. J'avais cru tout le premier à cette M^{lle} F... Le catalogue disait que sa vente avait lieu « par suite de départ ». Je m'étais demandé, non sans curiosité, quelle était la jeune et jolie actrice qui nous filait ainsi dans la manche en nous laissant ses bijoux, ses meubles, sa garde-robe de ville et de théâtre. J'ai cherché, je n'ai pas trouvé. Est-ce une pure mystification ? Est-ce un secret de famille ? Voilà ce que je ne saurais vous dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les costumes dits de théâtre étaient absolument fripés, que l'Écossais valait l'Italien, que le Mauresque n'avait guère plus de couleur que le Russe ; qu'enfin, cette vente faite sous le nom de M^{lle} F... a produit 32,000 francs. Bonne récompense à qui m'apportera le nom de la demoiselle.

Peu de temps après, le 18 février, sous le nom de M. M..., sans doute une raison sociale, comme l'a dit spirituellement l'un de mes confrères, M. Haro a vendu une cinquantaine de tableaux, qui ont fait 63,850 francs. Parmi eux figuraient *le Bosphore*, de Ziem, doré par le soleil de l'Orient, qui a valu 8,000 francs, et d'Ingres un tableau assez médiocre intitulé : *l'Arétin refusant les présents de Charles-Quint*, et un dessin d'une correction discutable, *la famille Forestier*, appartenant

à M^{me} Ingres. L'un à 5,800, l'autre à 8,000 francs, sont retournés, dit-on, chez leurs propriétaires.

Là-dessus, j'allais me lever, quand mon interlocuteur me demanda si je pouvais le renseigner sur la coupe du baron Pichon.

— Parfaitement, lui dis-je, j'ai précisément chez moi tout le dossier de l'affaire et, comme elle menace de se terminer devant le tribunal, je puis vous la conter par le menu.

— Alors, je vous écoute.

— Un jour donc, le baron Pichon reçut la visite d'un étranger,

Un inconnu

Qui n'a point dit son nom et qu'on n'a point revu.

Cet homme, repoussé par M. du Sommerard et quelques autres, s'était ensuite adressé à une marchande qui demeure tout près de l'hôtel Lambert.

— Je ne puis vous acheter votre coupe, dit la marchande; peut-être pourra-t-on vous la prendre à côté, chez le prince Czartoryski; ou bien allez quai d'Anjou, à l'hôtel Pimodan, chez le baron Pichon.

Le prince Czartoryski était absent. L'inconnu vint alors porter au baron Pichon cette coupe en or massif d'une valeur intrinsèque de 6,700 francs. Le baron la regarda attentivement et la trouva superbe. Elle avait la forme d'un ciboire et était ornée d'émaux translucides représentant la légende de sainte Agnès.

D'où venait-elle? Le marchand ne pouvait pas le dire; seulement, il affirmait son authenticité envers et contre les différentes personnes à qui il l'avait offerte et qui la déclaraient fausse. A première vue, le baron Pichon jugea qu'elle devait remonter au xiv^e siècle. Il l'acheta donc de confiance, presque au poids de l'or, une dizaine de mille francs. Mais à peine le marchand était-

il parti, qu'il se mettait en quête de textes pouvant établir son origine d'une façon certaine.

Vous savez quels trésors artistiques renferme sa bibliothèque du quai d'Anjou. Pendant quelques jours, il y fit des recherches infructueuses ; à la fin, guidé par sa vaste érudition et son flair exquis, il trouva dans l'histoire de de Thou un récit de l'ambassade de Jean Velasco, duc de Frias, connétable de Castille en 1604, qui contenait en germe toute l'histoire de la coupe.

Elle avait été offerte par Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, à Jean Velasco, qui l'avait ensuite donnée à un couvent de religieuses espagnoles, comme l'indiquait, d'ailleurs, l'inscription latine gravée autour du pied du ciboire.

Vous voyez d'ici la figure rayonnante du baron Pichon.

Les collectionneurs qui connaissaient son acquisition avaient ri tout d'abord sous cape de sa crédulité ; ce fut à son tour de rire de leur peu de foi. Pendant plusieurs jours, ils vinrent en procession à son hôtel de l'île Saint-Louis, et ceux-là même qui avaient dénigré le plus vivement l'objet furent les premiers à lui proposer de le lui reprendre avec un bénéfice considérable. L'un d'eux alla du premier coup à cent mille francs.

Mais le baron Pichon déclinait toutes les offres. Il lui restait encore un point à éclaircir — celui de savoir à quel couvent la coupe avait appartenu, et par suite de quelles circonstances elle en était sortie. Pour cela, il s'adressa directement au duc de Frias, arrière-petit-fils de Jean Velasco, lequel habite provisoirement Paris, et qui lui raconta avec une bonne grâce tout à fait charmante, que la coupe avait, en effet, été donnée par son ancêtre Jean Fernandez Velasco au couvent de Santa-Clara, sis dans la ville de Medina-Pomar, province de Burgos ; qu'elle y était encore en 1856, au moment où on y avait transféré les restes de son père, et que les

religieuses l'avaient sans doute vendue pour se faire de l'argent.

Cette fois, plus de doute, le baron avait gagné son procès.

Eh bien ! non, pas encore ; car voici que M. le duc de Frias, qui le félicitait de son acquisition au mois de décembre dernier, lui intente, en février, une action en revendication... Et savez-vous sous quel prétexte ? — Ne cherchez pas, vous ne devineriez jamais ! — Tenez, j'ai vu le baron Pichon aujourd'hui et j'ai justement dans ma poche la copie de la sommation.

Je vous fais grâce du grimoire du commencement, qui établit la provenance et l'identité de l'objet. Voyez maintenant ici et lisez les considérants.

Attendu que la donation faite, le 27 mars 1610, par le connétable de Castille au couvent de Santa-Clara, après avoir fourni la désignation exacte du saint ciboire, porte en termes formels que :

« En aucun temps, ni pour aucun cas, même avec la permission de Sa Sainteté, ni celle de son nonce ou de tout autre prélat ou du général de l'ordre de San-Francisco, ni pour cause d'utilité ou de bénéfice majeur ou mineur, il ne pourrait être vendu ni prêté sous peine que, par ce seul fait, il devienne la propriété de la *chapelle* et de la maison de Velasco, qui est située en l'église cathédrale de Burgos.

« Que, violant cette obligation formelle, le couvent de Santa-Clara a récemment vendu cet objet servant au culte.

« Que cette vente est radicalement nulle et n'a pu produire aucun effet.

« Que M. le duc de Frias, tant en sa qualité de représentant du donateur que comme patron de la chapelle de la maison Velasco à la cathédrale de Burgos, est en droit de revendiquer ce saint ciboire pour le remettre à qui de droit. »

Je vous demande un peu si le baron Pichon doit s'occuper des conventions faites, au sujet de cette coupe, en Espagne et entre Espagnols, il y a deux cent soixante-quatorze ans ! Est-ce que, du reste, notre jurisprudence

n'est pas formelle?... Ne dit-elle pas qu'on ne peut tout à la fois donner et retenir !

Ah ! si la coupe avait été détournée du couvent, je comprendrais une revendication de cette nature. Un honnête homme n'a pas le droit de détenir un objet volé, fût-ce à cinq cents lieues de son pays. Mais, du moment qu'il a plu aux religieuses de Santa-Clara de s'en défaire, pourquoi voudrait-on que le baron Pichon se fît un scrupule de la garder ? Il l'a payée à beaux deniers comptants, elle lui appartient en propre aujourd'hui. Je ne pense pas qu'il y ait dans le Code civil un seul article de loi qui puisse l'en dessaisir.

Du reste, M. le duc de Frias a persisté dans l'instance engagée ; aussi nous ne tarderons pas à être fixés sur ce point.

Sur ce, je quittai mon ami pour aller regarder de près les charmants portraits de Renoir et le délicieux petit tableau d'Henner, qui se trouvent dans le grand salon Charpentier.



XVI

Dialogue entre les divers personnages de La Bruyère. — Le sportsman Lagrange. — Souvenirs de *Gladiateur*. — Les prix de course. — Mobilier en acajou de Jacob. — Médaille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. — Miniatures et miniaturistes. — Le Tanagra de Gambetta. — Collection Arosa. — Le cabinet d'étude de M. Millet. — La faïence est le *tiers état* de la céramique. — *En prison pour dettes*.

8 mars.

Mardi dernier, tout en suivant les enchères d'une vente un peu monotone, j'ai surpris entre amateurs une conversation qui m'a paru si intéressante que je la reproduis ici, en mettant le dialogue, pour plus de discrétion, dans la bouche de personnages fictifs dont La Bruyère m'a fourni les noms.

Tant pis si les amateurs se reconnaissent ! Ils doivent savoir qu'à l'hôtel Drouot, comme à peu près partout, les portes ouvertes ont des oreilles !

CLITON. — Eh bien ! mon vieux Ménippe, es-tu content de la vente Lagrange ? Y as-tu trouvé ton compte de curieux ?

MÉNIPPE. — Hum ! Cette vente-là n'intéressait guère que le turf. Portraits de *Gladiateur* par-ci, mors brisé de *Gladiateur* par-là ; bride de *Gladiateur*, boutons de manchettes aux fers de *Gladiateur* ! Certes, j'aime

le cheval ; mais cette collection de *Gladiateurs* ne peut guère être goûtée que par les sportsmen. A part les seize prix de course dont très peu avaient une valeur artistique réelle, je n'ai rien trouvé qui répondît à mes goûts.

Ils ont été, en majeure partie, achetés par des membres du Jockey-Club, qui voulaient conserver quelque souvenir d'un des hommes les plus éminents du turf européen.

Un vase en argent repoussé et ciselé, gagné à Goodwood en 1857 par *Monarque*, 1,700 francs.

Un autre vase en argent, prix des courses d'Ascot en 1866, 1,905 francs.

Une statuette de *la Victoire*, de J.-L. Maillet, sur socle en argent, provenant des ateliers de la maison Christophle ; prix gagné par *Gladiateur* en 1866, 3,310 francs.

Groupe en argent, *Neptune retenant un coursier*, posé sur un globe de marbre vert de mer, conquis par *Montgoubert*, 3,500 francs.

Un autre prix, gagné par *Trocadéro* à Deauville en 1868 : *Une femme sur un cheval ailé*, groupe en argent de J.-L. Maillet, 1,555 francs.

Le Lion marchant, de Barye, en argent, prix remporté par *Fille-de-l'Air* en 1865, à Paris, 6,905 francs.

Crois-tu que, dans le mobilier, il ne se trouvait en fait de meubles de style, et quel style ! que du Napoléon I^{er} et du Napoléon III ?

CLIRON. — Dame ! Les deux comtes de Lagrange, Joseph et Frédéric, avaient traversé, comblés d'honneurs, les deux Empires : le premier, comme ministre du roi de Westphalie et comme chef d'état-major du roi Jérôme ; le second, comme député de Condom. C'était bien le moins qu'ils s'en souvinssent.

MÉNIPPE. — Comme hommes, je ne dis pas ; mais

comme amateurs, c'est autre chose. L'art n'a rien de commun avec la politique. Crois-tu, par exemple, que leur fidélité à l'Empire eût été moins grande s'ils avaient eu des meubles de style Louis XV au lieu d'avoir des lits à bateau, des commodes à colonnes droites, des tables aux formes raides, des pendules en bois garnies de cuivre sur toutes les coutures, des candélabres ornés de victoires en chemises longues, et des psychés en acajou, accompagnées de sphinx muets comme les déserts d'Égypte?

CLITON. — Mon ami, ne dis pas de mal des bronzes d'ameublement du premier Empire; ils avaient du bon. D'abord c'était de la dorure à l'or moulu chaude et solide et qui avait du dessous; cela ne sentait pas le cuivre et le clinquant comme l'or d'aujourd'hui; et comme travail de ciselure, c'était parfait. On ne faisait pas mieux sous la monarchie, et Jacob, qui fut le premier ébéniste du temps, était un maître qui avait du goût et des traditions de travail solide et durable. Le dessin, j'en conviens, était lourd et n'avait ni la grâce ni la légèreté du style du XVIII^e siècle.

GNATON. — Même manque de goût en numismatique. Ainsi, chez M. de Lagrange, dans la collection des médailles frappées en souvenir de la Grande-Armée, je n'en ai pas vu une seule qui vaille, pour l'art, la médaille en bronze doré de Louis XII et Anne de Bretagne, vendue l'autre jour 400 francs à l'hôtel Drouot. Un bijou que cette médaille! Dans un champ orné de fleurs de lis, le buste du roi coiffé d'un mortier, orné d'une couronne de lis et portant le collier de Saint-Michel. A l'exergue, un lion. Au revers, le profil d'Anne de Bretagne coiffée d'un voile sur lequel est posée une couronne royale. Champ semé de fleurs de lis à gauche et d'hermine à droite.

Et dans cette même collection comme miniatures!...

CLITON. — Ah! les miniatures, ma seule passion, ma

grande affaire. Quel malheur que cet art charmant ait disparu ! La photographie l'a tué peut-être pour toujours. Autrefois, toutes les grandes dames faisaient faire leur portrait sous cette forme gracieuse et mignonne. La miniature était plus intime, plus souriante, plus aimable que le grand tableau. Les femmes s'y montraient sans pose, dans un demi-déshabillé qui n'était pas sans attrait. Aujourd'hui, la photographie nous donne leur ressemblance, mais sèche et froide. Plus d'art, plus de poésie ! Le soleil s'est fait le complice de l'industrie.

Et quels artistes il y avait alors ! Je parle du XVIII^e siècle, qui fut l'âge d'or et le règne béni de la miniature. Vers 1720, c'était Klingstødt, un peintre russe mort à Paris en 1734, qui s'intitulait le *Raphaël des tabatières*, parce qu'il peignait presque toujours ses modèles sur le couvercle de boîtes charmantes. Vers 1750, c'était Massé que Voltaire a célébré dans ce quatrain :

Les traits de Richelieu coquet
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait
Où Massé mit votre figure.

MÉNIPPE. — Et puis c'était la Vénitienne Rosalba Carriera, le Suédois Hall, un impressionniste négligé et hardi, qu'on avait baptisé le *Van Dyck de la miniature* ; Siccardi, Jacques Charlier, Fragonard, le virtuosissime Liotard, l'auteur de *la Chocolatière*, du musée de Dresde ; et Vestier, et M^{me} Vigée-Lebrun. Qui nommerai-je encore ? C'était à qui de tous ces maîtres aurait mis le plus d'art dans ses portraits, art léger, amusant, aimable s'il en fut jamais ! As-tu vu l'autre jour, à la salle 7, le portrait de M^{me} la comtesse de Roure par Vestier ? M^{me} de Roure faisait partie

de la suite de Madame (1778). Vêtue de blanc et portant un corsage violet, cette miniature ronde sur ivoire qui a été adjugée à M. Rougée 1,020 francs (elle valait 1,500 francs) nous la représente tenant une rose de la main gauche. C'est une merveille. Ah ! j'en veux à la Révolution d'avoir emporté, parmi tant d'autres choses, l'art incomparable des miniatures. Pourtant il y avait encore à cette époque tourmentée un peintre en miniature de grande valeur. J'ai nommé Dumont. Sous l'Empire, Saint, Augustin et plus tard Isabey restaurèrent ce genre ; mais à présent c'est fini et bien fini !...

CLITON. — *De profundis !* A propos, cher Gnaton, ne pourrais-tu nous donner des nouvelles de la vente Arosa ?

GNATON. — Si fait, d'autant qu'il y avait quelques jolies choses : quatre Tanagra, entre autres, qui ont été assez chaudement disputés.

PHÉDON. — C'est donc la semaine des Tanagra ? J'en ai vu vendre trente-deux hier, assez bons et pas cher. Le public s' imagine à tort qu'il faut être millionnaire pour se payer du vrai et il court au faux ; c'est peu intelligent. Qu'il sache donc qu'avec 200 ou 300 francs, c'est-à-dire avec le prix d'un faux Tanagra fabriqué en Allemagne, il peut se procurer un Tanagra authentique. Ainsi, à la vente du 25 février dernier, les plus beaux spécimens n'ont pas dépassé 1,100 francs. Rochefort était justement là, dans la salle, qui poussait avec entrain ! Sait-il qu'il a de commun, avec Gambetta, cet amour pour les terres cuites de Béotie ?...

CLITON. — Comment ! Gambetta était amateur...

PHÉDON. — Amateur, non, car il n'achetait rien, mais artiste, ce qui vaut mieux. Il avait, dans son salon de la rue Didier, une petite statuette de Tanagra qui vaudra joliment cher un jour. C'est une élégante de l'époque d'Alexandre, debout, nonchalamment appuyée sur la

jambe droite, la main gauche crânement campée sur la hanche, le bras droit replié sur la poitrine. L'himation (longue tunique) dont elle est enveloppée laisse entrevoir, autant que la coquetterie l'exige et que la pudeur le permet, les formes souples de son corps et retombe derrière l'épaule gauche en une masse importante de plis verticaux. Les traits du visage de la jeune femme sont d'une beauté où la pureté du contour s'unit à la douceur de l'expression. Sur sa tête est une coiffure dont les exemples sont fort rares; c'est une pièce d'étoffe doublée et triplée sans doute, empesée peut-être, qui, après avoir enveloppé le front, forme au-dessus du crâne une sorte de tablette carrée; cela rappelle, mais avec plus de légèreté, la coiffure des paysannes des Abruzzes.

Cette statuette avait été offerte à Gambetta par un groupe d'Épirotes qui savaient à quel point lui étaient chères la Grèce antique et la Grèce moderne. Du reste, adresse-toi, pour plus amples renseignements, à Philippe Burty qui lui a consacré l'autre jour un fort curieux article.

GNATON. — As-tu fini, que je place un mot sur les Tanagra de la vente Arosa?

PHÉDON. — Tout à l'heure. Laisse-moi t'en décrire encore un ou deux que Rochefort a particulièrement poussés. Un, entre autres, qui était une jeune fille assise près d'un rocher et tenant un éventail à la main droite abaissée. Sa tête, couronnée de feuilles et de fleurs dorées, se tourne légèrement de côté; son bras gauche, paré d'une armille, repose sur la jambe; l'épaulière du chiton, avec son agrafe dorée, a glissé le long du bras, de sorte que le sein droit est à découvert. L'himation, d'une étoffe rose tendre, ne recouvre que le bas du corps. Cette statuette, qui n'avait pas 0^m,18, a été vendue 910 francs.

Une autre jeune fille, assise sur une pierre, dans l'attitude de la tristesse, était coiffée d'une calotte et vêtue d'un chiton sans manches. L'himation, plié en écharpe, enveloppait les deux mains, l'une posée sur les genoux, l'autre sur le siège. C'est la statuette qui a atteint le plus haut prix : 1,011 francs. Sa hauteur n'est que de 16 centimètres.

Maintenant, mon cher Gnaton, je te laisse la parole.

GNATON. — Eh bien ! les quatre Tanagra de la vente Arosa, pour n'avoir point été vendus aussi cher, n'en sont pas moins remarquables. Peut-être proviennent-ils des mêmes tombes et sont-ils du même artiste. Ils représentent également quatre jeunes filles (dans les Tanagra, on trouve beaucoup plus de femmes que d'hommes), dont trois sont drapées dans un chiton. La quatrième, qui a été la plus disputée, est encapuchonnée dans son manteau ; sa main droite, levée, rajuste le voile ; l'autre, baissée, tient un éventail.

Mais il n'y avait pas que ces Tanagra à la vente Arosa ; il s'y trouvait des dessins et aquarelles de maîtres tels que Gavarni, Daumier, Rousseau, Géricault et surtout des Delacroix. J'en ai compté trente-huit. Toute une collection ! A côté de ces dessins à la plume et au crayon, il ne faut pas oublier quelques belles médailles et de superbes antiquités grecques, consistant en vases à figures noires sur fond rouge, des hydries, des kanthars, des amphores, des lécythes, des cratères ornés de sujets héroïques ou mythologiques : *Athénée séparant deux combattants, Hercule étreignant le Triton, Achille traînant le corps d'Hector autour des murs de Troie,*

Ter circum iliacos raptaverat Hectora muros,

a dit Virgile.

Thésée tuant le Minotaure, Achille et Ajax jouant aux dames, et bien d'autres sujets encore.

DÉMOCÈDE. — Mais tu ne nous dis rien des faïences.

GNATON. — Pour une bonne raison ; il n'y en avait pas.

DÉMOCÈDE. — C'est une lacune dans une collection pareille. Eh bien ! moi, je vous annonce que la semaine prochaine il y aura une vente de faïences qui fera courir tout Paris.

CLITON. — Laquelle ?

DÉMOCÈDE. — La vente de la collection céramique de M. Milet, qui prend sa retraite, après trente ans de bons et loyaux services à la manufacture de Sèvres.

Il est si fréquent de n'avoir affaire qu'à des ventes composées ou à l'une de ces liquidations plus ou moins habiles que les marchands, pour capter la confiance du public, cachent sous un anonymat de circonstance ! *Collection du marquis de M***, Succession du comte de C***, Vente du château de F**** ! On dirait vraiment que toute la noblesse de France s'est donné depuis quelque temps rendez-vous sur les murs de l'hôtel Drouot ! Aussi la vente Milet est-elle une véritable bonne fortune !

CLITON. — Tu nous en diras tant !

DÉMOCÈDE. — Il y a là des carrelages historiés du xv^e au xviii^e siècle, des terres cuites, des poteries lustrées du temps des Gaulois, des poteries de la période franque en Normandie, un petit tesson d'Oiron gros comme une noix, mais d'une inestimable valeur ; des faïences vernissées et émaillées d'une authenticité indiscutable et qu'on chercherait vainement ailleurs. Du reste, il suffit de nommer M. Milet, le chef des fours, l'archéologue distingué, pour être sûr d'avance qu'il n'avait admis dans sa collection que des pièces de choix.

Plutôt céramiste qu'amateur, il voulait amasser des matériaux en vue d'étudier les pâtes, les glaçures, les

couvertes et les cuissons, enfin tous les procédés techniques de son art employés dans les grandes fabriques de l'Europe. Ce modeste ensemble, instructif dans sa diversité, reliant l'antiquité au présent, aurait mérité d'être préservé de la dispersion. Élève de Riocreux, Milet, à cette école, avait acquis un goût sûr et délicat et une grande érudition. C'est dans ces conditions excellentes que s'était formée cette réunion des spécimens les plus curieux; mais c'était plutôt, comme je viens de le dire, un cabinet d'étude qu'une réunion d'objets de premier ordre, une simple collection faite pour satisfaire des penchants artistiques.

PHÉDON. — D'ailleurs, ce sera l'avis des amateurs; vous le verrez à la vente. Je gagerais que le vase à saupoudrer le sucre, en faïence de Rouen dite de *l'apogée*, ne fera pas moins de 3,000 francs.

GNATON. — Beaucoup la regardent en ce moment d'un œil d'envie. Son décor jaune brun, orné de nielles en bleu noir, bien dans la note de cette fabrication rouennaise du XVIII^e siècle si pure et si élégante, son couvercle ajouré avec tant de finesse la rendent une pièce merveilleuse.

PHÉDON. — Croyez-vous que la fiasque ovale en pâte tendre de la fabrique du duc François de Médicis, cette autre perle, ne dépassera pas plus de 1,000 francs?

GNATON. — Assurément. Et, tenez, puisque nous sommes sur le terrain des prévisions, le fragment de salière d'Oiron, ce morceau gros comme une noix, trouvé dans les dragages de la Seine à Paris, ne s'arrêtera pas aux 500 francs qu'André, le réparateur bien connu, en offrait il y a quelques jours. Pour ma part, j'aimerais à posséder des vitrines aussi bien composées que celles de M. Milet, aussi riches surtout en rouen, et tu sais que le camaïeu bleu des Poterat est sans égal.

PHÉDON. — Il me semble, Démocède, que tu commets un oubli.

DÉMOCÈDE. — Je sais, tu veux parler de Nicolas Poirrel, sieur de Grandval, qui est, en effet, le premier faïencier de Rouen.

PHÉDON. — Précisément.

DÉMOCÈDE. — Mais il n'y a aucune comparaison à faire entre lui et Poterat, et je te répète que les ornements empruntés aux décorations chinoises par les Poterat sont merveilleux. Donne-toi la peine d'examiner un de leurs plats, une de leurs assiettes, et dis-moi s'il est possible d'en trouver d'autres de cette époque qui aient cette vivacité de couleur et cette finesse de dessin. On raconte même que les Poterat employaient des femmes pour décorer leurs faïences. Le fait est que beaucoup ont une légèreté et une grâce de décor qui trahit la main de l'ouvrière. Inutile d'ajouter que ces femmes étaient des artistes.

Tout cela prouve que la faïence ancienne est toujours de mode.

GRON. — Et la nouvelle aussi. Qui se sert aujourd'hui de porcelaine ? Et pourtant, comme le disait avant-hier l'acquéreur à 10,200 francs d'une jardinière en pâte tendre de Sèvres provenant du château d'Ormesson, la faïence est à la porcelaine ce que le tiers état était à l'aristocratie.

CLIRON. — Le mot est joli et me met en veine d'anecdotes. Écoutez celle-ci. Au lendemain de l'incident Meissonier-Mackay, elle m'a paru avoir son grain d'actualité.

Un grand d'Espagne avait commandé son portrait à un peintre célèbre.

Une fois terminé, l'artiste alla le porter chez son modèle qui ne le trouva pas trop cher, — quand on est grand d'Espagne on ne marchand pas, — mais qui

lui avoua très humblement qu'il n'avait pas de quoi le payer.

Désappointement du peintre, suivi d'un mouvement de colère. Que fit-il? Il remporta le portrait, et en homme d'esprit qu'il était, se mit à tracer dessus, à grands coups de pinceau, des grosses lignes verticales et horizontales, de manière à former une grille. Après quoi il l'exposa à la devanture d'une boutique avec ces mots :

EN PRISON POUR DETTES.

DÉMOCÈDE. — Si vous le voulez bien, mes chers amis, ce joli mot de Cliton terminera notre entretien.

Exeunt.

XVII

Ce qui plaît aux dames. — Dîner du xv^e siècle. — Rue Basse-du-Rempart chez l'antiquaire Fau. — L'*Odalisque* d'Ingres échangée pour les *Singes musiciens* de Decamps. — Faïences italiennes : est-ce de *Deruta*? est-ce de *Pesaro*? — *Caffagiolo* ou *Casa Faggeoli*? — Un Corot signé deux fois. — Cuiller allemande du xvi^e siècle. — La clef ciselée de la chambre nuptiale. — Expert trahi par lui-même.

10 mars.

Les collectionneurs d'antiquités, les érudits, comme on les appelle, avaient besoin de la vente Fau pour renaître à la vie ; car depuis quelque temps le xiv^e et le xv^e siècle, le xvi^e siècle surtout ne leur donnaient rien ou pas grand'chose, et vous savez que pour eux l'horizon de la curiosité se ferme à la Renaissance.

Ne leur parlez pas du louis-quatorze, du louis-quinze et du louis-seize, c'est de la curiosité de boudoir, une mode comme la tournure de ces dames, un engouement plutôt que de l'art, un caprice de femme enfin. En quoi ils n'ont peut-être pas tout à fait tort ; car, si de nos jours les collectionneurs du xviii^e siècle sont devenus si nombreux, s'il y a tant de petits hôtels, tant de grands appartements meublés dans le style de cette époque, j'estime que la faute en est (si faute il y a) à l'amour grandissant de la femme pour tout ce que touchèrent les grâces aimables du siècle de Voltaire.

Que voulez-vous qu'une jolie femme, qui tient un salon et qui joue tant soit peu à l'amateur et au bel esprit, comme les Précieuses du temps de Molière, s'intéresse aux objets sévères et moroses du xiv^e et du xv^e siècle, aux médailles brunâtres de Matteo de Pasti, aux clefs ciselées à canon triangulaire, aux coffrets en fer gravé, aux émaux de Nardon Pénicaud et aux plaques en grisaille de Léonard Limousin? Tout cela est bon sous vitrine, mais n'embellit pas une demeure. Il lui faut du décoratif, du Pompadour, du Marie-Antoinette, et quels meubles plus gracieux et réjouissant mieux la vue qu'une commode de Riesner, une pendule de Caffieri, des flambeaux de Gouthières, un canapé et des fauteuils recouverts de vieux Gobelins? Ne sortez pas la femme du xviii^e siècle : l'art est là, pour elle, aimable et facile à comprendre, et nulle part ailleurs.

Les amateurs d'antiquités, les érudits sont donc rares. A Paris, ils constituent un groupe étroit et fermé, en dehors duquel il n'y a pas de salut. Ils ont chacun leur jour, leur cercle chez certains marchands, petites potinières où l'on déchire à belles dents les absents. Comme la Société des bibliophiles français, ils ont leur dîner auquel assistent assidûment MM. de La Beraudière, Chabrières-Arlès, Fould, Basilewski, Recappé, Roussel, Reissman, secrétaire d'ambassade, Mège, négociant en diamants du Cap, Le Barbier de Tinan, Hochon, directeur de la Caisse des reports, Maillet du Boulay, Odiot. Mais la ressemblance s'arrête là ; car ce sont des anarchistes et il leur manque un président aussi distingué que le baron J. Pichon.

M. Fau faisait aussi partie de cette petite Église et y tenait dignement sa place. Il avait du flair et de la pratique. Ayant une très belle fortune (son père s'était enrichi à la Bourse), il s'était adonné d'abord à

la peinture, puis lié avec Roqueplan, Isabey, Diaz et surtout Decamps, dont il resta l'ami jusqu'à la fin. Mais bientôt, sur les conseils de son père, il avait renoncé à devenir un peintre célèbre et s'était jeté à corps perdu dans l'étude de la curiosité. M. Fau avait épousé la fille de M. Pelzold, le célèbre fabricant de pianos. En même temps que la passion du bibelot, il avait l'amour du cheval comme agrément et comme rapport. C'était un caractère décidé, énergique, un peu obstiné. Il ne pardonnait pas aisément à ceux qui l'avaient blessé. Ayant eu quelques difficultés avec Pillet dans sa carrière, il avait eu soin de spécifier sur son testament qu'il ne ferait pas sa vente après sa mort. C'est pourquoi M. Escribe en a été chargé.

En somme, M. Fau avait le goût très sûr et des connaissances assez étendues, ce qui n'empêche pas qu'il s'est trompé plus d'une fois. Mais où est le collectionneur infailible ? Eugène Piot, pour qui je professe une estime sincère, Eugène Piot lui-même a bien rapporté, dit-on, d'Italie, croyant avoir déniché des pièces anciennes, des flambeaux en émail du ^{xix}^e siècle sortis des mains de l'habile artiste qui s'appelle André.

A l'hôtel Drouot, on rencontrait souvent M. Fau. Tout le monde le connaissait. Il passait rapidement d'une salle dans l'autre, toujours à la piste d'une occasion, interrogeant celui-ci, sondant celui-là, fouillant à droite, à gauche, l'œil malicieux et le nez au vent, toujours prêt à pratiquer un échange avec habileté. Allait-il chez un expert ou chez un brocanteur, il savait mieux que personne faire le siège en règle d'un objet qu'il désirait et cela ne lui coûtait pas de revenir cinq ou six fois à la charge, pour lasser son vendeur, plutôt que d'en finir en une seule fois et d'augmenter du premier coup son offre primitive.

Sa grande passion était le xvi^e siècle. On n'avait qu'à entrer chez lui, rue Basse-du-Rempart, pour s'en apercevoir. La disposition de son intérieur, les vitraux des fenêtres, les poutres du plafond, les murs recouverts de tapisseries anciennes ou de panneaux de bois sculpté, tout, jusqu'aux serrures des portes qu'il avait remplacées par des serrures du temps, trahissaient un collectionneur passionné de la Renaissance.

Mais il avait conservé son goût primitif pour la peinture.

C'est ainsi qu'il avait vendu 40,000 francs *le Christ au Prétoire*, de Decamps, qui est au musée de Bruxelles, et qu'il avait eu, de chez Goupil, pour 25,000 francs la fameuse *Odalisque*, d'Ingres, que lui acheta 60,000 francs M. Seillière et qu'on peut voir aujourd'hui chez la princesse de Sagan. Et quand je dis acheté, je me trompe. Cette odalisque ne se vendait pas à cause du prix qu'on en demandait. Comme M. Fau la désirait, il alla un jour proposer à Goupil de la lui céder en échange des *Singes musiciens*, de Decamps, et le marché fut conclu à ces conditions.

Quels trésors renfermait cette vente! M. Mannheim avait eu l'idée de disposer la salle à l'anglaise. Un étroit couloir formé par les tables s'avancait au milieu des assistants, permettant aux commissionnaires d'aller et venir librement pour montrer les objets.

Autour, il fallait voir la figure rayonnante des Goldschmit de Francfort, des Bourgeois de Cologne, des Hœnauer de Berlin, des Stettiner, des Sichel, des Malinet et de tout le clan des amateurs, les A. Desmottes, les Maillet du Boulay, les Odier, les Goupil, les Gavet, les Gaillard, les Roussel, les Saint-Germain, les Darcel et les du Sommerard, à l'aspect des faïences italiennes, des Palissy, des diptyques d'ivoire, des meubles des-

sinés plus ou moins par du Cerceau, des médailles de Pisanello et de Caradosso, des bronzes italiens du xvi^e siècle et des bas-reliefs en marbre de Mino de Fiesole. De longtemps ils ne s'étaient trouvés à pareille fête. Rien que parmi les faïences de Gubbio, d'Urbino, de Faenza, de Deruta, de Pesaro, de Caffagiolo, il y avait des merveilles et, pour ma part, je n'ai jamais vu passer en vente une réunion d'aussi belles pièces à reflets métalliques. Aussi ont-elles atteint des prix énormes.

Quelques amateurs seulement se sont partagé cette collection qui était un sujet d'envie pour tous.

Une coupe ronde de Gubbio, du *maestro Giorgio Andreoli*, datée de 1530, a été adjugée, malgré sa restauration, 4,500 francs au musée de Lyon.

De la fabrique d'Urbino, un plat représentant Cacus sortant de son antre, 7,050 francs.

Un autre plat, aussi à reflets rouges, bleus et irisés, de *Fra Xantho*, comme le précédent, représentant une réunion de philosophes au centre, 5,050 francs.

Une coupe ronde d'Urbino, avec le portrait de *Philomène*, 2,000 francs. Elle avait été payée 1,100 francs à la vente Pourtalès.

Un plat de la fabrique de Caffagiolo, avec le décor *bianco sopra bianco*, 5,150 francs.

Un grand plat rond, de Pesaro, mentionné dans Passeri et représentant un sujet expliqué par cette devise : *Malheur au troupeau quand le berger et le loup sont d'accord*, 4,950 francs.

Mais le plus beau morceau de faïence, celui qui a été le plus chaudement disputé, c'est un grand plat rond, à reflets éblouissants, avec un buste de femme au centre, et au-dessus une banderole portant l'inscription suivante :

Chi viene guida sua barcha sempre in puto.

Ce plat a été acquis par M. Mallinet, pour le compte de M. Dutuit, le célèbre amateur de Rouen, moyennant la somme de 16,200 francs. Il avait coûté 1,500 francs à la vente Soltikoff. Il a conquis quelques billets depuis, comme vous le voyez.

Permettez-moi de suspendre ici pour quelques instants ma nomenclature. Mon embarras est fort grand. La préface d'Eugène Piot et le catalogue de Mannheim sont en désaccord complet.

L'un dit cette pièce merveilleuse de Deruta, l'autre de Pesaro. Lequel est dans le vrai ?

Je suis loin d'être un érudit, c'est un titre que je ne pourrai jamais acquérir ; je ne vivrai jamais assez vieux pour cela. J'avais cependant toujours timidement pensé jusqu'ici que ces plats, dont le dessin, en jaune irisé, s'enlève sur un fond blanc ou bleu ombré, appartenaient à la fabrique de Pesaro ; car Passeri, parlant d'eux dans son livre, s'explique ainsi au chapitre VII :

Ils représentent, pour le plus grand nombre, des portraits, bustes de nos princes et princesses, des têtes de déesses et de vertus, avec devises inscrites sur les banderoles. Ils avaient par-dessus tout un jaune qui, recouvert de vernis, à la première vue, paraît de l'or, bien qu'encore celui-ci, en le changeant de jour, produisit mille changements agréables. La partie de derrière du plat est toujours revêtue d'un vernis jaune.

Et plus loin :

Mais ce qui est plus remarquable, c'est que dans ceux-ci il est employé une couleur rouge de rubis le plus vif qu'on puisse désirer, très pur et transparent comme dans un de ces plats sur lesquels on peint un pasteur de troupeaux malin qui fait un accord avec le loup.

Il me semble que cette description se rapporte parfaitement à l'un des plats de la collection citée plus

haut, et que celui-là devrait au moins trouver grâce pour cette attribution par Mannheim à Pesaro.

Mais le fondateur du *Cabinet de l'amateur* nie qu'il soit sorti de cette fabrique. Il est, dit-on, infaillible, et malgré l'opinion de Passeri, de Delange, de Castellani, de Davillier, nous n'avons tous qu'à courber la tête et à renier Pesaro pour adorer Deruta. — Caffagiolo aussi doit céder la place à Faenza.

En outre, Eugène Piot n'est pas de l'opinion actuelle très répandue qui fait de Caffagiolo, non plus le nom d'un château des *Médicis*, mais la contraction de Casa Faggeoli, nom d'un potier de Faenza.

Ainsi, drapé dans sa dédaigneuse infaillibilité, en a décidé le maître, et on me trouvera bien téméraire de ne pas me soumettre humblement à une telle autorité. Mais dussé-je en supporter une peine sévère, je ne la regretterais qu'à moitié, si je pouvais entraîner M. Eugène Piot à quelques révélations dont il se montre très avare sur un sujet que, selon lui, il est seul à connaître.

Revenons, en attendant, aux prix principaux de la vente :

Deux assiettes émaillées, en grisaille, avec rehauts d'or, payées 2,000 francs à la vente Fould, ont été adjugées 6,050 francs — 4,000 francs de gain sur deux assiettes, c'est un assez joli bénéfice ! Cela atténue un peu la perte subie sur d'autres objets, le Corot, par exemple.

Il était pourtant superbe, le Corot qu'on a vendu l'autre jour, et je ne pense pas qu'on l'ait pris pour un Trouillebert, car le peintre l'avait signé deux fois, à gauche et à droite ; mais les tableaux sont comme les livres, ils ont leur destin. M. Fau l'avait payé 22,000 francs à la vente du banquier Santenat, qui l'avait trouvé à

18,000 chez Goupil. On n'en a voulu qu'à 10,000 francs avant-hier. Il est vrai qu'il y avait une certaine médiocrité dans la facture, inégale, peu harmonieuse. Commencé par l'artiste à Beauvais, abandonné, puis repris dix ans plus tard, ce tableau manquait de suite dans la composition.

Acheteur : Georges Petit. Pour qui ? Nul ne sait si dans une prochaine vente il n'atteindra pas son premier prix ? On est encore sous le coup de l'émotion produite par l'incident Trouillebert-Dumas. Laissons-la passer, et les Corot remonteront.

Citons encore quelques grandes pièces.

Une tapisserie allemande de 1554 avec la légende du chien de Montargis, 9,000 francs, à M. Bourgeois. M. Fau, dans une vente, l'avait acheté 4,000 francs. Charles VIII avait fait également sculpter sur une cheminée en pierre du château de Montargis cette fameuse légende. Avant 1809, on pouvait encore constater le fait ; à cette époque disparut tout ce qui restait du vieux manoir de Montargis.

Un meuble en noyer, à deux corps, très élégamment sculpté au xvi^e siècle, 5,100 francs.

Un haut relief en marbre blanc de l'école de Luca della Robbia avec la Vierge et l'Enfant Jésus, 4,500 francs.

J'arrive maintenant à la statuette française en buis, objet qui faisait bien des envieux : une femme de qualité vêtue d'un riche costume du xvi^e siècle avec deux larges nattes tombant sur ses épaules. — Hauteur : 44 centimètres, pas plus. — Achetée par M. Dutuit à 21,050 francs.

Mais ne vous étonnez pas de ce prix fantastique. Il a été dépassé pour une petite cuiller en argent doré, payée 21,400 francs par Guénot pour le baron Adolphe de Rothschild qui possède la pareille venant du bourg-

mestre de Cologne, lequel l'avait achetée lui-même 400 francs à la grande exposition de Vienne.

Cette cuiller pliante, formant fourchette, en argent ciselé et enrichie de rubis et de diamants taillés, est un travail allemand de la Renaissance. M. Fau l'avait acquise de M. Lucy, receveur général à Marseille, amateur distingué, pour 5,000 francs, avec une salière en émail de Limoges et un autre objet par-dessus le marché.

Ce fut un événement, et beaucoup d'amateurs qui la convoitaient en offrirent tout de suite un très beau bénéfice.

J'avoue que, pour moi, je n'aime pas beaucoup cette ciselure teutonne. Elle est lourde, sans esprit et sans grâce. Effet du goût germanique. L'art, au bout du compte, est le reflet de la nature. La race saxonne aura beau faire, elle n'attrapera jamais le coup de pousse, la légèreté de main, la touche enfin de l'artiste français.

Dans la collection des clefs en fer de M. Fau, il y en avait des deux pays : de l'Allemagne et de la France. Toutes se sont bien vendues ; mais, pour la gloire de notre pays, celle qui a eu les honneurs de la vacation est une clef du temps de Louis XVI, en acier ciselé et damasquiné d'or. Rien de joli comme cette clef-là. La tête de femme ovale et découpée à jour renferme un chiffre composé des lettres J et G enlacées et entourées de fleurs. La tige à cannelures en spirale est décorée de feuillages. Devinez combien elle a été payée?... — 4,500 francs.

Il est vrai que ces clefs du XVIII^e siècle ont une légende qui double leur valeur. On raconte, en effet, qu'à cette époque, les fiancés avaient l'habitude d'offrir une de ces clefs à leurs futures, le matin du jour des noces. Était-ce alors un gage ou un emblème ? Je ne sais. La

mariée la mettait délicatement dans son corsage, mais le soir elle la rendait à son mari en entrant dans la chambre nuptiale. Cela voulait dire qu'elle lui donnait la clef de son cœur.

Pourquoi n'avoir pas gardé cette jolie coutume ? L'amour a dû le regretter — et les collectionneurs aussi.

Quant aux médailles de la collection Fau, elles se sont très bien vendues. Elles appartenaient pour la plupart à la série des médailles artistiques coulées et ciselées et non frappées. M. Fau ne collectionnait exclusivement que celles qui représentaient des portraits de femmes. Erudit, grand chercheur, sachant beaucoup, il avait pu trouver quelques raretés, quelques pièces de valeur dont il était fier. Il aimait à raconter à ses amis les diverses péripéties d'une découverte ou les difficiles négociations d'un achat. Entre autres histoires, il narrait toujours avec grand plaisir certain tour qu'il avait joué à un numismate aussi distingué que grincheux, aussi fier de son savoir qu'absolu dans ses opinions.

— Il y a de par le monde, disait en souriant M. Fau, un expert sans égal, dont le nom, vénéré de tous, est synonyme d'infailibilité, de science infuse. Jamais il ne s'est trompé, jamais il ne se trompe. Se trompera-t-il jamais ! Il sait, de son regard vif et pénétrant, découvrir du premier coup la fraude. Lui apportez-vous une médaille, il la palpe, l'examine, prend sa loupe, puis il vous fixe ; sa face se détend en un sourire nerveux et grimaçant.

— Elle est fausse votre médaille, monsieur, archi-fausse.

L'amateur de protester. Il est certain de son authenticité. Il l'a payée un prix considérable et sa facture porte une garantie.

— Fausse, archifausse, vous dis-je ! et ce nouvel oracle des numismates n'en démord plus.

Neuf fois sur dix la même scène se reproduit quand on vient le consulter.

Essayez-en vous-même.

— Un jour, continuait M. Fau, je voulus savoir si réellement cet homme était un expert érudit ou un maniaque qui, sur cent médailles, en déclarait invariablement, les yeux fermés, quatre-vingt-dix-neuf mauvaises.

Je prends une jolie médaille de la série des impératrices romaines et je la porte au redoutable personnage pour la soumettre à son examen.

A peine un silence de quelques secondes, et il repousse du doigt la malheureuse médaille.

— Fausse, mon cher, tout ce qu'il y a de plus fausse. Comment ! vous aussi, vous vous laissez mettre dedans ? Voilà ce qu'il en coûte de ne pas venir me trouver avant d'acheter.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parfaitement.

— Tiens, c'est curieux. C'est vous-même qui me l'avez vendue il y a deux ou trois ans.

Tableau !

Bien entendu, il ne s'agit pas de MM. Rollin et Feuardent, qu'on va consulter souvent place Louvois. Ceux-là ne mettent entre les mains des amateurs que des choses absolument authentiques.

Chargés de la vente Fau pour le département de la numismatique, ils ont tiré un bon parti de la section qui leur avait été confiée.

Une médaille en bronze doré représentant *Louis XIII et Anne de Bretagne* est achetée 880 francs ; une autre, également en bronze, portant le buste du marquis *Joa-*

chim de Brandebourg, 1,230 francs; le portrait de *Lucrezia Borgia*, femme d'Alphonse I^{er} d'Este, 600 francs; buste d'*Hortensia Piccolomini*, 880 francs; buste de *Pico della Mirandola*, 810 francs.

La vente Fau a produit bien près d'un demi-million.

PRIX IMPORTANTS DE LA VENTE FAU. — Clef du xv^e siècle, fer et cuivre, tête forme de château fort, 3,600 francs. — Clef, travail oriental, incrustée d'argent, tête plate en cuivre gravé xvi^e siècle, 1,010 francs. — Grande clef, oiseaux fantastiques sur un chapiteau corinthien, canon forme d'une croix, xvi^e siècle, 4,200 francs. — Clef du temps de Louis XIV, rosace découpée et tête quadrangulaire ajourée, ornements ciselés rapportés surmontée d'une tête de satyre en ronde bosse; pièce de maîtrise, 2,100 francs.

Horloge allemande du xvii^e siècle, forme rectangulaire, cuivre doré, colonnette aux angles, moulures, ornements, mascarons, sphinx ailé; dôme à feuillages, sphère supportée par une volute; aux angles supérieurs, vases tournés, cadrans en argent émaillé, socle ébène, pieds bronze doré, 4,800 francs. — Boîte oblongue en cuivre gravé à rosaces, ornements et inscriptions, incrustations d'or et d'argent; encrier intérieur, ancien travail persan, 1,095 francs.

Porcelaines de Chine. — Deux vases, panse ovoïde allongée et couvercle, sujets familiers émaillés en couleur, 900 francs.

Porcelaine de Chantilly. — Salière oblongue, décor polychrome, armoiries et fleurs, 350 francs.

Marbres. — Haut-relief de l'école de Luca della Robbia : Vierge tenant l'Enfant Jésus debout, entourés de têtes de chérubins. Premières années du xvi^e siècle, 4,500 francs. — Deux lions couchés sur socle en marbre, 1,110 francs.

Bois. — Petit groupe en buis. Vierge assise sur un banc supportée par des anges, les pieds posés sur des lions et tenant l'Enfant Jésus, premières années du xvi^e siècle, 7,020 francs. — Statuette, homme debout, armure, long manteau, chapeau bas et rond, tenant un reliquaire, xvii^e siècle, 6,950 francs.

Ivoires. — Coffret oblong, couvercle en toit, orné de bas-reliefs, sujets de l'Ancien Testament; travail vénitien du xiv^e siècle, 1,000 francs. — Petit buste d'homme signé C. Lacroix, portrait présumé de Colbert, socle en fine marqueterie de cuivre avec chiffre; époque Louis XIV, 3,550 francs.

Armes. — Arbalète en noyer incrusté de figurines en ivoire gravé, fer gravé, xvi^e siècle, 1,600 francs. — Mousquet à rouet, monture incrustée de filets d'argent, canon acier bleui, incrusté d'or et d'argent, signé F. Habert à Nancy, xvii^e siècle, 2,700 francs.

Objets en fer. — Escarcelle velours rouge brodé avec médaillon buste d'évêque, fermoir château fort en fer, xvi^e siècle, 2,310 francs.

XVIII

Les livres. — Autrefois et aujourd'hui. — Bibliothèque Piquet. — Tout va à l'étranger. — Baisse sur les classiques. — Hausse sur les romantiques. — Les grands relieurs. — *L'habit fait le moine*. — Recherche des éditions Renduel. — Le zinc tuant le bois. — *Bibliographie des ouvrages illustrés du XIX^e siècle*. — Documents sur l'Amérique. — *Où ira la mode?*

12 mars.

Est-ce un signe des temps? est-ce la suite du krach? Le krach a si bon dos dans un certain monde! N'est-ce tout simplement que changement de mode et déplacement de l'axe de la curiosité? Ce qu'il y a de sûr, c'est que le commerce des livres de bibliophiles ne va plus guère. La librairie ancienne est en baisse, et la librairie moderne ne bat que d'une aile. Où sont les chaudes journées où Fontaine et Morgand, ces émules du passage des Panoramas, se battaient à coups d'enchères sur le dos armorié d'un Molière ou d'un Bossuet? Fontaine est mort, et Morgand s'est peu à peu retiré du champ de bataille. Aujourd'hui, quand messieurs les libraires se dérangent pour une grande vente à l'hôtel, ils viennent avec des commissions et ne poussent que les livres de commande; les autres attendent chez eux la clientèle, des amateurs. Rien de plus triste qu'une vente de livres. On dirait d'un inventaire après décès.

D'autre part, les bibliophiles, — ceux qui se passionnaient pour le livre, le baron James de Rothschild ou M. de Rœderer, ont disparu de la scène. Chaque jour une lumière s'éteint au lustre de la curiosité.

Une des causes principales de cet arrêt dans le commerce des livres, c'est à coup sûr l'état peu florissant des affaires en général. Tel financier qui, il y a quatre ou cinq ans, s'offrait, après une bonne journée sur le Suez ou l'Union générale, une édition originale de Montaigne, de Corneille ou de Molière, y regarde à deux fois maintenant.

A la vente Piquet, il y avait cependant de jolies choses : *Les Provinciales* (Cologne, 1657) ont été vendues 300 francs ; *les Essais* de Montaigne (1580), 605 francs ; *les Fables choisies* de La Fontaine (Paris, 1668), 1,405 francs ; *les Contes et nouvelles* en vers, par M. de La Fontaine (édition de 1762), 540 francs ; *le Théâtre* de Corneille (1644-1666), 510 francs ; *les Œuvres* de M. Molière (Paris, 1682), 8 volumes, reliure ancienne, 5,150 francs. Ce sont des prix.

Dans une vente d'amateur du 9 février dernier, un exemplaire des œuvres de Boileau, avec des éclaircissements historiques donnés par lui-même (Genève, chez Fabri et Barillat, 1716, 2 tomes en 1 vol. in-4°; portrait et figure, maroquin rouge, dent. int. tr. dor.), s'est péniblement élevé à 40 francs. Il n'y a pas seulement trois ans que le même ouvrage se vendait 100 francs et plus ; mais, il faut le reconnaître, l'exemplaire était beau et bien relié.

Quant à Molière, il a toujours ses adorateurs, sa petite Église et son culte. On l'a bien vu dernièrement, à propos du *Livre abominable* de 1665, publié par M. Louis-Auguste Ménard. Ce moliériste improvisé

s'étant permis d'attribuer avec fracas ce libelle à Molière, *le Moliériste*, par la plume de Monval, lui a décoché une verte réponse; car, pour Monval comme pour les bibliophiles qui ont le culte de Molière, notre grand Poquelin est sacré. Ne touchez pas à la reine!... Ne touchez pas à Molière! C'est le dieu, et chacun doit lui rendre hommage.

L'Estourdy (1663) a été adjugé 890 francs.

Le Dépit amoureux (1663), 605 francs.

Sganarelle ou le Cocu imaginaire (1660), 1,100 fr.

Le Misanthrope (Paris, 1667), 600 francs.

Psyché (Paris, 1671), 1,950 francs.

Le Bourgeois gentilhomme (Paris, 1671), 500 francs.

Toutefois, il ne faut pas exagérer le mal. Les romantiques sont relativement en hausse. La vieille querelle de 1830 se continue dans le commerce de la librairie. Les *perruques* ont leurs partisans et les *bousingots* aussi. Pourquoi les bousingots? Je n'en sais rien... Peut-être à cause de l'originalité du fameux Lycanthrope. Cependant les vrais romantiques, — ceux du cénacle, — ont le pas dans les ventes sur *Petrus Borel* et ses satellites. Où *Madame Putiphar* atteint 50 francs, une comédie de Musset, un drame de Victor Hugo, une fantaisie de Gautier, atteignent des prix fantastiques : 200 et 300 francs.

Ce n'est pourtant pas que ces livres soient beaux de forme. La typographie en est assez mauvaise et le papier est très ordinaire; mais c'est la mode, on recherche les éditions princeps des romantiques, comme les éditions originales de Molière. Il n'y a qu'à laisser passer la mode; il est probable qu'elle ira ailleurs un jour.

Aux ventes Piquet et Gérard, *les Contes drolatiques*

de Balzac (1855), sur papier de Chine, ont été vendus 1,160 francs; — *Eugénie Grandet*, un des 120 exemplaires tirés pour la Société des Amis des livres, 261 francs; — *Les Fleurs du Mal*, de Beaudelaire (1857), papier de Hollande, 209 francs.

Les Méditations poétiques de Lamartine (1820), édition originale, ont été adjugées 170 francs.

Atala, *René*, par Fr.-Aug. de Chateaubriand (à Paris, chez Le Normant, 1805, édition originale), grand papier vélin, 216 francs.

La Chronique du règne de Charles IX, par Prosper Mérimée, illustrée de 31 compositions dessinées et gravées à l'eau-forte, par Edmond Morin, un des 115 exemplaires tirés pour les Amis des livres, 719 francs.

Mademoiselle de Maupin (Paris, Eugène Renduel, 1835-1836), 2 vol. in-8°, reliure de Cuzin, édition originale, 800 francs.

Fortunio, l'un des 115 exemplaires tirés pour les Amis des livres, broché neuf, eaux-fortes de Milius et vignettes de Paul Avril, 325 francs.

Madame Bovary, édition originale sur papier vélin fort, 160 francs.

Les deux Maîtresses, Frédéric et Bernerette (Paris, 1840), 2 vol. in-8°, reliure Chambolle-Duru, édition originale, 325 francs.

Un spectacle dans un fauteuil, édition originale, 300 francs.

Le théâtre original de Victor Hugo continue à être très recherché. Ainsi, à la même vente, un exemplaire de *Lucrèce Borgia* a été payé 180 francs. Un exemplaire d'*Angelo*, 356 francs; *Ruy Blas*, 62 francs; les *Burgraves*, 37 francs.

Je dois dire que la reliure est pour beaucoup dans les prix énormes qu'atteignent ces livres. Autant les

revêtements des Padeloup, des Boyet, des Dérôme ajoutent de valeur aux livres anciens, autant les Trautz-Bauzonnet, les Thibaron, les Lortic, les Capé, les Duru, les Chambolle, donnent de prix aux livres modernes.

L'habit ne fait pas le moine, dit le proverbe, la plume ne fait pas l'oiseau non plus ; cela n'empêche pas qu'un moine déshabillé et qu'un oiseau déplumé manqueraient de prestige et ne seraient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

Un petit renseignement de bibliophile à propos des reliures anciennes. Les Padeloup se reconnaissent aux vermiculés produits par les fers sur le dos ; les Boyet, aux deux petits trous de chaque côté du mors ; les Dérôme ont une petite grecque sur le carton de la reliure.

Je reviens maintenant aux romantiques. Il n'y a pas si longtemps qu'ils font fureur dans les ventes. Dans les premières années de l'Empire, on les ramassait à brassées sur les quais. Une édition de Renduel se payait quelques sous à peine. Le lendemain du coup d'État, je connais un libraire qui acheta pour une quarantaine de mille francs tout le stock de Renduel. Le théâtre complet de Victor Hugo se vendait alors, dans les éditions originales, 3 ou 4 francs. Jugez de la fortune qu'aurait pu faire un bouquiniste s'il avait mis de côté seulement, en prévision de la hausse future, une douzaine d'exemplaires de chaque édition originale. Mais on ne s'avise jamais de tout. Ce qu'il vendait, il y a vingt ans, 50 centimes, il est obligé aujourd'hui de le racheter 200 ou 300 francs quand il reçoit une commission. C'est le cas ou jamais de dire : *Habent sua fata libelli*.

Cependant les romantiques ne suffisent plus aux col-

lectionneurs ; ceux-ci se rabattent depuis quelque temps sur les livres à gravures illustrés par Charlet, Raffet, Jean Gigoux, Boulanger, Monnier, Worms et publiés chez Perrotin, Hetzel, Bourdin, Dubochet, Fournier, etc.

J'aime mieux cet engouement, quoiqu'il ne doive pas être de longue durée comme je vais l'expliquer plus loin. La plupart de ces volumes sont des livres de luxe et d'art, et les artistes qui les illustrèrent avaient un talent et une originalité incontestables. Quoi de plus joli qu'une vignette de Devéria ou de Johannot ? La vignette est délaissée aujourd'hui, c'est dommage ; car le bois, pour être plus coûteux que le zinc photographique de Gillot et de Lefman ou le procédé de Goupil dont on se sert actuellement, avait sa couleur et son charme. Les graveurs travaillaient en fac-similé, c'est-à-dire qu'ils suivaient exactement le dessin fait sur le bois.

L'autre jour, à la vente Gérard, une suite complète de cent trois vignettes, d'après Victor Adam, Boilly, Boulanger, Charlet, Delacroix, Gigoux, Johannot, Lami, Monnier, etc., pour illustrer *les Chansons de Béranger*, a atteint le prix de 400 francs. Et les *Œuvres complètes* du chansonnier populaire (Perrotin, 1857), avec sa biographie, quatre volumes reliure de Capé, ont été vendues 901 francs. Le *Béranger* à vignettes de l'édition in-8° de 1847, vendue à l'époque 28 francs, coûte aujourd'hui 200 francs. De même, à ce propos, actuellement on n'aurait pas pour moins de 200 francs l'édition de 1838 de H. Delloye de *la Peau de chagrin*, que les contemporains payaient avec hésitation 15 francs.

Au contraire, un *Paul et Virginie* édité par Curmer en 1838, et en partie illustré par Meissonier, se payait naguère encore couramment 100 et 150 francs ; aujourd'hui, il a bien diminué. Un récent travail de M. Brivois

sur les livres à gravures du ^{xix}^e siècle a jeté un froid, comme on dit, sur l'enthousiasme des amateurs. Qu'est-ce qui fait la valeur d'un livre aux yeux d'un bibliophile ? C'est surtout sa rareté. Or M. Brivois nous apprend que *Paul et Virginie*, comme beaucoup d'ouvrages illustrés de notre époque, loin d'être tiré à cinq ou six cents exemplaires, l'a été à dix mille. Quel mérite y a-t-il à posséder un livre qu'on peut retrouver à chaque coin de rue ?

Cette découverte a donc eu pour effet de discréditer les livres illustrés du ^{xix}^e siècle, et de remettre en honneur les manuscrits et les livres de costumes.

Il y avait foule, ces jours derniers, à la vente de M. Pinard, le fils de l'ancien ministre ; l'on s'est arraché à prix d'or les ouvrages et les documents relatifs à l'Amérique. M. Em. Paul, ce digne successeur de M. Labitte, y a fait l'acquisition de nombreux manuscrits originaux pour le compte de la Bibliothèque nationale.

Ces pièces très rares étaient l'œuvre de missionnaires, jésuites pour la plupart, qui du ^{xvii}^e au ^{xviii}^e siècle parcouraient l'Amérique, l'Asie et l'Afrique, étudiant ces pays et recueillant ainsi des observations ethnologiques fort curieuses. Le département des manuscrits a trouvé là une occasion d'acquérir de véritables raretés.

Un manuscrit de Champlin a été vendu 5,600 francs, et deux autres manuscrits mexicains du ^{xvi}^e siècle, 640 et 2,700 francs.

Un ouvrage sur l'archéologie de l'empire de Russie, très rare parce qu'il n'a pas été mis dans le commerce, ayant été publié pour l'usage exclusif des archives de la cour, a été payé 950 francs.

Le même jour, dans une autre salle, un véritable

bouquin, crasseux, noir, détestable, la deuxième année du *Magasin de Modes* de 1787, avec 77 planches coloriées, se vendait 155 francs.

Sont-ce les symptômes d'un nouvel engouement ? Est-ce une nouvelle préférence ? Les livres touchant la Révolution, almanachs, costumes, théâtres, sont maintenant en vogue. Combien cela durera-t-il ? Répondra qui pourra, car la mode est une reine capricieuse et l'on pourrait lui appliquer sans crainte les deux vers que François I^{er} écrivit un jour sur la vitre du château de Chambord :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie !

XIX

La peinture. — On produit trop ; *gare la réaction !* — M. Dussol de Cette. — Le Berlinoï Lepké. — *La Saulaie* de Jules Dupré. — Variations du prix des tableaux. — Signature d'Hobbema substituée à celle de Ruysdaël. — Le goût pour les maîtres italiens. — Époque de David. — Engouement romantique pour les Espagnols. — Vogue des Rousseau et des Fortuny. — Abandon de l'école de Delaroche. — Courant actuel de la mode. — Anatole de La Forge, préfacier du peintre Chaigneau. — Les collections princières — Rêve fantastique.

15 mars.

Eh bien, oui, en dépit du succès toujours croissant des peintres, je deviens perplexe chaque fois que je vois annoncer une vente de tableaux. J'ai peur que la production ne devienne un jour plus grande que la consommation et que le commerce ne tue le métier, car il faut bien le dire, jamais on n'a tant produit que maintenant. Les amateurs font une concurrence effrénée aux artistes. Quiconque a un peu de dessin se mêle d'être peintre. Par genre, par mode, par pose. C'est si agréable et c'est si bien porté.

« Je suis peintre.

« Vous êtes peintre.

« Nous sommes peintres. »

Avec le temps, chacun pourra conjuguer ce verbe.

Jules Claretie nous apprenait, dans sa dernière chro-

nique de *la Vie à Paris*, que M. d'Hervilly s'était mis à faire de *l'Aquarellautographie*. Pourquoi pas ? M. Paul Ferrier fait de jolis paysages à la plume, Victor Hugo a bien illustré ses *Travailleurs de la Mer* et M. Meilhac a débuté, dit-on, par livrer des bois au *Journal amusant* ! La peinture rapporte beaucoup plus que la littérature, et je ne désespère pas de voir les écrivains lâcher un jour leur plume pour prendre le pinceau.

En attendant, le marché est encombré de tableaux et c'est ce qui m'effraye. Vous êtes-vous jamais demandé où pouvaient passer les milliers de toiles de toutes les écoles qui éclosent chaque jour ?

Je sais bien que l'horizon de l'art se recule d'une année à l'autre, que le nombre des acheteurs augmente à vue d'œil, que le commerce d'exportation est considérable depuis que les millionnaires américains comme M. Van der Bilt, Aug. Belmont, A.-T. Stewart, miss Catherine Wolfe, M^{me} Abby Blodgett et M. Bory de Philadelphie se sont épris de peintures, et depuis que l'Allemagne militaire s'est piquée d'avoir des musées qui rivaliseront un jour avec les nôtres. Mais enfin je me dis que dans vingt ans, dans cinquante ans, tous les musées, toutes les collections seront remplies et alors !... Alors tous les peintres devront se retourner d'un autre côté, à moins que les amateurs et les collectionneurs, après avoir décoré de tableaux le dedans de leurs maisons, ne se décident, comme sur la corniche de Nice à San-Remo, à les faire peindre en dehors. Ce qui ne laisserait pas d'être original et tout à fait réjouissant pour la vue.

Mais nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu, et j'avoue que pour le présent mes craintes sont purement chimériques. La preuve en est que, pas plus tard que la

semaine dernière, la vente Dussol, de Cette, a produit en 110 numéros la somme respectable de 271,130 francs.

Il y avait des tableaux de premier ordre dans cette collection de province, et de longtemps on n'avait vu des Corot si authentiques, des Daubigny d'aussi bonne marque, des Dupré d'une facture aussi large et des Vollon aussi vivants. Tout le clan des riches collectionneurs assistait à cette vente, et c'était plaisir de voir M. Lepké, le fameux marchand de Berlin, pousser hardiment les Vollon. Ce disciple de Chardin avait essuyé une défaite avec une *Nature morte* à la vente Fau : il a noblement pris sa revanche à la vente Dussol.

Ainsi son *Départ du Braconnier* a été acquis par M. Lepké 8,500 francs. Alexandre Dumas a payé 2,505 francs une *Nature morte* du même peintre représentant une buire en métal, un vase de faïence bleue, un plat contenant des fruits, une mandoline et un cahier de musique. Un *Panier de violettes*, toujours du même, a été adjugé 4,420 francs, et le *Cellier*, 2,505 francs.

Les Ch. Jacques se sont également fort bien vendus. *Les Chênes d'un haras aux environs de Pau* ont trouvé acquéreurs à 7,000 francs, et *la Bergerie* à 4,800 francs. — Deux Daubigny : *le Pré des Graves à Villerville* a été adjugé 13,000 francs, et *la Vallée de l'Arque*, près de Dieppe, 10,800 francs ; un charmant Cazin, *les Chaumes*, a été acheté par Coquelin aîné 4,500 francs.

Mais la perle de cette collection, perle rayonnante entre toutes et qui attirait le plus les regards, c'était la *Saulaie*, de Dupré. Figurez-vous un cours d'eau ombragé de saules et baignant un pâturage dans le fond duquel quelques vaches sont couchées. Au premier plan, un jeune pâtre pêche à la ligne. Le ciel est chargé de nuages laiteux et il se dégage de l'ensemble une fraîcheur telle qu'on la sent rien qu'à regarder le

paysage. Ce tableau, qui avait été adjugé 8,800 francs lors de la vente Wilson, a été vendu l'autre jour 10,000 francs, payant ainsi largement ses intérêts depuis trois ans et laissant pour rien à son propriétaire la jouissance et l'amour-propre de la possession.

Il m'a paru intéressant de vous montrer le courant de la mode, les fluctuations, la hausse et la baisse subie par telle et telle école de peinture depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours.

En effet, en voyant les prix considérables auxquels sont payées certaines toiles de nos peintres contemporains, on peut se demander si cet entrain n'est pas le simple effet d'un engouement passager. Ces revirements de la mode, aussi malheureux que fréquents, ne se produiront-ils pas maintes fois encore? Tel artiste de talent ne sera-t-il pas délaissé pour quelque autre moins intéressant, mais qui aura su captiver l'attention du public et en conquérir les sympathies? Tel qui passe aujourd'hui obscur et inaperçu deviendra peut-être célèbre d'ici un siècle; cela s'est déjà vu plus d'une fois.

Au beau temps de Marie-Antoinette, il y avait une préférence marquée pour les toiles de petite dimension et d'une exécution finie. Les œuvres du chevalier Van der Werf, qui se vendent mal de nos jours, étaient alors très recherchées, ainsi que les Platzner, les Mieris et les Eggen van der Neer.

Les maîtres qui venaient après, quoique de beaucoup supérieurs et comme couleur et comme dessin, s'appelaient Terburg, Metzger, Gérard Dow, Wouwermann. Ils se vendent très bien aujourd'hui et je vous étonnerais peut-être en vous disant que, le 10 mai dernier, un Terburg, *le Concert*, a été poussé jusqu'à 9,100 francs dans la vente de M. Monteaux, le banquier. Ce tableau est si joli! Une jeune femme assise sur un tabouret

joue de la basse de viole. Elle est vue de dos, mais elle parle ; on devine l'expression de son visage. Les cheveux blonds sont nattés, et elle est vêtue d'une jupe de satin blanc et d'un corsage de soie rose avec col de fourrure. Au second plan, une femme âgée, encapuchonnée comme une nonne, l'accompagne au clavecin. Les deux figures se détachent sur un fond gris argenté d'une douceur étonnante. C'est incontestablement l'un des chefs-d'œuvre du maître.

Pourquoi, en 1780, ne voulait-on pas à 1,500 francs d'une tête de Rembrandt qu'on n'aurait pas aujourd'hui pour 60,000 francs ? Pourquoi, par une métamorphose rien moins qu'honnête, tel marchand transformait-il les paysages d'Hobbema en substituant à sa signature celle de J. Ruysdaël ? C'est que le xviii^e siècle avait une préférence manifeste pour les peintures d'une grande finesse d'exécution ; tout ce qui ne répondait pas au goût du jour était impitoyablement sacrifié.

Un peu plus tard, à la suite de la campagne d'Italie, les maîtres italiens firent fureur. C'était la mode, on ne voulait pour sa galerie que du Titien, du Corrège, du Léonard de Vinci ou du Paul Véronèse. *L'éducation de l'Amour* du Corrège atteignait 80,000 francs à la vente Laperrière. Cette prédilection était souvent poussée jusqu'à une complaisance aveugle pour tout ce qui, de près ou de loin, se rattachait aux maîtres de Rome ou de Venise. Aussi voit-on souvent alors, dans les anciens catalogues, des copies acceptées pour des originaux. Disons-le à leur éloge, les collectionneurs nos contemporains sont beaucoup plus difficiles et ne voudraient plus d'un pastiche, quelque bien fait qu'il fût, pour une œuvre authentique. En cela, ils n'ont pas tort.

Au commencement du xix^e siècle, révolution complète. Les peintres comme Watteau, Boucher, Pater, Lancret, Chardin, qui représentent admirablement cette charmante école du xviii^e siècle, si gracieuse, si spirituelle sont délaissés, abandonnés. Ils ne se vendent plus. David triomphe envers et contre les Watteau et les Boucher. Bellone et le dieu Mars enfoncent Vénus et Cupidon. Adieu les voyages à Cythère et les marivaudages entre bergers enrubannés des idylles de Florian.

Nous voudrions tous avoir assisté en 1810 à la vente Sylvestre, où des Chardin obtenaient à peine 15 ou 20 francs, et nous eussions, n'est-ce pas? acheté 62 francs un Pater, au lieu de le payer aujourd'hui 15 ou 20,000 francs, comme il faut le faire maintenant. Heureux celui qui a pu ce jour-là se faire adjuger deux Watteau pour 404 francs.

C'était l'âge d'or de la curiosité. Aujourd'hui, il faut avoir des millions pour collectionner. Le cousin Pons n'est plus possible. C'est un antédiluvien.

Les tableaux militaires avaient, sous le premier Empire, à peu près la même vogue qu'en 1884 pour une raison malheureusement toute différente. On était vainqueur alors et la peinture ne célébrait que nos victoires; aujourd'hui, nous prenons un plaisir amer à contempler les efforts inutiles de notre courage malheureux.

Ce n'est guère que vers 1840 que le revirement qui s'est produit dans le goût du public pour les artistes français du xviii^e siècle a commencé à se faire sentir.

Les premières années du règne de Louis-Philippe avaient été marquées par une passion toute romantique pour les maîtres espagnols.

Victor Hugo avait mis l'Espagne à la mode avec *Ruy Blas* et *Hernani*. On ne rêvait que de Murillo, de

Velasquez, de Ribera, voire même de Goya. Mais quand on vit le marquis d'Herford, M. Lacaze et M. Marcille, trois connaisseurs de haute volée, faire la chasse aux Greuze, aux Boucher, aux Watteau, les amateurs se retournèrent et se passionnèrent à l'envi et à leur suite pour les petits maîtres du XVIII^e siècle. — Fragonard oublié ressuscita.

D'ailleurs n'est-il pas difficile de se préserver de l'entraînement et de l'engouement du moment ? Ne voyons-nous pas chaque jour l'ardeur irréfléchie qui préside aux ventes après décès ! A la mort de Delacroix, de Millet, de Rousseau, le prix des œuvres de ces artistes se sont considérablement élevés, et cette cote, si on peut s'exprimer ainsi, ne durera pas, malgré le grand talent de ces maîtres, mais elle ira peu à peu, croyez-moi, en s'affaiblissant.

Car, il faut bien en convenir, tout n'est qu'affaire de mode dans le commerce de l'art en général et de la peinture en particulier. Ainsi les Ary Scheffer, les Paul Delaroche, les Léon Cogniet et les Roqueplan ne se vendent plus. Que faut-il pour qu'ils retrouvent la faveur du public ? Rien ou presque rien. Qu'un collectionneur en vue se mette à en pousser un ou deux dans une vente ; aussitôt, sans hésiter, le troupeau de Panurge sautera à sa suite.

Voyez ce qui est arrivé à Ingres. Il était démodé, lui aussi. On le laissait dormir, on n'en voulait plus. Tout à coup, un petit groupe d'amateurs s'est mis à rechercher ses dessins ; il n'en a pas fallu davantage pour faire remonter le cours de ses œuvres. Ainsi, à la vente Lehmann, un petit portrait de femme à la mine de plomb, signé de Ingres, a été acheté par le Louvre 5,000 francs.

Qui sait si les figures mélancoliques d'Ary Scheffer et les belles académies si bien drapées de Paul Delaroche n'auront pas le même sort un jour ?

On recherche surtout à notre époque les Meissonier, les Troyon, les Delacroix, les Millet, les Fromentin, les Daubigny, les Isabey, les Corot, les J. Dupré, les Gérôme, les J. Breton, les Jules Worms, les Chaplin, les Harpignies, les Bonnat, les Vollon, les Detaille et les de Neuville. Loin de moi la pensée de vouloir diminuer leur valeur indiscutable : mais enfin, tous les jours il pousse quelque réputation nouvelle avec laquelle il faut compter, et, dans la peinture, c'est comme dans la vie réelle : les grands parents ont des rides sur le front, la patte d'oie au coin de l'œil et cessent de plaire. Aussi est-on plus éclectique que jamais. C'est très heureux d'ailleurs ; car, avec cette tendance, les peintres de talent ont plus de chances de se maintenir. Ainsi le Bonington que Féral a vendu le 24 mars à l'hôtel Drouot a été vivement disputé. Mes compliments sincères à celui qui l'a acheté 15,100 francs.

Qui donc disait que les moutons ne se vendaient plus ? Ceux de Chaigneau se sont enlevés dernièrement comme les vivres frais du ravitaillement après le siège. Il n'y en a pas eu assez pour tous les amateurs. Il est vrai qu'ils étaient présentés au public par le plus aimable et le plus spirituel des critiques, M. Anatole de La Forge.

« L'originalité suprême de Chaigneau, c'est le charme, disait le député de Paris. A ce titre, il a marqué sa place entre Rosa Bonheur et Jacque, et, dans toute collection bien composée, il devra y avoir de ses moutons. Les chiens de Jadin seront contents.

« Et le bonhomme La Fontaine donc ! J'ai cherché vainement un loup dans les trente paysages de Chaigneau. Est-ce que la « bête cruelle » du fabuliste aurait signé la paix avec la gent moutonnaire ? Ce qui le laisserait croire, c'est que le peintre lâche souvent le troupeau tout seul. Tantôt il nous représente une brebis et son

agneau broutant une haie en fleurs, dans la gloire du soleil couchant ; tantôt c'est toute la bergerie qui, ramassée dans un coin de la plaine, semble attendre que le pâtre la ramène au village. Voici justement l'heure du retour. La lune s'est levée. On distingue à peine les objets dans la brume lumineuse. Le troupeau marche en rangs serrés comme s'il avait peur, et le guide suit à quelques pas, enveloppé dans son large manteau de laine. Impossible de mieux rendre la mystérieuse poésie du soir : elle vous va jusqu'au fond de l'âme, elle vous pénètre jusqu'aux moelles. »

Les trente tableaux de Chaigneau ont produit la somme de 21,810 francs. Très joli résultat pour des moutons... peints. C'est un peu plus cher que nature, mais peut-être aussi un peu plus beau.

Les contes de fées nous ont laissé à tous un peu de fantastique dans l'imagination. Ce n'est pas impunément qu'on lit Perrault et qu'on voit représenter des féeries. Le pays des rêves est la propriété de tous et, en ma qualité de critique, je m'y transporte souvent pour le domaine qui m'appartient. En assistant aux belles ventes, j'en ai souvent, par la pensée, créé une étonnante, pyramidale, abracadabrante, qui remuerait non seulement Paris, mais l'Europe tout entière. Dans cette vacation renversante se retrouveraient tous les chefs-d'œuvre des collections de Paris.

M. Secretan, par exemple, qui a consacré une dizaine de millions pour ses trois cents toiles, y enverrait l'*Angelus* de Millet, vendu par l'artiste 2,500 francs au propriétaire actuel, à qui on en a offert souvent plus de 300,000 francs. Le même amateur pourrait fournir encore au catalogue : de Courbet, *la Remise des chevreaux au ruisseau de Plaisin-Fontaine* ; de Rousseau, *la Hutte aux charbonniers*, et quelques-uns de

ses trente Meissonier : 1807; *Troupes en marche*; *Liseur*; *Jeune homme travaillant*; *le Baiser d'adieu*; *le Joueur d'échecs*; *Un écrivain*; *Amateur de tableaux chez un peintre*; *le Vin du curé*; *Fumeur*; *A Solférino*; *Un peintre*; 1805; *les Deux philosophes*; *Un officier*; *le Hussard*; *les Trois amis*; *les Deux artistes*; M^{me} Sabatier; *le Récit du siège de Berg-op-Zoom*.

M. Defoer-Bey, qui se repose des tracas de la Bourse par la contemplation de ses toiles de Corot, Delacroix, Fromentin, Dupré, Decamps, donnerait, par exemple, une quarantaine de toiles, toutes de premier ordre : *les Saules*, de Corot; *le Hussard à cheval*, de Géricault; *le Pont de Mantes*, de Delacroix; *la Lisière des Monts Girard*, de Rousseau; *le Christ en croix*, de Fromentin; *les Joueurs de boules*, *le Voyageur*, 1814, de Meissonier.

Toute une série de dessins de Prud'hon, de Chardin, de Fragonard, de Boucher, de Largillière, viendraient de chez M. Eudoxe Marcille. Et de chez M. Burat, on aurait une suite précieuse des œuvres des maîtres du XVIII^e siècle.

M. Rothan, un éclectique qui prend les bonnes choses dans chaque camp, ancien ministre plénipotentiaire, l'auteur de *l'Affaire du Luxembourg*, enverrait : *Un portrait de femme*, de Frans Hals; *Un portrait d'homme*, de Jordaëns; *Un portrait en pied de Catherine de Médicis*, de Porbus le Vieux.

A M. le baron Seillière, on demanderait ses Rembrandt de premier ordre et dix portraits de Bronzin, provenant de la vente Pourtalès.

La galerie du comte Duchâtel serait représentée, dans cette vente, par les deux Greuze qui figuraient au château de Chenonceaux, par des Van de Velde, David de Heem, Van der Heyden, Decamps, Delaroche, Ingres, Flandrin, Gérôme, Hébert.

On y verrait aussi les deux magnifiques *portraits en pied* de Rembrandt, qui appartiennent au baron Gustave de Rothschild, ainsi que *le Hallebardier* et *le Petit fumeur*, de Meissonier. Et aussi le Teniers de la collection Delessert, acheté 159,000 francs par le comte Henri de Greffulhe.

Viendraient ensuite :

M. André, avec le *Groupe de chênes dans la forêt de Fontainebleau*, de Rousseau; *les Charmeurs de serpents*, de Fortuny; *Une tête d'homme coiffée d'un chapeau de feutre*, de Rembrandt; *la Lecture du manuscrit*, de Meissonier. — M. Stewart, l'Américain du Cours-la-Reine, avec *la Fantasia arabe*, *le Choix du modèle*, *le Déjeuner*, *la Morte*, *la Porte de justice à l'Alhambra*, de Fortuny; *la Halte*, *la Suite d'une querelle de jeu*, *Petit poste de grand'garde*, de Meissonier. — M. Albert Wolf, avec *le Tigre couché*, de Delacroix; *Château-Gaillard*, de Daubigny; *le Lac de Garde*, de Corot. — M. Ferdinand Bischoffsheim, avec *les Glaneurs*, de Millet; *Village sous les arbres*, de Rousseau; *Samson combattant les Philistins*, de Decamps; *Un pâturage sur la lisière d'une forêt*, de Dupré. — M. G. Dutfoy, avec *l'Étang de Ville-d'Avray*, de Corot. — M. le prince de Broglie, avec *Un hallebardier*, de Meissonier; *le Passeur de l'Oise*, de Daubigny; *Intérieur hollandais*, de Pieter de Hooch. — M. Fiot, avec *Jésus sur le lac de Génésareth*, de Delacroix; *Descente de Bohémiens*, de Diaz; *l'Arc-en-ciel*, de Troyon. — M^{me} de Cassin, avec *le Mariage espagnol*, de Fortuny, et *la Salomé*, de Henri Regnault. — M^{me} Peire, avec *le Zéphire*, de Prud'hon, provenant de la vente Morny. — M. Faure, le célèbre chanteur, avec *le Bon Bock*, de Manet, et toute une collection de l'école impressionniste. — M. Goldschmidt, *la Vallée de la Touque*, de Troyon.

Si j'étais l'un des grands virtuoses du marteau d'ivoire, je voudrais présider une pareille solennité et je choisirais à cet effet l'emplacement superbe de la place de la Concorde. Tenez, je vois cela d'ici en imagination. Un immense vélum protège les assistants de la pluie ou du soleil. Des estrades habilement construites peuvent recevoir un nombre incalculable de curieux. Plus de cent mille personnes assistent à ce spectacle sans précédent. C'est comme la fête de la Fédération artistique.

Sur une plate-forme se dresse le bureau du commissaire-priseur, la tête couronnée de lauriers. Un manteau de pourpre descend majestueusement de ses épaules. Il paraît radieux de cette apothéose. Au lieu du marteau d'ivoire, il tient dans la main un revolver dont il presse la détente à chaque adjudication.

Au bas de la plate-forme, une rangée de télégraphistes, armés d'appareils Morse, envoient, dans toutes les directions, le chiffre des enchères. Tous les amateurs de l'étranger sont sur pied. Sous les Tilleuls à Berlin, sur la place de Trafalgar à Londres, dans Broadway à New-York, sur la Perspective Newsky à Saint-Pétersbourg, sur le Graben à Vienne, sur la Puerta del Sol à Madrid, des tableaux gigantesques les renseignent sur la marche des enchères.

Après chaque adjudication, un orchestre, dirigé par Colonne, entonne un hymne de victoire composé pour la circonstance par Massenet, et l'enchère s'inscrit automatiquement sur un cadran immense fixé au milieu de l'Obélisque.

A quelque distance les uns des autres, dix experts circulent fiévreusement, et vingt crieurs, disposés par groupes de cinq, répètent les estimations dans tous les tons de la gamme humaine et dans toutes les langues de l'univers. Grâce à ce moyen puissant, les enchères

arrivent jusqu'au dernier spectateur. Un petit chemin de fer circulaire permet aux commissionnaires, exhibant les tableaux, de faire très rapidement leur service.

Pour un commissaire-priseur, une telle vacation serait le couronnement de sa carrière. Il serait sûr de passer ainsi à la postérité.

XX

La Curiosité est à Rome. — Via Poli, palazzo Castellani. — Le droit de *prelazione*. — Le Hongrois Detsy. — Attributions de tableaux suivies d'un? — Eugène Lavieille présenté par Firmin Javel. — Miniatures de Charles Bocher. — Les deux Lawreince de M. Panhard. — Un journal tintamarresque. — Guide pratique du peintre émailleur.

24 mars.

La vente Castellani a commencé à Rome, le 7 mars, devant un public cosmopolite accouru un peu de tous les coins de l'Europe. Les Français étaient en minorité; mais beaucoup d'Allemands et d'Anglais suivaient les enchères. Chaque musée des grandes capitales a envoyé officieusement un délégué, avec pleins pouvoirs, pour acheter quelques pièces rares, s'il y avait lieu.

Quant au gouvernement italien, il s'est réservé son droit de préemption, qui lui laissait la latitude de reprendre tout objet à l'acheteur dans le délai de trois jours au prix d'adjudication.

Splendidement orné d'arbustes et de fleurs, le jardin du Palazzo de la Via Poli servait de théâtre à la vente. A tour de rôle, MM. Mannheim et Hoffmann, assis devant une petite table, annonçaient les objets et les prix demandés en français, et le crieur recueillait les surenchères dans la même langue.

Les résultats des trois premières vacations des 17, 18 et 19 mars, consacrées aux médailles et aux vases grecs, n'ont pas trompé les prévisions du public.

MÉDAILLES. — Tête de déesse, de face, couronnée d'un bandeau et parée d'un collier de perles; au revers, victoire au vol, à gauche, portant un caducée et une ténie kamari, 1,350 francs; une tête d'Aréthuse, avec bandeau et signature Kimon, adjugée 4,400 francs, à M. Capo Bianchi. Autre tête d'Aréthuse, avec bandeau, collier de perles, 1,000 francs.

VASES PEINTS. — (Enoché à peinture noire sur fond blanc : sanglier et lion combattant, bordure de quadrillés, 1,000 francs. — Magnifique cratère, *Métamorphose d'Actéon*, 5,000 francs. — Scyphus en forme de tête de Silène. Peinture noire sur terre rouge, 5,000 francs. — Rython noir, tête de cerf, palmettes et annelets sur le col, 1,000 francs.

Hydrie à trois anses : *Hercule étouffant les serpents*. Bordures de palmettes, graffites sous le pied, 6,000 francs. — Une autre grande hydrie à trois anses. D'un côté, des figures de déesses, sans doute Deméter et Koré; de l'autre côté, Apollon et une jeune fille assise, 25,000 francs.

FIGURINES. — Grande figurine d'*Aphrodite drapée*, 1,120 francs. — *Vénus Anadyomène nue*, 3,610 francs. — Miroir grec trouvé à Corinthe, forme d'une figurine d'Aphrodite, adjugé, 3,850 francs, au musée de Lyon. — Priape portant des pommes et du raisin et le petit Eros, 2,250 francs. — Une petite victoire étrusque, 2,300 francs. — Un petit guerrier, également d'art étrusque, 3,520 francs.

Les vacations des 20, 21 et 22 mars ont été remplies par la vente des bronzes, pierreries et terres cuites. L'affluence des amateurs est devenue plus grande, les enchères ont été plus nourries. Comme à la vente San-

Donato, on a installé dans le jardin du Palazzo Castellani un buffet que les assistants sont venus fréquemment visiter.

Le moindre fragment de verrerie antique a atteint tout de suite le prix de 300 francs. Une coupe en verre multicolore, 821 francs. Une patère multicolore, fabrique de Toscanella, 1,800 francs. Un collier en pâte de verre, 600 francs.

TERRES CUITES. — *Arthémis* drapée dans un manteau et un chiton talaire à manches courtes, payée 7,800 francs par le musée de Lyon, style d'ailleurs très pur; elle est probablement de l'école de Polyclète. — *Niké*, vêtue d'un chiton talaire bleu et or, qui laisse à découvert les bras et le sein droit, 6,200 francs. — Groupe de *Satyre* et de *Bacchante* sur un lit de repos, 4,700 francs. — *Jeune femme* versant de l'eau dans la cuvette d'un trépied, 2,800 francs. — *Aphrodite* couchée sur un lit entre deux Amours qui écartent la draperie, 6,000 francs, au musée de Kensington. — Groupe de huit Amours dorés et dans des poses diverses trouvés dans le même tombeau, 4,000 francs.

ORFÈVRERIE ANTIQUE. — Le poignard du roi égyptien Amoris est monté à 7,500 francs; une bouclé d'oreille grecque de l'ancien style, à 16,300 francs; un bracelet en terre multicolore, avec fermoir en or, à 4,000 francs; deux bracelets en forme de serpents, 2,300 francs; deux bagues d'or à sujets gravés, l'une à 2,550 francs; l'autre, à 7,800 francs; une bague romaine ajourée, 2,000 francs.

PIERRES GRAVÉES. — Un Scarabée en pierre verte de Sardaigne, 1,450 francs. — Une sardoine représentant un potier assis, 2,110 francs. Ces deux pierres, les deux plus importantes de la collection, ont été acquises par le comte Michel Tyszkiewicz.

La belle tête de déesse, en marbre, trouvée dans l'île de Sicile, a eu acquéreur pour 27,000 francs.

En résumé, le résultat de ces cinq journées s'est élevé à 376,351 francs. Elle eût produit un demi-million et plus, si le gouvernement italien n'avait exercé, comme nous l'avons déjà dit, son droit de *prelazione*, sur les quinze objets suivants : le sceptre d'or de Palestrina; le vase d'argent de Salerne, représentant les victoires du roi Sésostri; un grand coffret étrusque en ivoire; un verre chrétien doré; le casque romain trouvé dans le Jourdain; une ravissante figurine d'acteur tragique en ivoire; deux bracelets d'or de l'époque des empereurs de Ravenne; une tête de jeune homme, en bronze, du plus ancien style italien.

Nul inconvénient de ce genre ne viendra troubler les vacations qui doivent prochainement avoir lieu à Paris.

M. Charles Pillet est un homme d'esprit. Il y avait dernièrement une vente de tableaux anciens, composés de toiles de différentes écoles, qui appartenaient à M. Detsy, de Gœdelle (Hongrie). Voilà comment il procède à l'exécution de ces ventes dont l'état civil serait bien difficile à contrôler.

« Cette vente, dit notre aimable confrère du *Courrier de l'Art*, se composait de tableaux catalogués sous les noms de Rembrandt, Terburg, Claude Lorrain et autres. Mais dans le catalogue, au-dessous de ces noms, se dissimulait un léger point d'interrogation. Ce point d'interrogation témoigne, j'en conviens, de toute l'ingéniosité de M. Haro. C'est l'expert dont je parle; mais il est plein d'embûches. Dans un vaudeville très amusant, dont le nom m'échappe, l'acteur Pradeau, chargé d'un rôle de petit bourgeois enrichi, parlait toujours par des

phrases interrogatives, finissant invariablement par ces mots : *Je me le demande*. L'effet en était très comique. M. Haro fait de même, et quand il catalogue un tableau de Rembrandt avec un point d'interrogation au-dessous, c'est comme s'il disait : *Est-ce un Rembrandt? Je me le demande*. Ce serait très drôle si nous étions à la comédie, mais à l'hôtel Drouot c'est autre chose. On est expert ou on ne l'est pas, et, si on l'est, il faut dire ce que l'on pense, à moins qu'on n'en sache rien. Au surplus, dans l'espèce, comme on dit au Palais, la moralité de la comédie, c'est que le public s'est tenu coi, et que, sauf un très petit nombre de tableaux et les moins importants, le vendeur a tout racheté. Il en a été quitte pour payer les violons. »

Étonnez-vous après cela que *le Repentir de Judas*, de Rembrandt, n'ait fait que 2,100 francs, et qu'un Rubens, *Mars couronné par la Victoire*, ait été retiré à 5,700 francs.

Un paysagiste, M. Lavieille, a récemment envoyé à l'hôtel Drouot une série de soixante et un tableaux auxquels le public a fait très bon accueil, et c'est justice. Nous avons tous encore présente à la mémoire *la Nuit à la Celle* qui fit décorer le peintre en 1878, et tout le monde s'est arrêté au musée du Luxembourg devant *la Nuit d'octobre*, cette charmante composition dont l'État fit acquisition en 1880. Depuis 1844, époque à laquelle il parut pour la première fois au Salon, Lavieille n'a cessé de travailler et d'approfondir les procédés de son art. Doué d'une grande force de persévérance, son énergie ne s'est jamais lassée, ne s'est jamais amollie devant des difficultés. Sa jeunesse difficile l'avait habitué au travail et il sut par un labeur sincère, long et scrupuleux, faire éclore son talent d'artiste précieusement doué. Son faire très doux, très pur, se plaît dans l'expression

exacte de la nature : esprit élevé et large, plein de tendresse et de sentiment, ses conceptions sont celles d'un poète.

M. Firmin Javel a montré, dans la spirituelle préface du catalogue, Eugène Lavieille tel qu'il le connaît comme homme et comme peintre. Certains passages sont assez jolis pour être cités tout entiers :

« Lavieille, a-t-il dit, est né à Paris le 29 novembre 1820 ; il serait donc aujourd'hui, d'après ce radoteur d'état civil, dans sa 64^e année. D'après sa peinture, qui sait mieux ce qu'elle dit, Lavieille est tout au plus âgé d'une trentaine d'années. C'est un amant épris qui donne des rendez-vous à l'Aurore et au Crépuscule comme d'autres « jeunes » recherchent d'autres amours.

A ces rendez-vous, mystérieuses entrevues de la nature et d'un poète, Lavieille arrive toujours le premier. Il aime ! Il s'impatiente lorsque la barre d'or rouge est trop lente à déchirer l'obscurité du ciel. Mais aux premières lueurs roses caressant les tertres gris, aux premiers lisérés de feu glissant le long des branches, aux premiers sourires de la nature en éveil, Lavieille retrouve ses enthousiasmes de la vingtième année, son cœur bat, ses yeux se voilent d'une larme furtive : la rosée des maîtres paysagistes ! La nature touchée, vaincue par une tendresse si rare, se livre alors tout entière. Elle murmure à l'oreille de Lavieille son divin secret. Elle laisse tomber ses derniers voiles devant ses yeux éblouis. »

Lavieille fréquentait Baudelaire, Théophile Gautier, Millet, Rousseau, Bodmer. Il était l'ami de Charles Jacque. Il était très lié avec Daubigny et Corot. Il dédia même à ce dernier, dans une lettre très connue, tout son œuvre. C'est d'ailleurs sur les conseils de Corot que Lavieille fit en 1873 une vente de ses tableaux qui

produisit 50,000 francs. Très beau résultat comme on voit.

Les 28 et 29 mars, à l'exposition des soixante paysages, la foule se pressait dans les salles de l'hôtel Drouot. Rosa Bonheur elle-même était venue admirer en toute confraternité les œuvres de Lavieille : elle discutait chaudement avec les amateurs indécis.

Voici quelques prix :

L'église de Bretoncelles (Orne), un joli tableau qui fait partie de cette intéressante suite d'effets de nuit où se montre le talent du peintre sous une face nouvelle a été vendu 2,000 francs.

La maison de Jean le Guenilleux, 1,300 francs.

Aux Sablons (Seine-et-Marne), Pommiers en fleurs, 1,150 francs.

Crépuscule à Bretoncelles (Orne), 1,050 francs.

Les chênes du Pré-Neuf, 950 francs.

Moutiers au Perche, Beaubuisson, 700 francs.

Un gué sur la Donnette, 650 francs.

La Booz près Bretoncelles, 790 francs,

Saules dans la prairie de Saint-Mamès, 510 francs.

Dans une vente du 22 mars, nous avons vu passer des miniatures qui provenaient en partie de la collection de M. Charles Bocher, le frère de l'administrateur des biens de la famille d'Orléans.

Remarqué dans la salle MM. Panhard, Garnier, premier conseiller de la légation de Belgique; Paul Desfontaines, de Vieffville, de Janzé, de Sancy, Dolfus, de Montesquiou, Decloux, dont les vitrines contiennent des œuvres, aussi belles que nombreuses, de tous nos maîtres miniaturistes.

Tel, comme M. Panhard, possède un grand nombre de Hall, qu'il tient de la famille du peintre. Entre autres perles, il peut montrer deux boîtes dont les cou-

vercles, peints par Lawreince, représentent, l'un la *Noce de village*, l'autre l'*Assemblée au concert*. Il les avait achetées avec toute la collection de M. Vincent qu'il paya, après sa mort, plusieurs centaines de mille francs.

A l'Exposition de 1878, au Trocadéro, M. Gasquet fut chargé d'offrir 50,000 francs au propriétaire des deux boîtes ; M. Panhard refusa ; aujourd'hui, on ne le déciderait pas à s'en défaire pour 100,000 francs.

Tel autre, comme M. Michel Heine, le banquier, a surtout des Dumont, des Hall, des Augustin. L'année dernière, on lui offrait 10,000 francs d'un petit Augustin, une femme en costume rose de l'époque Louis XVI.

Tel autre encore, comme M. Decloux, a trouvé plusieurs Dumont ; un portrait admirable de *M^{me} Élisabeth*, par M^{lle} Capet, qui vient de la famille royale. Nous nous rappelons l'avoir vu payer 3,500 francs dans une vente.

Un nouvel expert, M. Coblentz, assisté de M^e Delestre, dirigeait cette vente. Nous avons remarqué :

Portrait de M^{me} Catalane, pinçant de la harpe, 460 francs ; *M^{me} de Montesson*, par Vestier, en robe de dentelle, 360 francs ; *M^{lle} de Chabannes*, par Augustin, 380 francs ; la *Baronne de Wenzel*, par Vestier, 510 francs.

Mon ami Paul Nogent a depuis longtemps l'idée de fonder un journal de la curiosité. Il m'en a parlé souvent ; mais j'ai toujours reculé et il est probable que je résisterai toujours à ses propositions.

Aujourd'hui il m'envoie, pour me séduire, un projet que j'ai rendu quelque peu tintamarresque.

Je livre telle quelle, à mes lecteurs, cette fantaisie due à notre collaboration, persuadé qu'ils y trouveront une note gaie pour les distraire des sèches nomenclatures de chiffres dont mes comptes rendus sont forcément remplis.

Paul EUDEL

RÉDACTEUR

en chef.

L'HOTEL DROUOT

JOURNAL

DES

Paul NOGENT

SECRÉTAIRE

de la Rédaction.

RÉDACTION

de

minuit à 4 h.

du matin.

ARTS, BIBELOTS, CURIOSITÉS, VENTES
COLLECTIONS

Amateurs dans le passé et dans le présent

DONNANT LA COTE OFFICIELLE

de toutes les Valeurs commerciales d'Art.

BUREAUX

dans la rue

en face

de l'hôtel.

SOMMAIRE :

La Foire aux Tableaux : Paul NOGENT. — *Échos* : Le cousin PONS. — *Une Vente mémorable* : A. BLOCHE. — *Menus Faits* : Ch. MANNHEIM. — *Sur quelques Faïences* : CHAMPFLEURY. — *Un Curieux du temps du grand Cyrus* : Paul EUDEL.

L A

FOIRE AUX TABLEAUX

22 avril 1895.

Bien que nous soyons séparés par une quinzaine de l'ouverture de la foire annuelle de la peinture, nous pouvons, grâce à des visites dans les diverses usines de l'avenue de Villiers et d'ailleurs, donner à nos lecteurs un avant-goût de ce que, il y a dix ans encore, on appelait le Salon.

On sait que le nouveau règlement voté par les artistes est des plus libéraux; on en a fini avec toutes les entraves qui gênaient le libre essor des beaux-arts. Un vote a, l'an dernier, supprimé le jury. Il suffit de se présenter tous les jours avant neuf heures au Palais de l'Industrie, son tableau sous le bras, un clou à la bouche et un marteau à la main, pour

avoir le droit d'exposer et d'imposer aux yeux de ses contemporains le produit de son pinceau.

Cette année, on compte sur environ vingt-sept mille cinq cents toiles. Beaucoup d'entre elles sont destinées au Louvre (magasins de nouveautés). Nous ne prendrons que les noms de nos peintres les plus connus. M. Henner exposera une femme nue couleur olive dans un paysage d'un vert chocolat (!) avec un bout de ciel bleu : le titre seul de l'ouvrage n'est pas encore fixé. De M. Luminais un épisode des temps mérovingiens. M. Hector Leroux, cette année par exception, enverra des Vestales. M. Puvis de Chavannes, qui l'an dernier a eu tant de succès avec son allégorie de 20 mètres sur 17 : *Le Travail se rendant à l'Ouvrage*, a voulu cette fois-ci rompre avec les traditions qui l'enchaînaient encore : on annonce de lui une toile superbe d'anémie, puissante de chlorose, avec une vigueur incroyable de tons éteints. Une toile archéologique de M. Cormon représentant une scène dramatique avant l'âge du Peigne. De M. Carolus Duran, des Étoffes superbes avec quelqu'un dedans. On signale de M. Lefebvre une

jeune figure de femme nue ; c'est une blonde. On ignore le titre : *L'Aurore ? Le Printemps ? La Jeunesse ? Pandore ? Réverie ? La Nymphe ?* PAUL NOGENT.

(A suivre.)

ÉCHOS DE PARIS

LA TEMPÉRATURE. — Dans la salle 8, le thermomètre est monté jusqu'à 40° centigrades. On constate une baisse sensible dans la salle 3. Les dépressions barométriques signalées dans le bas, à *Mazas*, n'ont pas atteint encore la partie supérieure de l'hôtel.

A TRAVERS PARIS

Il est question pour le mois prochain, à l'hôtel Drouot, d'une vente qui ne manquera pas de faire un certain bruit dans le monde des amateurs et des connaisseurs.

Il s'agit de cinq manuscrits remontant à une époque antérieure à l'invention de l'écriture. Ajoutons toutefois qu'on a émis des doutes sur l'authenticité de deux d'entre eux.

On annonce comme très prochaine une vente à l'hôtel Drouot d'une collection de *cordes de pendus*, toutes des plus authentiques recueillies par un Anglais des mains mêmes du Bourreau du Royaume-Uni.

Heureux homme, le commissaire-priseur chargé de cette vente à sensation !

A la demande générale du public, les musées du Louvre et du

Luxembourg fermeront en été, non plus à quatre heures, mais à deux heures de l'après-midi.

Les gardiens ont inutilement protesté.

Une dépêche de la Nouvelle-Orléans nous apprend que M. X..., de l'agence des Truqueurs-Réunis, vient de découvrir dans les environs de cette ville une *Vénus de Milo* complète. Les mains surtout sont en parfait état de conservation.

NOUVELLES A LA MAIN

Entre 10 et 11 heures du matin, à l'hôtel Drouot, un monsieur escalade rapidement l'escalier dérobé qui mène aux salles du premier étage. Il tient un tableau sous le bras.

— Que portez-vous donc là ? lui dit un de ses amis.

— C'est mon envoi du Salon que je fais vendre par un expert que je connais.

— Tiens, un homme chauve !... je croyais que vous deviez faire Dalila.

— Oui, mais on a avancé la date du dépôt des tableaux... Jamais je n'aurais eu le temps de peindre les cheveux. J'ai peint Samson après la coupe... et je suis encore arrivé en retard.

Le critique P... montre au peintre L... l'article qu'il a déjà fait sur son tableau du Salon.

— Je pense que vous serez satisfait, dit P..., j'ai bien saisi l'impression donnée à votre paysage.

— Comment, dit L..., les yeux hagards, mais c'est un portrait!
 — Vraiment ! il n'y a pas une forêt de sapins noirs ?
 — Mais ce sont la barbe et les cheveux.

PETITE COTE DE L'HOTEL

COROT, 10 centimes le millimètre carré.

MANET, 1,000 francs le millimètre carré.

DAUBIGNY, 50 et 55 francs le millimètre carré.

PETITES ANNONCES

UN COLLECTIONNEUR ruiné par le truquage disposerait de quelques heures par jour pour tenir une petite comptabilité. 125, rue Drouot. S'adresser au concierge.

Fabrication de Meubles authentiques

ET DE TOUTES PIÈCES

Originales

G. TRUCATORE
 TORINO

Via degli Fumisti

Vient de paraître :
 1 vol. in-8°. — 25 fr.

MOI

HISTOIRE DE MA VIE.
 APPRÉCIATION DE MON
 GÉNIE

par **TOUTENBLANC**
 peintre de la nouvelle école.

UN PARTICULIER

céderait à bon compte
 la coupe authentique dite
 « aux enfants d'Édouard. »
 S'adresser aux bureaux
 du journal.

A VENDRE UN SUPERBE

TENIERS LE JEUNE
 non signé

BEL ÉTAT DE CONSERVATION
 S'adresser chez M. GRATTETOILE, rue de Berlin, 127
 Le Même signé

Avec une augmentation de prix à débattre

CHEZ VAVITE

Négociant en peinture, à
 Rueil, on demande 300 ra-
 pins pour une importante
 commande de 100 kilomètres
 de peinture pour le Hondu-
 ras.

M. MARDOCHÉ
 MARCHAND
 DE CURIOSITÉS
 1,200,000
 objets très rares
 TABLEAUX
 deux fois signés

A VENDRE

UN SUPERBE PORTRAIT

DE

LOUIS-PHILIPPE

par **VAN DER MEULEN**
 Garanti par 2,367 experts

A VENDRE

UN

MANET

75,000 fr.

CURIOSITÉS

On céderait dans de
 bonnes conditions

L'ŒIL

AUTHENTIQUE

D'ANNIBAL

perdu par le célèbre
Carthaginois
 au lac de Trasimène.

Assez rare.

AVIS

AUX MARCHANDS DE CURIOSITÉS

Merveilleuse découverte.

La Patine électrique, vieillissant
 instantanément

BRONZES, IVOIRES, MARBRES, ETC.

EXPERT POUR TABLEAUX

EXTRA-LUCIDE

Rue d'Argout, 9

8^e au-dessus de l'entresol.

LIBRAIRIE D'ART

LES
ÉMAILLEURS DE LIMOGES
EN PORTUGAL

PAR M. PIERRE RAYMOND
Conservateur du Musée de Lisbonne
Un volume in-2.

A CÉDER dans de bonnes con-
ditions toute une
suite de poinçons anciens pour
marquer l'argenterie moderne.
Écrire aux initiales F. A.

UN COROT

SIGNÉ TROUILLEBERT
est exposé
chez M. DURET-PILLAUD

VIENT DE PARAÎTRE :

DE LA
PORCELAINE DE SÈVRES
A ATHÈNES
avant la XX^e Olympiade
par M. A... B... de l'Institut

CURIOSITÉS ET BIBELOTS

MAGNIFIQUE
COLLECTION D'ÉMAUX
SUR PAPIER

Papiers peints de haute lisse

AQUARELLES A L'HUILE

ON OFFRE
UN MILLION

pour
un titre nu
DE

COMMISSAIRE-PRISEUR

L. K. Écrire au Journal.

VENTE
BORNICHE

2,327^e VACATION

ON COMMENCERA PAR LE N^o 126,363

Étude de M. JOSEPH RYON
Commissaire-priseur

VENTE

aux enchères publiques

D'UN RICHE

ET

NOMBREUX MOBILIER

APPARTENANT

A M^{ME} SARAH-BERNHARDT

et garnissant son hôtel, situé à Paris,
37, rue FORTUNY

*La vente Sarah-Bernhardt est indéfiniment
ajournée.*

ARTICLES DE CHINE

provenance directe

8, rue Verte.

Ateliers à Courbevoie

AVIS

AUX COLLECTIONNEURS

M. BIBMOFF

ex-régent

DE LA BANQUE DE FRANCE

se charge spécialement de la
signature des
tableaux

Écrire : P. Z. poste restante.

Dans un livre récemment publié : *Guide pratique du peintre émailleur*, M. Ris-Paquot donne aux amateurs d'excellents conseils pour l'imitation des émaux anciens et l'exécution de nouveaux modèles. Après quelques considérations historiques, tirées du sujet même et qui sont pleines d'intérêt, pour le débutant, comme pour les initiés, l'auteur aborde l'étude des différents genres d'émaux. Puis vient une théorie très savante des procédés techniques dont le peintre doit, avant tout, se pénétrer, s'il veut plus tard produire par lui-même quelque chose d'original et de personnel. M. Ris-Paquot a su être bref et très complet néanmoins : dans son livre, pas de longueurs qui fatiguent, pas de répétitions qui alourdissent un ouvrage, sans rien ajouter à la clarté de l'exposition. L'auteur a fait une œuvre utile en réunissant dans trois ou quatre cents pages substantielles des notions très exactes et très variées sur tout ce qui concerne l'art de l'émaillerie. Le planage et l'emboutissage des plaques, le matériel et les outils, les couleurs, les essences, les crayons, l'esquisse et le décalque, les émaux polychromes, la cuisson, le moufle — forment la matière d'autant de chapitres toujours très précis où maîtres et élèves peuvent beaucoup apprendre. En somme, encore un de ces bons traités auxquels M. Ris-Paquot a su nous habituer et qui sont justement appréciés du public.

XXI

Louis Leloir. — Watteau ressuscité. — Tout sur documents précis et d'après nature. — Le *Molière* de Jouaust. — Portraits de Coquelin et de Berthelier. — L'éventail de Nuremberg. — Exemplaires uniques par leurs illustrations. — Curieux cimetière de Charles Loyson. — Objets orientaux de l'atelier de Leloir. — Une enchère de Vibert. — Quelques mots d'Ed. de Beaumont sur les armes. — Instruments de musique. — Pardessus de viole de Nicolas Bertrand. — Chaussures à la Congrève. — Souliers d'une *nympe du Rhin*. — Pourpoints à chiquetades. — Couleur ventre-de-nonnain. — Lambeaux et souvenirs. — Le monde sportique. — Ce que deviennent les prix de course. — Les animaux peints par Barye.

25 avril.

Quelle vie bien remplie que celle de Louis Leloir, et quel dommage pour l'art qu'elle ait été si prématurément brisée. Né à Paris le 15 mars 1843, il est mort à quarante ans.

En tête du catalogue de la vente qui vient d'avoir lieu, une eau-forte retrace ses traits sympathiques où se retrouve à la fois l'originalité de l'artiste et de l'énergie du soldat.

Il n'avait pas été pressé de paraître, celui-là. Il n'avait pas mangé son blé en herbe. Il savait que la première condition pour faire un maître, c'est d'avoir été un bon élève, et, à sa sortie de l'école des Beaux-Arts, il était allé en Italie étudier et copier les maîtres de la peinture italienne.

Bien lui en avait pris, d'ailleurs, car il avait apporté de son séjour à Florence et à Rome des études et des impressions qui exercèrent une influence incontestable sur son dessin. Le vieux proverbe est toujours vrai : « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. »

Nous avons vu passer quelques-unes de ces copies dans la première vacation, entre autres un *Saint Pierre martyr* d'après le Titien, vendu 330 francs ; un *Saint Jérôme* d'après le Corrège, vendu 250 francs ; une *Nativité de la Vierge* d'après André del Sarte, vendue 80 francs.

Toutes ne sont pas bonnes, mais celles que je viens de citer étaient remarquables.

Un échec lui fit abandonner la peinture classique pour ne plus écouter que ses inspirations personnelles ; mais ce n'est guère qu'entre vingt-huit et trente ans que Leloir fut maître de sa forme et qu'il eut une manière originale, un style à lui. Vous souvenez-vous de ses premières aquarelles ? Ce fut un enchantement, une surprise générale. On croyait Watteau mort, tout le monde cria à sa résurrection. Il y avait dans ces œuvres légères une grâce, un esprit qui s'étaient perdus depuis le XVIII^e siècle, et qu'on eut plaisir à retrouver dans un épanouissement nouveau. L'aquarelle fut remise en honneur du coup, et le goût du public pour les petits maîtres du siècle dernier devint plus vif encore. Ses aquarelles atteignirent alors des prix considérables ; on se les disputait avec acharnement tant elles avaient su séduire le public par le caprice de leur composition, toute de charme et de grâce précieuse et recherchée.

Mais on connaissait peu les dessins de Louis Leloir. Les bibliophiles étaient à peu près les seuls à savoir que le peintre charmant du *Baptême* avait illustré, à la plume et à la mine de plomb, la royale édition de

Molière publiée chez Jouaust; aussi, le jour de l'exposition de ses tableaux et dessins dans la galerie de Georges Petit, ce fut, pour beaucoup, une véritable révélation. Il est certain qu'à notre époque jamais Molière ne fut interprété avec autant de maestria et d'esprit parisien.

La *Muse de Molière*, splendide dessin à la plume, vendu 1,950 francs, suffirait à la réputation de Leloir.

Quelle conscience dans le travail! Quelle préparation! Quelle étude! Avant d'illustrer les *Précieuses ridicules*, *l'École des Maris*, *Georges Dandin*, ou *Monsieur de Pourceaugnac*, il voyait la scène à faire, il la vivait. Le lendemain de la représentation, il priait les comédiens de venir dans son atelier et les faisait poser devant lui dans le costume de leur rôle. C'est ainsi qu'il croqua sans doute Coquelin aîné dans Trissotin et Mascarille. Aussi, bien chaudes ont été les enchères de la part des moliéristes. Ils n'ont pas hésité à payer ces dessins de hauts prix : 625 francs *l'École des Maris*; 600 francs la scène VI du 3^e acte de *Georges Dandin*; 720 francs *la Princesse d'Élide*; 1,080 francs le portrait de Berthelier dans *le Bourgeois gentilhomme*; 1,280 francs *les Fourberies de Scapin*, et 3,740 francs quatre attitudes différentes de Trissotin dans *les Femmes savantes*.

Portrait de Coquelin dans *le Luthier de Crémone*, 460 francs; *Alcantor*, 1,560 francs. C'est un dessin à la plume reproduit dans *le Livre d'or*, de Victor Hugo; *Don Garcie de Navarre*, 555 francs; *le Mariage forcé*, 280 francs; *le Misanthrope*, Alceste, acte II, scène 1^{re}, 700 francs; *Psyché*, le dieu du Fleuve, 305 francs; portrait de Coquelin dans le rôle de Mascarille des *Précieuses ridicules*, 700 francs; *le Bourgeois gentilhomme*, Monsieur et madame Jourdain, 590 francs; *Monsieur de Pourceaugnac*, 590 francs; *l'École des*

Maris, Valère à la fenêtre, 320 francs; *la Critique de l'École des Femmes*, 225 francs.

Heureux ceux qui peuvent mettre dans la belle édition du Molière de 1773 de semblables chefs-d'œuvre à côté des figures de Moreau. En 1869, à la vente du baron J. Pichon, les 52 dessins originaux de Boucher, pour l'édition de 1734, n'atteignirent que la somme de 26,900 francs, et cette somme paraissait alors considérable. — Les temps sont bien changés !

Et quand je parlais tout à l'heure du soin que Le loir avait apporté pour les dessins de son Molière, ce n'était point une exception, un point d'honneur, une gageure d'artiste. Il apportait la même conscience, le même soin dans la plus petite de ses œuvres. Avait-il un reître à dessiner ou à peindre; il commençait par acheter un chapeau à la capitan, des hauts-de-chausse, une arquebuse ou une rapière. Était-ce un bourgeois allemand du XVIII^e siècle, ou bien une femme de Nuremberg; il se procurait à n'importe quel prix une garde-robe du temps. Il avait le plus grand souci de la couleur locale et pour rien au monde n'aurait voulu commettre un anachronisme. En voulez-vous la preuve? Quand il eut terminé son éventail célèbre, qui a été acheté 10,200 francs l'autre jour par le peintre Vibert, son ami, il trouva que la silhouette de la ville que l'on voit au fond laissait beaucoup à désirer. Quoique malade, il partit pour Nuremberg, et c'est là qu'il acheva son paysage.

Il avait d'ailleurs un goût très vif pour cette ville allemande. Était-ce un souvenir d'enfance? Les jouets de Nuremberg avaient-ils charmé sa jeune imagination ou bien avait-il été frappé par le caractère et l'antiquité de ce gros bourg moyen âge? Je ne saurais le dire; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il rapporta de Nuremberg,

en aquarelles et dessins, une dizaine d'études charmantes dont quelques-unes ont été vivement disputées à la vente : *une Taverne*, aquarelle, 450 francs ; trois dessins à la mine de plomb, *une Femme du pays*, 170 francs ; *Façade d'une habitation*, 110 francs ; *une Vue de la ville*, 400 francs.

L'artiste, chez Leloir, était doublé d'un amateur d'objets d'art et de curiosité. Il suffit d'ouvrir le catalogue de sa vente pour s'en apercevoir. La collection d'armes et d'instruments de musique était fort remarquable et avait attiré une foule énorme d'amateurs sérieux.

C'était aussi un bibliophile, à ce que nous dit l'un des préfaciers du catalogue. Vous rappelez-vous les gracieuses sirènes qu'il avait peintes à l'aquarelle sur la marge blanche d'une page du *Roman comique* ?

Il paraît que c'est la première feuille d'une édition qu'il avait fait imprimer pour lui seul. Une fantaisie d'artiste et un vrai joyau de roi !

Cette façon d'illustrer les livres de luxe est à la mode depuis quelque temps parmi les bibliophiles millionnaires. Au lieu d'acheter au poids de l'or des gravures en belles épreuves ou des eaux-fortes avant la lettre, les délicats prennent des volumes à grandes marges sur papier de Hollande ou Wathman qu'ils confient à un peintre en vogue pour les faire illustrer au crayon ou à la plume. Dans vingt ans d'ici, on s'arrachera ces exemplaires uniques dans les ventes.

La page du *Roman comique* illustrée ainsi par Leloir a été vendue 3,000 francs. Deux *Sirènes*, études pour le même ouvrage, dessinées à la mine de plomb et gouachées, 380 francs chacune. Une figure composée pour l'en-tête du livre de M. de Beaumont : *Un drame*

au fond d'une carafe, a atteint le prix de 1,260 francs. Bref, les deux premières vacations de cette vente ont rapporté la somme de 135,000 francs. — C'est dire en quelle estime on avait le talent du peintre et aussi sa personne.

Car Louis Leloir n'avait que des amis et laisse la réputation d'un excellent camarade. S'il paraissait quelquefois d'humeur chagrine, sa souffrance et non son caractère en était la cause. On ne se voit pas mourir sans éprouver quelque amertume. Quel est donc le poète qui a osé dire que ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux ? Je ne sais rien de plus triste, pour ma part, que le spectacle d'une vie brisée dans sa fleur.

Charles Loyson qui fut, avec Millevoye, le précurseur de Lamartine, avait converti son jardin en un cimetière où tous les poètes morts jeunes avaient leur tombe.

Louis Leloir a désormais sa place parmi les peintres que la mort fauche dans le plein de la vie, et si un jour quelque ami des arts reprenait l'idée de Charles Loyson, j'espère bien qu'il lui accorderait une pierre entre les colonnes brisées de Watteau et de Henri Regnault.

J'ai parlé de la conscience que Louis Leloir apportait dans son travail. Il fallait la voir éclater à sa seconde vente dans le scintillement des armes, le miroitement des bronzes et des cuivres, les reflets chatoyants du velours et de la soierie ! Leloir n'était pas de ceux qui peignent de chic ou qui s'en rapportent aux livres illustrés. Autant il aimait le document, autant il avait l'horreur de l'à-peu-près et de l'anachronisme. Sa bibliothèque n'avait qu'une importance secondaire : quelques albums japonais, des dessins chinois, *les Emble-mata* de Brunes, une suite de costumes de Nuremberg au ^{xvii}^e siècle, des planches gravées de Gravelot, un Horace de 1607, une quinzaine de livres à gravures, la

plupart des réimpressions sorties de chez Quantin, Conquet, Jouaust et Didot — et c'est tout.

Mais son atelier était un bazar par l'entassement et un musée par le choix des objets réunis. Coffrets en fer du xvi^e siècle, bronzes de Barye, statuettes de cire, grande rapière et *cuchillo* aragonais, traîneaux hollandais, gourdes, narghilés, cannettes allemandes en étain, terres cuites, verres de Bohême, faïences de Delft, de Savone et de Rouen, lustres flamands, lampes juives, écuelles et cafetières en argent, tapis d'Orient, tapisseries gothiques, pourpoints à chiquetade, étoffes de couleur *zinzolin*, *tristamie*, *ventre-de-nonnain* ou *baise-moi-ma-mignonne*, meubles, costumes de tous les temps, de tous les styles : — Leloir avait entassé tout cela dans son atelier à titre de documents et d'instruments de travail. Quel régal pour Théophile Gautier, s'il vivait encore, lui qui nous a donné, dans ce genre, une si pittoresque description du Besestein de Constantinople !

Venons aux faits et procédons par ordre.

Achevée à la salle Petit, la vente a recommencé à l'hôtel Drouot par les faïences, les grès de Flandres et les porcelaines de Chine et du Japon.

Si la seconde partie de la vente Leloir n'avait pas le cachet original et personnel de la première, en revanche, se trouvant plus variée, elle n'était pas moins intéressante. Comme à la salle Georges Petit, on remarque dans l'assistance MM. Vibert, Duez, Ed. de Beaumont, F. Flameng, Jourdain, Paul Collin, Maurice Leloir, Geo. Cresson, Gustave Toudouze, Jules Worms, tous venus pour acheter quelque souvenir du pauvre mort qui fut leur ami.

Les objets d'art orientaux ont été tout particulièrement disputés.

Un brûle-parfums japonais à panse sphérique a été adjugé 660 francs.

Une fontaine à panse ovoïde, décorée de palmettes et d'ornements en relief, 480 francs.

Un vase en bronze reposant sur un socle mobile formé d'un dragon, 380 francs.

Ces trois derniers numéros ont été adjugés à M^{lle} Hally.

Une jolie terre cuite du xviii^e siècle, *La Jeune mère*, représentant une jeune femme assise caressant un enfant nu et contemplant un autre enfant couché dans un berceau, a été vendue 630 francs.

Un coffret en fer du xvi^e siècle, 275 francs.

Une cantine allemande du xvii^e siècle, 455 francs ; une autre de la même époque, 305 francs.

Le peintre Vibert a acheté pour 1,500 francs deux grands vases cylindriques japonais en bronze, à figures en relief et à anses formées par des dragons. Cette enchère de 1,500 francs a causé une véritable stupeur dans la salle. On n'en était encore qu'à 800 francs, quand une voix cria tout à coup :

— 1,500 francs !

Tout le monde se retourne et regarde. C'était M. Vibert ! Les marchands n'en revenaient pas. Ils ont l'habitude d'y aller avec des gradations plus ménagées.

Les armes ont obtenu plus de succès encore.

« Louis Leloir, dit M. de Beaumont, aimait à représenter dans toute leur forfanterie *spadassine* les types de la cavalière ou soldatesque gueuserie des Flandres espagnoles ou de la vieille Allemagne débraillée, dont les étudiants au xvi^e siècle à Leipzig demandaient l'aumône dans les rues, en manchettes de dentelles et l'épée au côté. »

C'était pour cela qu'il avait réuni dans son atelier les

armes les plus diverses et les plus rares, telles que couteaux de chasse, épées allemandes, sabre wallon, schiavonèse, pertuisane, courte dague, pistolet à rouet, arquebuse à croc, arbalète à cric, épieu de chasse, fourche de mousquet et bien d'autres engins de destruction.

Constatons-le après cette courte énumération, le goût des armes devient chaque jour plus vif dans le monde de la curiosité, et il n'est guère de cabinets d'amateurs qui n'aient une panoplie d'armes anciennes.

M. Vibert, M. Riggs, un richissime Américain, et M. Bachereau, le grand marchand du boulevard des Batignolles, ont fait de nombreuses acquisitions dans cet arsenal.

Une très jolie épée militaire, à la poignée garnie d'une torsade de laiton, à la lame plate et légèrement cannelée dans toute sa longueur, décorée d'arabesques et de délicats entrelacs, et portant sur les plats de la lame cette signature et cette légende :

CLEMENS. HORN. ME. FECIT. SOLING. CONSTANTES.
FORTUNA. JUVAT.
REGERE. SEIPSUM. SUMMA. SAP. EST. NEC. TEMERE.
NEC. TIMIDE. ANN. 1617.

a trouvé acquéreur à 650 francs.

Une *plante* a été payée 460 francs ; une dague du xvi^e siècle, 130 francs ; une courte épée à lame large et plate, 160 francs ; une épée espagnole à longs quillons droits, 260 francs ; une épée militaire du xvii^e siècle avec inscription, 650 francs ; un pulverin de cuir avec sa monture en acier bruni, 85 francs ; une fourche de mousquet, 205 francs.

C'est surtout dans les instruments de musique que Leloir avait réuni des choses intéressantes. Aussi les

marchands les ont-ils disputés chaudement aux artistes et aux amateurs.

M. Vibert a payé 600 francs l'archi-luth de Matteo Sellas. Un superbe instrument, long de 1^m,08, et parfaitement authentique de toutes pièces. Le corps, à quinze côtes d'ébène et d'ivoire formant marqueterie, soutient une table d'harmonie ornée d'une rosace finement découpée à jour. Le manche, décoré de médaillons en ivoire gravé, porte cette précieuse marque de fabrique : « Matteo Sellas, alla corona in Venetia. » Pièce rarissime du commencement du xvii^e siècle.

M. Samary s'est fait adjuger 760 francs un chitarrone, dont le manche a été malheureusement refait, mais qui est un Dieffoprucher authentique et daté de 1608.

Long de 1^m,94, cet instrument est en marqueterie de bois sur ivoire. La table est décorée d'une triple rose d'un beau travail. Il porte son étiquette authentique ainsi conçue : « Magno Dieffoprucher a Venetia 1608. » Un autre chittarone du même luthier figure au musée du conservatoire de Bologne; il est daté de 1612. Ce sont les deux seuls Dieffoprucher de ce genre que l'on connaisse.

Représenté par son érudit conservateur, M. Chouquet, le Conservatoire national de musique s'est enrichi d'un ravissant pardessus de viole de Nicolas Bertrand, au prix de 205 francs.

Une basse de viole de Claude Pierray, ornée d'une fort belle tête sculptée et d'une clarinette décorée de peintures et ornée de clefs en cuivre, le tout d'une forme extrêmement originale. Un tambour communal du temps de la Révolution a été payé 295 francs; un autre, qui ne portait pas de peintures, a monté à 105 francs. En revanche, un joli tambourin de Provence, du temps de Louis XV, a été acheté seulement 145 francs par un amateur distingué.

Après est venu le tour des costumes, des étoffes, des meubles, des tapisseries.

Tapisserie Renaissance à sujet de chasse au renard et bordure composée de figures allégoriques et de vases de fleurs, 1,700 francs.

Jolie tapisserie du temps de Louis XIV, représentant un sujet tiré de l'histoire de Diane, 1,205 francs.

Tapisserie verdure avec encadrement composée de fleurs, 690 francs.

Parmi les meubles anciens et d'atelier, rien de bien remarquable. Du XVIII^e siècle à profusion, de fabrique contemporaine, quelques consoles élégantes, un petit bonheur-du-jour d'un travail charmant, mais par malheur garni de bronzes en partie rapportés; deux ou trois cadres de glace en bois sculpté, des escabeaux louis-treize, un grand fauteuil de même époque à dossier droit et à pieds en bois tourné.

Tel était le fond des meubles. Notons cependant une belle table Henri II à rallonges, vendue 410 francs, et surtout un grand meuble étagère en laque rouge ciselée, de Pékin, à fleurs et oiseaux en relief, adjugé 1,400 francs.

Bref, cette première journée a produit la somme respectable de 22,000 francs.

Leloir partageait, avec Jacquemart l'aquarelliste, la manie artistique de collectionner les chaussures. Allez au musée de Cluny, vous y pourrez voir plus de trois cents spécimens français, la plupart faisant paire, que l'éminent aquafortiste avaient réunies, en même temps que de brillants et nombreux échantillons d'origine italienne, allemande, espagnole et portugaise de toutes les époques : poulaines élégantes, interdites par Charles V à cause de leur longueur démesurée; patins Louis XII, avec leur semelle en forme d'arche de

pont; soques de la garde-robe de Catherine de Médicis; souliers à bouffettes de Henri de Montmorency; bottes d'armes et bottes à entonnoir, chaussures à la bougrine, sabots rustiques, mules mignonnes et souliers sacerdotaux à boucles d'or des xvii^e et xviii^e siècles.

La collection Leloir était moins nombreuse, mais elle renfermait deux ou trois pièces uniques : entre autres un ravissant soulier allemand de la fin du xv^e siècle, en cuir fauve, vendu 120 francs; une paire de houziaux à éperons, 105 francs; une botte longue de muguët italien datée de 1650 et signée par Butoloni, de Venise, le cordonnier en vogue du temps, 115 francs; et enfin une énorme paire de godillots soi-disant allemands achetés 42 francs par M. Vibert et que Leloir avait étiquetés ainsi :

Souliers de bal d'une nymphe du Rhin, poids 5 kilos 17 grammes (1).

Des souliers, passons au chapitre des chapeaux. Un humoristique qui n'est pas Hippocrate a dit quelque part : « Donnez-moi le chapeau d'un homme, je vous

(1) Depuis que ces lignes ont paru, j'ai reçu d'un de mes lecteurs la communication suivante qui semble être très piquante :

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous apprendre que les fameux souliers de bal d'une nymphe du Rhin que M. Vibert possède maintenant, croyant avoir une véritable antiquité, sont de fabrication moderne. Ils ont servi au foulage de cuirs, et ont été probablement vendus par moi à un corroyeur qui, à son tour, s'en est défait pour les remplacer par un outil mécanique. Si ce genre de souliers pouvait avoir du succès vis-à-vis des antiquaires, et pour augmenter les collections de costumes de pièces rares, il me serait facile de leur enseigner des maisons de corroiries où on les trouverait par 10 et 15 paires à la fois, possédant toutes le même cachet que ceux vendus à l'hôtel.

« Comme nous vivons à une époque où on vend trop souvent du moderne pour de l'ancien, j'ose croire que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir fait connaître l'erreur commise au sujet de ces fameux souliers.

« Agréez, Monsieur, etc.

« Georges LUTZ. »

ferai sa tête. » Je finirai par croire qu'il avait raison ; car, en regardant le lot de chapeaux à panaches et à plumes, caudebecs de Boileau, mortiers, tricornes, clagues en demi-lune, usés, fripés, cabossés, qu'on a vendus avant-hier, je revoyais passer devant moi les capitans, les chenapans, les incroyables, les Pandores et jusqu'au Fouchtra d'Auvergne qui les avaient portés.

Que dire maintenant des pièces d'ajustement et des toilettes qu'avait trouvées Leloir ? C'était un véritable enchantement, un rêve ! Oui, un rêve ; car ces coiffes de Flinderhauher, ces devants de gorge de femmes de Nuremberg, ces bonnets de magistrat, ces grandes collerettes, ces chasubles italiennes, ces surcots militaires en buffle, ces bas de soie à tige, ces justaucorps de velours, ces perruques encore poudrées, ces chaussettes bouffantes, ces pourpoints tailladés à la suisse, ayant conservé, à force d'être portés, comme une vague apparence de forme humaine, évoquaient des milliers de fantômes à l'image glorieuse ou triste, amusante ou austère, de tout un monde disparu. On ressentait malgré soi, devant ces oripeaux flétris, passés de mode et de couleur, quelque chose de l'impression qu'éprouva Bovary à l'aspect de la jupe de sa femme au retour de son enterrement.

Et tout cela s'est enlevé à merveille. Il n'y en avait même pas pour tout le monde.

Un corps de baleine à longues pointes, qui soutenait sans doute des charmes opulents, a valu 105 francs.

Un caraco et un jupon de soie rose, piqués de petits losanges, qui avaient enveloppé peut-être des formes délicieuses, 165 francs.

Un devant de gorge d'un corsage de femme de Nuremberg (xviii^e siècle), tout brodé de fleurons d'or, a été payé 30 francs.

Trois belles chemises de femme en toile ornée, portées jadis par des beautés des provinces danubiennes, 205 francs.

Un très rare et précieux manteau de citadin de Nuremberg du xvii^e siècle, en moire noire, taille à demi-manches bouffantes aux épaules et se prolongeant en manches perdues, 200 francs.

Un grand collet ou mantel de mailles du xvi^e siècle, dont le tour du cou était de jaseron renforcé à l'épreuve des balles, curieuse pièce qui coûtait presque 3,000 francs dans le temps, 300 francs.

Un buffle de reître à grandes tassettes, à justaucorps en peau de buffle, 305 francs.

Un grand hausse-col ou gorgerin présentant, vu de face, un trophée composé de pièces de canons, de lances, de pertuisanes, 200 francs.

Un buffle espagnol provenant de la collection Fortuny, 205 francs.

Une paire de gants, ornés de dessins imprimés en noir, a valu 150 francs. Elle vaut bien une description : sur le dos de la main, dans un médaillon formé d'une branche de laurier et d'une palme, est assise l'effigie de la Révolution, tenant une pique et coiffée d'un bonnet. Au-dessous du médaillon flotte, sur une banderole, cette légende : *Vive la nation, l'union et la liberté!* Plus haut, à l'endroit du poignet, on lit, imprimés en gros caractères, ces mots : *Vive le roi!*

Un manteau à manches, en velours noir frappé, doublé de velours couleur isabelle orange, et qui avait brillé sur les épaules de quelque seigneur du xvii^e siècle, 310 francs.

Une casaque en gros drap rouge, avec un écusson encadrant des armoiries peintes, 250 francs.

Et parmi les vêtements orientaux :

Un cafetan de femme turque en velours violet, 310 francs ; un autre avec des passements d'or, 410 francs ; une robe de velours ponceau carminé, 295 francs.

Quant aux lots d'étoffes anciennes, damas, velours de Gênes, soieries à ramages, velours chinois, passementeries italiennes, serges rouges et bleues, les amis qui étaient là, MM. Duez, François Flameng, Cresson, Cuvillon, Ed. de Beaumont, les ont payés ce que l'expert a demandé. C'étaient souvent des lambeaux, mais c'étaient toujours des souvenirs !

En somme, bonne vente pour M^e Léon Tual, qui a fait 206,172 francs. Résultat très heureux pour ceux que le pauvre et grand artiste aimait tant et qu'il a laissés derrière lui.

Épilogue de la vente du comte de Lagrange.

Le mercredi 16 avril, on a vendu les prix de courses de la Société des écuries de Dangu.

Six chopes et un grand vidrecome avec couvercle surmonté d'une figurine qui représente *la Gloire tenant une couronne de laurier à la main*, en argent doré et repoussé, pesant 9 kilogr. 300, travail anglais ; le tout constituant un prix gagné par *Écossais* en 1875, a été adjugé à 2,040 francs à M. Blount, gentleman très connu sur le turf, membre du Jockey-Club, et qui a acheté une grande partie de l'écurie de Lagrange, entre autres *Farfadet* et *Azur*.

Une statuette équestre en argent : *Guerrier sur un cheval ailé terrassant le dragon* (10 kilogr. 400), prix gagné par *Nougat* en 1875, 4,650 francs à M. Veysier, l'un des grands sportsmen parisiens avec MM. Nouette-Delorme, Lefèvre et Blount.

Une coupe en argent et lapis-lazuli, ciselée par Fannières, prix gagné par *Clémentine* en 1879, 6,250 francs,

à M. Lefèvre, le plus grand propriétaire de chevaux de courses plates. Tout le monde connaît son magnifique haras de Chamant. A la tête d'une grande fortune faite, dit-on, en Amérique, il jouit dans le monde sportique d'une réputation universelle de bonhomie et de bonne grâce. En 1870, M. Lefèvre a pris les couleurs nationales, qu'il a promenées victorieusement sur les hippodromes anglais. *Archiduc*, le grand *Archiduc*, lui appartient. Ce cheval faillit devenir la propriété des Rothschild, qui hésitèrent à l'acheter parce que leur vétérinaire lui avait découvert un éparvin. Sur les conseils de Tom Jennings, le directeur de son haras d'entraînement de Newmarket, M. Lefèvre acquit *Archiduc*. Les Rothschild se repentent bien aujourd'hui de leur hésitation.

Reprenons notre nomenclature.

Le Lever de l'Aurore, groupe en argent ciselé : Phébus est debout sur un char traîné par quatre chevaux ; au-dessous, un globe en marbre avec le cercle du Zodiaque en argent simule la terre ; gagné par *Nougat*, en 1876, vendu 3,100 francs à M. Nouette-Deforme.

Une coupe avec couvercle surmonté de deux chevaux en liberté, et sur le renflement duquel sont sculptées les diverses péripéties d'un tournoi, travail anglais (7 kilogr. 950), prix gagné par *Chamant*, à Newmarket, achetée, 3,550 francs par M. Henry Blount.

Combat de cavaliers et de fantassins. — Quatre soldats à pied combattent contre un homme à cheval franchissant au galop un bastion qui protégeait une pièce d'artillerie ; travail anglais, groupe en argent et en bronze, prix gagné par *Verneuil*, en 1877, à Newmarket ; 2,800 francs, à M. Lefèvre.

Un grand vase en argent repoussé avec bas-relief et figurines en argent, représentant les cérémonies de l'investiture de l'ordre de la Jarretière ; gagné par

Verneuil, en 1878, à Newmarket, pesant 34 kilogr. 600, pris à 8,000 francs par M. Lefèvre.

Un *Combat de taureaux*, groupe en argent : un cavalier évite de sa lance le choc du taureau, un autre homme à pied présente à l'animal un morceau d'étoffe, un troisième le poursuit l'épée à la main. Travail anglais, 12 kilogr. 350. Prix gagné par *Phénix*, à Newmarket, en 1879, adjugé 3,050 francs.

Une statuette équestre de Carrier-Belleuse, intitulée la *Gaule victorieuse* ; un guerrier à cheval, tenant d'une main un glaive, de l'autre un étendard, vient de frapper à mort ses ennemis. Prix gagné par *Courtois*, en 1880, adjugé 5,000 francs, à M. Lefèvre.

Les onze numéros ont produit la somme totale de 41,405 francs.

Pendant ce temps, MM. Chevallier et Mannheim, aidés par un public très enthousiaste, ont vendu les bronzes de Barye, ou plutôt les modèles de Barye qui avaient servi à la maison Brame.

Né dans un autre siècle, le 24 septembre 1795, Barye a vécu bien avant dans celui-ci. Le Muséum, où il a longtemps enseigné, fut le berceau de son génie. Tigres et lions, boas et alligators l'attiraient invinciblement. Leurs muscles puissants, leur force prodigieuse captivaient son imagination d'adolescent. Il se mit à étudier avec passion leurs moindres mouvements : leur expression énergique, leur gueule rugissante et leurs yeux flamboyants.

Peu d'artistes ont su traduire avec plus de fougue et d'enthousiasme la nature sauvage des fauves, belle encore dans son horreur. C'est le sculpteur des drames terribles et sublimes de cette lutte pour l'existence où le faible succombe toujours sous la raison du plus fort.

Contraste éternel des choses ! Antithèse capricieuse du hasard ! Barye, dont le génie évoquait sans cesse combats et carnages, morts et mugissements, Barye était l'homme le plus doux qui se puisse voir.

Elles ont été bien vendues, ces œuvres originales. — *Deux cavaliers tuant un lion*, 2,500 francs. — *Cavalier arabe tuant un lion*, 2,350 francs. — *Angélique et Roger montés sur l'hippogriffe*, 3,700 francs. — *Lion et serpent*, 4,000 francs. — *Lion qui marche*, 2,280 francs. — *Tigre dévorant un gavial*, 5,200 francs. — *Cheval surpris par un lion*, 3,300 francs. — *Cerf dix cors terrassé par deux lévriers d'Écosse*, 3,000 francs. — Total de la vente : 76,765 francs.

XXII

Ma vente d'argenterie. — Remerciements à tous. — *Je passe la main à deux amis.* — Exposé de ma collection par Frantz Jourdain. — L'orfèvrerie touche au grand art. — Les belles pièces converties en argent monnayé. — 60 planches dessinées par Giraldon. — Un dîner servi en vaisselle plate. — Procès-verbal de vente dressé par Gustave Toudouze. — Première journée. — Escarmouches légères. — Tic tac de l'enchère. — L'épée de Ravel. — 18,000 francs l'écuelle de Thomas Germain 15,200 francs les candélabres de Regnard! — Deuxième journée. — Cachet du proconsul Carrier. — Chocolatière en or vendue 16,000 francs. — La soupière de Villeclair. — Après la vente. — *Qu'allez-vous maintenant collectionner?*

29 avril.

J'arrive à un point fort délicat de ma tâche. Je veux parler de ma vente d'argenterie ancienne.

Que j'adresse d'abord ici les remerciements les plus vifs et les plus sincères à tous les amis connus et inconnus qui ont contribué à son succès. Le baron Jérôme Pichon avait bien voulu se charger de la préface, Mannheim du catalogue et Quantin de son impression, Chevallier du marteau d'ivoire. Les revues, la presse quotidienne, les journaux illustrés l'*Illustration*, la *Vie moderne* et le *Monde illustré* ont publié de longs et bienveillants articles. J'ai été littéralement comblé par le dévouement de chacun et par l'amabilité de tous.

Pouvais-je laisser cette lacune dans l'histoire quo-

tidienne de l'hôtel Drouot? Devais-je passer sous silence un événement qui a quelque importance cette année? Non, n'est-ce pas? Mais tourner la manivelle pour son propre compte me paraissait délicat et difficile.

Aussi, pour contourner cet obstacle, ai-je décidé de passer cette fois la main à deux de mes amis : M. Franz Jourdain, aliàs *Spiridion*, et le romancier Toudouze. L'un, dans des lignes charmantes, a exposé les préliminaires de la vente ; l'autre en a peint les péripéties avec son grand talent de coloriste. Je leur donne la parole ; mais, pour éviter de soumettre ma modestie à une trop rude épreuve, je sors. Je resterai même sorti, jusqu'au commencement du chapitre suivant.

LA COLLECTION D'ARGENTERIE ANCIENNE DE PAUL EUDEL

A notre époque, l'orfèvrerie est aussi inconnue que peu comprise. Fille naturelle de l'Architecture, sœur adultérine de la Sculpture, maîtresse de la Gravure, elle réunit cependant tous les charmes intimes et familiers des arts du dessin dont elle n'a voulu prendre ni l'importance majestueuse, ni la gravité imposante, ni l'absolutisme scolastique. Comme ces enfants de l'amour, nés d'une liaison passagère entre un baiser et un éclat de rire, elle semble avoir gardé de sa naissance illégitime une grâce, une fantaisie, une indépendance et jusqu'à une certaine incorrection libertine, pleine de mutinerie et d'esprit, qui lui donne une saveur spéciale et indéfinissable.

On s'expliquerait difficilement pourquoi le public, même le public lettré et artiste, délaisse ainsi l'orfèvrerie dont l'abord n'a rien, en somme, que d'attrayant, si l'on ne connaissait les causes d'un ostracisme d'ailleurs involontaire et presque inconscient.

Rien n'est rare comme un morceau de vieille argenterie, et cela par la raison fort simple que la valeur vénale d'une pièce d'orfèvrerie a constamment tenté la cupidité humaine, qui souvent a jeté à la fonte de purs chefs-d'œuvre et a changé en argent monnayé les modèles les plus précieux de cet art exquis. Les secousses morales de la France, guerres, invasions, révolutions, persécutions, désastres publics et privés, ont impitoyablement frappé l'Orfèvrerie. C'est elle, toujours elle qui payait — au sens propre du mot — la note du médecin et de l'apothicaire, lorsque, plus heureuses qu'elle, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture et la Gravure étaient relativement épargnées par la tourmente.

Il était conséquemment bien difficile au goût public de se former, et de se développer ; car l'esprit, même le mieux doué, ne peut comprendre et admirer que ce qu'il a étudié.

Il faut remarquer, en outre, que, la valeur intrinsèque du métal supprimant la possibilité d'une occasion heureuse, une collection d'argenterie exige une mise de fonds considérable, rien qu'en considérant son poids brut. A force de patience, de recherches, d'adresse, de connaissance, de nombreux amateurs au contraire, dans n'importe quelle branche de la curiosité, du bibelot ou de l'art, sont parvenus à réunir de fort belles choses sans dépenser de bien grosses sommes. Je me rappelle, dans mon enfance, avoir visité une admirable galerie de tableaux composée de toiles de premier ordre, que son propriétaire, M. Duclos, avait commencée avec 10,000 francs. Et Balzac nous montre le cousin Pons devenant petit à petit possesseur d'une merveilleuse collection, en ne dépensant que les modestes appointements de chef d'orchestre. Il y a de tout dans la collection de Pons, de tout... excepté de l'argenterie. De sorte que, parmi le nombre déjà restreint des ama-

teurs d'orfèvrerie, fort peu peuvent se permettre le véritable luxe d'une collection d'argenterie qui n'a pas besoin d'être importante pour immobiliser une fortune.

L'ignorance et l'indifférence à l'égard d'un art si éminemment français n'ont donc rien d'extraordinaire, mais elles n'en sont pas moins très regrettables ; aussi doit-on savoir gré à ceux qui cherchent comme Laborde, Paul Mantz, Lasteyrie et Paul Lacroix, à combler cette lacune dans notre éducation artistique.

Sous ce titre : *60 planches d'orfèvrerie de la collection Paul Eudel, pour faire suite aux éléments d'orfèvrerie composés par Pierre Germain*, la librairie Quantin vient de publier un ouvrage qui rendra de réels services à ceux qui aiment le beau, sous quelque forme qu'il se manifeste.

Pour ceux qui ne sont pas initiés, ce sera la révélation d'un monde inconnu et charmant ; pour les connaisseurs, ce sera un guide aussi sûr qu'intéressant.

En feuilletant l'ouvrage de M. Eudel, on excusera mon lyrisme et on comprendra qu'on se passionne pour cet art de l'orfèvrerie où notre chère patrie a été si longtemps sans rivale, et que nos contemporains ont si maladroitement laissé décliner, si ce n'est déchoir.

Je ne parlerai pas de la forme du livre, qui est irréprochable : papier de Hollande aux larges marges, typographie qui rappelle les belles impressions de Scheuring, gravures à la taille ferme et fine comme celle des maîtres du XVIII^e siècle ; frontispice armorié dans le style de Louis XIV ; culs-de-lampe élégants ; rien n'a été épargné pour en faire un régal de bibliophile et d' amateur. Dessinateurs, graveurs, imprimeurs, sont restés plus d'un an à préparer cette superbe édition, qui est un véritable événement artistique.

Avec l'autorité que lui donne, et la situation de juge

infaillible et toute une vie d'études acharnées, M. Eudel résume l'histoire de l'orfèvrerie française en quelques lignes extrêmement attachantes. Il attaque ensuite la question des poinçons, question capitale que personne n'a traitée avant lui, et il fournit à ce sujet des explications techniques du plus haut intérêt, qui ont tant de lucidité, tant de méthode, qu'un enfant de dix ans vous dira, après la lecture, comment on distingue le *poinçon de charge du fermier* du *poinçon de la maison commune*.

Devenu la terreur des *truqueurs*, qui redoutaient son terrible coup d'œil et son imperturbable perspicacité, l'auteur a fréquemment été appelé par des experts pour donner son avis sur des pièces jugées jusque-là indiscutables et dont il a démontré la fausseté ; aussi, en quinze ou seize pages, a-t-il écrit un manuel complet qui servira aux amateurs de critérium infaillible pour reconnaître l'authenticité d'un morceau d'orfèvrerie.

Malgré l'aridité d'un sujet aussi spécial, l'étude de M. Eudel n'a rien de sec. On devine l'artiste sous le collectionneur, et, au souffle d'enthousiasme qui court entre les lignes, on sent que le membre de la Société des Gens de lettres fait tous ses efforts pour ne pas laisser passer le bout de l'oreille.

Ah ! cet enthousiasme, comme je le comprends, moi qui ai eu le bonheur d'admirer la collection d'orfèvrerie de M. Eudel !

C'est cette collection que tout Paris connaît, la seule de son espèce, qui va être dispersée cette semaine et vendue. Si l'amateur s'en défait, c'est qu'il a maintenant atteint le but qu'il rêvait ; il connaît à fond la vieille orfèvrerie, il en laisse un souvenir durable grâce au précieux volume édité chez Quantin, et il lui tarde d'appliquer son esprit et ses recherches à d'autres cu-

riosités, dont il ne possède pas encore complètement la science comme il possède celle-ci.

Ce n'est pas enfoncés dans une gaine de maroquin ou entassés dans une vitrine qu'on doit regarder ces chefs-d'œuvre de goût, de style, d'esprit, de grâce, sortis vivants, comme la Minerve antique, du cerveau de ces incomparables artistes qui ont illustré l'orfèvrerie sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI ; non, vus ainsi, ils ont l'aspect de pauvres oiseaux captifs, la tête sous les plumes, tristement accroupis dans une cage dorée. Il faut les contempler, lorsque M. Eudel reçoit, dans le milieu pour lequel ils ont été créés, dressés sur une table somptueusement servie, vivant de la vie à laquelle ils étaient destinés, étincelants sous la flamme des bougies, se mirant dans les cristaux et les verres de Venise, s'alliant avec la blancheur mate des linges damassés, renvoyant l'éclat des porcelaines du Japon et des faïences de Rouen, luttant d'intensité avec les fruits d'or et les fleurs de pourpre, enivrés de lumière, superbes, orgueilleux, vainqueurs, avec le rayonnement hautain et fier que porte en soi tout ce qui est grand et beau.

Cette aiguière placée sur un dressoir a été faite par Auguste, l'orfèvre de Louis XVI, à l'occasion du mariage d'une infante de la maison de Bragance. A côté, cette chocolatière Louis XV — la seule pièce en or connue à cette époque comme vaisselle — est une merveille de proportion, d'exécution et de goût. Elle fut achetée en Russie, que la France a longtemps approvisionnée de richesses artistiques, et où se trouvent encore quelques beaux spécimens de notre orfèvrerie nationale. A un des bouts de la table, ces candélabres aux profils élégants, aux bras gracieusement tordus, avec fines ciselures signées Regnard, sortent de la collection de San-Donato. A leurs pieds, examinez cette écuelle aux armes

des Farnèse, dont un ancêtre, Alexandre Farnèse, fut pape sous le nom de Paul III, faite avec amour par Thomas Germain, unique au monde, elle fut achetée, en 1881, 9,000 francs à la vente Double : une heure plus tard, on en offrait 15,000 francs à l'adjudicataire. Et, au milieu de la table, cette triomphante soupière qui trône comme une reine, fière de sa majesté et sûre de sa beauté, et qui semble porter le souvenir du grand siècle dans ses flancs puissants soutenus par quatre consoles au galbe mâle, rehaussées de sculptures exécutées à merveille, ornées de guirlandes finement refeillées. Composée pour les Demidoff, dont elle porte les armes, cette admirable pièce passa au baron Pichon, revint au comte Demidoff, descendant du premier propriétaire, et, enfin, à la vente San-Donato fut acquise par M. Eudel, qui n'ose pas avouer ce qu'il l'a payée. Là-bas, cette saucière aux courbes gracieuses, à l'ornementation sobre et sévère, sur laquelle sont sculptées les armes des marquis de Condorcet, a appartenu à l'illustre et infortuné savant.

N'est-il pas curieux de retrouver, au milieu des aiguères ciselées, des épées de cour, des flambeaux de l'ornementation la plus exquise, des gobelets seigneuriaux, cette funèbre pièce de J. Carrier, le fameux consul de Nantes, le monstrueux auteur des noyades ? Que de lettres mortelles ce cachet a-t-il dû fermer de son timbre de sang ! Que de condamnations a-t-il dû sceller !

Que dire aussi de l'épée de cour à poignée et à coquille ciselées en 1775, avec sa fusée tressée de fils d'argent, son fourneau blanc et son agrafe d'argent, quand on songe qu'elle a appartenu à l'inoubliable Ravel et qu'il la portait dans *le Marquis de Létorière*, cherchant sa voie dans des rôles de jeune premier et ne se doutant pas qu'il percerait d'une manière triom-

phante dans les comiques ? Il lui suffisait cependant de regarder le poinçon de décharge de cette pièce d'orfèvrerie pour remarquer qu'un hasard ironique y avait gravé une tête de singe.

Chaque pièce de cette collection possède ainsi, en plus de sa valeur inestimable, de sa rareté artistique, une histoire secrète curieuse à connaître et qui pourrait donner, comme contre-partie étrangement intéressante au catalogue, une suite d'aventures vraies ayant tout le charme et toute l'émotion du roman le plus mouvementé.

Quant à cette théière à la panse arrondie, aux cannelures tournantes, au col fin et bien planté, qu'un domestique apporte avec respect — saluez, amoureux de la liqueur parfumée que nous envoie la Chine — née en 1765, elle est une des premières qui aient été faites ; car l'usage, importé d'Angleterre, de prendre le thé, était encore à peu près inconnu en France à cette date.

Citons encore l'aiguière aux ornements du genre Berain, faite en 1725 par le grand orfèvre Robert Mognart.

Mais je m'éternise dans mes descriptions admiratives, et ce n'est guère charitable ; si je n'ai, en effet, qu'à fermer les yeux pour vivre dans le souvenir et revoir toutes les merveilles dont je viens de parler, mes lecteurs n'ont pas la même ressource, et ma froide énumération les condamne pour le moment à un vrai supplice de Tantale. Mais ce ne sera pas de longue durée, car ils peuvent le faire cesser en allant à la salle n° 8 voir jeudi l'exposition de ces chefs-d'œuvre qui se rattachent aux fameuses ventes : *Baron J. Pichon, San-Donato, Léopold Double*.

*
SPIRIDION.

LA VENTE PAUL EUDEL.

Vous connaissez, tout au fond de l'hôtel Drouot, au premier étage, la salle n° 8, la fameuse salle des grandes ventes, eh bien ! c'est là. Pour la maison, jour de fête. Des groupes chuchotants s'acheminent à travers le long couloir et jettent à peine un dédaigneux et fugitif regard aux différentes salles devant lesquelles il faut passer pour arriver à la grille qui ferme majestueusement la salle des ventes de choix, la salle n° 8.

Un trémoussement plus vif du jarret, un pas plus pressé retenu avec diplomatie, une piaffe involontaire trahissent, pour l'œil de l'observateur, les inquiétudes de tel ou tel amateur, les transes intimes de tel ou tel grand collectionneur, qui ne voudrait pas avoir l'air de trop se hâter, de peur de dévoiler le secret de ses préoccupations à quelque confrère ennemi. Les impatiences étouffées transsudent par tous les pores. On s'aborde avec des mines souriantes, où le sourire étudié n'est qu'un vernis de surface, sous lequel on devine les angoisses.

Le gardien a ouvert les battants de la double porte. Un flot de public se bouscule, s'entasse et passe subitement des demi-ténèbres du couloir à la grande clarté de la salle, où le jour tombant du plafond vitré accentue les traits et trace crûment les ombres sur les visages, comme si on les eût soulignées avec du charbon ou du bitume. — Des malins sont entrés mystérieusement par la porte du magasin, arrivant par l'escalier de l'administration, inconnu de la foule ; on les regarde un peu de travers, mais on les laisse bientôt de côté pour se grouper, choisir une bonne place, la place introuvable qui permet de voir sans être vu et de pousser sournoisement son enchère : on examine ses voisins.

Au centre de la salle, adossé au mur tendu d'une

étoffe brun rouge, se dresse le bureau, qui tient à la fois de la chaire universitaire et du tribunal. Tout à l'heure, il en tombera des phrases bien éloquentes dans leur concision et des arrêts sans appel.

Rien aux murs, pas un bibelot, pas un bout de tapisserie, rien que la monotone tenture rouge.

Les conversations s'engagent ; çà et là quelques jolis frou-frous de robe viennent enlever à cette grande pièce nue son aspect rébarbatif et peu engageant ; les bancs de crin noir, rangés de trois côtés de manière à encadrer le bureau, se garnissent peu à peu.

De temps en temps quelque badaud, le nez au vent, se heurtant à ces murailles vides, demande, ahuri :

— Qu'est-ce que l'on vend ?

Du doigt, avec un air de commisération pour l'ignorant, un marchand ou un amateur lui indique tout là-bas, à l'angle de la salle, placé à la gauche du bureau, l'entassement des merveilles que les enchères vont disperser.

C'est qu'en effet, au premier abord, on ne les aperçoit pas, les précieux bijoux de la collection Paul Eudel, ces 174 pièces d'orfèvrerie ancienne, dont tout Paris s'entretient depuis un mois, et dont chacun a pu admirer les morceaux rares dans le curieux livre publié par Quantin, un véritable fleuron de bibliothèque et d'amateur, 60 planches dessinées par Giraldon, gravées par Dujardin, et précédées d'une savante étude sur la question par le collectionneur lui-même. Flambeaux, aiguières, écuelles, soupières, gobelets sont là, serrés les uns contre les autres, tandis que les pièces de choix étincellent sous les vitrines placées sur les tables.

Lumineux, pleins d'âpres désirs ou de naïve admiration, les regards se dirigent vers cet amoncellement de richesses, où le précieux du métal le dispute au pré-

cieux du travail et de la forme. Ce n'est pas sans un certain respect que l'œil contemple ces pièces splendides, car elles appartiennent à l'histoire de la France, à sa gloire artistique et sont comme une évocation palpable de tout un côté du xvii^e et du xviii^e siècle.

Un homme de taille moyenne, de corpulence moyenne également, le teint coloré, la barbe et les cheveux noirs, la lèvre souriante et l'œil vif, se dirige vers le bureau, lance un mot à droite, une recommandation à gauche, cause un moment avec les crieurs et vient jeter un dernier coup d'œil à l'ensemble de la collection avant de prendre place sur l'étroite plate-forme auprès de ses deux assesseurs déjà installés, plume en main. — C'est M^e Paul Chevallier, le digne successeur de M^e Pillet, tout jeune encore, et dont les rares mérites de commissaire-priseur sont de plus en plus appréciés.

Derrière lui arrive presque aussitôt M. Charles Mannheim, l'expert si connu, une renommée européenne distribuant ses saluts, serrant au hasard les mains tendues vers lui et gagnant la chaise modestement placée au-dessous du côté gauche du bureau. Il est au poste de confiance, entre le commissaire-priseur et les objets de curiosité.

Insensiblement, sans qu'on l'ait trop remarqué, la salle s'est remplie ; maintenant, elle déborde et le magasin sombre semble mouvant, tant les têtes confuses s'entassent dans la pénombre...

Le public est particulièrement intéressant. Pas de mises trop douteuses, pas de petits mercantis gras-seux et crasseux ; ce qui domine, ce sont les redingotes graves et lustrées, le fin drap noir, les boutonnieres nouées du ruban rouge de chevalier ou tachées de la rosette flam-bante d'officier de la Légion d'honneur. Tous les noms connus sont là, tous les hauts amateurs, les riches collectionneurs, les grands orfèvres se trou-

vent groupés, prêts à l'attaque, le porte-monnaie ou le carnet de chèques au poing : marquis d'Estampes, comte de Fresne, comte de La Beraudière, comte de Ganay, Alexandre Dumas fils, Boucheron, Goëtz, Dolfus, Octave du Sartel, Gasnault, Christophle, Bouillet, Jules Claretie, E. Lowengard, Perdreau, Leroux, Malinet, Barre, Antonin Proust, Henri Fould, Ephrussi, Champfleury, comte d'Avrecourt, Falkenberg, Valpinçon, baron Seillière, baron Arthur Schickler, Guenot, Brenot, Helft, Cottreau, Burat, Antony Roux, Falize, Sapia de Lancia, Lejeune, Schmidt, Aucoc, Riggs, Stettiner, Vail, Parisot, Jannet, M^{me} Sluys, M^{me} Boiss-Lelong, etc., etc. On sent que le combat sera chaud et que l'artillerie des pièces d'or et des billets de banque donnera sérieusement.

Çà et là une jolie femme dresse au-dessus des couleurs sombres la gerbe de fleurs éclatantes de son chapeau ; mais les mines coquettes et les sourires séducteurs n'ont aucune prise sur ce public spécial, venu non pour la bagatelle, mais pour les beaux yeux de l'argenterie artistique.

Debout, quelques amateurs discutent à mi-voix ; ils se montrent de loin une pièce.

— Je vous dis que ça ira jusqu'à 10,000.

— Ah ! bah !

— Vous verrez, vous verrez !

— A la vente du baron J. Pichon, on l'a vendue moitié prix.

— A la vente San-Donato, on doublait déjà !

— Les chiffres sont les chiffres.

— D'accord, mais les pièces rares sont des pièces rares et on ne les paye jamais trop cher.

Tandis que les premiers bancs sont garnis d'amateurs, de marchands et de connaisseurs, dans le fond de la salle, derrière les rangs d'épaules, derrière les

files de têtes, on entrevoit une houle de visages indistincts, flâneurs, curieux ordinaires, bricoleurs flairant l'air de la vente, figures que l'on voit à toutes les vacations de l'hôtel Drouot, et au milieu desquels se dissimule parfois un amateur malin qui cherche à se cacher.

Deux heures vingt minutes. Quelques trépignements se font entendre; des cannes battent le parquet. On s'impatiente.

— Commençons ? demande M^e Chevallier en regardant M. Charles Mannheim.

Celui-ci renvoie au commissaire-priseur un coup d'œil d'entente.

— Commençons !

— On peut aller, tout est prêt.

Un calme complet pèse sur la salle ; tous les bruits se sont éteints ; le moment est solennel.

— Nous vendons le numéro 147.

— 147, répète le crieur. « Deux boucles de souliers en argent, époque Louis XVI. »

— 60 francs ! dit Ch. Mannheim.

— 60 francs, on demande ? Voyons un prix ; commençons !

— 20 francs !

— 25 ! 30 ! 35 ! L'enchère court ! 40 ! 45 ! 47 !

— 47 ! Pas en face ! fait M^e Chevallier insinuant.

— 50 ! 60 ! 65 ! 70 ! 80 ! 85 !

— En veut-on au-dessus de 85 francs ?...

— Non... J'adjuge !... Bien vu... On y renonce ! Ce n'est pas là, pas à gauche ; c'est ici, à ma droite !... Adjugé ! 85 francs !

La vente est commencée...

Maintenant il n'y a plus qu'à aller vigoureusement de l'avant. On continue par les petits objets de minime importance, de manière à amorcer doucement le public

pour l'amener aux gros morceaux, aux pièces de résistance. L'expert sait comment il faut le prendre, en lui donnant des distractions, en l'amusant comme un enfant ; il annonce :

« Un jouet hollandais en argent ! »

— Nous vendons le numéro 166 ! reprend le commissaire-priseur.

Les enchères marchent tout tranquillement, sans hâte, d'une petite allure régulière. Puis la menace habituelle se suspend en épée de Damoclès sur les têtes :

— J'adjuge !

Pendant quelques moments, le mot court, s'étale, se dissout ; on n'entend plus que les dernières syllabes :

— Juge !... juge !... juge !...

Pan ! le marteau d'ivoire s'est abattu, clouant sur le bureau le chiffre de 55 francs.

D'autres pièces sont présentées, et de temps à autre M^e Chevallier lance une phrase brève :

— Suivons, messieurs, 47 !

— 50 ! 60 !

— C'est pas moi !... Nous sommes deux ! Hein ! ce n'est pas nous ? On demande à voir...

— On y renonce !

Tout cela avec des intonations vives ou endormantes, des nuances dans la voix, une modulation d'une variété infinie.

De courts arrêts se font, suivis immédiatement d'une reprise des enchères au moment où l'on va adjuger.

Au milieu de tous ces acheteurs qui n'ont qu'une préoccupation, faire le moins de gestes et de mouvements possible, le commissaire-priseur est là, l'œil en arrêt, guettant un clignement de paupières, une torsion de lèvres, un jeu de physionomie, avec une science de sourd-muet, devinant par un admirable instinct la

surenchère et la cueillant dans la pensée de l'amateur. Autant d'enchérisseurs, autant de manières différentes de pousser l'objet : les uns ont le signe de tête nerveux, irrégulier; les autres sont méthodiques, posés, mathématiques.

C'est là le premier déblayage des brimborions, couteaux, cuillers, truelles à poisson, un tas de menus objets.

On passe aux plats dont le premier débute à 120 francs pour atteindre 235 francs, prix auquel il est adjugé. Deux plats carrés poussés par enchères de 100 francs arrivent à 1,100 francs, le premier chiffre un peu important de la journée.

Une légère rumeur court à travers la salle, pour s'éteindre aussitôt; cela devient plus sérieux. Le mouvement s'accroît. M^e Chevallier a un léger sourire aux lèvres; il sent que la salle s'anime et qu'il la possède mieux.

Les deux mains en l'air dans le geste bénisseur du chef d'orchestre, il dirige plus largement l'orchestre des enchères, faisant voltiger à droite et à gauche, en haut, en bas, son marteau d'ivoire, le balançant nerveusement et termine en l'abattant d'un coup sec que rythme le mot « adjugé. »

On dirait qu'il magnétise le public et le dirige à son gré. Il plane au-dessus de la foule avec d'amusants mouvements de tête pour retrouver un amateur qui se dissimule, pour aller d'une enchère lancée du bout de la salle à une enchère partie sous le bureau à ses pieds. Il attrape les chiffres au vol comme les prestidigitateurs reçoivent les cartes lancées en l'air.

Puis, après quelques vigoureuses poussées d'enchères, des accalmies se font; la salle houleuse s'apaise, se calme, retombe à plat. On croirait que rien ne va plus, quand une nouvelle enchère remet le feu

aux poudres. Tranquillisé, M^e Chevallier, la main gauche à la hanche, s'adosse à la balustrade du bureau et fait virer le manche d'ébène de son marteau; de temps en temps, il tapote le bout d'ivoire dans la paume de sa main en disant d'une voix aimable :

— Pressons un peu, je vous prie !

— Le numéro 160 !

C'est l'épée qui a appartenu au grand comique Ravel.

— Ça vaut 150 francs, bien payé ! dit un marchand à son voisin.

Le commissaire-priseur coupe cette réflexion en criant :

— 240... francs !... Personne ne dit mot !... Adjugé !...

En faisant passer le numéro 161, une fine épée de 1784, Charles Mannheim fait observer qu'il a mis un bouchon à la pointe, et ses voisins le remercient gaie-ment de montrer ainsi qu'il ne veut blesser per-sonne.

L'adjudication à 160 francs fait sursauter le marchand raisonneur qui ronchonne de nouveau :

— Ça se vendrait 80 francs en vente ordinaire !

— Tout va aller à 30 ou 40 pour 100 au-dessus de sa valeur ! riposte un camarade désappointé.

Après la vente à 870 francs de 12 petites cuillères très jolies, l'expert annonce tout à coup :

— Le numéro 56 !

Des chuchotements filent doucement le long des pre-miers rangs :

— L'écuelle de Thomas Germain ! L'écuelle Farnèse, vous savez !

Avec respect Charles Mannheim contemple les oreilles ciselées de la précieuse pièce, soulève son couvercle surmonté d'un artichaut, touche du doigt les orne-

ments rocaïlle et le relief des armoiries de la famille Farnèse.

— Elle vient de la collection Léopold Double, glisse un amateur à la personne assise près de lui.

— Parfaitement, monsieur ; et pour moi c'est le morceau le plus rare de la collection.

— Hé ! hé ! il y en a d'autres.

— Si vous voulez ; mais pour moi !...

— 15,000 francs ! lance l'expert.

Une rumeur soulève la salle. 15,000 francs, c'est une somme ! Beaucoup de personnes assises se lèvent pour mieux voir ; certainement il va y avoir un rude combat. De l'émotion flotte dans l'air, prenant chacun à la gorge, même les plus indifférents.

— Il y a marchand à 5,000 francs !

— A 5,000 francs, commençons !

— 6,000 ! 7,000 ! 8,000 ! 9,000 ! 10,000 ! 11,000 ! 12,000 ! 13,000 !

C'est un roulement continu, sans hésitations, sans pauses.

— Ho ! ho ! ho ! fait soudainement le public à mesure que le chiffre monte.

Un temps d'arrêt succède à ce premier assaut ; puis les enchères reprennent par 500 francs.

— 13,000 ! 500 ! 14,000 ! 500 ! 15,000 ! 500 ! 16,000 !

— 16,000 ! Suivons, messieurs ! dit le crieur.

— 16,000 ! Nous sommes ! répète M^e Chevallier. Voyez !... Faites passer !

L'écuelle circule de main en main ; les grondements de voix montent, se heurtent ; des exclamations admiratives partent çà et là, mêlées d'encouragements de ceux qui se disputent le précieux objet. Brusquement les enchères repartent par 500 francs, lancées comme des coups de fouet.

— 500 ! 17,000 ! 500 ! 18,000 ! 500 !

Nouveau silence, plus profond que la première fois.

— En veut-on au-dessus de 18,500 ? Voyez !... voyez, messieurs ! c'est le n° 56, bien en règle !... Personne ? par moi !... Ce n'est pas à droite !... On ne demande plus à voir ! Pas d'erreur !...

Le marteau se balance doucement, doucement, puis plus vite.

— C'est bien vu !... Adjugé !

L'acquéreur est M. le prince Demidoff. On se raconte de bouche à oreille que la personne qui a poussé pour son compte avait commission jusqu'à 25,000 francs.

La grosse rumeur soulevée dans le public s'adoucit, s'engourdit et s'apaise ; aussi les adjudications suivantes, bien que relativement importantes, sont-elles accueillies avec plus d'indifférence. Ce sont d'abord les deux flambeaux de Louis Loir, provenant de la collection du baron J. Pichon, n° 70, adjugés à 2,020 francs ; puis l'aiguière de vermeil n° 9, une pièce qui a appartenu à une infante de Portugal, timbrée aux armes de la maison de Bragance, 2,000 francs. De la corbeille à pain n° 109, vendue 1,400 francs, on arrive à la belle aiguière n° 8, faite en 1725 sous le fermier Cordier, par l'orfèvre Robert Mognart.

— 3,000 francs on offre, fait Charles Mannheim.

Rapidement l'enchère atteint 5,500 francs.

— Voulez-vous faire voir, demande une voix grasse.

— Faites passer... suivons... un peu vite.

— Après vous, s'il vous plaît !

— 6,000 !

— 6,000, nous sommes ! En veut-on ?

— 6,500 ! — 7,000 ! Et toujours le refrain : « En veut-on ? » Les commissionnaires vont, viennent, trottent d'un coin à un autre, traversent la foule, portant

haut la magnifique aiguère, qu'ils manient placidement comme ils manieraient un fauteuil ou une chaise.

— Voulez-vous faire passer, commissionnaire... Un peu vite... On n'a pas vu... par moi, ni à droite.... En veut-on au-dessus de 7,000 ? Pressons un peu... Adjugé !

Le public bavarde gaiement, se blasant peu à peu sur les gros chiffres ; chacun cause de ses petites affaires, tandis que les amateurs anxieux restent froids, la figure un peu crispée dans l'attente de la pièce convoitée. La voix du commissaire-priseur arrive de loin en loin avec ses phrases habituelles qui ne varient que par l'intonation ou par l'intention. Le Musée des arts décoratifs, qui a fait pousser jusqu'à 11,000 francs l'écuelle de Thomas Germain, achète pour 1,160 francs le n° 16, une fort jolie boîte à épices. La cafetière d'Alexandre Savart est payée 1,850 francs par M. Malinet, pour le compte de M. Dutuit, le célèbre amateur de Rouen ; la cafetière n° 56 reste à M. Leroux pour 500 francs, et le bassin de Bourgoin à M. Mannheim pour 1,580 francs.

Quantité de pièces moins importantes se succèdent : une montre, des couteaux, une boîte à poudre. Une paire de flambeaux réveille l'attention somnolente ; c'est le n° 69, les flambeaux à huit pans de Saint-Nicolas que M. Goetz enlève pour le prince russe Polotzoff à 5,000 francs.

La chaleur devient excessive ; on ôte ses chapeaux, ses pardessus ; en même temps, la nervosité de la foule s'excite comme sous une influence électrique ; les moindres incidents sont vivement relevés, un choc d'enchères lancées à la fois, une cafetière de vermeil qu'un maladroit laisse tomber. Sans arrêter, les chiffres bruissent avec un cliquetis de grêle ou bien viennent s'abattre régulièrement par 100 francs au pied du bu-

reau comme des vagues monotones venant battre un rocher insensible.

On vend une théière de Joubert, 2,600 francs; un bougeoir qui porte les armes de la famille Salze d'Aurèle de Paladines, 260 francs. Dans les groupes, des questions se croisent :

— Quelle est cette collection?

— La collection Paul Eudel.

— Ah ! ah ! celui qui fait la *Curiosité* dans le *Figaro*?

— Parfaitement ; très connu ! Une collection unique.

Tranquille au pied du bureau, Charles Mannheim cause avec un amateur qui lui demande un renseignement : il est rieur avec placidité et ses mouvements lents, mesurés, contrastent avec les gestes nerveux du commissaire-priseur, qui se démène sur l'étroite plateforme d'où il domine les acheteurs.

Vers quatre heures et demie, la salle commence à s'éclaircir ; à cinq heures, il n'y a plus personne dans le magasin. Une détente très sensible se fait ; partout un sentiment général de lassitude ; les traits des acheteurs s'affaissent ; les prix tombent également. Seul, M^e Chevallier va toujours énergique, infatigable, la voix aussi ferme qu'au début, défendant les petites pièces comme il a défendu les grosses.

Cinq heures et demie.

— Messieurs, dit le commissaire-priseur, le reste de la vente à demain.

La vacation du vendredi 25 avril est terminée, fermant sur le chiffre de 88,055 francs.

Le samedi 26 avril, à deux heures vingt minutes, même heure que la veille, commence la seconde vacation. La foule est plus compacte encore ; on sait que plusieurs des pièces les plus rares ont été réservées pour ce jour-là, entre autres la fameuse chocolatière en

or portant le poinçon d'Étienne Baligny et rapportée de Russie par un prince Kourakin.

Les débuts traînent un peu et les amateurs semblent vouloir se mettre en garde contre les surprises d'un emballement possible. C'est ainsi que le cachet du pro-consul de Nantes, J. Carrier, se vend 305 francs sans que personne le remarque. Heureusement qu'il est tombé en bonnes mains, et, désormais, c'est avec le timbre du terrible auteur des noyades de la Loire, avec ce sceau gravé des mêmes initiales que les siennes, que notre confrère Jules Claretie fermera ses lettres.

La salle ne s'anime un peu qu'à partir du moment où les deux vases japonais de Miyata sont vendus 2,550 francs. Un murmure court à travers les bancs jusque-là un peu trop calmes :

— Voilà les gros prix !

A quatre heures moins dix minutes, Charles Mannheim annonce de sa voix impassible :

— Les numéros 5 et 6, les deux pièces en or.

Un frisson communicatif gagne de proche en proche et quelques exclamations admiratives accueillent la demande de l'expert :

— 20,000 francs !

Une première enchère est jetée ; immédiatement tout se tait. A 11,000 francs !

— 11 ! 12 ! 13 ! 14 ! Puis un temps d'arrêt. Une voix crie :

— 14,600 !

— 900 ! 15,000 ! et les enchères se poursuivent par 100 francs jusqu'à 15,700. Une forte hésitation, 15,750 ! Reprise par 50 francs. 16,000 !

Un silence de mort.

On y renonce à 16,000 !

La salle reste muette.

— Adjugé à 16,000 ! fait M^e Chevallier en se tournant

vers l'acquéreur, qui n'est autre que Charles Mannheim, opérant pour le compte de M. de Montgermont.

Après une série d'objets, on apporte le numéro 29, la paire de candélabres à trois girandoles, dus à Louis Regnard. L'expert en demande 15,000, et M. Gœtz les obtient à 15,200, tandis que le public reste écrasé sous ces fortes sommes, assistant avec une réelle émotion à cette lutte d'argent. C'est également M. Gœtz qui, toujours pour M. Polowtsoff, de Saint-Pétersbourg, paye 7,700 francs les flambeaux n° 61, faits sous J.-J. Prevost en 1764.

Il y a un bizarre contraste entre les houles bruyantes que soulèvent brusquement dans la salle certaines grosses enchères et le ton calme, net, tranchant, avec lequel le crieur annonce ces chiffres successifs, à mesure qu'ils grossissent.

L'écuelle de Jacques de Boys touche 5,000 francs et reste à M. Malinet ; les deux saucières d'Haudry sont payées 9,400 francs par M. Jaunez, secrétaire du prince Demidoff, et celle de Caritat, marquis de Condorcet, 2,850 francs par M. Malinet.

— Ah ça ! mais il va gagner au moins 100,000 francs avec sa vente ! s'écrie presque à haute voix un amateur émoustillé par ces chiffres.

On vend encore des flambeaux, des moutardiers, au milieu d'un brouhaha indescriptible.

Cinq heures moins dix minutes ! Le commissionnaire place devant M. Mannheim le numéro 123.

— La splendide soupière faite par de Villeclair, murmure un riche orfèvre.

— Marchand à 5,000.

— 6,000 ! 7,000 ! 8,000 ! 9,000 ! 10,000 ! Une grosse gaieté s'épand à travers la salle, à cause de la même phrase lancée de l'extrémité de la salle par l'expert Barre :

— On demande à voir !

Dix fois de suite on lui rapporte la soupière qu'il connaît bien, mais qu'il ne peut se lasser de voir et de toucher, et chaque fois, il surenchérit.

— 11,000 ! 12,000 !

— 500. On demande à voir !

— 13,000 !

Cette fois, c'est fini ; il ne demande plus à voir, la soupière lui échappe adjugée à M. Guénot.

Barre renouvelle son amusant manège pour la soupière de Chéret ; mais il a regret d'avoir laissé passer l'autre, et il avoue qu'il donnerait plutôt 25,000 francs pour celle de de Villeclair que, pour celle de Chéret, les 7,500 francs auxquels on adjuge cette dernière.

Il ne reste plus que de menues pièces ; un joli sucrier acheté 2,200 francs par M. Antonin Proust ; les deux bustes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, provenant de la collection Allègre, 4,600 francs ; un huilier ovale de Masse, 2,950 francs.

Cinq heures dix minutes ! La vente de la collection Paul Eudel est terminée. Les deux vacations ont produit le chiffre respectable de 205,296 francs.

Lentement, les derniers amateurs s'éloignent ; quelques-uns emportent avec eux la pièce rare qu'ils ont pu avoir. Autour du bureau, on entend un cliquetis de pièces d'or, des froissements de légers papiers ; les assesseurs reçoivent l'argent, font livrer les objets.

Une poussière jaunâtre monte de tous côtés, saupoudrant les vêtements, prenant à la gorge ; les banquettes de crin noir sont marquées d'empreintes de pieds boueux ; le bureau, avec son dernier groupe, où se détachent le visage souriant du commissaire-priseur, la tête calme de l'expert, un véritable portrait de Henri IV, s'enveloppe d'un transparent nuage de poudre.

Plus rien dans la salle basse triste avec son âcre parfum de vieilleries ; plus rien qu'un vague reflet de soleil tombant du large vitrage ; les dernières pièces de la collection Paul Eudel se sont envolées, laissant la salle poussiéreuse à sa tristesse et à sa mélancolie de salle habituée à ces envollements de richesse.

Maintenant, le collectionneur va se remettre à l'œuvre et étudier à fond quelque autre branche de l'art ; nous lui souhaitons de faire pour toutes ce qu'il a fait pour la vieille argenterie, et nous attendons avec confiance sa nouvelle collection, ainsi que le nouveau volume où elle sera dessinée et expliquée.

GUSTAVE TOUDOUZE.



XXIII

Bibliothèque Roger du Nord. — Reliures anciennes et plats armoriés. — Les grandes bibliophiles : M^{mes} de Verrue, de Pompadour, de Chamillart et la duchesse de Chevreuse. — La tête de mort de Henri III. — *M. de Maupeou s'amuse*. — *Biblia sacra* avec la Toison-d'Or de Longepierre. — Éditions originales de Bossuet. — Les *Oraisons funèbres* offertes à Berryer par les typographes. — *Ni masle ni femelle*.

28 avril.

Il est des bibliothèques plus nombreuses, il n'en est peut-être pas de mieux choisies, de plus rares que celle du comte Roger du Nord (1).

Le catalogue, disons-le bien vite, rédigé avec le plus grand soin, n'a pas coûté moins de six mois de travail au libraire Porquet. Il ne contient guère que neuf cents numéros, mais il embrasse tout l'horizon de la pensée humaine : la théologie, la jurisprudence, les sciences philosophiques, naturelles, mathématiques, les arts divers, les belles-lettres, la poésie, l'histoire et l'archéo-

(1) Le comte Roger du Nord, né en 1802, eut une existence très mouvementée. Secrétaire d'ambassade à Constantinople, député de Dunkerque en 1834 et réélu jusqu'à la révolution de Février, il fut aussi l'ami intime de Thiers. En 1848, il fut de nouveau envoyé au Corps législatif simultanément par la Seine et le Nord.

Au coup d'État, on l'incarcéra. De Morny, l'auteur de cette arrestation, disait :

— Je vais le faire arrêter pour qu'il ne se fasse pas tuer.

logie. Et cela dans des éditions pour la plupart originales, reliées par les maîtres anciens qui s'appellent Clovis Eve, Legascon, Du Seuil, Padeloup, Derome, etc., ou par les maîtres de la reliure contemporaine, comme Trautz-Bauzonnet, Capé, Duru et Thibaron-Joly.

C'est dire l'intérêt des livres de cette bibliothèque.

Ce qui ajoute encore au prix de ces ouvrages, ce sont les armoiries royales ou princières dont beaucoup d'entre eux sont ornés. M. Jules Guigard a publié un *Armorial du bibliophile*; mais il ne manque pas de personnes qui n'entendent rien encore aux devises, aux chiffres et aux armoiries que les amateurs ont laissés sur leurs livres. C'est une science pourtant indispensable, car il est des livres qui n'ont d'autre valeur que celle de leur provenance.

N'est-ce pas un véritable délice, pour un homme de goût, de posséder un livre aux armes de Henri III, de Louis XIV et de Louis XV, de Marie-Antoinette, de la duchesse de Longueville, de la duchesse de Chevreuse, de la grande Mademoiselle, de la comtesse d'Artois, de la marquise de Pompadour, de Bossuet, de Colbert, de de Thou, de Mazarin, du duc de Richelieu, du comte d'Hoyrn ? Eh bien ! toutes ces armoiries, et bien d'autres encore, figurent sur les plats des beaux livres qu'avait réunis avec amour le comte Roger du Nord.

Il y a là — pour commencer par le côté du beau sexe — un petit almanach de 1781, aux armes de Marie-Antoinette, qui est un bijou. Bijou aussi *la Légende de Dom Claude de Guyse*, abbé de Cluny, aux armes de M^{me} de Pompadour, d'azur à trois tours d'argent, maçonnées de sable. Il n'y manque que la devise : *Menus plaisirs du roi*, qu'elle avait fait graver sur quelques-uns de ses livres. *Les Mémoires de la Régence de Marie de Médicis*, aux armes de la princesse Bourbon-

Condé ; *l'Histoire des guerres civiles de France*, aux armes de M^{me} Victoire, fille de Louis XV; *les Mazarinades*, aux armes de Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, cette conspiratrice aussi spirituelle que séduisante.

Ces *Mazarinades* ! quel bouquet d'épines de la Fronde ! et que Mazarin dut saigner dans son amour-propre en lisant ces pamphlets chargés de gros sel qu'écrivaient Scarron, Loret, Gui Patin et le cardinal de Retz. Dans ce recueil de satires et de libelles, il ne faut pas compter moins de deux cent cinq pièces en vers burlesques et cinq cent trente-six en prose. Quels vers et quelle prose ! L'étiquette seule donne la valeur du sac : *Ambassade burlesque des filles de joie... La Bouteille cassée attachée avec une fronde au c... de Mazarin... Lettre de la signora Foutatring à messire Julio Mazarini... Le Triomphe du c... La Viole violée ou le violon démanché*. J'en passe et des plus poivrées, car beaucoup de ces titres ne peuvent être transcrits. La grossièreté et le cynisme le disputent partout au ridicule et à la bigoterie.

Ce très rare exemplaire, composé pour la belle frondeuse, est dans un état parfait de conservation et renferme un certain nombre de portraits de personnages célèbres de l'époque, gravés par Boissevin et Daret.

Bijou encore *le Zayde*, et le *Voyage de Zulma dans le pays des Fées*, aux armes de la comtesse de Verrue, Ces livres de la comtesse de Verrue, la Maintenon du roi de Sardaigne, sont très recherchés des bibliophiles. Cette femme charmante, ornée de tous les dons et de toutes les grâces, artiste et spirituelle, s'était, en épicurienne, composé l'épithaphe suivante :

Ci-git dans une paix profonde
Cette dame de volupté
Qui pour plus grande sûreté
Fit son paradis dans ce monde.

Aussi s'était-elle arrangé dans son hôtel de la rue du Cherche-Midi, aujourd'hui l'hôtel des conseils de guerre, une bibliothèque de dix-huit mille volumes d'un choix exquis. On les reconnaît à son écusson frappé sur les plats d'argent à *la croix de sable, cantonnée de quatre losanges de même qui est de Verrue; accolé d'Albert de Luynes, qui porte écartelé de Rohan*. Quelquefois, au-dessus de l'écusson, on lit : *Meudon*. C'est la marque des volumes qu'elle avait réunis dans sa maison de campagne.

Trésors aussi le *Testament politique* de Richelieu, aux armes de M^{me} de Chamillard, comme le *Théâtre de Corneille*, édition de 1706, 10 volumes in-12, acheté 4,100 francs par M. Potier, libraire.

Les ouvrages de la bibliothèque de M^{me} de Chamillard portent, quelquefois frappés sur les plats, avec son chiffre aux angles, deux C entrelacés — et toujours à l'intérieur son écusson qui est d'azur, à *la levrette passante d'argent, accolée d'azur, au chef d'or, chargé de trois molettes d'éperon du champ; aliàs : de sable, accolé de Le Rebours, qui est de gueules à sept losanges d'argent, posés 3, 3 et 1*.

Ces volumes sont aujourd'hui fort disputés par les bibliophiles. A la vente Brunet, un exemplaire in-12 des *Provinciales*, édition de 1700, fut acheté 1,620 francs par M. Potier, pour M. le marquis de Ganay, et adjugé à la vente de ce dernier pour la modique somme de 10,000 francs.

M^{me} Chamillard était la femme et la cousine germaine du ministre de Louis XIV, qui a provoqué cette épigramme :

Ci-gît le fameux Chamillard,
De son roi le protonotaire.
Il fut un héros au billard
Un zéro dans le ministère.

J'ouvre maintenant le catalogue Roger du Nord à l'article *Théologie*.

Le premier livre qui me frappe est le *Novum Jesu Christi D. N. Testamentum*, grec et latin. Ce volume présente cette particularité curieuse qu'il porte les armes du roi Henri IV, écussons de France et de Navarre, surmontés de la couronne royale, et au-dessous de ces écussons, un dauphin. Il est curieux de constater ici que les rois de France portaient un dauphin dans leurs armes tant qu'ils n'avaient pas de postérité.

Vient ensuite *l'Apocalypse* avec explication par messire Jacques-Bénigne Bossuet, édition originale aux armes de Colbert, *d'or à la coulèvre en pal tortillée d'azur*.

Au chapitre *Théologiens catholiques*, je relève :

1^o *Le promptuaire des exemples*, des vertus et vices, recueilli de l'Ancien et du Nouveau Testament par le révérend père en Dieu Nicolas Hanape, jadis patriarche de Jérusalem, traduit en français par Antoine Tiron. En Anvers, chez Jean Bellere, 1569. Reliure molle, exécutée pour Henri III. Sur le dos, les armes de France, la tête de mort et la devise du Roi : *Spes mea Deus* ; sur les plats, un médaillon représentant le Christ en croix, entouré des saintes femmes.

Tous les livres qui ont appartenu à Henri III se reconnaissent à la tête de mort. Ce lugubre symbole se rapporte à une circonstance particulière de la vie de ce monarque. N'étant encore que duc d'Anjou, il aima éperdument Marie de Clèves, princesse de Condé, qui mourut subitement. Pour éterniser sa douleur, il se couvrit d'insignes et de petites têtes de mort ; il en avait sur les rubans de ses souliers, sur ses aiguillettes, et l'on raconte qu'il commanda à Souvray de lui faire faire des parements de cette sorte pour 6,000 écus.

2° *Les Traités du libre arbitre et de la concupiscence*, ouvrages posthumes de messire Jacques-Bénigne Bossuet, édition originale aux armes de Louise-Élisabeth de Bourbon, princesse de Conti.

3° *Les œuvres de la sainte mère Thérèse de Jésus*, nouvellement traduites d'espagnol en françois par le R. P. Cyprien. A Paris, chez Sébastien Huré, 1645, aux armes de la reine Anne d'Autriche.

4° *Les Provinciales*, édition originale des 18 lettres publiées du 28 janvier 1656 au 24 mars 1657. Cet exemplaire, couvert de notes manuscrites, porte la signature de Baluze. On lit sur le feuillet de garde : « L'auteur de ces lettres est un nommé Pascal, décédé en 1662. »

5° *Dissertations* sur les sentiments des jansénistes, touchant l'infailibilité de l'Église, par l'abbé du Mas, aux armes de Rohan, prince de Soubise.

Royer-Collard disait : « Qui ne connaît pas Port-Royal ne connaît pas l'humanité, » et sa bibliothèque ancienne ne se composait guère que d'une trentaine de volumes port-royalistes.

Le comte Roger du Nord n'en avait pas tant ; il est vrai qu'il n'était rien moins que janséniste.

Port-Royal n'était représenté dans sa riche bibliothèque que par *les Provinciales* et *les Pensées* de Pascal ; *la Logique ou l'Art de penser*, par A. Arnauld et Nicole ; *la Recherche de la vérité*, par Malebranche ; *la Morale* du P. Quesnel, et *l'Histoire de l'Ancien Testament*, par Arnauld d'Andilly.

En revanche, on trouve, sous la rubrique *Sciences et Arts*, tous les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne :

Les Essais de Michel Montaigne, première édition à Bourdeaux, par S. Millanges, 1580.

Les Réflexions ou Sentences et maximes morales de La Rochefoucauld, l'édition originale de 1665, et celle de 1678, la dernière publiée du vivant de l'auteur.

Les dix premières éditions des *Caractères de La Bruyère*, publiées de 1688 à 1699, dont la dernière porte des corrections, des augmentations et des notes manuscrites en marge donnant la clef des noms.

L'Énéide de Virgile de 1648, aux armes du cardinal Barberini.

Les Métamorphoses d'Ovide, elzévir de 1671, aux armes de M. de Caumartin, évêque de Blois.

Les Œuvres d'Horace, édition de 1629, aux armes de La Reynie.

Les Œuvres de François Villon, de 1532, superbe exemplaire de cette édition très rare et très recherchée qui contient diverses pièces, notamment les *Repues franches*, supprimées par Clément Marot comme étrangères à Villon dans l'édition qu'il donna de cet auteur, en 1533, chez Galliot du Pré.

Les Fables de La Fontaine, édition de 1668, in-4°, exemplaire provenant du chancelier Séguier.

Les Œuvres de Monsieur de Molière, à Paris, chez Denys Thierry, 1674-1675. 7 volumes in-12, reliure molle de Trautz-Bauzonnet, la première de toutes les éditions de Molière où les œuvres publiées de son vivant aient été recueillies en corps d'ouvrage et avec une pagination suivie. Le tome VII, portant la date de 1675, contient : *l'Ombre de Molière*, par Brécourt, et *le Malade imaginaire*. — L'édition originale du *Misanthrope*, — *le Festin de Pierre* de 1683 (Amsterdam), édition contenant dans toute son intégrité la scène du *Pauvre* et celle qui précède (scènes 1^{re} et 11^e du III^e acte).

Les Œuvres de Racine, de 1697, dernière édition publiée du vivant de l'auteur, aux armes de J.-B. Machault d'Arnouville.

Les lettres de M^{me} de Sévigné, publiées en 1726 par Thiriôt sur le manuscrit original.

A citer aussi un exemplaire des *Hermaphrodites*

que possédait M. Roger du Nord ; Henri III est représenté avec une coiffure de femme et une fraise au cou, et au bas du portrait on lit les vers suivants :

Je ne suis masle ni femelle
Et sy je suis bien en cervelle
Lequel des deux je doibz choisir ;
Mais qu'importe à qui on ressemble ?
Il vault mieux les avoir ensemble :
On en reçoit double plaisir.

Et enfin, car je suis obligé de ne prendre que le dessus du panier, *la Fête donnée à M^{me} la comtesse de Provence*, par M. de Valentinois, à Passy, le 21 novembre 1771, exemplaire présenté à la comtesse Du Barry et portant ses armes avec sa devise : *Boutez en avant*. Ce livret manuscrit de 94 pages, d'une belle écriture, du divertissement, en trois actes, relatif à la convalescence de la comtesse de Provence, fut composé par l'abbé de Voisenon et Favart, lors de la fête donnée à M^{me} la comtesse de Provence, par M^{me} de Valentinois, le 21 novembre 1771.

Bachaumont, parlant de cette fête dit :

A ce spectacle a succédé un petit divertissement en trois actes, relatif à la convalescence de la princesse.

L'abbé de Voisenon et le sieur Favart s'étaient évertués pour y faire de l'esprit. Le tout a été suivi de couplets où, par un mélange infâme, les auteurs ont associé sans pudeur, aux éloges de M^{me} la comtesse de Provence, ceux du chancelier et de ses opérations et, conséquemment, des épigrammes satiriques contre les parlements et la magistrature. M. de Maupeou, qui déroge sans cesse à la gravité de son état, n'a pas manqué de se trouver à la fête, ainsi que tous les ministres qui y avaient été invités.

(*Mémoires secrets*, tome VI, page 50.)

Sous la dénomination : *Histoire*, je remarque :

1^o *L'Histoire ecclésiastique des Églises réformées*,

par Théodore de Bèze, bel exemplaire portant sur le dos le nom de Boissy d'Anglas ;

2° *Flavii Josephi opera*, édition de 1544, aux armes du cardinal Charles de Bourbon, nommé roi par la Ligue sous le nom de Charles X ;

3° *Les Œuvres* de Salluste, superbe exemplaire aux armes et aux chiffres du comte d'Hoym, provenant des bibliothèques Parison et Ch. Brunet. On sait que le comte d'Hoym fut un bibliophile émérite ; tous les livres reliés par Boyet, avec des fers marqués de son écusson : *fascé d'argent et de sable de 4 pièces*, atteignent des prix considérables dans les ventes. Le baron Pichon, président de la Société des bibliophiles français, a publié sur lui deux volumes de mémoires extrêmement curieux. Le malheureux d'Hoym, ministre de Saxe en France, desservi par de basses intrigues, fut disgracié, rappelé dans son pays et se pendit à l'espagnolette de sa prison, pendant l'instruction de son procès à Königstein.

Le comte Roger du Nord ne possédait pas seulement cet exemplaire de *Salluste* aux armes d'Hoym : il avait aussi un superbe *Tacite* ; un *Froissart* aux armes de J.-A. de Thou et de Marie Barbançon, sa première femme ; *les Mémoires des sages et royales économies d'Estat*, domestiques, politiques et militaires, de Henri le Grand, — édition originale de 1570-1610, imprimée au château de Sully en 1658, par un imprimeur d'Angers. Sur le titre, on voit le chiffre de la maison de Sully (VVV) peint en vert. Superbe exemplaire portant sur les plats le chiffre de Philippe, comte de Béthune, frère de Maximilien, duc de Sully.

L'Apologie pour Jean Chastel, Parisien, exécuté à mort, et pour les pères escolliers de la Société de Jésus, bannis du royaume de France, contre l'arrêt du Parlement de Paris du 29 décembre 1594, aux armes du duc

de Richelieu : *d'argent, à trois chevrons de gueules.*

L'Histoire des diables de Loudun, aux armes de la marquise de Pompadour.

Une *Histoire du cardinal Ximénès*, par messire Esprit Fléchier, livre superbe relié par Du Seuil, aux armes de Bossuet.

Mais les clous de la vente, comme on dit, ne sont pas là.

C'est d'abord *Biblia sacra*, 1652. 8 tomes en 10 volumes in-12 réglés, reliure de Padeloup, aux armes de Longepierre, avec ses insignes (la Toison-d'Or) sur le dos et les plats des volumes. Longepierre était le secrétaire des commandements du Régent. Après la représentation de sa tragédie de *Médée*, qui eut un certain succès, il s'enfla au point qu'il ne voulut avoir d'autre signe héraldique sur ses livres que la *Toison-d'Or*. L'amour des livres, hâtons-nous de le dire, a plus fait pour sa notoriété que ses pièces de théâtre, complètement oubliées aujourd'hui.

Cet exemplaire avait été acheté, en 1811, 84 francs à la vente Didot, par Pixérécourt. Remis de nouveau aux enchères, en 1838, par ce dernier amateur, il atteignit le prix de 471 francs et passa entre les mains du baron Pichon, à la vente duquel il fut payé la somme énorme de 5,200 francs. La progression est sensible, n'est-ce pas ? Continuera-t-elle ? C'est fort possible.

Deuxième clou : les trois *Oraisons funèbres* : celles de la princesse Palatine (1685), du chancelier Le Tellier (1686) et du prince de Condé (1687). Ces éditions originales de Bossuet sont reliées en maroquin noir, aux armes de l'évêque de Meaux : *d'azur à trois roues d'or*. Achetées 150 francs par le comte Roger du Nord.

Je ne connais, pour ma part, qu'un exemplaire des *Oraisons funèbres* qui soit plus précieux encore. C'est

l'exemplaire unique offert à Berryer par les typographes de Paris, qu'il avait défendus lors de la grève des ouvriers imprimeurs, sans vouloir accepter d'honoraires. Berryer en était fier. Il en avait fait son livre de chevet. Il est aujourd'hui sous verre, à une place d'honneur chez l'un de nos plus grands bibliophiles, M. le comte de Lignerolles, qui l'a payé 5,000 francs à la vente du grand orateur.

Le troisième clou est un magnifique exemplaire de *l'Histoire de la princesse de Paphlagonie*, composée par Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, dite la Grande Mademoiselle, relié en maroquin et aux armes de la princesse.

Le quatrième clou, le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, édition originale en double exemplaire : le premier aux armes du grand évêque ; le second, à celles du prince Eugène de Savoie.

Enfin le cinquième clou est *l'Histoire des Variations* de Bossuet, édition originale (à Paris, chez la veuve de Séb. Mabre-Cramoisy, 1688, 2 vol. in-4°), aux armes de Bossuet.

Après cela, je crois les longs commentaires inutiles. La vente Roger du Nord sera le grand événement de l'année bibliographique à l'hôtel Drouot, et prendra place dans les annales de la curiosité, à côté des ventes Brunet, Solar et F. Didot.

Prix principaux. — Un *Plutarque*, traduction d'Amyot, avec les armoiries peintes de Moreau d'Auteuil, 2,999 francs. — La dernière édition de *Montaigne* du vivant de l'auteur, à Paris, chez l'Angelier, 1588, 1,010 francs. — Une édition originale du *Discours sur l'Histoire universelle*, aux armes de Bossuet, 2,600 francs. Une autre édition aux armes du prince de Savoie, 2,180 francs. — Un petit in-12 relié en maroquin vert aux armes de M^{me} de Chamillard : *Testament du cardinal de Richelieu*, 1688, 1,000 francs. — *L'Almanach de 1781*

aux armes de Marie-Antoinette, 655 francs. — Une édition de *Béranger*, de 1816, reliée par Trautz-Bauzonnet, 770 francs. — *Biblia sacra* de Longepierre, avec ses insignes, 7,900 francs. — *Le livre des marchands*, Neufchâtel, 1534, 1,166 francs. — *Les Œuvres de maître François Villon*, 1532, 985 francs. — *Œuvres de Molière*, 1674-1675, première édition, 1,150 francs. — *Relation de l'île imaginaire* ayant appartenu à l'auteur, M^{me} de Montpensier, 2,850 francs. — *Histoire des variations des Églises protestantes*, Mabre-Cramoisy 1688, aux armes de Bossuet, 5,110 francs. — *Histoire universelle* de de Thou, Londres, 1734, aux chiffres du comte d'Hoym, 2,205 francs. — *Les Mémoires de messire Ph. de Commynes*, 1648, 1,250 francs. — *Le Théâtre de Corneille*, édition de 1706, 10 volumes, 5,100 francs. — *Oraisons funèbres* de Bossuet, pour la princesse Palatine, le chancelier Le Tellier et le prince de Condé, 7,300 francs.

XXIV

Nil novum. — Le *Baise-main* d'Isabey. — Bourdaloue, parlant de ses sermons. — Lettre de Pie VIII. — Fénelon critiqué par Malebranche. — Le Lisbonnien da Cunha. — Le chine importé d'abord par les Portugais. — Trouillebert à l'hôtel. — *Est-ce le Sosie de Corot ?* — Photographie de l'homme, passion du peintre. — Détracteurs et partisans. — Les bons petits camarades. — Viardot expliqué par Emile Augier.

30 avril.

A l'horizon s'annoncent des grandes ventes. Il était temps, car les habitués de l'Hôtel eussent péri d'ennui si la semaine dernière avait duré quinze jours. On s'abordait comme les Romains au Forum et d'un ton navré : — Quoi de nouveau ? — Rien !

Même réponse toujours. On entre, on circule dans les couloirs ; on jette un coup d'œil distrait, on s'arrête un instant, puis chacun s'en va. — Ah ! ça, commissaires-priseurs et experts chôment donc ! Eh ! non, que je sache ; mais le thermomètre de la curiosité est invariablement au zéro depuis une huitaine. Froid intense, engourdissement général ! La voix du crieur s'éteint piteusement sans écho, et le clerc qui tient le procès-verbal poursuit machinalement sa tâche ingrate et monotone.

Ainsi, dans une vente récente, un Isabey, *la Cérémonie du Baise-main*, s'est péniblement élevé à quel-

ques milliers de francs, et cependant nous avions affaire à une œuvre importante et de la bonne manière de ce maître consciencieux. En voici le sujet : au fond d'une vaste nef richement décorée de draperie et de peinture apparaît le tabernacle soutenu par deux colonnes d'airain. Sur la droite, un évêque assis sous un dais reçoit les hommages des fidèles qui respectueusement se courbent devant lui. M. Crépy est devenu acquéreur de cette toile à 13,500 francs.

A citer dans la vente Dubrunfaut, que vient de faire Étienne Charavay, parmi les documents curieux concernant le clergé qu'elle renfermait, quelques considérations de Malebranche sur un des ouvrages de Fénelon.

Enfin, madame, puisque vous voulez que je vous dise ce que je pense de cet écrit, je le trouve pitoyable surtout dans les commencements où il veut établir son principe ; car, dans la suite, il tire assez bien certaines conséquences qui en dépendent. Vous voyez, madame, que pour vous obéir je parle bien franchement, mais je vous prie aussi par grâce de brusler cette méchante lettre dès que vous l'aurez lue, car j'honore l'auteur de l'écrit quoique je n'approuve pas ses sentiments.

Cette lettre a été vendue 155 francs.

Détachons maintenant quelques lignes de la savante appréciation de M. Garnier, empruntées à la préface du catalogue des porcelaines que M. Ribero da Cunha de Lisbonne vient de faire vendre chez nous ; elles ont trait à l'origine de l'importation en Europe des produits céramiques de l'extrême Orient :

« Les manufactures de porcelaine et de faïence n'avaient, au siècle dernier, aucune chance de prospérer en Portugal ; les classes pauvres ne faisaient usage que de poteries grossières, et la bourgeoisie se servait

exclusivement de porcelaines de la Chine et du Japon, dont l'importation avait été considérable et dont le prix était beaucoup moins élevé que celui des porcelaines européennes les plus ordinaires.

« Il n'y a pas, en effet, de pays où les porcelaines orientales aient été aussi nombreuses qu'au Portugal. Dans chaque maison, dans chaque famille, on conservait, comme des souvenirs du temps lointain où les galiotes portugaises dictaient des lois aux contrées les plus éloignées de l'extrême Orient, des porcelaines qui rappelaient de glorieux ancêtres.

« La plupart des porcelaines, il faut bien le dire, ont été importées à une époque relativement moderne et sont bien loin d'avoir l'ancienneté qui leur est attribuée par leurs possesseurs plus crédules qu'instruits; mais il ne faut pas oublier cependant que, dès l'année 1517, Fernando Perez d'Andrade, abordant en Chine comme ambassadeur, cherchait à y nouer des relations commerciales, qui, après des tentatives plusieurs fois infructueuses et suivies à deux reprises de désastres incalculables qui ne lassèrent pas la ténacité des Portugais, aboutirent enfin à l'établissement des comptoirs de Macao. C'est de cette petite île aride et isolée, que, dans la dernière moitié du xvi^e siècle, la porcelaine fut importée à Lisbonne, et de là répandue en Europe jusqu'au jour où les Hollandais prirent à leur tour le monopole du commerce avec l'Orient. »

Cette curieuse réunion de porcelaines faite par M. Ribeiro da Cunha avait figuré en 1882 à l'exposition rétrospective de Lisbonne. Elle permettait par son caractère complet d'étudier les procédés et les productions des diverses fabriques de tous pays.

Quelques-unes des enchères méritent d'être consignées :

Un service à café, composé de quatre tasses avec soucoupes, un sucrier et un pot au lait en sèvres, pâte tendre, ornementation à fond bleu de roi composée de médaillons circulaires en réserve contenant des bouquets de fleurs et de fruits peints en couleur, décoré par Boulanger, Buteux aîné et Taillandier (1777), 2,000 francs.

Seau à rafraîchir également en sèvres pâte tendre : sur les deux faces et à la partie supérieure, une couronne de fleurs, de chaque côté de laquelle se trouve une frise à fond bleu losangée, surmontée d'un double filet d'or gravé et ornemanisé. Cette pièce porte la date de 1791 et le monogramme de Charlot, 460 francs.

Un groupe en saxe, marqué des deux épées, représentant *Colombine* et *Pantalon*, 1,500 francs.

Un encrier en saxe, également marqué des deux épées, formé par une terrasse à pied orné de rinceaux de rocaïlle en relief, peints en rose, en vert et en or. Au milieu se trouve un groupe formé par un personnage en costume pseudo-chinois, assis à la mode orientale sur un coussin vert à glands dorés et par une femme légèrement vêtue qui, debout derrière lui, tient un éventail de la main droite, 1,000 francs.

Service de table de style Louis XV, en saxe : sur le marli en bleu dégradé, on aperçoit des réserves à encadrements en relief doré, contenant des bouquets ; au centre, des fruits, des fleurs et des légumes, 2,000 francs.

Groupe de neuf personnages en Capo di monte, pâte tendre, représentant une scène de la *Comédie italienne*, marqué d'une fleur de lis, 600 francs.

Malgré les efforts intelligents de M. Gandouin, expert, les trois vacations n'ont donné que 37,852 francs. Cela méritait mieux.

Si l'on déduit sur ce résultat, bien minime déjà, le coût du catalogue, un vrai volume orné de vingt ma-

gnifiques photoglypties, puis les frais d'expert et ceux du commissaire-priseur, on comprendra quelle a dû être la satisfaction du vendeur.

Je dirai plus, j'ai bien peur que, pour M. da Cunha, qui a fait venir de si loin sa collection, ce ne soit là un vrai désastre.

Beaucoup de monde dans la salle où M. Trouillebert expose les tableaux qu'il offre au public.

J'y vois des peintres et des journalistes : Charles Jacque, Ephrussi, Courtin, Bergerat, Chincholle, Chainé, Vieil-Picard, et, naturellement, Alexandre Dumas.

On discute à haute voix.

Le docteur Thévenet, très bon juge en matière de rencontre, dit en montrant *le Duel dans la forêt de Villers-Cotterets* :

— C'est bien, ça.

Le nom de Corot revient souvent à la bouche de ceux qui regardent.

Des visiteurs s'arrêtent au passage, s'interpellent et se contredisent avec chaleur.

— Comment a-t-on pu prendre un Trouillebert pour un Corot ? Cela ne se ressemble guère. Regardez donc, le dessin de Trouillebert n'a aucune solidité. C'est au contraire la qualité maîtresse de Corot : sous sa peinture, les lignes sont toujours conformes aux règles de la perspective et à l'harmonie générale du tableau.

— Cependant, riposte un interlocuteur, les sujets sont identiques. C'est la nature comprise de la même façon, avec le même papillotage gris des arbres ; on peut aisément s'y tromper. Voyez, l'adresse de main est remarquable. Ne retrouvez-vous pas aussi dans les premiers plans le petit pétard rouge qu'affectionnait tant le maître de Ville-d'Avray. Voilà des ressemblances qui peuvent embarrasser les plus experts.

— Assurément. Mais ces points de contact indiquent justement l'intention de faire des pastiches. Penchez-vous de côté. Voyez ces empâtements. Corot met moins de couleur et produit plus d'effet. Ses verts sont moins jaunes, ses masses de feuilles plus légères, ses ciels ont une transparence particulière. Son Sosie n'obtient de ce côté que des tons d'aquarelles.

— Cependant, vous avez beau dire, puisque Dumas a pu prendre un Trouillebert pour un Corot, il faut que ce dernier soit un grand artiste incompris. Moi, je le trouve très fort. Sa peinture a une franchise et une modernité qui me plaît.

— Alors, achetez ses tableaux.

Les deux amateurs se séparent en constatant l'impossibilité de se mettre d'accord.

Trouillebert est dans un coin fort entouré. C'est un homme à l'allure très ouverte, très franche : figure légèrement rabelaisienne qui respire une bonhomie cordiale. Taille moyenne, large d'épaules. Il porte lunettes.

— Eh bien ! lui dis-je, le public vous rend justice. Il prononce dans l'affaire Tedesco bien avant le tribunal.

— Oui, cela me console, mais l'attitude de mes anciens camarades, de mes confrères me navre. Ils sont venus. Les uns lèvent les épaules devant moi à l'aspect de mes tableaux ; les autres passent, feignant de ne point me reconnaître.

— Le jury du Salon vous a cependant rendu justice. Il a accueilli un de vos paysages.

— C'est vrai. Mais on le mettra bien haut, pour que ceux qui sont myopes, comme moi, ne puissent le voir. Et d'ailleurs, s'ils m'acceptent, ils me maltraitent pas mal, allez. L'un des membres du jury a dit de moi, je le tiens d'un témoin : « — Celui-là, mais il fait métier de signer des Corot. »

— Laissez faire; on ne vous enlèvera point votre valeur. On vous discute, donc vous êtes quelqu'un.

— Je finirai par le croire, à voir l'acharnement qu'on met à m'enlever non seulement toute espèce de talent, mais encore tout ce que je puis avoir d'honnêteté.

On stationne beaucoup devant un *Coucher de soleil*. C'est dans le Poitou. Le Clin se trouve vivement éclairé par la lueur mourante du soleil qui perce crûment le feuillage d'un arbre au bord d'une rivière où un paysan dans une barque s'apprête à aborder.

Savez-vous pourquoi Trouillebert affectionne beaucoup les coins de rivière, qu'il aime les berges touffues, aux herbes hautes? C'est un ardent pêcheur à la ligne! Il a deux passions, toutes deux inoffensives : sa boîte à couleurs et sa canne à pêche.

Tandis que je regardais une vue de Hollande, *les Moulins de Zaardam*, un vieux boursicotier aborde Trouillebert :

— Vous avez mieux fait de vous mettre dans cette partie que de rester à la Bourse!

— La Bourse y a peut-être perdu, répond le peintre, en mettant la main sur sa poche.

25 avril. — La vente de ces 40 tableaux a produit 18,000 francs.

Adjudications à citer :

La Loue à Ornans, 930 francs.

La Seine à Saint-Pierre-du-Vauvray, Normandie, 500 francs.

Le Lac d'Hangest, Picardie, 745 francs.

Les Bords de la Vonne, Poitou, 740 francs.

La Batelière, 545 francs.

L'Écluse du moulin sur la Sarthe, 570 francs.

Herbage au bord de l'Epte, 500 francs.

Un duel dans la forêt de Villers-Cotterets, 510 francs.

L'Ile du moulin Fresnay-sur-Sarthe, 560 francs.

Le Berger, 620 francs.

L'Ile Laborde à Maison-Laffitte, 420 francs.

La Femme au miroir, 740 francs.

Elle s'est donc aussi dispersée, cette collection du critique érudit, de l'homme de goût, du traducteur de premier ordre, de cet écrivain aux œuvres puissamment pensées, de ce vieillard octogénaire dont la physionomie rappelait celle de Victor Hugo. Pauvre Viardot ! Sa galerie si amoureusement composée, pleine de marines hollandaises, de portraits flamands, d'œuvres de maîtres comme Cuyp, Goya, Ruysdaël, va disparaître, emportée par les caprices du hasard de l'adjudication. Elle valait mieux, cette vente, dans ses quelques toiles, que bien des liquidations pompeusement annoncées par la grosse caisse de la publicité et le tam-tam de la réclame ! Aussi tant pis pour les amateurs, s'ils ne se sont pas disputé ces œuvres remarquables !

M. E. Augier a présenté les tableaux dans une préface curieuse et intéressante par ses révélations sur l'intérieur de l'auteur du *Libre Examen*. Elle est en même temps une page écrite avec la verve spirituelle de cette plume charmante :

« Le précieux cabinet de tableaux qui va s'éparpiller aux quatre vents des enchères fut patiemment rassemblé par l'un des plus compétents et des plus passionnés amateurs de notre temps.

« Louis Viardot, né en 1800, mort l'an dernier, en pleine activité de corps, d'esprit et de cœur, partagea cette existence presque séculaire entre les lettres, la musique et la peinture. Issu d'une famille de robe, il

fut naturellement destiné au barreau ; mais un voyage en Espagne (1823) lui ouvrit les horizons dont il ne devait plus détourner les yeux.

« Son bagage littéraire est trop considérable pour que j'en énumère ici toutes les pièces : Études sur la peinture et la sculpture, descriptions de tous les musées d'Europe, souvenirs personnels, mélanges, essais politiques et philosophiques, traductions de l'espagnol (*Don Quichotte* et *Nouvelles* de Cervantes), *Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*, *Histoire des institutions et de la littérature espagnoles* ; on peut juger, par cette nomenclature incomplète, de la variété et de l'importance de son œuvre.

« Remarquons à quel point son goût pour les lettres se confond avec son goût pour les arts plastiques ; remarquons aussi quelle attraction l'Espagne exerce sur lui ! Ne semble-t-il pas que toutes les révélations dussent lui venir de ce beau pays ? C'est en effet par là aussi que la musique entra dans son existence pour y tenir une si large place. Il l'avait toujours aimée et cultivée, à telles enseignes qu'en 1838 nous le trouvons à la tête du Théâtre-Italien de Paris. Ce fut là que son heureuse étoile lui fit rencontrer celle qui devait être la compagne dévouée de sa longue vie, notre illustre tragédienne lyrique, Pauline Garcia, qui porta le nom de Viardot avec tant d'éclat et de simplicité pendant sa carrière artistique et qui le porte encore aujourd'hui, entourée d'une famille charmante et d'une élite d'amis respectueux.

« L'entrée de cette jeune muse au foyer de Viardot acheva le bonheur de ce galant homme.

« Le petit hôtel de la rue de Douai fut une sorte de temple des arts. Le cabinet où il écrivait s'ouvrait par une porte sur le salon de musique et par l'autre sur la galerie. Je le vois encore, plongé dans une béatitude souriante, contemplant ses chers tableaux, tout en

écoutant sa femme bien-aimée, presque sa fille par l'âge ! « C'est ici, lui disait-il dans les derniers jours, « que je voudrais mourir ! »

« C'est là, en effet, que la mort vint le trouver, sans le surprendre, et mit doucement fin à cette vie si pleine de bonheur et d'honneur, à laquelle une invariable fidélité aux principes et aux hautes affections, de grandes aspirations en toutes choses, une égalité d'âme, une dignité calme, une loyauté antique, imprimaient un caractère de beauté sereine, trop rare, hélas ! de notre temps.

« Adieu, chefs-d'œuvre qui fûtes une des joies de cette noble existence ; rappelez à vos futurs possesseurs l'exemple et le souvenir de notre vieil ami. »

Voici quelques-uns des prix d'adjudication :

BOL, *Portrait d'une dame hollandaise*, 9,700 francs.

PARIS BORDONE, *Portrait d'homme*, 9,500 francs, sans contredit l'œuvre la plus importante de la collection. Ce portrait, remarquable par l'expression du visage, est d'une vitalité extraordinaire : sous ce front, que les rêveries douloureuses avaient creusé de rides, on sent la pensée profonde, élevée, énergique. C'est bien là l'école vénitienne, cette peinture puissante de tons et de coloris, un peu négligée aujourd'hui, mais à laquelle on reviendra.

CUYP, *la Meuse*, 1,200 francs.

GOYA, *le Tribunal de l'Inquisition*, 1,800 francs.

KESSEL, *Entrée de village*, 980 francs.

JACQUES RUYSDAËL, *Site norvégien*, 10,000 francs.

SALOMON RUYSDAËL, *Site hollandais*, 8,000 francs.

STEEN, *les Musiciens ambulants*, 1,260 francs.

WEENIX, *Nature morte*, 980 francs.

RANVIER, *la Nymphé Écho*, 950 francs.

Le total de la vente s'est élevé à la somme de 47,047 francs.

XXV

Le baron d'Ivry. — Avant la vente. — Un peu d'histoire. — Félix et son coupe-choux. — Habitues de la rue des Jeuneurs. — Milord l'Arsouille. — Descente de la Courtille. — Château d'Hénonville. — Un mémoire de construction au XVIII^e siècle. — Leleu l'ébéniste. — Le citoyen Rostin, baron d'Ivry. — Visite à l'hôtel de la rue de la Baume. — Un beau cadeau du prince de Conti.

1^{er} mai.

Je ne sais trop pourquoi l'usage veut que tous les ans la saison se termine par un bouquet d'artifice ; — cependant il en est toujours ainsi.

Cette année, le grand succès sera la vente après décès du baron d'Ivry, un collectionneur de la monarchie de Juillet, qui ne ramassait avec intelligence que du beau, du temps que les belles choses se trouvaient à foison et se donnaient pour rien.

Cette époque qu'on ne verra plus, au grand regret de tous, nous ramène, à quarante-quatre ans de distance, — à l'hôtel de la rue des Jeuneurs.

Là, les amateurs n'étaient pas, comme aujourd'hui, mêlés aux marchands. Ces derniers restaient derrière les comptoirs. Les amateurs se groupaient sur des chaises autour du commissaire-priseur. Quel bon temps pour les hommes de goût ! Ceux de ma génération ne l'ont amais connu, mais beaucoup se souviennent encore du

petit Hôtel des ventes situé au n° 42 de la rue des Jeûneurs.

C'est vers 1840 seulement que MM. Ridel et Bonnefons de Lavialle, opérant une scission parmi les commissaires-priseurs, étaient venus vendre rue des Jeûneurs, où les suivirent la plupart des collectionneurs.

Avant 1840, on adjugeait rue de la Plâtrière, à l'hôtel Bullion, édifié en 1817 et qui servit jusqu'en 1833.

En 1833, le premier véritable Hôtel des ventes est construit place de la Bourse, à l'angle de la rue Brongniart, où est actuellement la Chambre de commerce. L'hôtel Drouot, lui, ne date que de 1852. Son emplacement fut pris sur les terrains vagues qui avoisinaient l'ancien Opéra.

Mais revenons au n° 42 de la rue des Jeûneurs. Elles étaient bien bizarres, ces salles où on accédait par de longs couloirs. A la porte veillait, comme un chien de garde, le vieux Félix, le gros, le solennel Félix, comme on l'appelait encore, toujours armé de son inoffensif coupe-choux, et qui devait mourir gardien de la magnifique collection du marquis d'Hertford. Un type, que ce père Félix. Il a laissé dans l'esprit des habitués d'alors un souvenir ineffaçable, comme Jean, l'acolyte attitré de Ridel, qui passa toute sa criante existence, au service de ce commissaire-priseur, alors à l'apogée de sa gloire.

Dans le vestibule de l'hôtel, sorte de salle des Pas-Perdus, se rencontraient, continuant la tradition des curieux du XVIII^e siècle, tous les concurrents de l'époque, et, parmi les plus assidus, le duc et le comte de Praslin, dont l'un a fini si malheureusement ; M. Thiers, descendu du pouvoir ; M. Strauss, qui, tout en composant des mélodies, faisait la chasse aux bibelots ; le baron Seillière, père de la princesse actuelle de Sagan ;

le prince de Ligne, président du Sénat belge, grand amateur de porcelaines de Saxe ; le prince Soltikoff, un peu spéculateur, qui achetait en 1849 une splendide collection, celle de Debruge-Dumesnil, qu'il mit en vente en 1850. Quand les vacations eurent produit une somme égale au prix d'achat, le prince Soltikoff arrêta l'adjudication : la spéculation était finie. Le reste ne lui coûtait plus rien. Plus tard, en 1861, il se décida de nouveau à offrir aux enchères ce qui lui était ainsi resté comme bénéfice.

N'oublions pas le comte de Pourtalès, qui imposa sur son testament la condition de ne vendre sa collection que dix ans après sa mort et elle n'eut lieu en effet qu'en 1865 ; le comte de Vaudeuil, qui mit les saxes à la mode ; Sauvageot, le cousin Pons de Balzac ; les deux barons Rothschild, James et Salomon, et les deux neveux de la branche anglaise, Nathaniel et Antony ; Rougemont de Lowenberg, le riche banquier alors au comble de la puissance ; les princes d'Orléans : le duc d'Aumale cherchant des livres et le duc de Montpensier, qui déjà en 1847 achetait un retable de 14 tableaux peints à l'huile, que j'ai retrouvé mentionné sur les livres du commissaire-priseur ; Didier, le député qui a eu les Bains chinois et fut célèbre par ses démêlés avec Villemessant ; le duc de Morny, qui alliait à la politique un sentiment profond des beaux-arts.

A citer encore le prince Lobanoff, très amateur de cannes à pommes d'or ; Rattier, le grand fabricant de caoutchouc, l'un des premiers chercheurs de faïences italiennes ; Dablin, à qui le Louvre doit les portraits des douze Césars en matière précieuse de la galerie d'Apollon ; lord Seymour, le plus célèbre de tous, qui avait toujours, sous vapeur, un bateau l'attendant à Calais et un dîner servi dans tous ses châteaux ; Debruge du Mesnil, émule de Sauvageot, l'un des précurseurs du

mouvement d'aujourd'hui, recherchant les plaques, les émaux et tout ce qui rappelait l'art de la Renaissance ou du xvi^e siècle ; lord Hertford, un causeur infatigable, ne s'interrompant jamais même pour surenchérir, et enfin, le baron d'Ivry, un homme du meilleur ton, très lié avec les deux derniers, ses fidèles compagnons de plaisir.

Tel était alors le Tout-Paris des premières de l'Hôtel.

Le nom du baron d'Ivry est encore attaché à des souvenirs d'un tout autre genre.

Tous ceux qui se rappellent la fameuse descente de la *Courtille* ont mémoire de ces bandes joyeuses jetant, le lendemain du mardi gras, au sortir du bal de l'Opéra, dans la ville encore endormie, tout l'éclat de leur gaieté tapageuse. La bonne humeur était encore de bon ton, et des hommes du meilleur monde comme le marquis d'Herford, le baron Roger, lord Seymour, dit Milord l'Arsouille, le baron d'Ivry ne craignaient point, sous le couvert du masque, de faire quelques *bonnes farces*.

Pour eux, s'amuser n'était pas déroger, et ils étaient dans le vrai. Il faut savoir rire quelquefois ici-bas.

D'ailleurs, si ces hommes aimaient à laisser libre cours à la vieille gaieté française, ils étaient loin de s'encanailler ; ils restaient toujours des esprits distingués et avaient par-dessus tout le goût des belles choses.

Le baron d'Ivry, qui vient de mourir, était le petit-fils de M. Rostin, baron d'Ivry, qui fut fermier général à Paris jusqu'en 1789, et fit mettre à la française le jardin et le petit château d'Hénonville, construit du temps de Henri IV, et situé dans le département de l'Oise. J'ai sous les yeux le mémoire des entrepreneurs chargés de la restauration du château : il est curieux ;

on y voit par, exemple, que le baron d'Ivry solda de 1765 à 1771 :

	LIVRES.	
Pour les travaux de charpente et maçonnerie ..	181,864	»
Au sieur Passinge.. .. .	19,817	»
— Carpentier, menuisier de meubles (<i>sic</i>).	3,300	»
— Galien, fondeur.....	8,200	»
— Glou, miroitier	8,182	»
— Leleu, ébéniste.....	4,902	»
A MM. de la Savonnerie, argent..... 885	»	} 921 »
A MM. de la Savonnerie, tabac..... 36	»	
A MM. des Gobelins, argent..... 7,200	»	} 7,267 »
A MM. des Gobelins, tabac..... 67	»	
Au sieur Dessarteaux, tapisseries d'Aubusson..	680	»
— Bunffault, marchand d'étoffes.....	10,775	»
— Boudin, marchand de clous dorés....,	517	»
A M. Barré, architecte, pour ses honoraires....	12,000	»

Bref, le coût du mémoire s'élève à 418,601 livres. Il serait à plus du triple aujourd'hui.

Parmi les noms y figurant, il faut retenir celui de Leleu, qui a beaucoup travaillé pour la reine Marie-Antoinette; de Carpentier, qui a signé les plus belles pièces de menuiserie de son époque et que les meubles du château d'Hénonville suffiraient à préserver de l'oubli.

Rien de plus beau, en effet, que ce meuble de salon du temps de Louis XV, comme le démontre le compte cité plus haut. Il est tout sculpté et couvert de tapisseries des Gobelins, à larges bouquets de fleurs se détachant en couleurs variées sur un fond délicieux d'un ton bleu tendre. Étourdissantes, la fraîcheur et la conservation de ce meuble qui porte la marque à feu de *L. Carpentier*, et se compose de deux grands canapés, quatre bergères, huit fauteuils et quatre chaises d'un modèle de haut goût.

Ce sera autour de lui qu'aura lieu très probablement le combat le plus acharné.

M. le duc de Fezensac, un des héritiers du baron d'Ivry, me contait l'autre jour que l'ancien fermier général avait pour voisin à Hénonville le prince de Conti, et que c'est grâce à leurs bonnes relations qu'il avait pu obtenir les tapisseries des Gobelins dont ce meuble de salon est recouvert.

Le prince de Conti, grand chasseur, propriétaire des bois de Méru qui touchaient le parc des Rostin, avait même au château sa chambre, meublée en son honneur des plus belles choses d'Hénonville, entre autres deux magnifiques consoles sculptées encore par Carpentier et que nous retrouverons tout à l'heure.

Comment tous ces trésors échappèrent-ils au pillage et les d'Ivry au massacre sous la Révolution ? Je vais vous le dire, car l'histoire est des plus curieuses.

L'héritier du nom et de la fortune de l'ancien fermier général, mort en 1789, avait vingt ans environ quand la patrie fut déclarée en danger. Comme la plupart des nobles d'alors, il aurait pu émigrer à l'étranger ou prendre du service dans l'armée de Condé. Il y songea même un instant, mais il avait pour intendant un homme énergique et qui voyait clair. Bon gré mal gré, il l'enrôla dans un des régiments de Sambre-et-Meuse et sauva Hénonville de la confiscation, ce qui n'empêcha pas un groupe de patriotes de se présenter un beau soir, avec des menaces à la bouche, à la porte de la demeure du ci-devant. L'intendant présenta le certificat de civisme de son maître, et les assaillants se retirèrent décontenancés.

Le jeune Rostin servit la République de 1792 à 1798 et, quand il rentra à Hénonville, il retrouva tout dans le même état que lorsqu'il était parti. Il n'en était pas peut-être plus républicain pour cela. Je crois même qu'il avait dû arrêter sa montre au moment de son en-

gagement volontaire ; car nous le voyons sous la Restauration rechercher avec amour les meubles et les objets d'art qui lui rappelaient la société charmante du XVIII^e siècle : une table à ouvrage dite tricoteuse, en marqueterie de bois de couleur, provenant du garde-meuble de Saint-Cloud, comme l'indique le chiffre composé des lettres S et C surmontant un G et un M imprimés au fer sous la tablette inférieure ; — une jolie commode couverte de bronzes au poinçon de Caffieri ; — un petit bureau de dame en bois de citronnier et d'écrable teint en vert et signé *G. Dester* ; — des candélabres, des bronzes, des sèvres, des bonbonnières, des porcelaines de Chine bleu turquoise, — toutes choses admirables, conservées depuis avec soin et qui se vendront des prix fous.

Après sa mort, en 1841, son fils recueillit, dans un hôtel de la rue de la Baume, où je l'ai vue récemment, la plus grande partie du mobilier d'Hénonville.

Quel charmant hôtel ! J'en rêve encore. Songez donc ! A la fin du XIX^e siècle, un intérieur du XVIII^e siècle reconstitué dans toute sa pureté. Où trouver cela aujourd'hui, avec le luxe tapageur qui nous environne ?

On s'est extasié, non sans raison, devant les objets d'art et d'ameublement qui décoraient les appartements de M. Léopold Double ; la main sur la conscience, j'aime autant l'intérieur du baron d'Ivry. Il y a moins ; en revanche, c'est mieux choisi. Quelles merveilles de grâce et de séduction ! Tenez, entrez avec moi dans le petit hôtel de la rue de la Baume.

Dans l'antichambre, voici deux Boucher : *la Fête du Berger* et *les Lavandières*, comme je n'en ai jamais vu de ma vie ; pour socle, les deux consoles de Carpentier, en bois finement sculpté, peint en blanc, avec rehaut de gris bleu ; de chaque côté, deux banquettes

en tapisserie de la Savonnerie : *rara avis !* puis, se faisant vis-à-vis, deux panneaux de Fragonard tout aussi éclatants que les Boucher. L'un a pour titre : *la Collation à la fontaine* ; l'autre : *le Concert dans le parc*.

Dans le cabinet de travail, deux portraits superbes : celui de M^{me} de Boulainvilliers, par Michel Van Loo (1758), et celui de M^{me} Adélaïde de France, fille de Louis XV, par Tocqué, le gendre de Nattier. Plus loin, sur le mur, *Une rêveuse* de Fragonard, d'une tonalité exquise, et comme meubles, je n'en citerai que deux : le premier, peut-être unique en son genre, est un bureau qui date de l'époque où le louis-quinze se transforme en louis-seize. Ses bronzes, son galbe, tout est merveilleux. Le second, un secrétaire louis-quinze, de forme contournée, où le bois de rose, le bois amarante, la marqueterie se mêlent aux rinceaux de bronze doré les plus gracieux. Je n'ai pu jusqu'ici, à mon grand regret, en déchiffrer la signature B. V. R. B., mais c'est, à coup sûr, un ébéniste de haut goût qui l'a exécuté.

Dans la salle à manger, un magnifique Lancret : *la Jeune Pèlerine*, que connaissait peut-être M. Jacquet quand il fit son *Voyage à Cythère* ; car il y a comme un air de famille entre sa pèlerine, coiffée d'un tricorne, et celle de Lancret, laquelle provient de la collection de M. de Cypière ; puis deux Desportes : *le Buisson de roses*, d'une expression charmante et d'une coloration splendide, et *Chiens et Chats*, qui a figuré au Salon de 1742 sous le n° 42, où il est longuement décrit.

Entrons enfin dans le salon où se trouvent deux grands candélabres du temps de Louis XVI, composés chacun d'un groupe de deux figures de nymphes en bronze de couleur florentine supportant un bouquet de lis à sept branches. Clodion n'a pas fait mieux. On peut aisément lui attribuer cette œuvre. S'il revenait, j'en suis sûr, il la signerait des deux mains.

Deux meubles, à hauteur d'appui, en ébène plaqué d'écaille et de cuivre, m'ont longtemps captivé. Au centre, un bas-relief représentant une figure allégorique des *Saisons* ciselée de main de maître. Autour, des trophées d'instruments de musique suspendus à des attaches enrubannées. Malheureusement, le baron d'Ivry n'avait que deux de ces meubles sur les quatre qui existent. On pourrait se demander si l'on sait où sont les deux autres? Ils se trouvent dans la famille des Rothschild. Belle et unique occasion pour ces derniers d'avoir la série complète.

Parlerai-je en terminant des nombreuses et charmantes pendules louis-seize signées : *Lépine*, *Bréant*, *J.-B. Baillon* et *Henri Voisin*; d'un baromètre qui doit venir de Versailles et dont le cadran circulaire surplombe une gaine en marqueterie de cuivre, d'écaille et de corne bleue; — enfin et surtout du magnifique meuble en tapisserie du salon, dû à l'amitié du prince de Conti? J'ai dit plus haut que c'était le dessus du panier de la collection. Je le répète de nouveau, et cela me tromperait fort si les amateurs le jugeaient autrement.

PRIX PRINCIPAUX. — TABLEAUX. — *Lisière de bois*, par Van Goyen, à M. Baër, 1,200 francs.

Trophée de chasse et *Animaux et fruits* d'Antony Gryef, 2,500 francs.

L'Auberge, de Van Goyen, 2,200 francs.

Du même peintre, *Les Patineurs*, 1,550 francs; *l'Arc-en-ciel*, 2,500 francs.

Le Mouton favori, par Mytens, 2,650 francs.

Portrait de jeune fille, par Tocqué, 2,400 francs.

De J.-B. Oudry : *Chien et Perdrix*, 1,900 francs; *Chienne chassant les perdrix*, 1,400 francs; *Barbet chassant le butor*,

2,500 francs; *les Deux chats*, 4,600 francs; *Chien et faisan*, 4,200 francs, à M. Malinet.

Le Chien blanc, par Weenix, à M. Mame, 26,500 francs.

De Bachelier, *Gibier, fruits et vase* et *Gibier, fruits et statue*, 11,100 francs, pour M. Gouin.

Le Ménage du poète et le Ménage du peintre de Charpentier, 5,800 francs.

De Desportes : *Chien et chats*, à M. Lorgnet, secrétaire du Jockey-Club, 10,200 francs; à M. Loir, *le Buisson de roses*, 12,700 francs.

Portrait de femme en Hébé, par de Troy, 5,900 francs, à M. Allard, directeur de la Monnaie de Bruxelles.

Deux Fragonard, *la Collation à la fontaine* et *le Concert dans le Parc*, 12,400 francs, retirés par la famille.

La Jeune pèlerine de Lancret, 12,000 francs, à M. Lorgnet.

Le Portrait présumé de M^{me} Adélaïde de France, fille de Louis XV, par Tocqué, 18,000 francs.

De Challe, *la Fontaine des amours* et *le Berger couronné*, 7,500 francs, à M. Malinet.

La Fête du berger et les Lavandières de Boucher ont atteint en quelques enchères l'adjudication de 80,000 francs, prix auquel la famille fait racheter.

De Fragonard, *la Réveuse*, 36,000 francs, Silvy, pour le baron Edm. de Rothschild.

Deux jolies toiles de Van Loo, *le Portrait de M. de Boulainvilliers*, 6,600 francs; *le Portrait de M^{me} de Boulainvilliers*, 10,300 francs, à M. Lorgnet.

Un Paysage de Salomon Ruysdaël, 6,800 francs et *une Nature morte* de Snyder, 16,700 francs, à M. Malinet.

Le Jour du marché, de Breughel de Velours, 5,200 francs, à M^{me} Doucet.

MINIATURES, BIJOUX. — Une miniature attribuée à Fragonard, représentant un enfant à chevelure blonde, vêtu en bleu, passée à M. Malinet pour 1,330 francs. — Une autre avec figure de jeune fille, attribuée à Hall, encore à M. Malinet, pour 1,250 francs.

Au marquis de Thuisy, pour 2,350 francs, une bonbonnière Louis XV en écaïlle avec une miniature sur le couvercle et pour 1,800 francs une tabatière Louis XV.

A M. le marquis du Plessis, une boîte ronde en vernis de Martin, représentant une jeune femme en costume de l'époque Louis XV, monture en or.

Une boîte en or de l'époque Louis XV, à 1,220 francs, reste la propriété de M^{me} Besnard.

Montre de l'époque Louis XV en or, enrichie de pierres précieuses, dans un boîtier en agate, adjugée à M. Stettiner, 3,200 francs.

Un cabaret en vieux sèvres portant la marque de 1777, à 2,050 francs, pour M. de Grieminger.

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON.—Deux perroquets émaillés en violet, 4,650 francs, à M. Malinet.—Deux carpes émaillées bleu de ciel formant vase, à M. Guénot-Laurent pour 7,800 francs. 4,200 francs, deux poissons émaillés rouge, accolés en regard et formant vase, vendus à M. de Marjo.—M. Malinet a pris à 2,620 francs deux girandoles formées d'une chimère en ancien céladon bleu turquoise. — Deux flacons de forme balustre émaillés turquoise truitée à six pans et à col élancé avec monture Louis XVI en bronze ciselé et doré, 10,100 francs, à M. Nivallot. — M. le vicomte de La Panouse a acheté à 4,300 francs deux petits vases décorés de chrysanthèmes en émaux de la famille verte. — Deux coupes en porcelaine du Japon à décor de chrysanthèmes rouges, bleu et vert, 4,100 francs.

MEUBLES. — Deux meubles à hauteur d'appui en bois noir, avec un mascarón en bronze doré et un petit bureau de dame Louis XV en bois de citronnier, 7,660 francs, à M. Lowengard.

8,400 francs, un bureau Louis XVI en acajou, garni de bronze et d'un modèle extrêmement rare, à M^{me} Besnard.

Table à ouvrage dite *tricoteuse*, en marqueterie de bois de couleur à filets disposés en treillis et portant la marque au feu du palais de Saint-Cloud, 8,800 francs, au marquis de Talleyrand.

Baromètre de marqueterie de cuivre reposant sur un socle cul-de-lampe se terminant par une pyramide tronquée, 15,000 francs, à M. Stein.

Grand paravent en tapisserie au petit point, 14,000 francs, à la comtesse de Balleroy.

Deux consoles Louis XVI à six pieds en bois peint en blanc,

avec rehauts de gris bleu, provenant du château d'Hénonville, 38,000 francs, à M. Féral, pour un amateur.

Deux meubles à hauteur d'appui, en bois d'ébène, à trois portes avec une figure allégorique de saison, en bas-relief de bronze doré, 46,000 francs, à M. Davis, de Londres.

Quatre banquettes couvertes de tapisseries de la Savonnerie, 22,600 francs, à M. Strauss.

Deux candélabres composés de nymphes en bronze supportant un bouquet de lis, 64,000 francs, à M. Stettiner.

Un meuble Louis XVI composé de dix-huit pièces dont les bois ont été exécutés par Carpentier, et que le prince de Conti avait fait recouvrir aux Gobelins, 81,000 francs, à M. Schneider.

Total des trois vacations, 1,082,730 francs.

XXVI

Le mois des peintres. — Les palettes dorées. — Lalaisse et son *écurie peinte*. — Roybet saisi et vendu. — Ce pauvre Jundt ! — *Caton arraché du Sénat*, par Ulmann. — Chevaux et maquignons. — Veyrassat. — Ulysse Butin. — Générosité des peintres. — Les paysages de Japy. — L'orthographe de la peinture.

25 mai.

Tous les ans, à pareille époque, il est d'usage de briser des lances contre les peintres et d'exécuter des variations sur leur luxe, leurs hôtels, leurs manières d'être et de vivre. Le mois de mai leur appartient, dans la presse, en propriété et en usufruit.

Il ne faudrait pas croire cependant que tout soit rire dans la vie des peintres. Dans combien de cas le luxe, étalé avec complaisance par quelques-uns d'entre eux, n'est-il qu'un trompe-l'œil, qu'une étiquette dorée sur un sac vide. S'il y en a qui sont en vedette et possèdent chevaux et voitures, combien luttent contre la misère et n'arrivent jamais ! Combien meurent à la peine, ignorés ou méconnus ! Les peintres ont leur martyrologe comme les gens de lettres.

Voyez ce pauvre Hippolyte Lalaisse, dont on a vendu *l'écurie peinte* ces jours derniers à l'hôtel Drouot. Qui le connaissait dans le grand public ? Ce n'était pourtant pas le talent qui lui manquait. Ancien professeur à

l'École polytechnique, collaborateur de Charlet, il faisait le cheval aussi bien que Carle Vernet — ce qui n'est pas peu dire. Toutes ses études sont fort belles. Le dessin est vigoureux, la couleur solide, la musculature excellente. Seulement, trop timide, il vivait retiré, on ne le voyait nulle part. Lalaisse s'était fait à la longue une petite clientèle de maquignons. Quand ils lui achetaient une toile, il leur peignait, par-dessus le marché, leurs chevaux et leur attelage.

Du moins a-t-il mené une vie tranquille ; tandis que Roybet, qui ramassait l'or à la pelle, qui étonnait le Tout-Paris par ses prodigalités, a été vendu récemment pour dettes dans la cour de l'hôtel Drouot.

Qu'un homme qui semblait vivre dans une fôerie des *Mille et une nuits* fasse si vite la culbute, c'est à n'y pas croire, et cependant telle est la vérité. Les sept vaches maigres, paraît-il, ont succédé aux sept vaches grasses.

Par exemple, ne me demandez pas le fin mot de cette ruine soudaine ; elle est des plus compliquées et des plus obscures, et l'on dit même qu'elle pourrait bien se terminer par une série de procès retentissants.

Roybet habitait dans une maison appartenant à M. Brame. Par quel secret ressort, par quel enchaînement, comme dit Racine, arriva-t-il à devoir des sommes considérables à son propriétaire ? Je ne saurais vous le dire ; ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Brame le mit en demeure un jour de liquider son compte, et que Roybet, qui n'avait pas précisément l'ordre de la fourmi, se laissa exécuter.

Plus de vie facile et de luxe asiatique ! La ruine, la hideuse ruine ! Et de plus, c'est à craindre, l'indifférence absolue des camarades.

En passant, ils lui accorderont un mot de condoléance

entre deux coups de pinceau, comme une pelletée de terre sur la tombe d'un ami :

— Ce pauvre Roybet, c'est dommage ! C'était un bien charmant garçon.

Et tout sera fini.

Grandeur et décadence des peintres ! L'autre jour, c'était Jundt qui se suicidait dans un accès de fièvre chaude. Quelques semaines avant, gai et joyeux, il était assis à ma table. Le jour du vernissage, il errait triste et soucieux dans les salles, où il ne se trouvait pas représenté comme d'habitude par une scène alsacienne ; car il était arrivé un quart d'heure après la fermeture le jour de la réception aux Champs-Élysées, comme me l'a raconté Harpignies au dîner de la Marmite. Pauvre Jundt ! un beau talent disparu, celui-là encore !

Au même moment, on liquidait les toiles, aquarelles et dessins provenant de la succession d'Ulmann, le peintre, mort trop tôt, des *Gitanos de l'Albacyn*, des *Sonneurs de cloches* et du *Caton arraché du Sénat*.

Très puissant, ce tableau de *Caton* ! C'est large, bien composé et plein de vie. M. Joseph Reinach a raison de dire dans la préface du catalogue que son ami Ulmann était un des héritiers de la grande tradition historique de David. Sa mort nous est d'autant plus sensible que la peinture d'histoire tend à être délaissée. Les principales figures de cette toile sont des portraits, et le peintre a eu soin de mettre les noms en bordure sous les têtes indiquées au bistre. On y trouve César, prince du Sénat ; Lépide, consul ; Cicéron, préteur urbain ; Tullius Tiro Lucullus, sénateur, et jusqu'aux Actuarii, qui remplissaient les fonctions de sténographes dans les assemblées romaines. Ce tableau, qui avait figuré au Salon de 1879, a été acheté 2,060 francs par M. le baron Gérard. J'aime moins le *Libérateur du territoire*,

d'Ulmann, qu'on peut voir cette année au palais de l'Industrie. Il fait penser à celui de Garnier, qui n'est pas un chef-d'œuvre, mais qui a du moins le mérite d'être le premier en date. Les *Gitanos de l'Albacyn*, exposés au Salon de 1874, ont été vendus 1,810 francs à M. Buller-Dimier ; *la Marguerite en prison*, du Salon de 1881, 1,425 francs, et enfin M. Lange, pour 2,530 francs, le plus haut prix de la vente, a acquis une grande toile intitulée *le Remords*.

Je parlais tout à l'heure de peintres modestes qui font leur chemin sans bruit, sans pose et ne doivent leur réputation qu'à leur travail et à leur talent. Veyrassat est de ce nombre, et c'était plaisir d'entendre cette vérité confessée par ses confrères, le 9 mai dernier, dans la salle de l'hôtel Drouot où l'on vendait cinquante toiles de lui, qui ont produit 42,000 francs. Quel peintre ingénieux que Veyrassat, et comme il connaît le maquignon et le cheval de roulage et de labour !

Rien d'amusant comme ces *Maquignons* vendus ce jour-là 2,780 francs. Ils sont là, je ne sais plus combien de Normands et de Bretons qui se disputent les chevaux du marché. Figures fines et physionomies vraies : ils ont l'air de ce qu'ils sont, gens retors, vieux routiers, rats madrés et renards fûtés. Par exemple, ils n'ont qu'une parole. Quand ils ont dit :

— Tapez là ! marché conclu !

Le diable ne les en ferait pas démordre, et, que le cheval soit bon ou mauvais, poussif ou couronné, il est vendu !

Le Marché aux chevaux de la Sainte-Catherine à Fontainebleau a été adjugé 1,660 francs.

Le Maréchal du village, 1,840 francs.

Les Chevaux à l'abreuvoir, 1,450 francs.

Le Bac, 2,400 francs.

Les Derniers blés, 2,060 francs.

Le Vieux serviteur, 2,900 francs.

Ne laissons pas partir *le Vieux serviteur* sans un mot d'adieu. C'est une si belle page ! l'émotion qui s'en dégage est si poignante ! Figurez-vous, a dit M. Paul de Katow, dans la préface du catalogue, un cheval blanc à l'échine courbée, au poil rugueux, attendant, l'oreille basse et le regard posé à terre avec indifférence, qu'on lui garnisse sa croupe. Or, le harnais pour lui c'est la misère, c'est le travail sans repos et sans fin, ce sont les coups de fouet et les coups de bâton, et il le sait, le pauvre animal ! et c'est pitié de le voir allonger tristement la tête. Car tout vieux qu'il soit, il est solidement charpenté, et l'on se dit, en le regardant, que s'il tombait en des mains plus humaines, il pourrait encore fournir une assez longue carrière et finir doucement, tranquillement ses jours.

Veyrassat peut se vanter d'avoir fait là un petit chef-d'œuvre. Du reste, il n'y avait que de bonnes choses dans cette vente, et *le Bac*, et *les Derniers blés* méritaient mieux que leurs prix d'adjudication. Signés d'un nom plus tapageur, plus à la mode, ils auraient certainement été vendus plus cher ; mais, je l'ai dit déjà, Veyrassat est un peintre aussi modeste que consciencieux — et ceux-là font rarement fortune dans le monde.

Ulysse Butin en sut quelque chose. Après avoir travaillé vingt ans de sa vie, il rencontra la réputation, cette sœur cadette de la gloire, au bout de longues et pénibles étapes ; il est mort, suivant de près sa jeune femme au tombeau, et laissant deux orphelins sans ressources. Ah ! c'est ici, par exemple, qu'éclatent le cœur, la générosité, les sentiments de fraternité des peintres. On peut les blaguer, les jalouser, dire d'eux

tout ce qu'on voudra, on ne leur enlèvera jamais cette qualité première de savoir s'entr'aider, se secourir et d'être unis devant le malheur d'un seul comme les cinq doigts de la main.

Qu'un des nôtres, parmi les littérateurs, se trouve tout à coup dans l'impossibilité de travailler, on le plaindra,

On sait mieux plaindre que secourir,

a dit Soumet ; seulement on le laissera se sortir d'embarras, tout seul, comme il le pourra. S'il n'a pas de fortune, qu'il aille à l'hôpital ! C'est son lot. Qu'est-ce qu'un homme de lettres, après tout ? Quelquefois un ami, plus souvent un rival et toujours un gêneur. Aussi, quand il tombe s'empresse-t-on moins de le relever que de prendre sa place. La confraternité n'existe plus guère que dans la Société des Gens de lettres. En dehors d'elle, rien. La camaraderie facile a tué peu à peu l'amitié et le dévouement.

Tout autres sont les peintres. Qu'un d'entre eux vienne à mourir, s'il laisse une femme ou des enfants dans l'embarras, vite ils organisent une vente de charité, et c'est à qui apportera son obole. Consultez le catalogue de la vente Ulysse Butin, vous y verrez les noms les plus illustres à côté des noms les plus obscurs.

Bouguereau était représenté par *le Déjeuner*, vendu 5,100 francs ; Jean Béraud, par *En Carême*, 1,300 fr. ; Jules Breton, par une *Jeune pécheresse priant*, 8,000 fr. ; Clairin, par une *Manon Lescaut*, 1,500 francs ; Commerce, par une *Danseuse*, 530 francs ; Benjamin Constant, par une *Tête d'Étude*, 500 francs ; Detaille, un *Cavalier*, 3,500 fr. ; Jules Dupré, un *Soleil couchant*, 2,000 fr. ; Van Marcke, un *Pâturage*, 5,100 fr. ; Gustave Moreau, *l'Éducation d'Achille*, 2,550 fr. ; Jacquet, un *Petit garçon*, 1,400 fr. ; Jules Lefebvre, une

Chloé, 840 francs ; Bastien Lepage, un *Jour d'Été*, 1,950 francs ; de Neuville, *Clairon de chasseur à pied*, 4,400 francs ; que sais-je ? il faudrait publier l'*Annuaire des peintres* pour être bien sûr de n'oublier personne.

Un des côtés piquants de cette vente était l'envoi d'une toile, *Italienne*, par Bonnat (18,000 francs), avec cette lettre au bas :

Mon cher monsieur Boussaton,

Je n'ai pas eu le temps de terminer le tableau que je destine à la vente Butin, mais vous pouvez annoncer que je le reprendrai pour le rendre terminé dans le courant du mois prochain.

BONNAT.

Le jour de l'exposition, l'un des visiteurs s'était écrié près de moi :

— Je désire vivement que ce tableau nous reste. Il serait fâcheux que le Bonnat parte — à l'étranger.

L'ensemble des enchères a produit la somme de 145,731 francs : c'est dire que les enfants d'Ulysse Butin sont désormais à l'abri du besoin.

Dans le nombre des généreux donateurs se trouvait le nom de Japy.

Lui aussi a eu sa vente à l'hôtel Drouot, le 13 mai dernier. Voulez-vous me permettre de reproduire ici ce que j'avais écrit sur cet artiste sympathique dans la préface de son catalogue :

« En ma qualité d'historiographe de l'hôtel Drouot, comme m'ont baptisé mes aimables confrères de la presse, M. Japy a bien voulu me demander de le présenter au public avec lequel je suis en relations constantes.

« M. Japy n'avait certainement pas besoin d'une introduction auprès des amateurs de bonne peinture. Tous

ceux qui ont suivi nos Salons depuis 1868 le connaissent. C'est un artiste consciencieux. Depuis longtemps, il a fait ses preuves et son talent grandit chaque année suivant les règles de la nature. Médaillé à plusieurs reprises, dans nos expositions, il n'en est pas à attendre la récompense qui fait sortir un artiste du rang.

« Avec de pareilles lettres de noblesse, dans l'armorial de la peinture, M. Japy pouvait certainement se passer de moi.

« Que voulez-vous ? M. Japy fait sa première vente, et il redoute peut-être plus l'impression des habitués de l'hôtel Drouot que le verdict du jury de peinture, devant lequel il a bien des fois comparu.

« C'est une émotion que je ne m'explique guère quand on a, comme lui, son nom inscrit sur les livrets des musées de Londres, de Vienne, de Manchester, de Boston et de Washington, et lorsqu'on peut dire hautement qu'on est représenté à Paris dans plusieurs galeries bien composées.

« Mais c'est ainsi : il y a des vétérans qui franchissent de grands espaces sous une grêle de balles et qui n'osent plus dans le monde traverser un salon pour aller saluer la maîtresse de la maison.

« Donc M. Japy a insisté : il s'est souvenu que, sans avoir jamais fait de Salon dans la presse quotidienne, j'avais écrit cependant ailleurs bien des pages sur les peintres et sur la peinture, et il a tenu absolument que ma plume indépendante, et qui n'a jamais été au service que de mes convictions, dise dans la circonstance mon sentiment bien sincère sur ses œuvres.

« Je m'exécute avec d'autant plus de plaisir que la tâche me semble particulièrement facile, parce qu'elle m'est très agréable.

« M. Japy réunit aujourd'hui trente-huit toiles dans lesquelles il a mis l'empreinte de son talent très per-

sonnel. Je les ai vues une à une dans son atelier et elles ont produit sur moi une impression profonde et qui vibre encore.

« Ce sont des plaines de Villers-Cotterets, des cours normandes, des vues agrestes de la Bretagne, des sites verdoyants pris dans la forêt de Compiègne, des nappes d'eau paresseuse aux environs de Pierrefonds. Autant de paysages, autant de poèmes charmants. La nature a livré à l'artiste tous ses mystères dans ces rendez-vous multipliés. Il a su exprimer à merveille, d'une couleur limpide et vigoureuse, les aspects les plus variés, les gaietés du matin et les tristesses de la nuit, les genêts en fleurs et les bruyères mélancoliques, les pommiers couverts de la neige odorante du printemps et les arbres sévères au tronc noueux poussant vers le ciel leurs branches abondamment touffues, la traînée d'argent de la lune se reflétant sur les prairies, et les pétilllements de la lumière dans les vallées sous les ardeurs brûlantes du soleil du Midi.

« Tout ce qui sort du pinceau de M. Japy est plein d'observations fines et sentimentales ; tout est rendu d'une façon simple, touchante et naturelle, qui ravit le regard et charme l'âme, car si M. Japy est l'élève de Français, il n'est pas de ceux qui restent toute leur vie écoliers. Il a su de bonne heure se dégager de l'influence du maître. Il est lui, et avant tout absolument sincère. Il n'a jamais peint que ce qu'il a vu et senti en poète, observé et compris en véritable artiste.

« A la recherche constante de la vérité, il n'a pas négligé le dessin dans de ses créations.

« Enlevez la peinture de ses tableaux et vous trouverez des lignes, des contours parfois savants, souvent serrés, toujours conformes aux lois de la perspective et à l'harmonie générale de son œuvre.

« Et je n'avance pas cela sans preuves ; car j'ai trouvé

dans les cartons de cet artiste de nombreuses études à la plume faites à ses débuts et poussées jusqu'à l'extrême limite des détails. Du reste, pendant que je les regardais dans son atelier, il m'a dit un mot qui m'a charmé et que j'ai retenu : « Le dessin est l'orthographe de la peinture. » Cela définit un homme. Aussi, je n'en sais rien, mais j'en suis sûr, les tableaux de M. Japy seront favorablement accueillis des amateurs avec lesquels il ne s'était pas mis jusqu'ici en contact direct. Ils ne laisseront pas échapper l'occasion de mettre ses œuvres à côté de celles des meilleurs maîtres vivants de notre école contemporaine. Avec Japy comme voisin, ceux-ci ne se trouveront pas en mauvaise compagnie. »

Le résultat : 23,425 francs a dû satisfaire le peintre.

Pour ma part, j'estime que ceux qui ont payé 1,850 francs *le Vieux frêne après l'orage* ; 1,620 francs *la Vallée de Rossillion* ; 1,605 francs *la Baie de Saint-Pol-de-Léon* ; 900 francs *la Vallée de Cany* et 1,230 francs *sa Ferme du Haume* ont bien placé leur argent.

XXVII

Œuvres inédites de Gavarni. — Son banquier P.-J. Stahl. — Fantaisies coûteuses de l'auteur des *Enfants terribles*. — Payement par acomptes avec des aquarelles. — Les cent trente-quatre aquarelles. — M. X... — Foin de la grammaire! — Un La Rochefoucauld du crayon. — *La Comédie humaine*. — *Euphrosine*. — *Le théorème Gavarni*. — *Mosieu Biblot*. — Le cheval de retour. — Lantier de barrière ou Alphonse de faubourg. — Un frère de lait de Patachon. — *Trop bourgeoise la vertu!* — Grévin commençant par la légende. — Comment travaillait Gavarni. — L'histoire populaire par la caricature.

26 mai.

Cent trente-quatre aquarelles inédites de Gavarni! J'en rêve encore; car je croyais, comme les autres, que l'œuvre du grand artiste tenait tout entier dans les lithographies que publièrent au jour le jour les journaux de son temps.

Il paraît que non. C'est toute une histoire du reste et je puis vous la conter par le menu.

Hetzel — alors P.-J. Stahl! — était l'éditeur et beaucoup le banquier de Gavarni. L'ami Gavarni ayant trop puisé dans la caisse du spirituel auteur de *l'Esprit des Femmes et des Femmes d'esprit* était arrivé à lui devoir une très grosse somme : 72,000 francs, rien que cela!

Ses fantaisies coûteuses n'avaient pas peu contribué à augmenter rapidement sa dette.

Ainsi, un jour, n'eut-il pas l'idée de faire bâtir une maison à Auteuil. Pour y donner suite, il lui fallait de l'argent. Ce fut encore Hetzel qui lui en fournit.

L'histoire de cette maison ne manque pas de piquant. Lorsque la bâtisse fut terminée, Gavarni l'examina à tous les points de vue.

-- Elle n'est pas mal, dit-il, et cependant elle ne me plaît pas. Décidément, elle incline trop à droite. Je voudrais qu'elle inclinât plus à gauche.

Et il la fit démolir pour la faire reconstruire sur un nouveau plan.

Coût : 40,000 francs.

Jules Janin, voisin de l'artiste, racontait ce trait en y mettant un très bel accent d'admiration.

— Voyez-vous ce peintre qui, au moyen d'un *delectur*, corrige une maison comme nous autres écrivains nous corrigeons une faute d'imprimerie !

Tout devait être étrange dans cette existence d'artiste. Il s'appelait de son vrai nom Guillaume-Sulpice Chevallier. Il avait envoyé au Salon une aquarelle datée de Gavarnie, on avait catalogué M. Gavarni. Le nom lui resta ou plutôt il resta à son nom, comme le dit Jules Claretie.

Cependant les temps étaient devenus durs pour l'éditeur Hetzel. Il avait dû prendre, après le coup d'État, la route de l'exil. L'artiste, qui jetait un peu l'argent par les fenêtres, ne pouvait s'acquitter d'un seul coup. Alors intervint une combinaison qui lui permettait de le faire en détail. Sur les douze aquarelles qu'il produisait environ par mois, il promit de laisser prendre, avant toutes publications, celles qui pourraient plaire à son créancier.

Le prix de chaque pièce fut fixé non plus à 35 francs comme du temps de La Mésangère, mais à 100 francs,

sur lesquels Gavarni touchait seulement 50 francs, le reste devant servir à l'amortissement de sa dette. Un ami commun fut chargé du choix à faire et de l'exécution du marché qui dura dix ans.

C'est ainsi que, de 1852 à 1862, Hetzel reçut environ deux cents aquarelles triées sur le volet, en résumé les meilleures créations de l'auteur de *Thomas Vireloque*, qui mourut, comme on le sait, vers 1866.

Sur les deux cents aquarelles, soixante environ données à des amis sortirent peu à peu des cartons de l'éditeur parisien. Au commencement de cette année, il en restait cent trente-quatre. Malgré les offres réitérées qui lui étaient faites jusque-là, Hetzel n'avait voulu s'en séparer à aucun prix. Un banquier, M. Obry, les poches bourrées de billets de banque, était venu simplement en offrir 60,000 francs il y a deux ou trois ans ; un marchand bien connu, Brame, armé des mêmes arguments, en avait fait également le siège sans aucun succès. Rochefort lui-même, le filleul d'Hetzel, les avait guignées plus d'une fois.

Bien d'autres encore avaient souvent tourné, avec de belles propositions, autour du précieux carton.

Bien qu'un peu ébranlé à la fin dans ses résolutions, le vieil Hetzel résistait toujours. Lui qui avait édité près de sept cents dessins de Gavarni, il ne voulait pas faire tort à son œuvre de ces cent trente-quatre aquarelles inédites. Il savait bien qu'une fois entre les mains d'un collectionneur ou d'un marchand, c'était fini de la publication pour elles. Adieu l'ensemble ! La tombe dans le premier cas ; dans le second, la vente au détail, l'éparpillement aux quatre coins du monde.

Sa probité d'éditeur, sa moralité littéraire, son respect pour le talent de Gavarni s'opposaient énergiquement à cette déplorable dispersion, lorsqu'un beau jour un amateur se présenta, acheta le tout d'un bloc et

contourna la difficulté en acceptant la réserve formelle du droit de reproduction au profit d'Hetzel, qui, avant de les livrer, fit photographier avec le plus grand soin ces aquarelles pour les utiliser comme bon lui semblera.

Quel est ce M. X..., l'heureux acquéreur ? allez-vous dire. Mystère, j'ai cherché ou plutôt j'ai deviné ; mais je me tairai, ne voulant pas commettre la plus légère indiscretion.

Voilà comment, le jour de la vente, le lundi 26 mai, le commissaire-priseur, qui n'est autre que M^e Chevallier, annoncera *urbi* et *orbi*, en commençant l'adjudication, qu'un cachet spécial a été mis au dos de chacune des pièces afin de bien stipuler que la faculté de reproduction est réservée en faveur de M. Hetzel ou de ses ayants droit.

Pour le moment, la chose m'est absolument indifférente ; je ne m'occuperai que des aquarelles. Je les ai feuilletées avant-hier chez l'encadreur au moment où il allait les mettre sous verre, et je suis encore sous le charme comme je l'écrivais en commençant ; c'est-à-dire que je ne vois plus devant moi que rose et bleu, vert déteint et bistre vaporeux. Vous connaissez bien cela, amateurs de Watteau, de Fragonard et de Boucher.

C'est même étonnant que Gavarni ait vu en rose avec la vie si tourmentée et si noire qui fut la sienne. Mais c'était un de ces philosophes qui, prenant le temps comme il vient, trouvent comme Renan que la vie vaut bien, après tout, l'argent du voyage. Il n'y a qu'à feuilleter son journal dans le livre si remarquable que lui ont consacré les frères de Goncourt, *Gavarni, l'homme et son œuvre*, pour s'en apercevoir. On le saisit, il n'a pas le sou en poche, on l'enferme pour dettes.

Il rit de sa misère et fait contre mauvaise fortune bon cœur.

Mieux que cela : toutes ses caricatures porteront la marque de sa joyeuse philosophie. Qu'il rencontre sur son chemin, en se rendant à la prison de Clichy, un mendiant, un pochard, un garde national ou un concierge — ses types favoris, — il leur donnera à tous une figure gaie, des allures comiques, et les mots qu'il leur mettra dans la bouche seront remplis de bonne humeur.

C'était cependant, au fond, un être froid. Hetzel me disait, avec son esprit si vif et si coloré : « En la regardant fixement, il eût frappé une carafe. »

Mais où je proteste absolument, c'est lorsque MM. de Goncourt ont voulu en faire un homme de lettres. Gavarni un écrivain, lui qui se félicitait d'avoir la bonne aubaine de ne pas être grammairien, allons donc ! Il n'avait ni la verve du journaliste, ni la couleur du romancier, ni les qualités du poète. En dehors de son merveilleux talent de dessinateur, il était absolument incapable d'une conception de longue haleine. Il était venu au monde pour écrire des réflexions de quatre lignes au plus, vraies, typiques, frappées d'un seul coup sur l'enclume, au bon coin de l'esprit parisien, mais rien de plus. Il est tout entier dans ses aquarelles et dans ses légendes. Passez-moi le mot, il n'y avait pas de jaune d'œuf dans sa pensée ; aussi ce qu'il a écrit manquait de liaison.

Je crois enfin que, s'il photographiait admirablement avec son pinceau ce qu'il avait dans le cerveau, il lui était impossible d'interpréter l'esprit des autres. Ses œuvres personnelles sont admirables, merveilleuses. C'est du La Rochefoucauld au crayon et à la plume, c'est du Molière, c'est du Balzac ; mais, lorsqu'il a voulu illus-

trer les livres d'autrui, il est devenu sec, terne et insuffisant. Il est au-dessous de Jean Gigoux et de Deveria. En un mot, c'était un auteur, non un traducteur. Il était lui.

Mais pour rester dans notre rôle d'historiographe de l'hôtel Drouot, dont je ne dois pas ici me départir, revenons à la vente que va diriger l'expert Féral, à qui la fortune ne pouvait réserver une plus belle fin de saison.

J'ai donc vu pour mes lecteurs, une à une, ces cent trente-quatre aquarelles où Gavarni flagelle les vices et se rit des inepties de notre pauvre humanité, notant, au hasard du crayon, les légendes les plus amusantes et les réflexions qu'elles me suggéraient. Tous les dessins ont défilé devant moi comme les vues d'une lanterne magique. Je l'affirme hautement, jamais *l'Artiste*, *la Silhouette*, *le Charivari*, *la Caricature*, et *l'Illustration* n'ont publié rien de plus parfait. C'est le dessus du panier de l'œuvre de Gavarni. Lorettes sur le retour, pipelets grincheux, soubrettes égrillardes, pierrots roses, lorettes fringantes, fourberies de femme, enfants et parents terribles, foire aux amours, chicards aux grandes bottes et débardeurs outrageusement décolletés, Gobsecks aux doigts crochus, Thomas Vireloque en haillons — voient de nouveau le jour dans des aquarelles blondes, lumineuses, limpides, où tous posent, se démènent, s'agitent, épiloguent, raillent et blaguent comme dans *les Toquades*, *Masques et Visages*, *l'Éloquence de la chair*, *le Diable à Paris*, *les Enfants terribles* et *les Fourberies de femme*.

Voyez plutôt la série des concierges, tous croqués d'après nature. Voici une vieille portière, la trogne avinée, la main sur la hanche, armée de son balai, vé-

ritable sorcière échappée du sabbat. Gavarni a jeté au-dessous :

— Les mauvais locataires, ça vient des concierges... Un locataire est ce qu'on le fait !

Et ce vétéran de la loge, fier et important avec son balai, insigne de ses fonctions, faisant un cours sur la politesse de l'escalier à un personnage invisible :

— Toute-fois-et-quand vous parlez au concierge, on ôte son chapeau.

Et cette autre dame du cordon avec son madras noué autour de la tête, ancienne lorette en retrait d'emploi pour avoir depuis longtemps dépassé la limite d'âge. Gavarni l'a appelée :

Euphrosine !

Il n'est pas inventé, ce type-là. Vous le reconnaissez. Une autre mégère également sur le retour, en camisole et jupon blanc, prenant, avec un geste tragique, une prise de tabac du bout de ses doigts, s'écrie d'un air important :

Pour lors, un soir, Talma me dit : Cora !

Du même acabit, ces trois aquarelles gouachées avec l'éclat et la puissance de la peinture à l'huile :

Il y a ballet et balai. — La concierge du 37 a connu M^{lle} Duchesnois. — Tous les petits de ces maisons où il n'y a pas de concierge, c'est mal élevé.

A trente ans de distance, n'est-ce pas toujours vrai ?

Un seul côté de la caricature n'a pas été abordé par Gavarni : — la caricature politique. Pour ce genre particulier de son art, il professait, paraît-il, une profonde horreur.

Les mathématiques, voilà surtout ce que Gavarni a aimé dans sa vie : la *musique des nombres*, comme il les avait expliquées. On sait qu'il fit, dans ses premières années, des dessins de machines, des épures de géométrie ; aussi avait-il la passion du calcul intégral, comme Ingres celle du violon, comme Meissonnier celle du cheval. Sa seule ambition était, affirment MM. de Goncourt, de trouver un théorème qui l'immortalisât : le *théorème Gavarni*. A la recherche incessante de la quadrature du cercle ou du mouvement perpétuel, le jour le plus heureux de sa vie fut, sans contredit, celui où son ami Hetzel le présenta au grand algébriste Bertrand.

C'était en résumé une existence mêlée de mathématiques et de dessin, et bien des marges de ses caricatures sont couvertes d' x , d' y et de formules algébriques.

Aussi retrouve-t-on dans les aquarelles qui nous occupent la dominante de ses idées. Un professeur en cravate blanche, à l'air prudhommesque, explique à un élève qui l'écoute consciencieusement :

— Le carré de l'hypoténuse ? (Vous avez bien connu les Champs-Élysées). Eh b'en ! c'est un carré comme ça !... pas si long.

Jamais il n'arrive jusqu'à la charge, comme Daumier. Ainsi ses types de jardiniers sont pris sur le vif. En voici deux qui, en plein air, par-dessus le mur mitoyen, moralisent avec de grandes phrases :

— Quand le sens moral, voyez-vous, est oblitéré !...

Et cet autre fait de la science comme le maître de M. Jourdain :

— *Taxus baccata*, dit-il (en français le gros t'if).

Un troisième montre un petit arbuste dans un godet :

— *Wellingtonia*, je veux bien, mais *gigantea*!...

Il raille même le collectionneur, qu'il dépeint en robe de chambre, cheveux touffus, dans un appartement encombré de meubles et de porcelaines. Sa mine déconfite indique une déception. Gavarni écrit au-dessous :

— Mosieu Biblot.

Sans doute encore une victime du truquage ; mais rien ne me prouve que Gavarni lui-même n'ait pas payé son tribut au faussaire, car il était lui-même un collectionneur enragé. MM. de Goncourt ont révélé, dans une note de leur livre, qu'il avait acheté, à Versailles, d'anciens fers à dorer avec lesquels il faisait relier ses livres de mathématiques qu'il aimait tant « parce qu'il n'y trouvait pas de figures. »

Gavarni savait admirablement représenter ce « cheval de retour, » ce vagabond sans domicile à la mine patibulaire, voleur de grands chemins ou assassin sur la route de Toulon. Personne n'a dessiné comme lui la silhouette d'un chenapan ou peint la figure hâve et hargneuse d'un paresseux. Chaussures éculées, pantalons effilochés, feutres bossués, paletots râpés, manteaux troués comme ceux des gueux de Callot, tout est d'un réalisme pénétrant :

— Cherche un bailleur de fonds.

Telle est l'idée qui tourmente l'un de ces gredins, posté au coin d'un bois, une trique à la main et prêt à faire un mauvais coup. Cette aquarelle donne froid !

Considérations sur l'abus des gendarmeries.

Met-il au bas d'un groupe de ces philosophes du pavé et du ruisseau.

Lantier de barrière ou Alphonse du faubourg Montmartre, ce vieux beau à la figure ravagée, aux vêtements en loque, le chapeau mou sur l'oreille :

A été bien !

Mais ses mendiants, avec leurs jambes de squelettes et leurs bandeaux, sont peut-être plus amusants. Il y a toujours une pointe d'ironie amère dans leurs réflexions :

— Tantôt je demande, tantôt je prends, dit l'un. — Dire que y a du monde qui travaille. — J'ai été bayadère, me v'là balayeuse, dit une autre.

Un troisième mendiant râpé, faux mutilé, cousin germain du Patachon d'Offenbach et frère de Robert Macaire, s'écrie :

— Toute une journée sans changer de jambe !

Une chiffonnière, tête édentée, appuyée sur son crochet comme sur un sceptre, laisse percer son amertume :

— La crinoline, moi je porte ça dans ma hotte.

Et cet autre chiffonnier qui vous regarde en souriant, debout, le crochet à la main. — Sa tâche est finie. La

hotte déborde. C'est le repas gagné péniblement. Légende :

Contentement !

Les ivrognes sont encore plus gais avec leur tenue débraillée ; les uns, la bouteille à la main, titubent légèrement ; les autres, pochards vacillants comme une pendule, inspirent à Gavarni cette boutade humoristique :

— C'était pour se donner des forces.

Un surtout m'a frappé. Assis à une table de cabaret, il fait risette à une bouteille et pense tout haut :

— Les semaines que le dimanche tombe un lundi, les femmes marronnent.

Rien qu'à lire ces légendes, on se figure les personnages la tête railleuse et canaille, les joues pendantes, la lèvre inférieure proéminente, avec les attitudes de bravade et de défi que le vice inspire. Tout cela fait à grands traits, mais exact et précis, d'un dessin véritablement merveilleux et d'une couleur superbe.

Seules, la vertu et la bourgeoisie trouvent Gavarni quelque peu misanthrope. La bourgeoisie l'embête et la vertu l'ennuie. Aussi quand il aura à peindre une *Innocence*, il se souviendra de la cruche cassée. Était-ce corruption chez lui ? Du tout, c'était plutôt, comme le dit fort justement M. Henri Rochefort dans la préface du catalogue, le fait du désordre de sa vie et de l'aspiration vers une fortune fantastique qui le fuyait toujours. Gavarni croyait à la misère parce qu'il la coudoyait journallement dans la rue sous la forme des rapins, des poètes, des chiffonniers et des vagabonds ; mais il ne

croyait pas à la sienne. Il avait une si grande conscience de sa force et de son talent qu'il espérait toujours devenir riche, et cette espérance lui allumait dans la tête ces feux de joie dont tout son œuvre est si vivement éclairé.

(Œuvre extraordinairement vivant, d'où sort le rire le plus français qu'on ait entendu depuis Molière !

Comment travaillait-il ? Il l'a dit lui-même et on le peut croire sur parole :

« Je tâche de faire dans mes lithographies des bonshommes qui me disent quelque chose. Oui, ils me disent ma légende. C'est pour cela qu'on les trouve bien en scène, avec le geste si juste. Ils parlent, ils me dictent. Quelquefois je les interroge très longtemps. Les légendes poussent dans mon crayon sans que je les prévoie ou que j'y aie pensé avant. »

Gavarni fut d'ailleurs le seul qui procéda ainsi.

Grevin, son successeur direct, sans être son imitateur, opère tout à fait autrement. Il note *les légendes* qui lui viennent à la pensée et c'est seulement plus tard qu'il les repêche dans un album *ad hoc* et qu'il leur donne la vie en croquant après coup les personnages nécessaires pour les animer.

Daumier faisait mieux. Jamais de légende. Lorsqu'il y en avait, elles étaient de Philippon ou de Louis Huart.

Et souvent même, quand on voulait se renseigner auprès de lui sur le thème qu'il avait voulu indiquer, il répondait sincèrement :

— Je ne sais pas.

Il ne savait pas en effet. Il faisait des bourgeois bourgeoisants. A propos de quoi bourgeoisaient-ils ? Peu lui importait. Il ne décrivait pas une circonstance de leur vie. Il décrivait leur ridicule permanent, a dit l'un des écrivains du *Charivari* qui l'a longtemps pratiqué.

Cham trouvait d'abord la légende et la traduisait ensuite dans son croquis. M. Félix Ribeyre, auteur d'un livre très intéressant sur Cham, possède des carnets sur lesquels il inscrivait dans la journée les légendes qui lui venaient à l'esprit. Le lendemain, il ouvrait son carnet et prenait sa plume pour exécuter ses dessins.

Il ne pensait qu'en caricature. Il ne vivait qu'en caricature.

N'a-t-il pas raconté qu'à l'enterrement d'une personne chère et cruellement regrettée, les sujets de caricature lui venaient en foule, dansant, pendant la marche funèbre, une ronde fantastique autour de sa tête.

Mais en art le procédé, pas plus que le temps, ne fait rien à l'affaire. Le résultat seul compte.

Gavarni ne ressemblait pas à ces poétillons qui, pour faire un sonnet, commencent par chercher le mot de la fin. C'était un artiste échauffé d'un rien. Il avait une grande table sur laquelle étaient cinquante morceaux de bois qu'il étalait comme un jeu de dominos. Il faisait une tête à l'un, ajoutait un nez à l'autre, donnait une expression à celui-ci et s'occupait de leurs bras et de leurs pieds, quand il en avait le temps. Tant pis s'ils étaient cul-de-jatte ou manchots. La légende était toujours là, comme une fusée étincelante, pour sauver la situation.

Même dans les aquarelles dont je parle, qui toutes sont des œuvres de premier ordre d'une remarquable finesse de ton, il y a des parties ébauchées à côté d'autres merveilleusement finies. Cela n'est pas sans charme. Mais quelle expression d'esprit dans les figures ! Eugène Lami n'est jamais arrivé à un éclat et à une intensité de lumière plus grande.

Je ne puis tout citer, mais je vous recommande samedi, le jour de l'Exposition particulière, de vous arrê-

ter devant les morceaux suivants enlevés avec verve et esprit.

Un fonctionnaire : *Monsieur le sous-préfet.*

Un colporteur avec des figurines en plâtre : *Le commerce des petits bons dieux.*

Deux grisettes : *Ces vilains hommes, ma chère, ça ne fait que penser aux femmes.*

Une lorette accorte et pimpante, tignasse limoneuse, les mains dans son manchon : *Avec armes et bagages.*

Une mégère : *N'a jamais dit de bien de personne.*

Un cocher : *Ce qui fait l'homme, c'est le cheval.*

Deux moralistes se promenant : *On dit : Mariez-vous, vous ferez bien. Moi, je dis non : Mariez-vous, vous ferez mal, et ne vous mariez pas, vous ferez mieux.*

Un pierrot costumé, portant une jambe de bois, paraissant avoir un furieux appétit de cancan échevelé : *Un invalide du sentiment.*

Et ces deux saltimbanques faisant la parade : *Et pour la canaille et messieurs les militaires un sou.*

N'oubliez pas, bourgeois, que vous ne devez jamais faire à vos femmes ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait.

Il y a là dedans des attitudes, une vie, un mouvement véritablement étonnants !

Aussi faut-il s'attendre à une chaude bataille lundi. Tous ceux qui aiment chez nous l'esprit et le talent seront là. Ils voudront avoir quelques pages de cette comédie humaine prise sur le fait, de cette histoire joyeuse et populaire de la France, qui se dessine, mais qui ne s'écrit pas.



PRIX PRINCIPAUX. — *Le Carré de l'hypoténuse*, 1,500 francs, M. Olry.

Un invalide du sentiment, 1,300 francs, M. Bianchi.

Le Paysan qui cherche son veau, 850 francs, M. Bianchi.

A été bien, 900 francs, M. Bianchi.

Attend sa bichette, 850 francs, M. Ed. Lièvre.

Sans tabac, 720 francs, M. Féral.

Le Propriétaire, 1,400 francs, M. Olry.

Des hannetons pour un liard, 1,180 francs, M. Morgan.

La crinoline, moi je porte ça dans ma hotte, 1,050 francs, M. Bianchi.

Les Hommes, 660 francs, M. Bianchi.

Caporal et sergent, 1,300 francs, M. Olry.

Monsieur le Sous-Préfet, 1,200 francs, M. Bianchi.

Pour lors, un soir, Talma me dit : Cora, 1,700 francs, M. de Vauvineux.

Bravoure, 1,000 francs, M. Bianchi.

Monsieur Dimanche, 750 francs, M. Féral.

Et pour la canaille, 660 francs, M. Thomas.

Sans domicile, 780 francs, M. Féral.

Sans profession, 850 francs, M. Plummer.

Vieillesse et sagesse, 780 francs.

Vieux vagabond, le soleil est à moi, 1,000 francs, M^{me} la comtesse de Noë.

Un vicomte, 620 francs, M. Borton.

Cherche un bailleur de fonds, 620 francs, M. Olry.

On dit: Mariez-vous, vous ferez bien, 1,110 francs, M^{me} Delacour.

Poète erotique, 600 francs, M. Parissot.

Une tenue militaire, 690 francs, M. Féral.

Quand le sens moral, voyez-vous, est oblitéré, 810 francs, M. Guillard.

Pierrot partant pour la guerre trompette d'un régiment, 1,000 francs, M. Bianchi.

C'est le jeune homme de chez nous, 800 francs, M. Dumez.

Un capitaliste, 700 francs, M. Olry.

Plus d'honneur, plus de jeunesse, 800 francs, M. Bianchi.

Le v'là, 600 francs, M. Féral.

Toute-fois-et-quand vous parlez au concierge, on ôte son chapeau, 700 francs, M. Tripp.

Ma toile, 700 francs, M. Morgan.

Toute une journée sans changer de jambe, 1,060 francs, M. Blumenthal.

Le Dimanche, 1,400 francs, M. Bianchi.

Ce qui fait l'homme, c'est le cheval, 1,600 francs, M. Olry.

Dire que y a du monde qui travaillent, 800 francs, M. Bianchi.

Les semaines que le dimanche tombe un lundi, les femmes marronnent, 1,000 francs, M. Bianchi.

Bon vinaigre, 920 francs, M. Lucas.

Tous les petits de ces maisons où il n'y a pas de concierge, c'est mal élevés, 600 francs, M. Lièvre.

Y a ballet et balai, 1,050 francs, M. Olry.

Bondieux pas cher, 600 francs, M. Schweizer.

Ému, 600 francs, M. Bianchi.

A été un rude lapin, 1,000 francs, M. Ward.

Le homard a toujours été contraire à ma constitution, 1,050 francs, M. Plummer.

Et pas le sou pour souper, 1,350 francs, M. Olry.

N'oubliez pas, bourgeois, 700 francs, M^{me} la comtesse de Noë.

N'a jamais dit de bien de personne, 630 francs, M. Veil-Picard.

Tu parles de quatre-vingt-neuf!... 610 francs, M. Bianchi.

Le vin, 1,900 francs, M. Olry.

Le gin, 1,000 francs, M. Olry.

En v'là un gros saoul, 1,380 francs, M. Lucas.

Bon Dieu, 6 pour 100, pas davantage!... et une petite commission, 1,000 francs, M. Lièvre.

La Foi dans les cartes, l'Espérance en la loterie, la Charité envers les chats, 680 francs, M. Féral.

Ces vilains hommes, ma chère, ça ne fait que penser aux femmes, 1,450 francs, M. Parissot.

Total de la vente, 93,515 francs.

XXVIII

Suite de quatre Gobelins : *Daphnis et Chloé*. — Andran et Coppel. — La collection Castellani à Paris. — Le Louvre achète. — 26,550 francs un miroir étrusque ! — Statuette en bronze de *Vénus au bain*. — Grandeur et décadence des panoramas.

28 mai.

Étiez-vous, le 15 mai à quatre heures de relevée, dans la salle n° 5 ? Quelle belle chambrée ! Tout Paris — pas celui des premières si cher à Charles Garnier — mais un autre qui ne vaut pas moins, le Tout-Paris de la curiosité s'y était donné rendez-vous. Ah ! c'est qu'on ne voit pas passer tous les jours dans les ventes des tapisseries de la valeur des quatre tapisseries des Gobelins qu'on vendait ce jour-là.

Ces merveilles tissées de soie fond jaune d'or représentent les principaux épisodes des amours de Daphnis et Chloé. Les médaillons qui les décorent aux angles s'inspirent de la pastorale de Longus, et, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles proviennent du château de Versailles et qu'elles étaient jadis la propriété d'un receveur général, M. Poisson. Quand celui-ci mourut, le conseil de famille chargé des intérêts de ses enfants mineurs résolut d'attendre leur majorité. Ce sont eux qui les envoyaient l'autre jour à l'hôtel Drouot.

Quoique signées de Jans et de Lefèvre, fils des premiers entrepreneurs des Gobelins, je ne pense pas que ces tapisseries sortent de la manufacture. Il serait plus probable qu'elles provinssent d'un atelier particulier dirigé par Lefèvre, qui avait, comme on peut le constater par un inventaire dressé à sa mort, une fortune assez considérable. Les recherches dans les états de fabrication correspondant à cette époque ne donnent point de tapisserie sous le titre de *Daphnis et Chloé*. Ce fait corroborerait cette hypothèse.

L'un de mes confrères a fort bien dit en outre que, en dépit du catalogue qui attribue les dessins des médaillons à Benoît Audran, il faut laisser l'honneur de cette production à Antoine Coypel, et lui restituer la paternité des vingt sujets représentés cinq par cinq, et séparés par les encadrements d'un alentour sur chaque pièce. On en retrouve plusieurs plus ou moins modifiées dans les gravures de l'édition de *Daphnis et Chloé*, dite du Régent, dont A. Coypel était le favori et le maître de dessin.

Sur les quatre panneaux, deux sont en assez mauvais état, mais il sera facile de les réparer. C'est du moins ce qu'a pensé M. Lowengard, qui n'a pas hésité à les pousser jusqu'à 73,000 francs. Mes félicitations à ce marchand intelligent.

La première, *les Naissances*, représente plusieurs figures gracieusement groupées dans un délicieux paysage. Signature à droite : JANS.

La seconde, *Daphnis fait obéir les chèvres au son de sa flûte*. Des bergers regardent tout surpris, tout étonnés le jeune pâtre entouré de ses chèvres sous le charme de la musique. Signée à droite : LEFÈVRE.

La troisième, *les Noces de Daphnis et de Chloé*, représente une table chargée de fruits. Les deux héros de la fête et les convives, tous joyeux, chantent l'amour

en quelques rythmes doucement cadencés. Signée à droite : LEFÈVRE.

La Vendange, la dernière, reproduit des vendangeurs, hommes et femmes, qui, gaiement, le sourire et les chants sur les lèvres, font la cueillette du raisin. Signée à droite : JANS.

Le même jour, dans la salle n° 8, on achevait la vente des objets d'art antiques, moyen âge et Renaissance dépendant de la succession d'Alexandre Castellani et trouvés à sa mort dans ses appartements de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Le Louvre a acheté deux magnifiques *baisers de paix* :

Le premier, formé d'une nielle sur argent cintré, avec encadrement en cuivre doré, travail italien du xv^e siècle, pour 11,200 francs.

Le second, en cuivre doré, orné d'une miniature sur vélin, représentant le *Christ à la colonne*, pour 2,600 francs.

Notre musée national, bien inspiré, s'est encore rendu acquéreur à 7,000 francs d'une feuille de bronze estampé, découpée et reciselée, représentant un homme barbu, coiffé d'un large bandeau et armé d'un arc, qui vient à la rencontre d'un jeune homme portant sur ses épaules un bouquetin lié. Tous les deux sont vêtus de tuniques très courtes.

Le beau miroir étrusque exposé pendant quelques années au musée de Florence a été adjugé 26,550 francs à M. Rollin, qui avait commission du British Museum et de M. Dutuit de Rouen ; mais cette merveilleuse pièce n'ira pas en Angleterre, car à peine lui était-elle adjugée que M. Rollin dit tout haut dans la salle :

— J'ai le plaisir de vous annoncer que le miroir restera en France.

Il n'en sera malheureusement pas de même de l'orfèvrerie, qui a été achetée presque tout entière par les Américains et les Anglais. On a payé 3,000 francs une grande boucle d'oreille décorée d'une tête de jeune fille du plus pur style grec ; 4,000 francs une épingle à cheveux en or massif ornée d'une figurine de Vénus ; 2,660 francs un diadème formé de ceps de vigne, de pampres et de grappes de raisin en pâte de verre ; 4,000 francs un fragment de diadème dont le centre était occupé par un vase rempli d'épis et de pavots.

Parmi les bronzes, qui constituaient la partie la plus importante de la collection et qui avaient été déposés au Musée britannique, quelques-uns ont atteint des prix fort élevés :

Une hache votive, avec légende grecque archaïque, a été vendue 5,000 francs.

La ciste de Castor et Pollux, achetée pour le musée de Lyon, 10,000 francs ; la ciste de Laodamie, 16,200 francs ; celle de Bellérophon au Pégase, 15,000 francs.

Une *Vénus au bain*, l'un des chefs-d'œuvre artistiques de la collection, 19,000 francs.

Une grande statuette de taureau de la belle époque grecque, 10,000 francs.

Ces deux derniers numéros ont été acquis par l'expert M. Hoffmann, qui avait de nombreuses commissions.

Bref, les cinq vacations de la vente de Paris ont produit la somme de 414,511 francs. En l'ajoutant au total de la vente de Rome et en tenant compte du 5 pour 100, on arrive au chiffre de 1,728,740 francs pour l'ensemble.

Et l'on dit que le mot d'ordre est à l'économie !

Pour terminer, un dernier mot sur ce que deviennent les panoramas.

« La toile du panorama de Reischshoffen, peinte par

MM. Poilpot et Jacob, vient d'être achetée 2,200 francs par M. Salagnad, le grand marchand de papiers peints de la rue Royale, » lisais-je dernièrement dans les colonnes d'un journal du matin. Ainsi donc disparaissent ces œuvres colossales. Elles sont vendues au prix de la toile, sans que personne se révolte contre une pareille indifférence. 2,200 francs ! soixante-dix mètres de peinture ! Et pas un acquéreur pour sauver ce panorama d'une destruction certaine, d'une dispersion morceau par morceau. La charge des cuirassiers de Reischshoffen servira peut-être à recouvrir les murs d'une salle de cabaret. C'est navrant ! Quelque amateur n'aurait-il pas pu remonter un autre panorama ? Décidément les Américains ont manqué là une bonne occasion d'exhiber chez eux, à peu de frais, dans Broadway, la bataille de Reischshoffen.

XXIX

L'hôtel Virot. — Débuts modestes d'une grande modiste. — *Audaces fortuna juvat*. — Avant la construction. — Tombeau de Villemessant. — Une clef qu'on ne vole jamais. — Où l'architecte Duval montre une grande patience. — A la recherche de modèles anciens. — Un boudoir comme à Trianon. — Piron peint par Tocqué. — Un portrait vivant de Marie-Antoinette. — Vingt-cinq toiles de Berne-Bellecour.

50 mai.

Quand la cage est faite, l'oiseau s'en va.

Tout Paris connaît, pour l'avoir admiré en passant, le petit hôtel Louis XVI, si pur de style, qui orne le côté droit du boulevard Malesherbes, dans la partie comprise entre le boulevard de Courcelles et la place rectangulaire que coupent en X les avenues de Malesherbes et de Villiers, dans ce merveilleux quartier où les peintres les plus célèbres, les artistes dramatiques les plus en renom, et nos banquiers les plus favorisés de la fortune ont édifié de somptueuses demeures.

Cet hôtel, meublé avec goût, appartenait naguère encore à M. Virot, le mari de la célèbre modiste. L'argent du monde entier a payé ses pierres, ses ferrures et ses peintures. Les dollars américains, les marcks allemands, les livres anglaises et les louis de France, aussi bien que les roubles russes, ont contribué à son édification.

M. Virot est mort. L'hôtel vient d'être vendu un demi-million au banquier Hottinguer. Il est encore tout couvert d'affiches jaunes, et vous pouvez le visiter comme une salle de l'hôtel Drouot, car on a commencé à y vendre avant-hier tout ce qu'il renfermait.

C'était vraiment un couple bien assorti que le ménage Virot. Si madame était artiste jusqu'au bout des ongles, monsieur l'était jusqu'à la racine des cheveux.

Fils d'un serrurier de la place Maubert, M. Virot avait appris la sculpture en compagnie de Carrier-Belleuse. Il fut même le collaborateur de ce dernier, dans la première commande qu'il reçut de l'État, en 1848, grâce à sa parenté avec Arago. Cette commande était un buste de la République.

Il avait été aussi le camarade de Cain, et bien souvent, dans ses vieux jours, Henry Monnier venait, avec son bon gros rire, lui demander, sans façon, à dîner.

Le hasard lui avait fait rencontrer une jeune fille charmante dans la maison Laure, qui était un des premiers magasins de modes de l'époque. Il s'en était épris et l'avait demandée en mariage. M^{me} Virot y avait mis cette condition qu'elle continuerait à chiffonner des chapeaux.

Et M. Virot avait accepté d'autant plus volontiers qu'il reconnaissait de très grandes dispositions à sa future femme.

Les voilà mariés. Ils s'installent dans un petit entre-sol de la rue d'Enghien. La clientèle arrive. Les modes de M^{me} Virot plaisent beaucoup. On fait largement ses frais; mais la rue d'Enghien est le quartier des commissionnaires et non celui du monde élégant. Quelque temps après, M. Virot, jouant une grosse partie, prenait sur le boulevard Montmartre un loyer de 4,000 francs. C'était la ruine à bref délai ou la fortune assurée. Mais

il avait confiance dans l'étoile de sa femme, et, comme dit le proverbe : *Audaces fortuna juvat*. La chance les suivit. M^{me} Virot fit fureur dans son nouveau magasin. On se reedit bientôt dans tout Paris que personne ne sait aussi bien que la nouvelle modiste donner de la valeur à un ruban et poser avec art une fleur ou une plume.

Les têtes les plus aristocratiques tiennent à se couronner d'un chapeau sorti de sa main. Le Tout-Paris des premières et des courses, l'Impératrice en tête, et M^{me} de Metternich ensuite, se disputent déjà ses modèles. Quelques années plus tard, elle passe rue de la Paix, où tout le *high-life* sollicite ses nouvelles créations. — Peu de temps après, elle était millionnaire.

Pendant ce temps-là, à l'inverse des ménages où la femme dépense ce que le mari gagne, M. Virot se chargeait de vider la caisse que sa femme travaillait à remplir. Pendant que madame, levée de grand matin, dirigeait un nombreux personnel et donnait audience aux reines, aux princesses et aux femmes élégantes et titrées, M. Virot courait les brocanteurs, l'Hôtel des ventes, les marchands de bibelots, à la recherche d'un objet rare et de prix, car M. Virot avait abandonné la sculpture pour faire de la curiosité. Il visitait les chantiers de démolition et bûchait son Vignolles, son Blondel et son Oppenord. C'est qu'il voulait offrir à sa femme un hôtel du XVIII^e siècle, pas en faux, mais en vrai, et, avant de le construire, il avait à cœur de ramasser, ici et là, au hasard de ses recherches, les bronzes, les cheminées, les portes, les glaces, les boiseries, les panneaux, voire même les meubles, de telle sorte que l'hôtel fût fait pour l'ameublement et non l'ameublement pour l'hôtel.

Quand il eut assez de matériaux sous la main, dans un grand hangar des Batignolles, il pria M. Charles Du-

val, l'architecte, gendre de M. Léon Gozlan, dont il épousa une des filles, M^{lle} Léontine Gozlan, de lui faire un projet. Ce n'était pas facile, étant donnés l'humeur changeante et le goût très arrêté du propriétaire pour le classique.

Autant de projets, autant de plans à refaire. C'était une porte qui ne lui allait pas, une fenêtre qui lui paraissait trop étroite, une lucarne qu'il trouvait trop ovale ou trop ronde. Que sais-je ? Si Duval n'avait pas été son ami, il l'aurait envoyé promener vingt fois pour une.

— J'ai travaillé pour des personnages très méticuleux, me disait-il hier encore ; j'ai fait le tombeau de Henry Monnier et celui de Villemessant, et je n'ai jamais eu le plus petit reproche. Avec ce diable de Virot, c'était à devenir fou.

Une anecdote à propos du tombeau de M. de Villemessant. C'était quelque temps après la Commune. Philippe Gille rencontre un jour Duval et lui demande s'il voudrait se charger du caveau de son rédacteur en chef.

— Parfaitement, répond Duval ; mais je croyais que M. de Villemessant en avait un au Père-Lachaise.

— Il l'a toujours, mais il ne veut plus s'en servir. Le Père-Lachaise est trop loin d'Auteuil, et puis il veut dormir tranquille. Or, après ce qui s'est passé dans la semaine sanglante, il a peur que le repos de ses cendres ne soit un peu troublé. Si vous vouliez lui faire un projet, vous l'obligeriez beaucoup, et moi aussi.

Duval se mit à l'œuvre avec ardeur, comme pour le tombeau de Henry Monnier, dont Moulin sculpta le buste en bronze, et trouve le projet d'un monument très simple : quelques fleurs funéraires mêlées à des lis, et une pyramide au-dessus du tombeau. Il vint chez Ville-

messant, où il se rencontra de nouveau avec Philippe Gille.

— Surtout, ne lui parlez pas de son caveau, lui dit M^{me} de Villemessant tout bas à l'oreille, dès son entrée dans le salon. Il ne va pas bien, vous le rendriez plus malade encore.

Et l'on se met à table. Mais, à peine le repas était-il commencé, que M. de Villemessant disait à sa femme, en parlant de Duval, avec cette voix de basse-taille qui lui le caractérisait :

— Soigne-le bien, tu sais que c'est lui qui fait la case.

Un peu plus tard, l'architecte lui remettait la clef de son caveau.

— Je peux bien la laisser traîner, celle-là, s'écriait-il, personne ne me la prendra.

Revenons à M. Virot. J'ai dit combien Duval eut de la peine à le satisfaire dans le projet de son hôtel.

Pour m'en donner une idée, il m'a raconté que M. Virot l'avait promené un mois à travers Paris à la découverte d'un morceau d'architecture Louis XVI. Une fois, c'était l'hôtel Lambert qu'ils visitaient ensemble ; une autre fois, l'hôtel d'Aumont, bâti rue de Jouy et dessiné par Mansart, où il examinait les portes, les balcons, les lambris, et les montrait à son architecte. Une autre fois encore, le Palais-Royal, auquel il empruntait les lucarnes et la balustrade qui fait le tour de la toiture ; puis le château de Versailles, où il poussait la minutie jusqu'à faire prendre le dessin des bornes, qui sont reproduites effectivement devant son hôtel ; les appartements du Petit-Trianon et les vieux hôtels qui peuplent les rues étroites du Marais. Il ne voulait naturellement ni timbre, ni téléphone, ni calorifère, ni sonnerie électrique. Une chaîne avec une boucle pour sonner à sa porte ! Voilà tout.

Pas un bouton, pas un profil n'étaient faits sans être pris sur type ancien. Et puis, les ouvriers n'avaient jamais fini avec M. Virot. Rencontrait-il, par exemple, chez un brocanteur ou dans un chantier de démolitions un beau panneau, un cadre bien sculpté, il se mettait immédiatement à la recherche d'une tapisserie des Gobelins et de Beauvais, et, quand il l'avait trouvée, il faisait démolir une cloison, un pan de mille francs, pour placer son panneau ou son cadre.

Ainsi l'escalier a été construit sur le dessin d'une magnifique rampe en fer forgé qu'il avait achetée ; ainsi les portes du salon et de la salle à manger sont faites avec des panneaux d'armoires bretonnes ou normandes.

Très bien guidé, du reste, par l'antiquaire Lambert, qui demeurait près de chez lui, Virot avait trouvé : une jolie pendule de Caffieri qui est dans la loge du concierge ; une tapisserie des Gobelins, signée d'Oudry, qui orne la cage de l'escalier ; un beau meuble de Beauvais et un superbe portrait de Piron, par Tocqué, qui se trouvent dans le salon ; puis quatre panneaux décoratifs de Van Spaendonck et un plafond de Coypel représentant *Apollon et les Muses*, qui font l'ornement le plus élégant d'un boudoir à niche, inspiré des petits appartements de Trianon, et l'on s'attend à rencontrer à chaque pas dans ce réduit tout à fait charmant le gracieux visage de Marie-Antoinette, — à laquelle M^{me} Virot ressemble du reste étonnamment.

A citer encore, dans la salle à manger, un magnifique tableau de Desportes ; dans le cabinet de travail, deux Lajoue ayant figuré à l'Exposition du XVIII^e siècle ; dans la grande chambre à coucher, un Boilly représentant le déjeuner d'une jeune femme vêtue d'un élégant costume Directoire ; un portrait de jeune fille par Danloux, et enfin, un peu partout, de jolies gravures d'après Lawrence, Baudoin et Moreau le jeune.

Tels sont les objets qui m'ont le plus frappé lors de ma visite à l'hôtel Virot, avant sa vente. Certes, il y a des ameublements plus riches ; mais, quand on voit chaque chose à sa place, on se dit qu'il n'en est pas de meilleur goût.

Tel était aussi l'avis, l'autre jour, de M. Adolphe de Rothschild, qui visitait les appartements en même temps que votre serviteur.

C'était bien aussi, du reste, ce que les amateurs d'élite ont pensé, car j'ai sous les yeux le résultat des deux premières vacations, qui atteignent le total assez coquet de 151,172 francs — et l'on vendra encore aujourd'hui (1).

Quelques mots à présent de la vente Berne-Bellecour.

C'est hier qu'elle s'est faite par les soins de M. Bernheim jeune, le sympathique expert qui, mis en éveil au sujet du Corot contesté, a conduit Alexandre Dumas chez Trouillebert.

Je ne vous présenterai point Berne-Bellecour, un de nos meilleurs peintres militaires. Vous le connaissez tous de réputation, au moins depuis qu'il a été médaillé pour son *Coup de canon*. Il partage avec Detaille, de Neuville, Dupray, Protais et Jeanniot la faveur du public.

Parmi les vingt-cinq toiles du catalogue, il y en avait de tout fait agréables, d'un ton fin et d'un dessin vrai. Quelques mots seulement, faute de place, sur les principales enchères :

La Coupée du Desaix nous représente un matelot, l'arme au pied, appuyé sur le canon de son fusil, regardant un de ses camarades assis sur le pont qui répare les pavillons signaux. M. Devriès l'a achetée 3,600 francs.

(1) L'ensemble des vacations a donné 352,000 francs.

Dans *Pâques fleuries*, un dragon vient de cueillir derrière une ferme un bouquet de lilas qu'il destine sans doute à sa payse. Adjugé 1,190 francs au peintre de Neuville pour une spirituelle collectionneuse qui chérit l'anonymat, mais qui ne m'en voudra pas, je l'espère, de la reconnaître malgré son masque : M^{me} la comtesse de Noé, nièce de Cham.

Sous le titre de *Pied à terre*, deux chasseurs viennent de descendre de cheval au milieu d'une route. L'un allume sa cigarette à la pipe de l'autre. C'est le matin. On aperçoit dans la brume, à quelque distance, deux chevaux que garde un camarade. A M. Breysse, pour 2,625 francs.

Le Clairon est un chasseur à pied tenant son fusil d'une main et son clairon de l'autre. La figure, prise de profil, trahit une préoccupation. L'œil pur est rempli d'inquiétude. On l'a posté là sans doute pour donner l'alarme quand il apercevra l'ennemi. Il est brave, mais le cœur lui bat, autant peut-être que celui de l'heureux acquéreur, M. de Cepian, jusqu'au moment où M. Tual le lui adjuge à 1,710 francs.

M. Berne-Bellecour est un heureux. Sa vente a réussi. Ses quinze tableaux et ses dix aquarelles ont produit 34,050 francs.

XXX

Deuxième vente Bovet. — Edmond Bonaffé et son *Dictionnaire des Amateurs*. — Molière collectionnait. — Sanson le bourreau. — Collectionneurs d'autographes. — Lettres d'auteurs placées dans leurs livres. — Victor Cousin coté 3 francs. — Parafes des principaux inventeurs. — Lavis de Victor Hugo. — Chanson d'Auguste Barbier. — Conseils de Proudhon à une jeune fille. — *Il faut saler le bourgeois*. — Quittance de la *Mare au Diable*. — *L'Œil de Polyphème*. — Mariage de l'auteur des *Orientales*. — Les hiéroglyphes des signatures anciennes. — Chénier de Saint-André et M.-J. Chénier. — Effigie de J.-J. Rousseau sur une carte.

12 juin.

Ces collectionneurs sont vraiment curieux à étudier. C'est une race à part. Je me figurais les connaître quelque peu pour les avoir pratiqués depuis longtemps dans le monde et dans les livres, et voilà que m'arrive, avec le catalogue Bovet, le *Dictionnaire des Amateurs français* de M. Edmond Bonaffé, qui n'écrit jamais que pour dire des choses nouvelles. L'auteur de la *Physiologie du curieux* les montre sous les aspects les plus singuliers : l'un d'entre eux, dit-il, nommé Vaillant, avala vingt médailles pour les soustraire à des pirates qui le poursuivaient. Un autre, Fontenay, devenu aveugle, continua à collectionner des médailles et, rien qu'au toucher, il les classait admirablement. Molière lui-même était un collectionneur. Mon très savant con-

frère Auguste Vitu, qui sait tout, doit bien savoir qu'il avait réuni, rue de Richelieu, des tapisseries de Flandres et d'Auvergne, des meubles de bois doré, des cabinets de laque, des porcelaines de Hollande et des portraits des anciennes duchesses de Bourgogne.

Je vois encore dans ce livre érudit un collectionneur imprévu : Cordeaux, le bibliophile, dont la déplorable manie était d'enterrer ses richesses et de fermer sa porte aux curieux. Sanson, le bourreau de Paris, courant la foire Saint-Germain pour chercher des tableaux représentant les supplices les plus variés, n'est-ce pas assez typique ? Et j'y trouve en outre un passage de Germain Brice décrivant le cabinet de Gaignières, installé rue de Sèvres, où se trouvaient « plusieurs volumes d'écritures originales de personnes illustres : rois, reines et princes qui ont signé de leur propre main à des traités, à des donations ou à des contrats de mariage. » — N'est-ce pas là une collection d'autographes ?

Rien de changé depuis deux cents ans ! L'autographe devient plus que jamais à la mode. Il est tellement entré dans nos mœurs que peu de publications se font maintenant sans un fac-similé d'écriture, et depuis quelque temps il est même de bon ton de reprendre cette vieille habitude des albums. Un autographe et un portrait, voilà de quoi juger un homme quand même on ne serait pas graphologue comme feu Jean Michon, et je donnerais bien des choses pour avoir le beau recueil doré sur tranches que m'a montré dernièrement M^{me} Castellino, une charmante femme de goût et d'esprit.

Les dames qui cultivent la musique se font volontiers, comme M^{me} Laroche, une galerie de compositeurs où Mozart, Beethoven et Meyerbeer, voire même Wagner, tiennent les premières places. Celles qui peignent recueillent les autographes des peintres et des sculpteurs.

M^{lle} Bartet de la Comédie-Française se forme une collection de tous les sociétaires de ce théâtre. M^{me} Lambert, née de Rothschild, est passionnée pour les littérateurs ; M^{me} Broleman recherche les écrivains des xvii^e, xviii^e et xix^e siècles, et M^{me} la baronne de Durieu aime surtout les lettres de généraux et de maréchaux. N'est-ce pas plus intéressant que cet insipide questionnaire relié en toile, d'importation anglaise, avec ses formules imprimées en bleu ? — Quel est votre caractère ? — Quels sont vos parfums favoris ? — Qu'admirez-vous le plus dans l'histoire ? — Et autres questions saugrenues pour lesquelles l'encre des réponses est bien inutilement répandue.

Les bibliophiles placent volontiers, en tête de leurs livres, une lettre de l'auteur. Quand celle-ci est relative à l'ouvrage, c'est l'idéal, et j'ai vu dernièrement une bibliothèque meublée de la sorte qui aura un jour une valeur considérable. Alphonse Daudet la connaît bien, puisqu'il vient d'y entrer par un exemplaire sur Japon de son roman *Sapho*, sur la première feuille duquel il a écrit toute une page inédite.

Cette tendance du jour pour les autographes est si marquée, qu'à la Bibliothèque nationale les répertoires d'autographes, les isographies des hommes célèbres sont toujours entre les mains du public. L'inventaire de la collection Fillon est placé à côté des dictionnaires usuels. Il faut s'inscrire pour l'avoir à son tour.

C'est aussi un honneur très recherché que de figurer dans un catalogue d'autographes. Être coté ! Se vendre ! Alors seulement on est devenu quelqu'un.

C'est là un critérium certain. Et quand le prix devient très élevé, c'est un signe infaillible de grande popularité. Combien, parmi les plus célèbres, ont demandé qu'une lettre d'eux figurât dans les bulletins d'adjudication et sont venus ensuite, après la vente, s'informer

du sort que le public leur avait réservé ! Victor Cousin suivait avec soin les progrès de son autographe.

— Enfin, je suis coté 3 francs, disait-il à l'expert Jacques Charavay, qu'il visitait souvent. J'en suis enchanté, car lorsque ma célébrité a commencé, je ne me vendais que péniblement un franc !

Cousin était lui-même un collectionneur d'autographes. Il recherchait ceux du grand siècle — des femmes surtout : M^{me} de Longueville, M^{me} de Sablé, M^{me} de Maintenon, M^{me} de Sévigné, etc. Il recueillait aussi les lettres de Descartes dont la plupart avaient été dérobées à la bibliothèque de l'Institut par le trop fameux Libri. Cousin, qui connaissait le fait, achetait ces pièces dans le but de les rendre au dépôt d'où elles étaient sorties. Malheureusement, il oublia de mentionner les lettres de Descartes dans son testament : et elles sont aujourd'hui la propriété de la Sorbonne.

Ce goût des autographes fut partagé par d'autres savants et d'autres littérateurs : le mathématicien Chasles, cruellement mystifié par Vrain-Lucas ; le poète italien Leopardi, le baron Feuillet de Conches, Paul Lacroix, Benjamin Fillon. Tous ces noms sont maintenant eux-mêmes haut cotés sur le marché des autographes.

Mais revenons à M. Bovet, dont j'ai déjà parlé à cette place. Avec une patience de bénédictin et une érudition d'encyclopédiste, il a fait pendant de longues années une cueillette d'autographes des plus rares et il les disperse maintenant peu à peu dans des ventes qui sont des événements. La première fois, il s'agissait des grands capitaines et des hommes politiques. Cette fois, ce sont les savants, les explorateurs, les poètes, les prosateurs, dont Étienne Charavay a dressé avec soin le catalogue de 500 pages, où nous avons puisé largement, mais pas autant que nous aurions voulu le faire

encore. Nous allons donner une revue rapide, au courant de la plume, de toutes nos reproductions.

Salut d'abord, inventeurs glorieux, dont la vie n'a été souvent qu'un long martyrologe ! Salut, bienfaiteurs de l'humanité tout entière ! Nous vous avons réunis dans un seul et même groupe, comme un témoignage éclatant de la fraternité scientifique, car, pour vous, pas de distinction de nationalité ; vous avez le merveilleux privilège de la science : la postérité vous confond dans une même et légitime admiration. Je suis fier de pouvoir ici récapituler, avec le fac-similé de votre signature, vos découvertes successives. Comptons vos brillantes étapes vers la civilisation et le progrès.

Le pendule, trouvé par *Galilée*, en 1582 :

A facsimile of the signature of Galileo Galilei, written in a cursive script.

Le télescope et la théorie de l'attraction universelle, par *Newton*, en 1666 :

A facsimile of the signature of Isaac Newton, written in a cursive script.

La pesanteur de l'air, en 1643, par *Toricelli* :

A facsimile of the signature of Evangelista Torricelli, written in a cursive script.

382 L'HOTEL DROUOT ET LA CURIOSITÉ EN 1883-1884.

Le thermomètre à 80 degrés, par *Réaumur*, en 1705 :

de Réaumur

Le paratonnerre, par *Franklin*, en 1757 :

B. Franklin

L'électricité animale, par *Galvani*, en 1777 :

Al. Volta Galvani

La machine à tisser la soie, par *Jacquard*, en 1804 :

J. Jacquard

La vaccine, par *Jenner*, en 1800 :

Edw. Jenner

La filature du lin à la mécanique, par le *chevalier de Girard*, en 1810 :

Le Ch. H. de Girard

La pile électrique, par *Volta*, en 1798 :

Alessandro Volta.

L'aérostat, par *Montgolfier*, en 1783:

Montgolfier

La machine à vapeur à basse pression, par *Watt*, en 1769 :

James Watt

Le problème de la navigation à vapeur, par le *marquis de Jouffroy*, en 1793 :

Le M^r De Jouffroy

Le bateau à vapeur, par *Robert Fulton*, en 1803 :

R. Fulton

La locomotive et les premières voies ferrées, par *Stephenson*, en 1830 :

Stephenson

Le télégraphe aérien, par *Chappe*, en 1791 :

Chappe

Le télégraphe électrique, par *Morse*, en 1832 :

Saml. F. B. Morse.

L'héliographie, par *Daguerre*, en 1837 :

Daguerre

Et enfin le remède contre la rage, par *Louis Pasteur*, en 1884 :

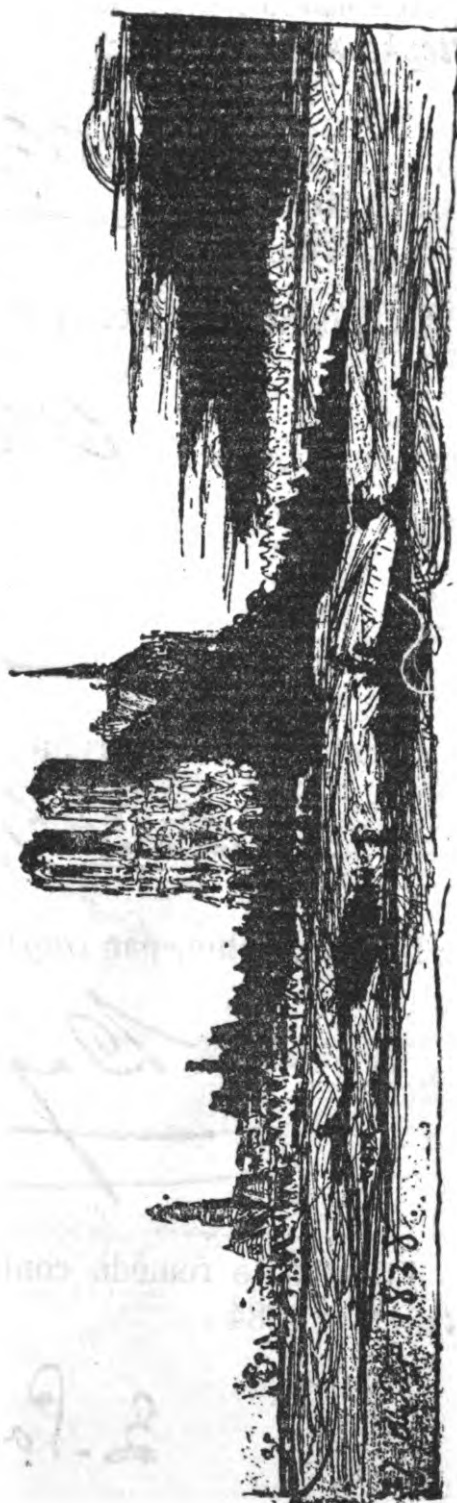
L. Pasteur

Je ne veux pas déprécier les pauvres victimes de nos guerres civiles : « lorsqu'elles se sont fait tuer avec courage pour une idée, » elles ont droit à tous les respects. Mais, si je puis risquer une comparaison, je préfère les noms imprimés en noir sur les pages blanches et pacifiques de ce livre, à ceux qui brillent en lettres d'or sur la colonne en bronze de la Bastille.

Passons, maintenant, aux grands littérateurs représentés dans la collection Bovet.

C'est d'abord de *Victor Hugo* un dessin à la plume et au lavis d'encre de Chine, daté du 27 août 1838, à l'époque où le grand maître aimait passionnément les cathédrales. On sait que de sa main il a aussi illustré les *Travailleurs de la mer*.

Le grand poète n'est pas le seul à prendre quelquefois le crayon au



lieu de la plume. Jaloux des lauriers d'Édouard Lockroy, qui a illustré un roman d'Ernest Renan, Charles Monselet s'est mis lui aussi à dessiner. Edmond Bonaffé est un vignettiste de premier ordre. Et bien d'autres encore : Sardou dessine les décors de ses drames, Paul Ferrier fait des paysages à la plume, Victorin Joncières a traversé l'atelier Picot, G. de Landelle trace en marge de ses manuscrits tous les détails de *la Gorgone*, Henri Meilhac a débuté par de jolis bois au *Journal amusant*.

Voici des vers de *Lamartine*, qu'il envoie au chanteur Duprez, pour les illustrer de ses notes et de sa voix. « Il ne faut, dit-il, avec une modestie un peu forcée, que de mauvais vers aux grands musiciens. »

*De rayon l'automne
très prompt à fleurs
l'amendier couronne
Son front pour mourir
tu fus ô mon rêve
le premier d'un jour,
mon cœur l'eût la fleur
La fleur ? mon amour*

Lamartine

Vient ensuite d'*Auguste Barbier*, l'auteur des *Iambes*, le tuteur de l'éditeur Dentu, une chanson probablement inédite, dont le premier couplet débute ainsi :

Si mes deux mains étaient clefs d'or,
J'ouvrirais le cœur de ma belle.

*Adieu ! je n'ai point de chef d'or
et vis-tu ma plus grande peine,
car je mourrai sans que ma sœur
n'ait ouvert son beau coffret
Adieu ! j'en ai point de chef d'or !*

Auguste Barbier

La signature de *Murger* est enveloppée dans les replis d'un parafe compliqué, comme les dédales inextricables de sa vie de bohème. Elle est détachée d'une lettre où il donne d'épouvantables détails sur sa misère.

Henry Murger

Sous le titre de *FATUITÉ*, *Théophile Gautier* a écrit une pièce de vers composée de quatre strophes, où il nous livre son écriture, aux courbes vigoureuses et hardies, nettes comme son style, originales comme son esprit. Détail typique : le parafe du grand Théo rappelle le fusain finement taillé du dessinateur. Quant au jambage du G, avec ses zigzags, on dirait d'un fouet qui claque, — le fouet sanglant de la critique.

Voici une lettre que *Proudhon* envoie à une jeune fille qui l'avait consulté sur son futur mariage. Elle est superbe, et je regrette, ne pouvant la citer tout entière, de la dénaturer par de nombreuses coupures :

Paris, le 14 septembre 1855.

Depuis quelques années, j'ai vu tant de confidences de l'espèce de la vôtre, qu'elles ont fini par m'inspirer toutes une excessive méfiance. Je me demande si ces consultations sont sincères ; comment, moi, à qui l'on ne suppose pas généralement une âme bien tendre, je suis pris pour conseil par les victimes de l'amour, et si, au contraire, tout cela n'est qu'une feinte, comment mes tentateurs et tentatrices s'accordent à me poser la même question.

Ce qui me frappe encore plus, c'est que tous ces serviteurs et servantes, soit de la Vénus Uranie, soit de la Vénus vulgaire, après m'avoir raconté leurs douleurs, finissent invariablement par me déclarer qu'ils ne partagent aucunement mes idées en matière de religion, preuve tout à la fois de la profondeur de leur mal et du peu de créance qu'ils ont au fond dans mes paroles...

Comment a-t-il pu vous entrer en l'esprit qu'une jeune fille de dix-huit ans demandant conseil à un écrivain dont elle n'est pas connue courait risque de passer à ses yeux pour une habituée du bal Mabille ?... Supposeriez-vous par hasard qu'une effrontée seule peut écrire à un écrivain aussi connu pour ses idées révolutionnaires que pour son peu de foi religieuse ?

De quoi s'agit-il ? D'un petit bourgeois riche, mais paresseux et fat, qui veut se marier à une petite bourgeoise dotée, mais fine et prise d'un autre amour. Quel intérêt puis-je avoir à tout ce monde ? Mariez-la donc : ils sont faits l'un pour l'autre. Que

fatuité.

je suis jeune — la pourpre en mes veines abonde
 mes cheveux sont d'ébène et mes regards de feu
 et sans gravier ni toux ma poitrine profonde
 aspire à pleins poumons l'air du ciel, l'air de Dieu.

aux vents capricieux qui soufflent de Bohême,
 sans les compter je jette et mes nuits et mes jours
 et parmi les flacons j'ouïs l'Aube aut tant blême
 m'a surpris de nouant un masque de velours

plus d'une m'a remis la clef d'or de son âme
 plus d'une m'a donné son due et son vainqueur
 j'aime et s'ouvent un ange avec un corps de femme
 le soir descend du ciel pour veiller sur mon cœur

on fait mon nom; maria est brillante et facile
 j'ai plusieurs ennemis et quelques envieux
 mais l'amitié chez moi toujours trouve un asile
 car le bonheur d'autrui n'offense pas mes yeux

trop petite pour le monde

Monsieur, le lendemain de la noce, ennuie Madame à outrance : que Madame persécute Monsieur à mort ; qu'au bout de six mois l'un fasse la cour à la femme de chambre, et que l'autre prenne un amant ; c'est la vie de cette bourgeoise soi-disant religieuse, mais égoïste et sensuelle.

Vous vous êtes faite ma correspondante, mademoiselle ; je vous dois à ce titre un peu plus d'égard. Peut-être le jeune homme dont il s'agit vaut-il mieux que vous ne dites : mais enfin, je suis forcé de le prendre tel que vous le faites, *sans état, paresseux, infatué de sa personne*. Que voulez-vous faire de ce gars ? Si vous ne me disiez pas que vous en aimez un autre, je croirais que vous avez besoin de coucher avec un homme. Fi donc ! Vous dont la personnalité paraît si forte, qui aspirez à vous gouverner vous-même, comment pouvez-vous un seul instant, même par supposition, arrêter votre pensée à l'idée d'appartenir à un être inerte, sans industrie, sans génie, comme sans dévouement ? Tâchez, mademoiselle, de vous bien pénétrer de cette chose, sans laquelle l'existence de l'homme et de la femme se ravale au niveau de la brute, la *dignité personnelle*. Tant que vous garderez le célibat, rien de plus aisé à conserver que cette dignité : il vous suffit de respecter les bienséances que la société impose à toute jeune fille.

Passons à votre ami, l'ami du cœur ; car il est visible que, dans votre esprit, le premier, malgré le titre d'ami que vous lui donnez en communauté avec le second, n'est qu'un ami... de la maison.

Mon sentiment est que vous ne devez pas y songer davantage.

D'abord, il n'a pas l'agrément de votre famille ; et, bien que je sois loin de penser que la volonté d'une jeune fille ne doive être comptée pour rien en mariage, je pense aussi que c'est un inconvénient presque égal que celle des parents soit sacrifiée...

Eh quoi ! Mademoiselle, vous n'avez que dix-huit ans, et toutes vos préoccupations sont au mariage. Qui donc vous sollicite et vous presse ? Votre père a-t-il envie de se débarrasser de vous ; ou si c'est vous-même qui brûlez de jouir de votre liberté ? Connaissiez-vous le mariage, pour en raisonner déjà, et le vouloir ? Honte à notre génération, à nos mœurs, à notre luxure ! A peine la jeune fille sort de l'enfance que la richesse ou la misère, l'une autant que l'autre, la précipite aux bras d'un homme. On ne lui laisse pas le temps de se connaître, de jouir d'elle-même, de goûter les délices de sa propre virginité. C'est une primeur que se disputent la cupidité et la débauche, ayant pour complices l'indolence des parents et la vanité de la jeune personne.

Ne mourez pas fille ; il n'y a pas de bonheur à tromper le vœu de la nature. Mais songez que cette même nature, d'accord avec

les lois de la pudeur et d'une saine morale, prescrit à la femme comme à l'homme d'attendre pour le mariage la pleine virilité : il y va pour vous de tout ce que vous avez de plus précieux : de la sécurité de votre avenir, de la solidité de l'affection conjugale, de la vaillance de vos enfants, de la conservation de votre santé, de la liberté de votre esprit, de la garde de votre cœur et de vos sens, et, si j'ose laisser tomber ce mot dans l'oreille d'une jeune fille, de vos jouissances mêmes.

Nous ne savons plus, race lascive et dégénérée, ce qu'il y a de beau, de digne, de sublime, pour l'homme comme pour la femme, à garder une longue et inviolable virginité, à tenir son corps, comme son imagination et son cœur, pur et libre de toute affection érotique ; à garder enfin cette haute indépendance de l'âme qui nous affranchit de toutes les appétences du sexe.

Marie-toi, jeune homme ; marie-toi, jeune fille ; dissimulez, tant que vous pourrez, sous un nom chaste et sacré, vos indignes ardeurs. Mettez, pour comble d'hypocrisie, par-dessus tout cela un vernis de religiosité ; et courez à votre ruine. Je vous le dis, moi qui ris de votre religion comme de vos grimaces, l'honnêteté est blessée de ce que vous faites, et tôt ou tard, dans le torrent qui vous entraîne, la vengeance saura vous atteindre.

Je laisse sans réponse, Mademoiselle, votre petite mercuriale sur la religion. Vous n'êtes guère savante encore en amour, quoi que vous vous imaginiez ; vous l'êtes encore moins en morale, et vous ne savez rien en théologie.

Je suis, Mademoiselle, votre serviteur.

P.-J. PROUDHON.

Plus loin, *Gustave Flaubert* s'adresse au romancier Achard, et le prie de demander, dans son compte rendu de la pièce d'*Aïssé*, de son ami Bouilhet, pourquoi ne se joue pas sa pièce du *Château des Cœurs* (publiée plus tard par *la Vie moderne*). Il s'indigne à la pensée qu'on refuse une statue à Bouilhet, et il termine par cette phrase caractéristique : « Il faut saler le bourgeois ! »

Voici *George Sand*, qui débuta à l'ancien *Figaro* sous le pseudonyme de Jules Sand, abréviation de Jules Sandeau. Elle donne quittance, en 1846, à ses éditeurs, Gi-

La haute des lettres a été pyramide
 point de ne pas vouloir l'un monument
 D'élite pittoresque, - parangon et monument
 Voilà ~~est~~ était unanimité de l'appréciation d'un certain
 il faut savoir le bonjour, ~~de~~ je vous remercie
 E. M. L.

Je suis l'opinion de ces messieurs
 de la commission de la guerre et
 de la marine. Je suis de la commission de la marine.
 Je suis de la commission de la marine.
 Je suis de la commission de la marine.

La marine au diable

Le 10 Février
 1846

George Sarrailh

Cher. Dupuy

roux et Vialat, du prix de son chef-d'œuvre, cet admirable roman champêtre : *la Mare au Diable*, qui fait partie des *Georgiques* de la France, comme disait Saint-Marc Girardin.

La signature *Victor Hugo* est enveloppée dans une courbe majestueuse. On dirait l'œil de Polyphème regardant le monde.



Mais il n'en est rien. Cette signature de la jeunesse du grand poète termine une lettre inédite, où il annonce en termes touchants, à Lamennais, son mariage avec M^{lle} Adèle Foucher, une amie d'enfance :

Il faut que je vous écrive, mon illustre ami. Je vais être heureux : il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité.

Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici, cher ami, de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était encore en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement ; je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une *passion indomptable*, quoique pure et innocente ; mais aujourd'hui que tout se réunit pour me faire un bonheur selon ma volonté, je ne doute pas que tout ce qu'il y a de tendre

dans votre âme ne s'intéresse à un amour aussi ancien que moi, à un amour né dans les premiers jeux de l'enfance et développé par les premières affections de la jeunesse. Je vous ai dit plusieurs fois, mon noble ami, que s'il y avait quelque dignité et quelque chasteté dans ma vie, ce n'était pas à moi que je le devais. Je sens profondément que je ne suis rien par moi-même. Je tâche de n'être pas indigne de la mère que j'ai perdue et de l'épouse que je vais obtenir : voilà tout. Quelque chose me dit au fond du cœur, mon ami, que vous me comprendrez. Il me semble que je vous comprends si bien !

Adieu, donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre admirable travail. J'espère que vous vous portez toujours bien, soignez une santé si précieuse à la société qui est en vérité toujours bien malade. Adieu donc, cher et respectable ami, pourquoi êtes-vous absent?... — Adieu, je vous embrasse comme je vous aime.

VICTOR.

Ce mardi, 18 octobre 1822.

A monsieur l'abbé F. de Lamennais, à La Chenaie près Dinan (Côtes-du-Nord).

Photographie instantanée des impressions de l'âme, une lettre comme celle-ci ne s'écrit pas deux fois dans la vie d'un homme.

Il faut maintenant hâter notre marche et nous borner aux réflexions graphologiques que nous suggéreront les signatures dont nous allons passer rapidement la revue.

Voici *Ronsard*, l'initiateur ;



Voilà *Malherbe*, le législateur de la poésie française :
« La monnaie, disait-il, dont les petits payent les
grands de leurs bienfaits, c'est la gloire. »

Malherbe

Belles écritures larges et hautes, finement et fièrement tracées. On était heureux de savoir écrire à cette époque, car il n'était pas bien éloigné encore le temps où Gui, comte de Forez, faisait signer par un clerc avec la mention : *Quia scribere nesciebam*; où les artisans signaient d'une clef s'ils étaient serruriers, d'une truelle s'ils étaient maçons, d'un marteau s'ils étaient menuisiers; où les ménétriers mettaient un violon au bas de leurs écrits.

Saint Vincent de Paul, le moins mystique des saints du calendrier, trace les caractères des sensibles et des forts.

Vincent Depaul

D'après J. Michon, l'écriture a une physionomie comme l'homme, — celle de Vincent de Paul est comme sa nature : grande énergie et sublime douceur. Une belle lettre de lui, payée 5,000 francs à la vente Chambry, se trouvera dans la collection Morrison, dont le premier volume paru peut passer pour un vrai chef-d'œuvre bibliographique et un monument scientifique.

Pierre Corneille trace une toile d'araignée après son nom, et *Thomas*, son frère, le seul de son temps qui méritât d'être le premier au-dessous de lui, se venge

par un orgueilleux parafe du second rang qu'il occupait.

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'Cormille', with a large, sweeping flourish at the end.A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'Cormille', with a large, sweeping flourish at the end.

C'est lui qui demanda un jour à son frère une rime pour *perde*, et qui en reçut la réponse que Victor Hugo met au bas d'un de ses chapitres.

Philippe-François-Nazaire Fabre, qui ajouta à son nom celui d'*Églantine*.

Pauvre Fabre ! Professeur, comédien comme Richopin, auteur dramatique sifflé et applaudi au théâtre Favart ; conventionnel et montagnard passionné, ami de

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'Fabre d'Églantine', with a large, sweeping flourish at the end.

Danton, de Desmoulins et victime des haines de Robespierre. Quelle destinée ! Décapité comme concussionnaire, après avoir écrit cette idylle charmante :

Il pleut, bergère...

La signature de *Jean de La Fontaine* est empruntée à un acte donné par lui comme maître particulier des eaux et forêts de Château-Thierry pour un quartier de ses gages. — Je ne sais si vous trouverez, comme moi, dans son parafe, avec un peu de bonne volonté, d'abord le serpent et la lime et un singe grimaçant. — Celle de Racine est correcte comme sa tenue.

De la fontaine 88

Racine. |

Nicolas Roileau Despréaux signait Boileau précédé d'un N dans les actes, et Despréaux tout court dans les lettres. Absence complète de toute fioriture. Rien de plus, rien de moins, écriture nette comme son style, mais froide comme son cœur.

N Boileau

Voici Casimir Delavigne, le poète national comme l'immortel Béranger; l'écrivain des *Enfants d'Édouard*, de *Louis XI*.

Casimir Delavigne

Les deux frères Chénier : *Marie-Joseph*, qui demanda pour Marat les honneurs du Panthéon, et *André-Marie*, celui qui loua Charlotte Corday, qui appelait ses ennemis des bourreaux barbouilleurs de lois et qui disait :

Sur des penses nouveaux faisons des vers antiques.

Chénier de Saint-André
M.-J. Chénier

Le poète décapité signe *Chénier de Saint-André*, et le conventionnel, auteur du *Chant du Départ*, *M.-J. Chénier*, sans plus. Le premier se sert d'un cachet figurant la tête d'Homère; le second, comme griffe, trace deux lignes ascendantes. Était-ce le chemin de l'Académie, où il arriva en 1795 ?

Le nom de *Diderot* est au bas, dans la collection Bovet, d'une lettre à Voltaire contenant une profession de foi philosophique. — « Je crois en Dieu, bien que je vive très bien avec les athées. » Signature : une barre, trait faible qui semble dire : Après moi, plus rien, j'ai traité tous les sujets.

Diderot

Le parafe de *Jean-Pierre Claris de Florian* a quelque chose du nœud de ruban ou de la houlette du berger :

Le ch.^r de Florian

Enfin une carte à jouer de la Révolution représentant *Jean-Jacques-Rousseau* tenant dans sa main le *Contrat social*. C'est un trèfle, avec cette mention à gauche : *Sage*. A cette époque, les calendriers portaient, à la



place des saints, les légumes de la saison, et sur les jeux de cartes, les rois, les reines et les valets étaient transformés en sages. Ils s'appelaient Caton, Solon, Rousseau et Brutus; on prenait les noms des grands philosophes. Les reines devenaient des *Libertés* et des *Vertus* : la Justice, la Prudence, l'Union et la Force. Les quatre valets étaient remplacés par des braves comme Annibal, Décius, Scévola et Horatius Coclès.

Cette carte est une rareté. Les amateurs d'autographes voudront la mettre dans leur jeu à la vente qui aura lieu le 10 juin.



PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE BOVET. — De Malherbe à Racan, 355 francs. — Vincent de Paul au révérend père Boulart pour lui demander le nom de la cure de feu M. Flamignon, qu'il a oublié, 200 francs. — Un pouvoir signé par Corneille et plusieurs autres académiciens pour charger Charpentier et Mézeray de la conversion de deux mille livres, 1,785 francs. — Le chevalier de Florian, 56 francs. — Denis Diderot, 245 francs. — Joseph Chénier, 45 francs. — Fabre d'Églantine, 40 francs. — Lettre de Gustave Flaubert, 30 francs. — Lettre de Ronsard, 330 francs. — Molière répond devant Charles Rollet (le fripon, comme l'appelle Boileau) d'une dette de trois cents livres, qu'avait contractée le comédien Baron, 2,500 francs, à M. Alexandre Dumas. — Un reçu de George Sand à ses éditeurs, 105 francs. — Thomas Corneille, 26 francs. — Boileau écrit à Lamoignon, 200 francs. — Un reçu de cent livres signé par Racine, 200 francs. — Un billet de Palissot de Montenoy, sur une carte à jouer de la Révolution avec l'effigie de Rousseau, 40 francs. — La Fontaine, 100 francs, à M. Alexandre Dumas. — André Chénier annonce à son père son arrivée à Londres, 810 francs, à M. A. Cohn. — Victor Hugo annonce à Lamennais son mariage avec Adèle Foucher, 310 francs, à M. Alexandre Dumas. — Réponse de Proudhon à une demoiselle qui l'avait consulté sur son mariage, 500 francs, à M. A. Morrison.

XXXI

L'atelier de la rue Bayard. — Gustave Doré un demi-dieu. — Le baron de Beurnonville. — Ruiné par la peinture! — Réserve trop prudente des experts. — Mme d'Étampes ou Mme Geoffrin? — Un portrait de Nattier en triplicata. — *Bonjour, monsieur Pontus!* — Vente de Mme Lasseny. — Sixième vente Firmin Didot. — Un superbe Coran. — A l'année prochaine.

30 juin.

En me rendant l'autre jour rue Bayard, à la vente du baron de Beurnonville, je songeais qu'il y a quelque vingt ans je vis pour la première fois dans son atelier Gustave Doré, travaillant à un tableau gigantesque — *Jésus descendant du Temple*. Le maître était entouré d'amis, d'élèves, d'admiratrices, qui lui distribuaient le pain bénit de la flatterie. J'ai gardé le souvenir de cette scène, qui m'avait quelque peu écœuré, Doré était un grand dessinateur, et non pas un grand peintre. A cette époque, je ne me doutais point que je reviendrais au même endroit pour assister à une autre tristesse, au dernier émiettement de la fortune de ce pauvre baron de Beurnonville.

Souvent j'ai eu l'occasion de parler de ce collectionneur, qui dans sa vie a acheté tant de tableaux, et en a tant vendu sans jamais la moindre envie de lucre ou de spéculation. Malheureusement, il s'est quelquefois

bercé d'illusions, se figurant trop souvent découvrir des trésors.

Cet amateur se retire définitivement et sans remise du monde de la curiosité.

Avant la guerre, le baron de Beurnonville était un brillant cavalier, habitué du Bois, cité partout pour son élégance et ses succès mondains. Il possédait une terre splendide et une demeure princière dans la Seine-Inférieure, le château de Ballincourt.

Un beau jour, il fut pris par ce bel amour des tableaux qui ne lâche guère son homme lorsqu'il l'a mordu une première fois.

Il n'avait pas la science des experts, mais il possédait le sentiment de la couleur, un goût profond, et il pouvait, sans rien exagérer, se faire promptement une belle galerie.

Ce fut d'abord une fastueuse fantaisie. S'en tenir là eût été sage encore; mais la passion prit peu à peu un incroyable développement. Les revenus ne suffisant plus, le capital fut ensuite promptement entamé. Les emprunts et les hypothèques arrivèrent à leur tour.

C'est alors qu'une nuée d'oiseaux de proie s'abattit sur le baron. Flattant sa faiblesse, abusant de sa crédulité, tous les usuriers de la brocante l'enveloppèrent de toutes les séductions possibles, lui donnant en même temps toutes les facilités de crédits et de terme pour satisfaire à grands frais son incurable monomanie.

Aujourd'hui, la fortune du riche amateur a subi tant de chocs que, faute de munitions, contraint et forcé, il déserte le champ de bataille. Mais c'est avec la plus grande douleur qu'il abandonne la peinture, sa maîtresse favorite. Du reste, soyons vrai. Il ne la quitte pas : comme il ne peut plus l'entretenir, elle le lâche.

Dans les vacations des 2, 3, 4 et 5 juin, on pouvait



remarquer des toiles d'une réelle valeur, surtout certains portraits de Rembrandt dans la meilleure manière du maître, et qui cependant se sont, ou mal vendus, ou pas vendus.

Était-ce manque de confiance dans les choix de M. de Beurnonville ? manque de confiance dans l'authenticité des tableaux qu'il offrait au public ? Et, ma foi ! il faut l'avouer, le catalogue n'était pas rédigé de façon à faire disparaître les soupçons.

En le feuilletant, j'ai été frappé du nombre (du trop grand nombre !) de ces faux-fuyants, de ces qualifications prudentes de : *Attribué à...*, *École de...*, *Genre du...*, etc. Par un fâcheux hasard, les experts s'étaient crus obligés d'introduire sous la forme d'une note certaines réserves relatives au paysage et aux portraits de Rembrandt. Cela assurément devait un peu produire, autour des tableaux de M. de Beurnonville, l'effet d'un cordon sanitaire et tenir à l'écart les acquéreurs. Voici cette note diplomatique telle qu'elle se trouve dans le catalogue. Elle est fort importante.

Les experts chargés de la vente, convaincus que ce paysage et les quatre tableaux suivants sont des œuvres authentiques de Rembrandt, les ont catalogués sous le nom du grand maître de la Hollande... Ils croient devoir appeler, d'une manière toute spéciale, l'attention des amateurs sur ces cinq tableaux qui, accompagnés de la *Vieille femme*, de la vente Narischkine, forment une réunion peut-être unique en ce moment et des plus intéressantes à étudier.

Ils observent cependant que les tableaux et les œuvres d'art anciens, voire modernes, sont parfois l'objet d'appréciations diverses et même diamétralement opposées de la part des personnes ayant renom de compétence. Par conséquent, et en raison de certains débats qui se sont récemment élevés, ils ne peuvent à cet égard que donner leur opinion en toute sincérité et déclinent toute responsabilité effective sur des œuvres d'art d'une aussi haute importance; ils s'en remettent au jugement éclairé du public.

Voici, d'autre part, les commentaires dont M. Pillet accompagne dans *le Courrier de l'Art* cette trop prudente déclaration.

« Cette note, qui semblerait trahir de la part des experts une défaillance dont ils se défendent, révèle un état de choses dangereux, si l'on n'y prenait garde, pour le commerce des tableaux anciens et aussi des tableaux modernes, à mesure que leurs auteurs disparaissent. Que l'on s'élève contre les attributions évidemment erronées, et surtout contre les falsifications, rien de plus naturel et de mieux justifié. Mais il y a une limite qu'on ne saurait franchir sans péril. »

Malgré tout, quelques tableaux se sont élevés à des prix assez considérables. Je ne veux en citer que quelques-uns :

Chardin, *Perdrix*, 2,000 francs ; *Portrait de jeune femme*, de Drouais, 2,450 francs ; *le Duo*, par Lancret, 2,500 francs ; Watteau, *l'Assemblée au soir*, 2,500 francs ; Boucher, *le Sommeil de Vénus*, 1,000 francs.

Parmi les tableaux de l'école anglaise, deux Joshua Reynolds. *Portrait de M^{me} Bower*, acheté 2,500 francs, et le portrait de *Mary Wharton*, *M^{me} Garland*, 2,700 francs.

Écoles flamande, hollandaise et allemande :

Le portrait en pied de César-Alexandre Scaglia, de Van Dyck, 16,000 francs, à M. Pillet pour un tiers ; *le Pont du château*, de Heyden, 5,900 francs ; *Intérieur hollandais*, par Pieter de Hooch, 6,800 francs, au comte de Lépine ; du même maître, *le Duo*, 7,700 francs, à M. de Cedron ; Hobbema, *le Moulin à eau*, 20,100 francs, à M. Pillet, qui avait commission ; *Moulin à vent*, de Ruysdaël, 6,200 francs.

Les tableaux de Rembrandt ont obtenu des prix peu élevés : *Une Sibylle*, 18,100 francs ; *la Femme de Rem-*

brandt en Pallas, 20,000 francs, à M. Féral ; *Une Vieille femme plumant un poulet*, 14,000 francs, à M. Levaigneur.

La pièce importante de la vente, *le Portrait d'une vieille femme* par Rembrandt, a été adjugé 41,000 francs.

Écoles italienne et espagnole :

L'Assomption de la Madeleine, de Giuseppe Ribera, s'est vendue 4,000 francs ; *la Place Saint-Marc*, de Francesco Guardi, 11,200 francs ; *la Vierge aux anges*, de Fra Filippo Lippi, 3,760 francs ; *Grand plafond représentant les dieux de l'Olympe*, de Paul Véronèse, 4,200 francs.

En résumé, les quatre vacations ont produit 462,375 francs.

Une histoire curieuse est celle de M. le comte d'Étampes (*alias* Pontus), gentilhomme et quelque peu brocanteur.

Le 18 avril 1882 se vendait à l'hôtel Drouot, parmi des tableaux de premier ordre, un portrait soi-disant de M^{me} du Châtelet, de Nattier, qui figurait dans la succession de M. Febvre, l'expert bien connu. — J'en ai parlé.

Ce portrait fut acheté 14,705 francs par un banquier, M. Reinach, qui se félicitait de cet achat, lorsqu'il apprit que M. le comte d'Étampes intentait une action judiciaire aux héritiers Febvre. Le demandeur prétendait avoir chez lui l'original du portrait vendu à M. Reinach, et il ajoutait que ce n'était pas le portrait de M^{me} du Châtelet, comme l'avait prétendu M. George dans son catalogue, mais bien celui de M^{me} Geoffrin, son aïeule.

Comme conclusion, M. d'Étampes demandait des dommages et intérêts à M. George pour le préjudice à lui causé par l'attribution erronée du catalogue.

M. Reinach crut devoir à son tour plaider en nullité de vente, prétendant qu'il avait acheté un portrait original de M^{me} du Châtelet, tandis qu'on ne lui avait livré qu'une copie.

De leur côté, les héritiers Febvre attaquèrent M. Barre (de qui Febvre avait acquis le Nattier en question) en dommages et intérêts au cas où la résiliation serait prononcée contre M. George en faveur de M. d'Étampes.

Le tribunal, devant qui l'affaire passa l'année dernière, nomma des experts qui firent un rapport. Dans leur conclusion, ils ont affirmé que les deux tableaux étaient une répétition de la main même de Nattier, d'un même portrait dont l'original est on ne sait où ?

Qu'on juge combien M. d'Étampes dut être contrarié. Il y perdait doublement. D'un côté, on prouvait qu'il n'avait chez lui qu'une répétition non signée, et de l'autre, son anonymat précieusement gardé jusque-là était dévoilé.

Et c'est peut-être le côté le plus piquant de l'affaire ; car, très connu sous le nom de Pontus à l'hôtel Drouot où il avait des relations d'affaires avec tous les marchands, M. le comte d'Étampes en arrivant à l'audience, s'entend interpeller ainsi par M. Barre :

— Bonjour, monsieur Pontus. Comment venez-vous ici ? Seriez-vous par hasard dans le procès ?

— Mais oui, répond-il après un moment d'embarras, je suis le comte d'Étampes.

Le tribunal vient enfin de prononcer son jugement en statuant que, pour M. Reinach, il n'y a pas lieu à résiliation, et, déboutant M. le comte d'Étampes de sa demande, le condamne aux dépens

Toujours spirituel M. Charles Pillet !

Voici comment il donne, au sujet de la vente de

M^{me} Lasseny, une volée de bois vert au vieux bois sculpté, teinté par le brou de noix.

Écoutez-le :

Je comprends qu'une femme aime les portefaix, a dit quelque part Alfred de Musset; mais il n'eût pas compris certainement qu'une femme d'esprit comme est, dit-on, M^{me} Lasseny, aimât le bois sculpté passé au brou de noix, au point d'en meubler son antichambre, sa salle à manger, sa chambre à coucher, son salon, son boudoir et son cabinet de toilette, et même d'avoir une baignoire ainsi décrite au catalogue : « Très belle baignoire en bois sculpté, décorée de sujets en bas-reliefs, xvi^e siècle. »

Dormir dans un lit en bois sculpté, au milieu d'une alcôve composée de portes à arcades en bois sculpté, se chauffer devant une cheminée monumentale en bois sculpté, se regarder dans une glace dont le cadre est en bois sculpté, vaquer aux soins de sa toilette devant un meuble en bois sculpté, prendre un bain dans une baignoire en bois sculpté, même du xvi^e siècle, déjeuner et dîner au milieu du bois sculpté peinturluré en couleur chocolat, n'y a-t-il pas là de quoi engendrer un mal rabique auquel M. Pasteur lui-même ne saurait trouver de remède ?

Décidément, la bibliothèque Didot glisse sur plan incliné. En 1878, la première vacation produisait 884,360 francs, et la deuxième, en 1879, dans laquelle se trouvait le fameux missel de Charles VI adjudgé 76,000 francs, donnait 947,736 francs. Comme nous sommes loin aujourd'hui de ces chiffres élevés ! La vente de cette année, qui termine la saison à l'hôtel Drouot, a difficilement atteint 120,000 francs !

Encore, paraît-il, les héritiers, M. Alfred Didot et M^{me} Des Vergers, ont-ils considérablement racheté. D'où vient donc que l'enthousiasme d'il y a six ans se change aujourd'hui en une aussi froide indifférence ?

A l'époque, le livre était en hausse, tandis qu'en 1884 il traverse une crise terrible. La baisse a diminué de moitié la valeur des ouvrages achetés par les amateurs aux premières vacations de la vente Firmin Didot. Qui donc se soucierait aujourd'hui de recommencer une

tentative aussi néfaste ? Aussi on achète peu ou pas du tout.

D'ailleurs, M. A. Didot et M^{me} Des Vergers n'ont pas trop à se plaindre ; ils ont déjà touché près de trois millions provenant des collections de leur père, l'ancien membre de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres. Je ne crois pas que, sauf en Angleterre, le pays des richissimes bibliophiles, il y eut jamais réunion d'imprimés, d'estampes et de manuscrits réalisant un capital aussi considérable.

Si les héritiers ont décidé de vendre cette bibliothèque ainsi par fractions, c'est, il faut l'avouer, qu'il aurait été bien difficile de retirer même un million d'une vente immédiate de la totalité des livres. Le résultat de cette décision représente en somme un joli bénéfice et ils n'ont pas lieu de se plaindre.

Quant à M. Firmin Didot, il n'avait certes point dépensé, pour élever ce monument bibliophilique sans pareil, une somme aussi considérable. Une anecdote racontée dans le *Livre* par M. B.-H.-G. de Saint-Héraye, prouve qu'il aimait à faire ce que, dans l'argot du bibelot, on nomme *un bon coup*. Je cite textuellement cette curieuse histoire :

« Un jour, il y a longtemps de cela, il (Paul Lacroix) allait chez son ami feu M. Firmin Didot. En passant près de la Morgue, il avise dans une boîte de bouquiniste une plaquette reliée en veau ou en basane, mais aux armes de Louis XIV. Il la paye ce que le marchand demande, quarante sous, je crois, et la fourre dans sa poche. Arrivé chez son illustre ami, il lui demande ingénument s'il n'a pas tout Molière en éditions originales. — Ah ! s'écrie M. Firmin Didot, je l'aurais si j'avais *Tartuffe*, mais je n'ai jamais pu le rencontrer. — Eh bien ! moi, je viens de l'acheter pour quarante sous, fait le bibliophile, et il exhibe son petit volume.

Enthousiasme, transports, et finalement déclaration formelle que, puisque ce trésor est entre les mains de M. Firmin Didot, M. Firmin Didot le gardera. « Soit, dit le bibliophile Jacob, qui n'eut jamais de plus grand bonheur que de rendre heureux ses amis, mais à une condition : vous me promettez que vous ne casserez jamais cette vieille reliure et qu'elle restera comme un document attestant que *Tartuffe* était parmi les livres du Roi. » La promesse fut aussitôt donnée en échange du volume, et vraiment c'était un troc avantageux. Il est vrai que, plus tard, par une étourderie de bibliothécaire, dit M. Paul Lacroix, en manière d'indulgente explication, la reliure historique fut remplacée par quelque chef-d'œuvre en maroquin, de façon à former cet exemplaire qui, dans une des ventes de la bibliothèque Firmin Didot, atteignit deux mille et quelques cents francs. Cependant le bouquiniste avait, on ne sait comment, vu qu'il s'était trompé. Dès le lendemain, il arrive chez M. Paul Lacroix, et plein de confiance, — car nul, dans ce monde de brocanteurs de vieux livres, ne doute de la haute loyauté du bibliophile, — il lui expose que ce qu'il lui a vendu la veille quarante sous vaut bien 45 francs, et combien cette somme ferait de bien dans son ménage. — Votre livre, mon pauvre ami, est bien obligé de dire M. Paul Lacroix, je ne l'ai plus. Je l'ai donné à M. Firmin Didot. Allez lui dire ce que vous me dites. Sans doute il vous écoutera. — Le brave homme alla chez M. Firmin Didot ; mais celui-ci ne voulut jamais comprendre de quoi il s'agissait et l'éconduisit sans grande cérémonie. Le bibliophile, ayant appris le résultat de l'entrevue, jura de ne jamais se mettre dans le cas de faire dorénavant un semblable cadeau.

« Je laisse les lecteurs tirer de l'histoire la moralité qu'elle comporte. »

Comme je l'ai déjà dit, la vente du 10 juin n'a certainement pas répondu aux espérances qu'on fondait sur elle.

Sauf quelques grands libraires : MM. Ellis, le représentant du British Museum ; B. Quaritch, de Londres ; Cohn, de Berlin ; Fontaine, Morgand et Rouquette, et deux ou trois amateurs comme MM. de Janzé, Czartoryczki, et le marchand de curiosités M. H. Daresy, les acheteurs étaient peu nombreux.

Ceux-là seuls qui sont dévorés par la passion de l'achat ont soutenu la vente. Que leur importe la hausse ou la baisse ! Ils aliéneraient leur dernier titre de rente pour satisfaire à cette passion jamais assouvie dont l'entraînement irrésistible les saisit dans une salle de vente. Singulière faiblesse ! A quelle intéressante étude psychologique pourrait-on se livrer en observant la marche et les symptômes de cette terrible maladie ! L'amour exagéré du livre, comme celui du jeu, du sport et des femmes, a lui aussi ses victimes infortunées.

M. X. peut être classé dans cette catégorie d'amateurs dont la présence constitue une bonne fortune pour les experts. Quand il a jeté son dévolu sur quelque objet, l'idée fixe de la possession s'empare de tout son être. Il le lui faut à n'importe quel prix. Il pousse fiévreusement et sans relâche. Les enchères se succèdent sans interruption.

M^{me} X., qui ne partage pas la manière de voir de son mari, l'avait par prudence accompagné à la vente Didot. Assis l'un à côté de l'autre, bien en vue du commissaire-priseur, lui, poussait d'un petit signe de tête de haut en bas, tandis que madame annulait l'enchère de monsieur par un mouvement de dénégation de droite à gauche. Malgré ce petit manège, M. X. parvint un moment à se dérober et s'emballa à fond, luttant de

vitesse avec l'expert. Tourné de son côté, le commissaire-priseur acceptait cette fois sérieusement ses enchères.

Désespérant d'arrêter la *furia* de son mari, M^{me} X. prit une énergique et suprême résolution. Elle se leva, et l'entraîna tout d'un coup, malgré lui, hors de la salle. Il était temps, car le livre allait lui rester. L'expert en demeura tout ébahi. Quant aux quelques initiés qui purent s'en rendre compte, les différentes péripéties de cette scène conjugale les amusèrent beaucoup.

Et pour finir, quelques mots seulement sur les principales adjudications :

Un splendide *Coran*, manuscrit sur papier de coton, dont l'ornementation remonte au xv^e siècle, a été acheté 9,900 francs. Un joli prix, comme vous voyez.

La Bibliothèque nationale a fait l'acquisition, pour 2,000 francs, d'une *Bible* sur vélin du xii^e siècle, ornée de quatorze miniatures.

Un amateur a payé 3,850 francs un livre d'Heures du xvi^e siècle, contenant quelques-unes de ces belles miniatures de l'époque, qui sont autant de tableaux.

Un autre manuscrit sur vélin datant du xv^e siècle (*Brigittæ sanctæ revelationes*) a obtenu 3,950 francs.

Enfin, un précieux manuscrit, vrai bijou de bibliophile : *Le traité de la théorie de la figure humaine*, écrit tout entier de la main de l'auteur, P.-P. Rubens, a été acquis au prix de 4,950 francs. Cette œuvre du grand maître, qui lui a coûté beaucoup de temps, est certainement moins chère qu'un de ses tableaux.

Et maintenant, chers lecteurs, je vais vous faire mes adieux : la saison est terminée, le Grand-Prix a été couru, les théâtres sont fermés, la chaleur est intense, Paris devient une véritable fournaise.

A l'heure actuelle plus d'éclat de voix de crieurs, plus de belles fureurs entre acheteurs, plus de ces majestueux coups de marteau que les murailles répètent avec solennité.

Sans placarder sur ses murs de grandes affiches avec le mot *relâche*, comme le font les théâtres, l'hôtel Drouot cependant va se reposer de cette activité fiévreuse qui le dévore pendant neuf mois.

Les habitués de la rue Rossini, comme les collégiens ou les magistrats, vont prendre leurs vacances. Les salles sommeilleront pendant que leur public accoutumé fuira loin du boulevard.

Les marchands ne fermeront pas leurs boutiques, mais ils changeront de terrain. Déjà ils se préparent à de nouvelles batailles. Ils suivent les amateurs sur les plages de l'Océan, dans les casinos des villes d'eaux ; car le collectionneur ne connaît point de repos. Sur les côtes normandes ou bretonnes, il trouvera encore de quoi entretenir sa passion favorite. Aux bains de mer, comme à Paris, la curiosité a droit de cité, et ses prosélytes lui sont toujours aussi fidèles.

Il y aurait de quoi noircir bien du papier sur pareil sujet ! Mais, avouons-le, c'est le moment où il est bon de prendre la clef des champs et de remplacer les toiles des maîtres par les tableaux de la nature. Après quelques ventes sans importance qui les retiennent pour une quinzaine de jours, les commissaires-priseurs épuisés et les experts sur les dents iront se refaire et mettre dans leurs poumons un air moins vicié que celui qu'ils ont respiré toute la saison.

Elle sera vite venue, croyez-le bien, l'ouverture de la saison prochaine ! Le temps passe si rapidement en villégiature !

Puisse cette nouvelle campagne être encore plus intéressante que celle qui vient de finir ! En novembre

prochain, fidèle à mon programme, je reprendrai mes pérégrinations à travers les salles de ventes et mes récits sur les faits et gestes de dame Curiosité. Et surtout, lecteurs indulgents de mon *Hôtel Drouot*, puisse-je retrouver auprès de vous le même sympathique accueil.

FIN DE LA SAISON 1883-1884

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Dédicace.....	I
Préface.	III
Premiers levers de rideau. — <i>Mimi II</i> , dite Alphonsine. — Où sont ses héritiers? — Rentrée de M ^e Chevallier. — Le <i>Printemps</i> de Voillemot. — Boutons faux pour habits faux. — Feu Calmette. — La collection de <i>coquilles</i> du correc- teur Boutmy. — Le crieur des <i>Enfants terribles</i>	4
Le retour des Hollandais. — Leurs ventes depuis cinquante ans. — La génération des Spyer. — Une enchère de Cou- vreur. — Boas-Berg. — La tribu des Hamburger. — Les panneaux de Judic et le lustre de Bogoluboff. — <i>L'hôtel de</i> <i>M. Drouot</i>	14
Vente, par Alexandre Dumas fils, de trente-deux dessins ori- ginaux de A. de Neuville pour le livre : <i>A coups de fusil</i> . Maquettes de Daran fils. — Une garniture de cheminée de cent mille francs.	27
M. Bécherel. — Le <i>Feu aux poudres</i> de Fragonard. — Un Clodion acheté par Henri Rochefort. — Le char d'Apollon. Quatre peintures galantes du XVIII ^e siècle. — L'auteur de <i>la Religieuse</i> blâmant les tableaux licencieux. — Le doc- teur Paul Dubois. — Dîner des anciens élèves du lycée de Nantes. — Trois épisodes de la Commune, par André Gill.	35
M. Thomassin de Douai. — Ses faïences, ses meubles, ses bronzes et son régulateur. — Ce bon M. Borniche, le Mé- cène des rapins. — Inondation de peinture à l'Hôtel. — Vingt-quatre mille tableaux ! — Triomphe de l'expert Haro. — Un peu de numismatique. — Douces manies des collec- tionneurs de monnaies. — Le franc à pied de Charles X et le piéfort de Forcalquier. — Mort d'un avaleur de mé- dailles. — Correspondance particulière de Victor Hugo livrée à la publicité. — Barbey d'Aurevilly frappant à la porte des <i>Débats</i> . — Misère profonde de Murger. — Confidences de Rouget de Lisle à M ^{me} Rodet. — Routine administrative.	46

Beaumarchais inédit. — Le district des Blancs-Manteaux. — Le citoyen <i>Pierre-Augustin Caron</i> déclaré suspect. — Demande d'audience à Pitt. — Deux réponses : l'une hautaine de Dambray, l'autre cruelle de Malesherbes. — La bague de Marcus Tullius Cicero. — Querelle avec la Comédie-Française au sujet du <i>Barbier de Séville</i> . — Diderot levant les bras au ciel.	67
Un épilogue de la tombola des Tuileries. — Une vente faite par les jolies actrices de Paris. — M ^{mes} Lavigne, Magnier, Réjane tenant le marteau d'ivoire. — Daubray en crieur. — Tambourins signés par M ^{lle} Ugalde et M ^{me} Théo. — Un autographe de Thérèse sur le <i>Bon gîte</i> . — Watteau-Belleuse. — Portraits de Robespierre et de Lebon. — Les bibelots de l'hôtel Bécoulet.	79
La vente Vapereau. — Les grands amateurs de porcelaines chinoises. — Services commandés par la noblesse à la Compagnie des Indes. — Musées de Fontenaille et du Louvre. — Pèlerinages à la grande Muraille. — Travail ancien et travail moderne. — Trop de vases nouveaux ! — Tien-Bao. — <i>Avoir la face</i>	93
1883 et 1884. — Le premier de l'an. — Il faut donner ! — <i>Bonne et heureuse !</i> — Baisers de Judas et baisers Lamourette. — Revue de l'année. — Les morts. — Les Expositions. — Les dons et les trouvailles. — Les grandes ventes. — Encore Trouillebert-Corot ! — Salut à 1884 ! — Souhaits à l'humanité en général et aux lecteurs en particulier.	108
La trêve des commissaires-priseurs. — La ruche de l'hôtel Drouot. — <i>Gare à la casse !</i> — Surnuméraire sans numéraire. — <i>Cherche, Lasquin !</i> — Jean et Daire. — Les intonations du crieur. — Télégraphie aérienne appliquée aux enchères.	114
Les deux Mannheim. — Débuts du père. — Réussite du fils. — <i>Il signor Alessandro Castellani</i> . — Ce que disait de lui Rossini. — Ses antiques, ses médailles, ses objets d'art du moyen âge et de la Renaissance pour Rome !.	123
Les spécialistes. — Jules Grévy inflexible. — Serments de fidélité à Napoléon III. — Bon de chaussons pour Louis XVI. — Le parafe empanaché d'Augereau. — Chanzy et Gallifet. — Bismarck a la signature de Louis XIV. — Devoir d'écriture de Louis XVII. — Billet de tribune pour la Constituante	132
L'expert Féral. — Vente Vallet. — Deux portraits par Fragonard. — Comment Frago se vengea de la Guimard. — Mort	

TABLE DES MATIÈRES.

447

Pages.

foudroyante de M. Lacaze. — <i>Les premières courses de Chantilly</i> . — Collection du baron Ury de Gunzburg. — Buste de Marie Girault-Servat, par Houdon. — Cinq tapisseries de Don Quichotte. — <i>Bravo, madame Sluys!</i> . . .	154
<i>Manet et Manebit</i> . — Les gazetiers ne sont pas d'accord. — Manet hué par les uns, acclamé par les autres. — Vente des tableaux, pastels et lithographies du chef de l'école impressionniste. — <i>La Leçon de musique</i> . — Faure en Hamlet. — <i>Un bar aux Folies-Bergère</i> . — <i>Le Skating</i> . — <i>La Servante de bock</i> . — <i>Nana</i> . — Cherchez le Louvre ou les Américains ! — <i>Le Balcon</i> . — <i>Chez le père Lathuille</i> . — <i>La Nymphe surprise</i> . — <i>Le Linge</i> . — <i>Olympia!</i> — Manet est-il vengé ?	166
Les porcelaines de Sèvres vendues par Mme de Pompadour. — Le service des Rohan. — Belles pièces et grands amateurs. — Les jardinières et les vases du marquis d'Osmond. — Champfleury trouve le pavage de Lintot. — Nantes achète les préhistoriques de Seidler. — Mort du doyen des experts : l'éditeur Vignères. — Chez Georges Charpentier. — <i>La Chronique parlée</i> . — Incident des serments. — Les tableaux de M. Mégard. — Une tragédie chez Agar. — Heureuse trouvaille du baron Pichon. — Le ciboire de Jean Fernandez Velasco. — <i>Rendez la coupe</i>	184
Dialogue entre les divers personnages de La Bruyère. — Le sportsman Lagrange. — Souvenirs de <i>Gladiateur</i> . — Les prix de course. — Mobilier en acajou de Jacob. — Médaille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. — Miniatures et miniaturistes. — Le Tanagra de Gambetta. — Collection Arosa. — Le cabinet d'étude de M. Millet. — La faïence est le <i>tiers état</i> de la céramique. — <i>En prison pour dettes</i>	204
Ce qui plaît aux dames. — Dîner du xve siècle. — Rue Basse-du-Rempart, chez l'antiquaire Fau. — <i>L'Odalisque</i> d'Ingres échangée pour les <i>Singes musiciens</i> de Decamps. — Faïences italiennes : est-ce de <i>Deruta</i> ? est-ce de <i>Pesaro</i> ? — <i>Caffagiolo</i> ou <i>Casa Faggeoli</i> ? — Un Corot signé deux fois. — Cuiller allemande du xvre siècle. — La clef ciselée de la chambre nuptiale. — Expert trahi par lui-même.	215
Les livres. — Autrefois et aujourd'hui. — Bibliothèque Piquet. — Tout va à l'étranger. — Baisse sur les classiques. — Hausse sur les romantiques. — Les grands relieurs. — <i>L'habit fait le moine</i> . — Recherche des éditions Randuel. — Le zinc tuant le bois. — <i>Bibliographie des ouvrages</i>	

	Pages.
<i>illustrés du XIX^e siècle. — Documents sur l'Amérique. — Où ira la mode ?</i>	228
La peinture. — On produit trop ; <i>gare la réaction ?</i> — M. Dussol de Cette. — Le Berlinois Lepké. — <i>La Saulaie</i> de Jules Dupré. — Variations du prix des tableaux. — Signature d'Hobbema substituée à celle de Ruysdaël. — Le goût pour les maîtres italiens. — Époque de David. — Engouement romantique pour les Espagnols. — Vogue des Rousseau et des Fortuny. — Abandon de l'école de Delaroche. — Courant actuel de la mode. — Anatole de La Forge, préfacier du peintre Chaigneau. — Les collections princières. — Rêve fantastique.	236
La Curiosité est à Rome. — Via Poli, palazzo Castellani. — Le droit de <i>prelazione</i> . — Le Hongrois Detzy. — Attributions de tableaux suivis d'un ? — Eugène Lavielle présenté par Firmin Javel. — Miniatures de Charles Bocher. — Les deux Lawreince de M. Panhard. — Un journal tintamarresque. — Guide pratique du peintre émailleur.	249
Louis Leloir. — Watteau ressuscité. — Tout sur document précis et d'après nature. — Le <i>Molière</i> de Jouaust. — Portrait de Coquelin et de Berthelier. — L'éventail de Nuremberg. — Exemplaires uniques par leurs illustrations. — Curieux cimetière de Charles Loyson. — Objets orientaux de l'atelier de Leloir. — Une enchère de Vibert. — Quelques mots d'Ed. de Beaumont sur les armes. — Instruments de musique. — Pardessus de viole de Nicolas Bertrand. — Chaussures à la Congrève. — Souliers d'une <i>nymphe du Rhin</i> . — Pourpoints à chiquetades. — Couleur ventre-de-nonnain. — Lambeaux et souvenirs. — Le monde sportique. — Ce que deviennent les prix de course. — Les animaux peints par Barye.	262
Ma vente d'argenterie. — Remerciements à tous. — <i>Je passe la main à deux amis</i> . — Exposé de ma collection par Frantz Jourdain. — L'orfèvrerie touche au grand art. — Les belles pièces converties en argent monnayé. — 60 planches dessinées par Giraldon. — Un dîner servi en vaisselle plate. — Procès-verbal de vente dressé par Gustave Toudouze. — Première journée. — Escarmouches légères. — Tic tac de l'enchère. — L'épée de Ravel. — 18,000 francs l'écuelle de Thomas Germain. — 15,200 francs les candélabres de Regnard ! — Deuxième journée. — Cachet du proconsul Carrier. — Chocolatière en or vendue 16,000 francs. — La soupière de Villeclair. — Après la vente. — <i>Qu'allez-vous maintenant collectionner ?</i>	280

Bibliothèque Roger du Nord. — Reliures anciennes et plats armoriés. — Les grandes bibliophiles : M ^{mes} de Verrue, de Pompadour, de Chamillart et la duchesse de Chevreuse. — La tête de mort de Henri III. — <i>M. de Maupeou s'amuse</i> . — <i>Biblia sacra</i> avec la Toison-d'Or de Longepierre. — Éditions originales de Bossuet. — Les <i>Oraisons funèbres</i> offertes à Berryer par les typographes. — <i>Ni mâle ni femelle</i> .	304
<i>Nil novum</i> . — Le <i>Baise-main</i> d'Isabey. — Bourdaloue parlant de ses sermons. — Lettre de Pie VIII. — Fénelon critiqué par Malebranche. — Le Lisbonnien da Cunha. — Le chine importé d'abord par les Portugais. — Trouillebert à l'hôtel. — <i>Est-ce le Sosie de Corot ?</i> — Photographie de l'homme, passion du peintre. — Détracteurs et partisans. — Les bons petits camarades. — Viardot expliqué par Émile Augier.	316
Le baron d'Ivry. — Avant la vente. — Un peu d'histoire. — Félix et son coupe-choux. — Habitues de la rue des Jeuneurs. — Milord l'Arsouille. — Descente de la Courtille. — Château d'Hénonville. — Un mémoire de construction au XVIII ^e siècle. — Leleu l'ébéniste. — Le citoyen Rostin, baron d'Ivry. — Visite à l'hôtel de la rue de la Baume. — Un beau cadeau du prince de Conti.	326
Le mois des peintres. — Les palettes dorées. — Lalaisse et son <i>écurie peinte</i> . — Roybet saisi et vendu. — Ce pauvre Jundt ! — <i>Caton arraché du Sénat</i> , par Ulmann. — Chevaux et maquignons. — Veyrassat. — Ulysse Butin. — Générosité des peintres. — Les paysages de Japy. — L'orthographe de la peinture.	338
Œuvres inédites de Gavarni. — Son banquier P.-J. Stahl. — Fantaisies coûteuses de l'auteur des <i>Enfants terribles</i> . — Payement par acomptes avec des aquarelles. — Les cent trente-quatre aquarelles. — M. X... — Foin de la grammaire ! — Un La Rochefoucauld du crayon. — <i>La Comédie humaine</i> . — <i>Euphrosine</i> . — <i>Le théorème Gavarni</i> . — <i>Monsieur Biblot</i> . — Le cheval de retour. — Lantier de barrière ou Alphonse de faubourg. — Un frère de lait de Patachon. — <i>Trop bourgeoise la vertu !</i> — Grévin commençant par la légende. — Comment travaillait Gavarni. — L'histoire populaire par la caricature.	348
Suite de quatre Gobelins : <i>Daphnis et Chloé</i> . — Audran et Coypel. — La collection Castellani à Paris. — Le Louvre achète. — 26,550 francs un miroir étrusque ! — Statuette en bronze de <i>Vénus au bain</i> . — Grandeur et décadence des panoramas.	364

L'hôtel Virot. — Débuts modestes d'une grande modiste. — <i>Audaces fortuna juvat</i> . — Avant la construction. — Tombeau de Villemessant. — Une clef qu'on ne vole jamais. — Où l'architecte Duval montre une grande patience. — A la recherche de modèles anciens. — Un boudoir comme à Trianon. — Piron peint par Tocqué. — Un portrait vivant de Marie-Antoinette. — Vingt-cinq toiles de Berne-Bellecour.	369
Deuxième vente Bovet. — Edmond Bonaffé et son <i>Dictionnaire des Amateurs</i> . — Molière collectionnait. — Sanson le bourreau. — Collectionneurs d'autographes. — Lettres d'auteurs placées dans leurs livres. — Victor Cousin coté 3 francs. — Parafes des principaux inventeurs. — Lavis de Victor Hugo. — Chanson d'Auguste Barbier. — Conseils de Proudhon à une jeune fille. — <i>Il faut saler le bourgeois</i> . — Quittance de la <i>Mare au Diable</i> . — <i>L'Œil de Polyphème</i> . — Mariage de l'auteur des <i>Orientales</i> . — Les hiéroglyphes des signatures anciennes. — Chénier de Saint-André et M.-J. Chénier. — Effigie de J.-J. Rousseau sur une carte.	377
L'atelier de la rue Bayard. — Gustave Doré un demi-dieu. — Le baron de Beurnonville. — Ruiné par la peinture ! — Réserve trop prudente des experts. — M ^{me} d'Étampes ou M ^{me} Geoffrin ? — Un portrait de Nattier en triplicata. — <i>Bonjour, monsieur Pontus !</i> — Vente de M ^{me} Lasseny. — Sixième vente Firmin Didot. — Un superbe Coran. — A l'année prochaine.	402

FIN DE LA TABLE





PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT
EN 1881

Avec une Préface par J. CLARETIE

L'HOTEL DROUOT
EN 1882

Avec une Préface par M. Armand SILVESTRE

L'HOTEL DROUOT
EN 1883

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR
Et une Préface par Charles MONSELET

L'HOTEL DROUOT
EN 1883-1884

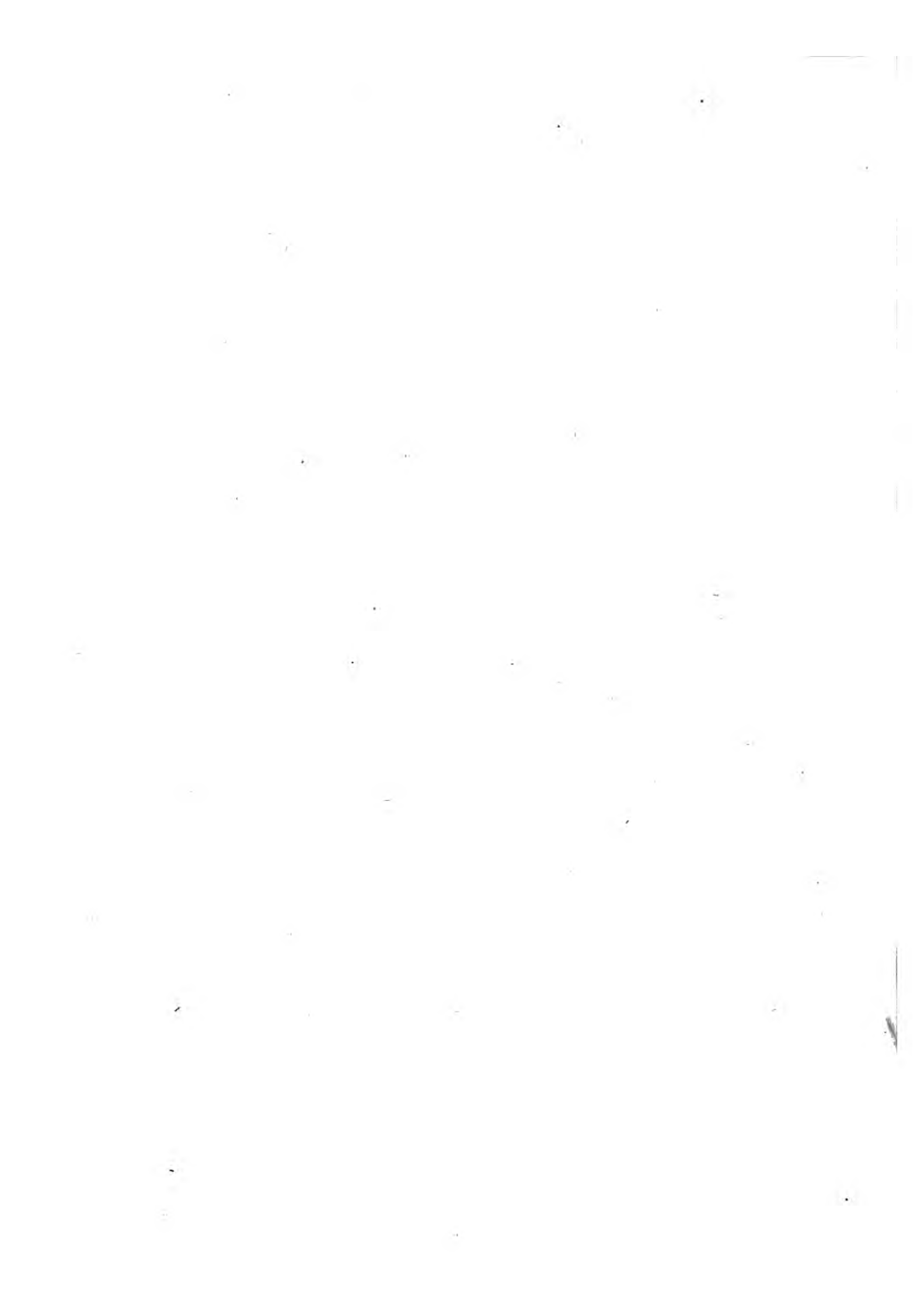
Avec une Préface par CHAMPFLEURY

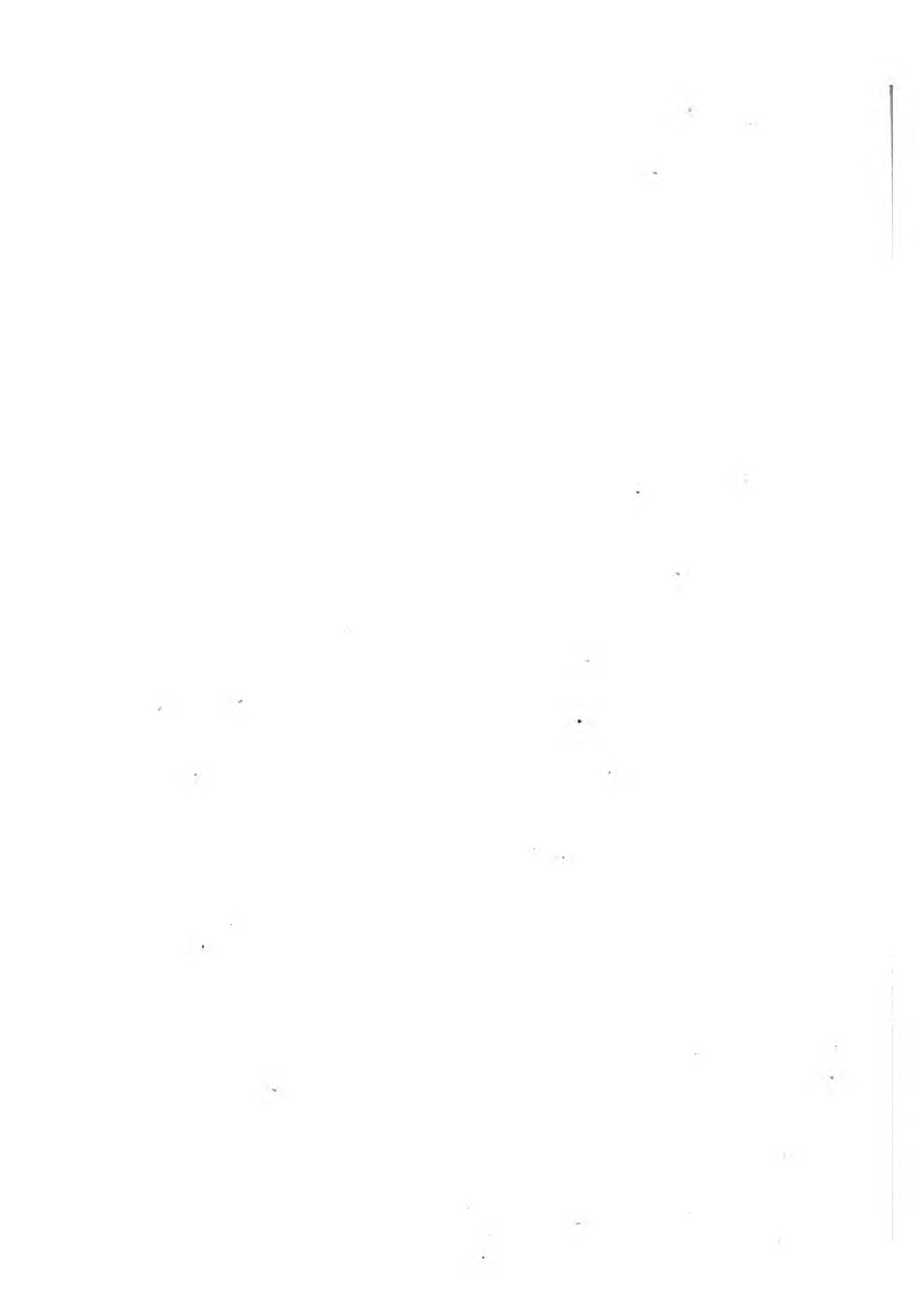
Chaque volume se vend séparément. 5 francs

LA VENTE HAMILTON

AVEC 27 DESSINS HORS TEXTE
Un volume in-8° jésus. Prix. 7 fr. 30

Paris. — Imp. V^o P. LAROUSSE et Cie, rue Montparnasse, 19.





3.7.1995

N 4 EUD

Vol. 4

502 701 235

RBS

